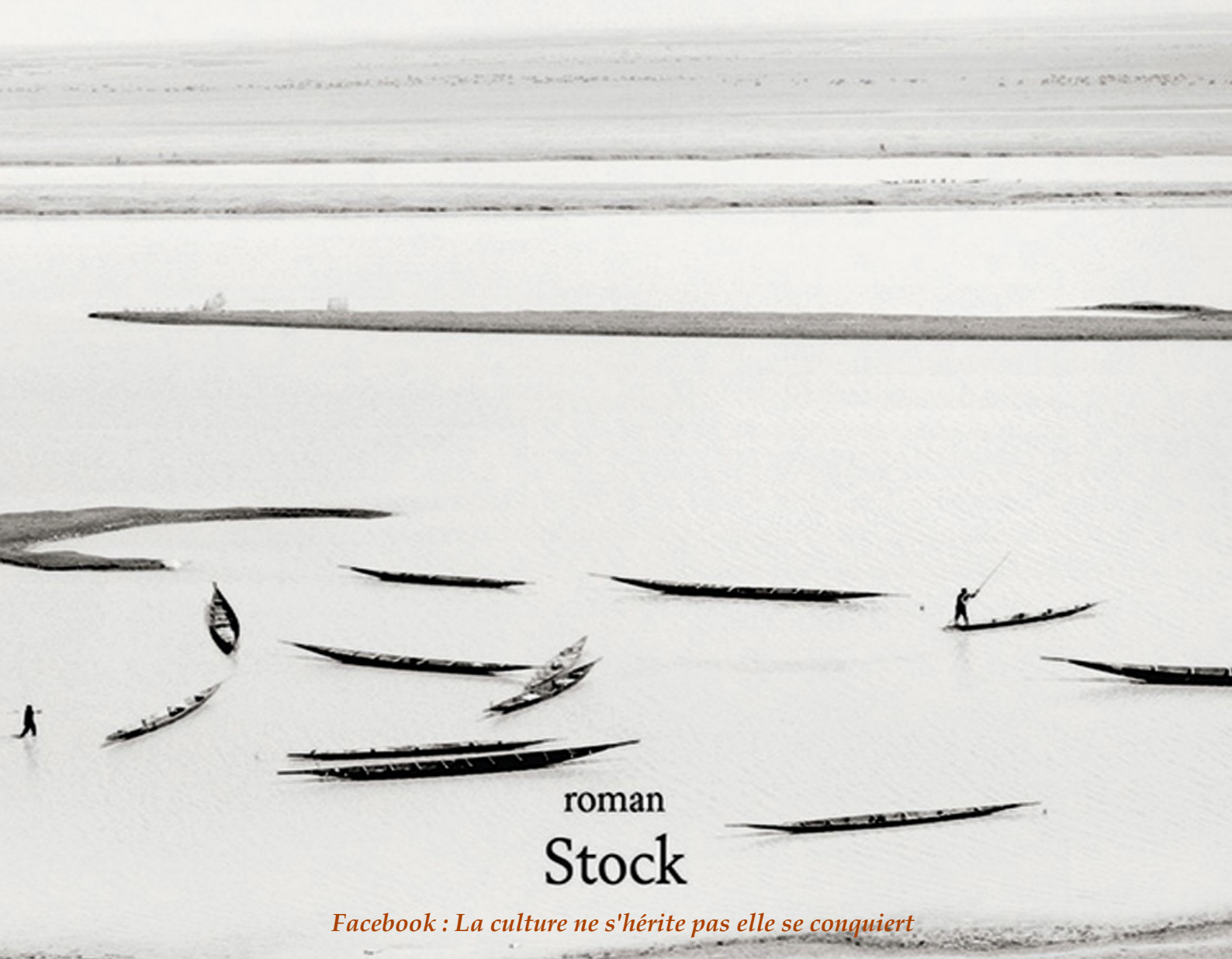


Erik Orsenna

de l'Académie française

Mali, ô Mali



roman
Stock

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Erik Orsenna
de l'Académie française

Mali, ô Mali

roman

Stock

Couverture Atelier Didier Thimonier
Photo de couverture : © Bernard Descamps/Agence Vu'
Cartes : © Anne Le Fur, 2014
ISBN 978-2-234-07594-8
© Éditions Stock, 2014
www.editions-stock.fr
www.erik-orsenna.com

Pour Jean-Marc Roberts

Tu ne seras jamais déçu
par l'espérance.

Devise d'un chauffeur
de taxi, Tombouctou

L'appel

Peut-être voyagent-ils, les pays, tout comme les oiseaux ?

Peut-être qu'ils s'ennuient à toujours demeurer au même endroit de la Terre ?

Quand je les ai vues, ces femmes multicolores, sur le pas de ma porte, je me suis dit : « Ça y est, Marguerite, le Mali se languissait de toi. Il est venu te rendre visite. »

Quelle soudaine bouffée de gaieté dans mon petit immeuble de la place des Neuf-Arpents, Villiers-le-Bel, 95400 ! Quels soleils, ces boubous bleus, rouges, jaunes, verts et quelle fantaisie, la folle architecture des foulards ! Mon Dieu que l'habillement des Françaises est triste et pourquoi ne jouent-elles pas plus avec leur chevelure ?

– Eh bien, Madame Bâ, tu en as mis du temps pour ouvrir !

J'étais éberluée :

– Comme vous êtes nombreuses ! Vous êtes sûres de ne pas vous tromper de personne ?

– Oh non, madame Bâ !

– C'est bien à toi que nous voulons parler.

– Et urgemment !

Alors je lui ai proposé de descendre au café. Hélas, je ne pouvais les recevoir toutes, je n'ai qu'une pièce.

Bien sûr, je connaissais chacune d'elles. Des vaillantes, des indomptables, des combattantes de la vie quotidienne, des génies de l'entraide, farouches militantes de l'alphabétisation des épouses. Pas question que leurs maris gardent le monopole des contacts avec l'extérieur...

Mais une fois assises chez l'Arabe, et nos jus d'orange servis, elles ont tenu à se présenter solennellement :

- Mme Bagayoko Houleymatou, présidente de l'association Parents à l'unisson.

- Mme Faye Fatoumata, présidente de l'Amicale des femmes africaines de Villiers-le-Bel.

- Mme Stephan Rosalie, présidente de l'association Kwaba Échanges et Cultures.

- Mme Camara Hawa, secrétaire générale de l'Association des femmes maliennes de Montreuil.

- Mme Konaté-Bouné Aminata, présidente de l'association Les Routes du futur.

- Mme Sène-Camara Fatou, présidente de l'Association des femmes dynamiques de la diaspora africaine.

Après, elles se sont disputées. Qui allait porter la parole commune ?

Elles piaillaient. Je ne m'impatientais pas.

Je connais les associations. On s'y déchire comme nulle part ailleurs. On peut être dévouées, généreuses et en même temps si jalouses, ombrageuses, susceptibles...

Fatou Sène-Camara a fini par s'imposer.

De son cabas de courses, elle a sorti une enveloppe.

– Voilà ton billet !

– Quel billet ?

– Nous nous sommes cotisées.

– Ton avion pour Bamako part demain après-midi.

Vous comprendrez ma stupéfaction. Une telle proposition un lundi matin de novembre, le jour et le mois où rien n'arrive ? Je les ai regardées. J'ai eu le tort de balbutier : « Pourquoi ? Le Mali n'a pas besoin de moi. Et j'ai tellement peiné pour gagner la France. Depuis tant d'années, je m'y suis fait une place. »

Elles se sont mises en fureur.

– Tu oses demander ?

– Tu suis un peu les drames que vit notre pays ?

– Ces femmes qu'on bâtonne pour avoir mal noué leurs voiles.

– Ces mains, ces pieds coupés.

– La musique maudite.

– Le sport interdit aux filles.

– Et Tombouctou !

– Heureusement que les manuscrits les plus précieux

sont cachés.

– Il n'empêche ! Des tombes de saints dévastées !

– Enfin, madame Bâ, dans quel monde vis-tu ? Il te reste des yeux, quand même ? Tu es sûre ?

– Des oreilles ? Avant qu'ils ne te les coupent.

– L'Alzheimer t'a frappée ?

– Le Parkinson ?

– L'indifférence ?

Leurs glapissements viraient à l'aigre.

– Et le président Touré...

– Tu disais partout que c'était ton ami...

– On n'a plus de nouvelles.

– Tu nous déçois, madame Bâ !

– C'est l'âge qui t'englue...

– Ou ta nature égoïste qui ressort.

Des deux mains, j'ai calmé le jeu.

– Tout doux, je pars. Mais pourquoi moi ? Pourquoi Marguerite Bâ, née Dyumasi ? Je suis si pleine d'années, si lourde de fatigue et de kilogrammes ! Pourquoi pas une plus jeune, plus guerrière, plus puissante ?

D'un coup, elles se sont changées en moutons, en tourterelles roucoulantes et leurs paroles sont devenues miel :

– Pourquoi toi, madame Bâ ?

– Tu veux vraiment savoir ?

– Parce que tu es de la race des Grandes Royales,

madame Bâ !

– Voilà pourquoi !

Alors, elles m'ont comparée à la reine Daurama, celle qui protégea les villages haoussa des attaques de serpents géants. Elles ont évoqué aussi Anna Zingha, la reine d'Angola, qui, pour mieux défendre son pays contre les envahisseurs portugais, tua son frère, un pleutre... Abraha Pokou, créatrice du royaume baoulé. La cruelle Malan Alua, la souveraine de Krinjabo, celle qui consommait un mari tous les soirs...

Je les ai félicitées de leur savoir historique. De nouveau elles ont pris la mouche :

– Tu n'es pas la seule femme instruite, madame Bâ.

– Nous aussi connaissons des choses, même si nous avons fréquenté l'école moins longtemps que toi.

– Nos pères et nos mères nous ont raconté, figure-toi.

– Cela dit, tu es de la race des Grandes Royales. Vraiment !

Jusque-là muette, Aminata Konaté-Bouné, présidente des Routes du futur, s'est soudain mêlée au débat. Son sourire m'a fait craindre le pire. Elle semblait trop sûre d'elle. Je devinais que de sa part viendrait un coup dont je n'allais pas me relever.

– Tu connais ma fille Zora, ma mention bien au baccalauréat ?

– Je t'ai déjà félicitée. Mais je peux recommencer si tu veux.

– Elle travaille comme stagiaire à la bibliothèque Aimé-Césaire.

- Quel rapport avec mon éventuel voyage ?
- Les livres que tu empruntes depuis quelque temps. Nous en avons la liste.
- Et alors ?
- Ils parlent tous des gens qui se croient appelés par Dieu pour prendre ou reprendre le pouvoir. Jeanne d'Arc par Régine Pernoud et Marie-Véronique Clin. Les Mémoires de guerre du général de Gaulle, surtout le tome III...
- Vous m'avez espionnée ?
- Nous t'aidons seulement à voir clair en toi.
- Et à ne pas remettre à plus tard ta décision.
- Remercie-nous, madame Bâ ! Nous sommes les alliées de ton destin historique !
- Au mois d'avril dernier, tu t'es même fait prêter la suite des Trois Mousquetaires, Vingt ans après. D'anciens héros plus tout jeunes, comme toi, et un peu fatigués, comme toi, repartent en campagne...

Je sais, je sais. On me dit d'un orgueil démesuré. Mais je vous jure, j'ai tenté de les faire redescendre de leur rêve. Je me suis présentée telle que je suis : Mme Bâ, institutrice à la retraite, surveillante surnuméraire à la cantine de l'école Ferdinand-Buisson...

Elles n'ont rien voulu entendre :

- Tu es une reine, on te dit !
- Tu n'y peux rien !

J'ai ricané.

– Pauvre reine ? Où est mon royaume ?

– Justement, à toi de le reconquérir !

Comment résister à la fierté ? J'ai lutté encore un peu, pour la forme.

– Mais mon petit-fils ?

– Ton Michel est grand maintenant...

– Figure-toi que les années passent...

– Il n'a plus besoin de toi.

– D'accord tu l'as retrouvé...

– Et arraché aux illusions du football.

– Et sauvé de la drogue...

– Donc gloire à toi, madame Bâ, née Dyumasi !

– Tu es une bonne grand-mère...

– Excellente, même.

– Depuis, il a fait son chemin...

– D'accord, il n'est pas instituteur...

– Mais musicien, ce n'est pas rien !

– Et accompagnateur d'Oxmo Puccino.

– Tu sais qui c'est, au moins ?... La passion des jeunes.

– Il sera ravi de renouer avec ses racines africaines.

– D'ailleurs, il me l'a dit.

– Bref, il part avec toi.

– Voici son billet.

Je les ai embrassées l'une après l'autre, les

présidentes. Quelles femmes ! Des minutieuses, sous leur nonchalance apparente, des organisées, des opiniâtres, de vraies Allemandes du Sud !

Elles avaient repris leurs lamentations :

– Le Mali n'est pas un assemblage,

tu le sais,

pas un amalgame,

pas une mosaïque.

Le Mali est un UN.

Héritier d'empires que tu connais mieux que nous.

L'empire du Ghana,

l'empire du Mandé,

l'empire du Songhaï,

le royaume de Ségou,

l'Empire toucouleur

Et maintenant...

Ah là là, malédiction !

Oh là là, pauvres de nous !

Oh là là, pire encore pour nos enfants !

Mali, ô Mali !

Il a tellement...

Tellement besoin de toi, madame Bâ !

Hélas, le désespoir des femmes de chez nous fait trop de bruit.

Nos voisins du café-PMU n'en pouvaient plus. Ils

voulaient tranquillement préparer leurs paris de l'après-midi. C'est grave, le choix du bon cheval : il peut vous apporter la fortune, vous sortir de la pauvreté et donc de Villiers.

Les futurs millionnaires se sont mis à gronder :

« Assez avec le Mali ! »

« Réglez vos affaires de Noirs entre vous ! »

« Comme vous voulez, mais en silence ! »

*

* *

Plus tard, bien plus tard, à Tombouctou, dans ce cul-de-basse-fosse où, en compagnie de cinq autres condamnés, quatre femmes et un jeune homme, j'attendais mon supplice et ne pouvais m'empêcher de passer et repasser la main droite sur mes oreilles, et de me toucher et retoucher le bout de la langue comme caresses de remerciements pour services rendus, et dernier adieu puisque des fous de Dieu allaient bientôt les détacher de ma tête avant de les jeter à manger aux chèvres, plus tard, bien plus tard, tout en m'insultant, je me frapperais et refrapperais le front contre le mur humide : pourquoi, mais pourquoi as-tu cédé aux objurgations des présidentes ? pourquoi ne les as-tu pas laissées se lamenter toutes seules ? pourquoi t'inventer cette vocation de Jeanne d'Arc africaine, capable de chasser les méchants ?

Et la seule réponse qui me viendrait serait la plus bête de toutes les réponses, en même temps que la plus

incontestable :

– À cause du vacarme !

Sans les glapissements des présidentes, jamais je ne me serais lancée dans une telle aventure.

Même si.

Même s'il est dans la nature de Mme Bâ, née Dyumasi, d'aimer le combat. Vous allez pouvoir le constater.

*

* *

Avec impatience, j'ai attendu que la nuit tombe pour appeler Balewell. Feu mon mari ne répond jamais en plein jour. Déjà, dans l'obscurité, il fait souvent la sourde oreille. Sans doute pour me punir de quelque méfait visible de lui seul. Il m'a toujours tant reproché ! Alors que lui s'octroyait tout. Dont beaucoup trop de jeunes et jolies étrangères que sa locomotive fascinait. Balewell conduisait le train le plus lent et néanmoins le plus déraillé du monde : Dakar-Kayes-Bamako. Balewell fut mon trop bel époux peul. Il est mort en gare de Kayes, le 30 juin 1983, d'un coup de couteau à lui porté par un jaloux. On m'a dit que la grosse pendule indiquait cinq heures mais comment lui faire confiance ? Tout déraisonne sur cette ligne, à commencer par le Temps.

– Balewell ?

Cette nuit-là, mon mari défunt ne m'a pas fait poireauter. On aurait dit qu'il m'attendait derrière la porte.

– Alors, ma pauvre, que t'arrive-t-il encore ?

Je lui racontai la visite des présidentes. À ma considérable surprise, il ne me noya pas sous les moqueries. Contrairement à ses habitudes.

– Ces femmes ont raison.

– Que veux-tu dire ?

– Le Mali a besoin de toi.

– Pourquoi moi, pourquoi Mme Bâ ?

– Parce que, parmi tes innombrables défauts, tu en as un qui rachète tous les autres : tu te prends pour une Grande Royale.

– Et alors ?

– Ce sont des illuminés de ta sorte qui, dans les cas désespérés, peuvent sauver leur pays.

– D'où te vient ce savoir ?

– Sans doute de la mort. Allez, des collègues défunts me font signe. Je dois retourner à nos tristes jeux. Bonne route et ne m'oublie pas.

Comme après chacune de nos conversations, je pleurai longtemps, presque jusqu'au lever du jour.

*

* *

En bouclant ma petite valise, j'avertis Demba. Il avait, de haute lutte, remporté la compétition pour m'accompagner au terrain d'aviation. Je sais, je sais, je devrais cesser d'employer cette expression démodée et me résigner à imiter tout le monde et appeler Roissy-

Charles-de-Gaulle un aéroport.

– Nous passerons par la mairie. Avant de partir, je ne peux pas ne pas demander ma route au maire.

– Madame Bâ, regarde l'heure, nous avons déjà du retard. Ton petit-fils va nous attendre.

– Je préfère manquer l'avion.

– Alors rien qu'une minute !

*

* *

Avant de fermer ma porte, j'ai juste pris le temps d'appeler la rue Vivienne. Je vous donne le numéro. Il peut vous servir : 01 42 60 93 20. C'est le siège du Planning familial. Imaginez que l'association s'appelait « Maternité heureuse ». Pourquoi ont-ils changé de nom ?

Avec Corinne, mon amie gynécologue, nous avons aidé tellement de femmes immigrées, et d'abord des Africaines, à maîtriser le rythme de leurs enfantements.

Elle était en consultation. Je connais l'affluence au centre, la salle d'attente qui déborde.

Elle ne m'a dit que quatre phrases :

- 1) J'étais sûre que tu repartirais.
- 2) Merci pour ton appui durant toutes ces années.
- 3) Ça va être dur là-bas mais, surtout, continue.
- 4) Bon courage !

*
* *

Arrivée rue de la République, la vieille Mazda pila. Je m'en extirpai avec toute l'agilité dont j'étais capable et courus, soyons plus exact, clopinai vers l'entrée, l'excroissance moderne du bâtiment de meulière. Les deux Martiniquaises de l'accueil me saluèrent.

– Bonjour, madame Bâ ! Il vous attend. Pas besoin de vous indiquer la direction, n'est-ce pas ?

À peine avais-je approché mon index de la porte qu'elle s'ouvrit.

– Quel triste jour, madame Bâ, que celui de votre départ !

C'est le maire lui-même qui était venu m'accueillir.

Des rires et des applaudissements éclatèrent. Le bureau était plein. Et Demba m'avait bien joué la comédie. Il m'avait rejointe et se tenait là, l'air attendri, juste en dessous de François Hollande, le tout nouveau président que la France s'était donné. Je crois bien que des larmes me vinrent aux yeux.

Il existe une légende trop répandue sur la Terre pour ne pas s'apparenter à la Vérité. Cette légende veut qu'à l'instant de mourir, les scènes décisives de l'existence vous repassent au grand galop devant les yeux.

Était-ce un mauvais présage ?

Ils étaient tous là, dans cette mairie, toutes celles, tous ceux qui m'avaient accueillie dans cette région de

l'extrême Nord du Mali qu'on appelle Montreuil (93100) et Villiers-le-Bel (95400).

Pauvre Mme Bâ. Comme j'étais perdue, dans mes premiers jours de France après la si rude traversée du Sahara ! Dévastée de n'avoir pas retrouvé mon petit-fils, frigorifiée par le climat inhumain, stupéfiée par la quotidienne grisaille du ciel. Habitants de la France, pourrez-vous m'expliquer un jour comment vous parvenez à vivre sans le soleil ?

Aucun, aucune n'avait manqué le verre de l'amitié (champagne pour les chrétiens et les athées, jus d'orange pour les musulmans et eau de Vittel pour les diabétiques).

– Merci, oh merci, madame Bâ ! Merci pour ces dix années passées parmi nous !

Chacun, chacune voulait me serrer contre son cœur.

Mme Godeau fut la plus rapide, directrice de l'école (difficile) Ferdinand-Buisson.

– Merci, oh merci, Marguerite Bâ ! Ça pour me rappeler, je me rappelle ! La veille de votre proposition providentielle, une petite de CE2 avait transpercé de la pointe d'un compas la main de sa voisine de classe. Vous vous souvenez ? Je vous ai directement emmenée à la cantine. Vous voulez m'aider, allez-y !

» Une centaine de mômes en furie se lançaient de table en table tous les projectiles possibles, les macaronis du bout des fourchettes, les pots de yaourt et même les verres, les couteaux, sans compter l'eau des

cruchons...

» Et Marie-Rose, la pauvre vieille, officiellement « responsable des repas », courait d'un bout à l'autre de la salle hurlant des : « Allons, allons, mesdemoiselles, messieurs » que personne n'écoutait.

» Vous vous êtes avancée, Marguerite. Oh, il me semble que c'était hier. Deux insultes vous ont accueillie. J'ai honte de les redire :

« T'es grosse, la vieille, t'es enceinte ou quoi ?

– Oh, la bouffonne, t'es même trop laide pour nous faire peur ! »

» Vous n'avez eu qu'à regarder les grossiers. L'un puis l'autre. Dans les yeux. Et le silence s'est fait.

» Plus tard, j'ai voulu vous confier d'autres tâches plus en rapport avec vos capacités. Mais vous avez toujours tenu à garder la surveillance de la cantine. Vous me disiez : « C'est stratégique ! » Vous aviez raison !

» Oh, merci, madame Bâ, oh, comme vous allez me manquer ! Qui va dompter mes petits fauves désormais ?

Applaudissements.

*

* *

D'autres bras s'impatientsaient pour m'étreindre, d'autres mots attendaient pour me dire des gratitudes.

M. Severino me prit les deux mains et me regarda droit dans les yeux.

Il est un peu solennel. Normal : il dirige la maison de quartier Camille-Claudel.

– Madame, jamais je n’oublierai votre participation à notre conférence : « À quoi sert l’Afrique ? » Je vous entends encore. J’ai la mémoire des fortes paroles, elles sont si rares.

De sa poche, il sortit une feuille de papier, la dépla.

– Je vous cite : « C’est en Afrique que la vie humaine a commencé. Cette vie humaine, chacun, maintenant, constate qu’elle a déraillé. Nul ne sait où, nul ne sait quand. Mais elle a déraillé, comme un train. Elle s’est engagée sur une voie qui ne pouvait, qui ne peut la conduire qu’à la catastrophe. »

Les yeux mi-clos, il articulait lentement ses phrases, comme s’il s’était agi d’un texte religieux. J’aurais voulu me dégager. J’étais gênée. Avec tout ce monde qui attendait pour me célébrer. Mais personne n’aurait osé l’interrompre.

– Madame, madame, voici comme vous avez conclu, les mots exacts : « Quand un train déraille, que font les gens raisonnables ? Ils remontent la voie jusqu’à l’erreur d’aiguillage et même jusqu’au départ du voyage. Et dans quel endroit de la planète Terre se trouve le commencement, l’expérience du commencement, le souvenir du commencement ? En Afrique. À quoi sert l’Afrique ? À remonter jusqu’à l’origine de notre espèce. Pour peut-être, un jour, repartir du bon pied. » Merci, madame, merci. La maison Camille-Claudel se souviendra toujours de la vérité qu’elle a entendue ce soir-là.

Ce bon directeur remet la feuille dans sa veste et accepta enfin de me lâcher.

Applaudissements.

Pardon, pardon si je ne me souviens pas de tous les petits discours !

La vie est un chemin instable bâti sur des rencontres qui sont comme des pilotis. Il faudrait garder tous les noms en mémoire.

L'ami Francis a pris la parole, le directeur de la caverne d'Ali Baba, je veux dire la bibliothèque Aimé-Césaire. Il a rappelé ma boulimie de lectures. Et pas seulement sur les hommes et femmes politiques. J'ai répondu que je lui pardonnais d'avoir révélé ma passion pour Jeanne d'Arc.

Rires.

Maurice, le kiné magicien du foyer Barra, l'homme dont les mains sont des oreilles. Oui, avec ses mains, il écoute les douleurs des corps, même la vieillesse, même la tristesse, même l'abandon. Et, je ne sais comment, il parvient à les apaiser. (« Que vais-je dire à mes édentés, madame Bâ ? Vous étiez leur soleil du dimanche, le jour où, j'ai beau faire, la chaleur manque le plus aux vieux. »)

Émotion générale.

Et l'otorhino Goldszal, bien sûr, celui qui m'avait rassurée lorsque j'étais allée le consulter. « Votre mari est mort, n'est-ce pas ? Et vous l'aimiez ? Et, je me trompe, il continue de vous parler ? Il est tout à fait

normal que vous entendiez des voix. Pour ne rien perdre de ce qu'il vous dit, votre ouïe s'est affinée.

Il était venu pour une raison intéressée.

« Chère madame Bâ, m'autorisez-vous à publier mon article sur votre... originalité auditive ? Je l'ai titré "La maladie des veuves". » Je lui ai donné mon accord. J'ai ajouté : « C'est soixante-dix euros. J'espère que vous avez une bonne mutuelle. »

Rires.

J'ai même vu venir à moi M. Maban, le patron local de Western Union, le réseau d'agences qui transfère les dons des pauvres du Nord aux encore plus pauvres du Sud. (Je vous le répète, les frontières n'existent pas. Sans l'appui des Maliens de France, jamais les Maliens d'Afrique ne pourraient survivre.) À peine quelques jours après mon arrivée, j'avais insulté ce cher, trop cher, directeur d'agence pour les commissions qu'il prenait au passage.

Il m'a chaudement félicitée.

– Bonne chance, madame Marguerite Bâ ! Et sans rancune ! J'aime les femmes de caractère.

Comment, dans cette ambiance festive, refuser de lui serrer la main ?

Hamidou Nimaga se tenait en retrait.

C'est le président de Passerelles, l'association qui, sans cesse, ravaude le tissu social toujours en menace de déchirure. Passerelles organise du soutien scolaire,

des stages de formation, des voyages au pays. Passerelles soutient les futurs champions de boxe, les apprentis stylistes de mode, les malades de mécanique, les projets de salons de coiffure ou de beauté des ongles. Cette fois, c'est moi qui me suis avancée pour lui dire mon respect.

J'avais si souvent assisté à ce touchant spectacle. Dans l'une ou l'autre des rues de Villiers, à l'ombre de l'église Saint-Didier (toujours en travaux) ou sur le parking du mini-Carrefour, le président de Passerelles et le maire de la ville se croisent, ils se saluent.

Avec gravité et cérémonie.

– Bonjour, monsieur le président.

– Bonjour, monsieur le maire.

– Toujours à tisser ?

– Toujours ! Tout comme vous, j'imagine.

– Tout comme moi.

– Décidément, monsieur le président, la vie est une entreprise textile.

– C'est cette vérité que j'essaie d'enseigner à mes enfants. Bonne chance pour vos hautes activités de la journée, monsieur le maire.

– Courage à vous, monsieur le président. À propos, je n'ai pas oublié votre demande de subvention pour la salle de répétition. Je présente le dossier demain à l'Agglomération. Je vous tiendrai informé.

– Inch'Allah !

– Bonne journée !

*
* *

Et puis des applaudissements éclatèrent.

On me dit fière et gourmande de ma renommée. Mais là, je vous jure, j'ai trouvé que trop, c'était trop. On m'avait assez louée !

Sauf que ces ovations-là ne m'étaient pas destinées.

Je me suis retournée.

Mon petit-fils venait d'entrer. Et comme Oxmo Puccino était passé, le dimanche précédent, sur France 2, on avait reconnu Michel dans l'orchestre. Il était devenu la gloire de Villiers-le-Bel.

C'est alors seulement que j'ai remarqué la présence de mon presque mari, l'élégant Matussière, la tête penchée sur son Rolleiflex. Un jour, si les affaires de l'Afrique m'en laissent le temps, je vous raconterai comment j'ai failli l'épouser. À la grande et réjouissante fureur de Balewell, lui qui m'avait tant trompée.

Trop occupé à photographier mon triomphe, il ne me regardait pas.

Le maire se dirigea vers son bureau. Sa main droite se saisit d'un gros registre noir. Il le brandit. Sa couverture avait tout l'air du cuir et de hautes lettres jaunâtres s'y étalaient. Le silence se fit.

– Voici notre livre d'Or, Marguerite Bâ. D'ordinaire, les livres de ce genre rassemblent les témoignages de nos visiteurs célèbres. Celui-ci contient les nôtres, nos sentiments de gratitude adressés à la grande citoyenne

que vous avez été. Même si vous m'avez donné souvent du fil à retordre ! Heureusement que mes autres administrés ont le caractère plus facile ! (Hochements de tête, acquiescement général.) Si je peux me permettre un conseil, reprit le maire, n'ouvrez ce livre qu'après nous avoir quittés. Il vous rappellera qui nous sommes et peut-être vous tiendra-t-il chaud ? Enfin quand je parle de chaleur à propos du Mali... (Gloussements dans l'assistance.) Je m'embrouille. Je voulais dire qu'il vous tiendra compagnie. Allez, bon voyage, madame Bâ. Nous savons tous pourquoi vous partez et quelles malédictions vous allez devoir affronter. Bonne chance, madame Bâ ! Notre admirative affection vous accompagne.

Qui, dans ces circonstances, aurait pu reprocher au maire ce léger excès de grandiloquence ? Demba montrait sa montre. Je n'eus que le temps de demander la route, trois fois, pour rester fidèle au rituel.

*
* *

Même si l'on peut craindre, ce faisant, de gâcher la bonne ambiance consensuelle découlant de la remise de ce livre d'Or, un incident fâcheux, survenu à l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle-II, mérite d'être relaté.

Au niveau des arrivées, un groupe de femmes réunies autour d'une banderole attendait des voyageurs, dont

l'origine ethnique ne faisait pas de doute, étant donné les mots déployés :

BIENVENUE À NOS AMIS TOUAREGS !

Quant à la couleur de peau, les accueillantes étaient blanches et appartenaient toutes à la même classe d'âge, entre cinquante et soixante-dix. Elles s'étaient faites belles pour l'occasion : maquillage et bijoux de sortie. Et on se serait cru au rez-de-chaussée d'un grand magasin tant l'air sentait des parfums aussi forts que divers.

Un couple de petits vieux s'approcha des manifestantes.

– C'est pour une pétition ? On signe où ? dit la femme, une pétulante à cheveux ondulés violets, en gilet de cuir souple sans manches et pantalon large de lin rouge.

– Vous prenez les chèques ? dit le mari, toujours en uniforme de cadre, veston-cravate, alors qu'à l'évidence retraité depuis au moins vingt ans.

– Moi, j'ai toujours aimé les Touaregs, dit la femme. Au moins, ils sont propres.

– Même si leur peau est bleue, précisa l'époux.

– Et ils sont fiers.

– D'ailleurs, ils mangent peu.

Pourquoi « d'ailleurs » ? Par chance, leur avion pour Nice fut appelé. Même les amies des Touaregs étaient gênées.

Pauvres dames ! Le plus pénible les attendait. Car j'ai

marché vers elles, l'œil noir et sourde aux supplications de mon petit-fils :

– S'il te plaît, Ma'ma, pas de scandale ! Non seulement tu es connue des services de police, mais nous sommes en partance pour un voyage difficile.

– Et alors ? Si tu as honte, change de grand-mère !

Faute de pouvoir rentrer dans une de nos valises, il s'est courbé, à toucher du front l'étiquette Samsonite. Je dois à la vérité de dire que, sans préambule, j'ai agressé ces pauvres femmes.

– Les gens que vous attendez avec les honneurs, vous savez qu'ils sont la plaie de l'Afrique ? Ils ont le trafic dans le sang ! À commencer par nos aïeux noirs, qu'ils ont vendus aux Arabes comme esclaves !

L'une des militantes tenta de discuter. Une bonne grosse dame aux joues qui devenaient de plus en plus rouges.

– Calmez-vous, madame ! Justement, nous voulons leur offrir une chance d'échapper à la délinquance.

– Et comment, je vous prie ?

La femme me tendit un prospectus jaune où je crus voir des oranges.

– Nous finançons l'irrigation de plantations d'agrumes.

– Ridicule ! Quand on sait ce qu'ils gagnent, vos amis, avec les armes, la drogue, sans compter les otages !

Un attroupement s'était constitué. Nous bloquions le passage des voyageurs. La tension montait.

D'autres militantes s'avancèrent pour défendre leurs

hommes bleus.

– Comment pouvez-vous les mépriser ainsi ?

– Des êtres si nobles !

– Les seuls à trouver leurs routes dans le désert.

– Et si secs, pas un gramme de graisse !

J'ai posé mes deux sacs et je me suis redressée.

– Vous savez pourquoi vous, les Français, vous aimez les Touaregs ?

Une des braves militantes eut la bêtise de répondre un « non » qui me permit de porter l'attaque finale.

– Ils ne sont ni noirs ni arabes.

De loin, je vis arriver trois policiers. La perspective des ennuis me calma.

Dans la salle d'embarquement, on offrait la presse. Les journaux du soir parlaient doctement de la crise du Sahara et de la nécessité de reconstruire une armée malienne réconciliant le Sud et le Nord, Bambaras et Touaregs mêlés...

Si je n'avais pas maîtrisé mes ricanements, ils auraient fait s'effondrer la verrière toute neuve.

Mon petit-fils me considérait, l'air goguenard.

– Je me demande, Ma'ma : est-ce que la morale, la morale que tu m'as apprise, me permet d'accompagner en Afrique une grand-mère devenue raciste ?

– Imbécile ! Je t'expliquerai.

Un livre d'Or et un baptême

Vol AF 3872 Paris-Bamako.

Bienvenue dans la bétailière !

Mme Bâ ne porte pas la mondialisation dans son cœur.

Pour le dire en peu de mots, Mme Bâ ne croit pas en la Vérité Suprême des Marchés.

Mais lorsqu'elle pénétra dans l'avion surchargé de la compagnie nationale française, lorsque, après avoir durement lutté pour se frayer un chemin au milieu de tous ces corps énervés, elle eut fini par trouver sa place et se fut ceinturée sur un siège dur et minuscule d'où débordait, il faut l'avouer, la moitié de ses cuisses, lorsqu'une fois tant bien que mal assise, elle eut récupéré son billet, après moult contorsions ses yeux sursautèrent en tombant sur son prix exorbitant (huit cent soixante-douze euros). Elle ne put s'empêcher de rugir :

— Vive la concurrence !

En dépit de son maigre savoir en science économique, elle développa l'analyse suivante, qu'aujourd'hui encore elle considère comme imparable : si Air France ne jouissait pas, jouer est le mot, d'un

quasi-monopole sur ces lignes africaines, elle traiterait mieux le porte-monnaie de sa clientèle. Et son confort.

Qui osera contester ?

À mon côté gauche, place 39 A, mon petit-fils rayonnait. « Quel bonheur, répétait-il, de revenir au pays ! Sais-tu que mon instrument, le balafon, a été inventé dans le royaume de Sosso, entre Guinée et Mali ? Tu crois qu'on pourra s'y rendre ? »

À ma droite, place 39 C, un vieil homme pieux, coiffé d'une calotte blanche, marmonnait son Coran : « Alif, Lâm, Mîm. Voici le Livre ! Il ne renferme aucun doute. Il est une direction pour ceux qui craignent Dieu. »

J'appelai une hôtesse, la priai poliment de m'avertir sitôt que nous aurions atteint la côte africaine.

Elle me répondit de consulter l'écran miniature incrusté dans le dossier juste devant moi.

Qu'importe son manque d'amabilité, je souris. De la bonne humeur à ma gauche, à ma droite une confiance touchante envers le Très-Haut. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes aéronautiques possibles.

Et la bêtaillère AF 3872 n'avait pas encore décollé que je dormais déjà.

*
* *

Mon premier coup d'œil, quand je m'éveillai, fut pour constater que mon petit-fils était plongé dans le cadeau du maire de Villiers, le fameux livre d'Or. De quel droit

ce jeune mal éduqué avait-il fouillé dans mon sac ? Pas gêné pour un sou, il m'apostropha :

– Tu t'es donc remariée ? Quelle cachottière j'ai pour grand-mère !

Je lui arrachai le livre.

– Montre-moi, je crains le pire.

En termes émouvants, Ambroise Matussière racontait les circonstances qui avaient failli le conduire à m'épouser. Je me suis plongée dans ce récit.

« Je crois que tout a commencé par la mort de mon métier.

» L'assassin, c'est l'informatique.

» Les appareils numériques et l'ordinateur ont tué la photographie. Tout le monde se croit photographe. Oh, je n'ai pas de colère. À quoi sert la colère ? Il s'en moque, l'air du temps, quand on l'insulte. Beaucoup dans la profession ont abandonné.

» J'ai décidé de m'accrocher. J'ai choisi une niche : le mariage d'Africains.

» J'imagine que peu vous importent les considérations techniques : quel objectif choisir pour bien photographier un mariage de Noirs, comment éclairer les Noirs, quels projecteurs utiliser, de quelle puissance pour rendre hommage au grain si particulier de leurs peaux et quelle petite mise en scène proposer pour que le bonheur des mariés soit visible et qu'en même temps soit tangible l'importance du moment...

» J'imagine que jamais vous n'avez pensé à la difficulté de gommer une grande, scandaleuse,

dégoûtante différence d'âge, comment masquer la concupiscence du vieillard et l'effroi de la jeune fille, comment changer en acquiescement la résignation.

» J'imagine que jamais vous n'avez songé à la diplomatie nécessaire pour écarter du cliché, qui, désormais, fera foi, les autres membres importuns de la famille, et notamment les épouses précédentes.

» J'imagine que vous indiffèrent mes trucs à moi, les mots que je prononce avant de presser le déclencheur, pour faire sourire et non pas rire les mariés, qu'ils ne perdent pas leur gravité mais qu'apparaisse leur gaieté et que, dans leurs regards, monte du fond d'eux-mêmes une lueur qui ressemble à de la confiance en l'avenir.

» Je fais mention de tout cela non dans l'idée saugrenue de fanfaronner mais pour que vous vienne un certain respect de mon métier et, par suite, respect de moi, cet Ambroise Matussièrè, qui a – quel mot vais-je choisir ? –, disons : croisé votre vie.

» C'est la seule raison pour laquelle je me hausse un peu du col et vous affirme que je suis un bon photographe.

» Sans la qualité de mes portraits, jamais je n'aurais été aussi réputé dans la communauté noire de Villiers-le-Bel. Par suite, jamais je ne me serais trouvé présent à la réunion cruciale de l'association Passerelles où fut décidé de vous marier, madame Bâ, pour vous sauver de l'expulsion. Jamais les regards noirs ne se seraient tournés naturellement vers moi. Et jamais, jamais, sans ma connaissance profonde et affectueuse des Maliens, jamais, jamais, je n'aurais osé affronter la perspective la

plus intimidante de toutes les perspectives.

» Revenons à la réunion cruciale, le soir de cette journée où le Destin est sorti du bois.

» L'ordre du jour était tout entier consacré à vous, madame Bâ.

» Quel mari vous trouver ?

» Suite à votre scandale dans les locaux de Western Union, les autorités voulaient vous expulser. De l'avis général, la seule solution était de vous faire au plus vite acquérir, par des épousailles, la nationalité française.

» Qui, quel buveur de jus d'orange et membre de l'association Passerelles, damné soit-il et tout à la fois béni par l'ensemble des dieux de toutes les religions, et ce, jusqu'à la fin des temps, quel agent des hautes et basses œuvres de l'Existence alors se tourna vers moi et prononça la phrase fatidique (je n'emploie pas ce mot au hasard ; préparant notre entretien, j'ai consulté le dictionnaire des origines et « fatidique » vient de fatum : destin) ?

» – Mais, dis-nous, Ambroise, toi, le spécialiste des mariages...

» – Oui, Ambroise, es-tu marié ?

» Je fus bien obligé d'avouer ma vérité célibataire, au grand triomphe de mon tortionnaire.

» – Eh bien inutile d'aller chercher plus loin. Nous avons trouvé M. Bâ !

» Quel moyen avais-je de protester ? En cadence, l'association tout entière applaudit.

» – C'est lui, le mari ! Tu as tant gagné ta vie sur le

dos du mariage, tu dois rembourser ! Tu as tant regardé le théâtre des autres, à ton tour de monter sur scène !

» Que répondre à pareille implacable logique ?

» Pour fêter mon futur mariage, on déboucha une nouvelle bouteille de jus d'orange et il fut décidé, à l'unanimité, qu'il revenait protocolairement au président de Passerelles lui-même d'officier, c'est-à-dire de prévenir l'épouse.

» – En attendant, prends des forces, futur monsieur Bâ. Ta femme est plus puissante que l'éléphant.

» – Plus indomptable que le sable.

» – Plus complice du temps que le fleuve.

» Ainsi, parfois, les Africains de France, peut-être pour se moquer de leurs ancêtres, peut-être pour ne pas rompre tout à fait le lien, se lancent dans ces comparaisons que rien ne semble pouvoir interrompre, pas même le cœur de la nuit ou les sirènes de police.

» – Plus amie du rire que le singe.

» – Plus ample que la Terre elle-même à l'équateur.

» – Bref, bonne nuit, monsieur Bâ. »

– Tu confirmes ? me demanda mon petit-fils.

Durant toute ma lecture, il avait regardé sagement l'écran devant lui : le petit avion blanc avait atteint le Sud de la France.

– Je ne confirme rien du tout. Mais ce Matussièrè, outre son talent reconnu, est un homme de qualité.

– Tu aurais dû accepter. La solitude ne te pèse pas ?

– J’ai demandé la permission à Balewell. Inutile de te dire qu’il a formellement, vigoureusement, furieusement même, rejeté cette idée d’après lui stupide et d’ailleurs inefficace et dangereuse (« Ma pauvre Marguerite, tu seras tout de suite emprisonnée pour faux mariage. ») et surtout grotesque, voire obscène (« Ma pauvre Marguerite, tu t’es vue, à ton âge et avec tes kilogrammes, dans un lit, sur un homme. »).

– Quand arrêteras-tu de te laisser martyriser par ton mari défunt ? Enfin c’est ton affaire. Maintenant, redonne-moi ton livre d’Or. C’est trop intéressant.

Cinq minutes plus tard, il s’écriait :

– Jacques Chirac !

– Et alors ?

– Que vient-il faire dans ta vie ? Tu t’es mariée avec lui aussi ?

*

* *

Comment le maire de Villiers avait-il retrouvé cette lettre ? Je la croyais définitivement perdue pour moi, volée par l’un des fonctionnaires de police lors de la perquisition et mise en lieu sûr, c’est-à-dire hors de mon atteinte, pour que je ne puisse jamais m’en prévaloir.

Le cœur battant, et tant pis si on se moque de mon émotion, j’en repris connaissance, ligne après ligne, telle une lectrice débutante.

Chère Madame Bâ,

Si j'ai tardé à vous écrire, et je vous prie bien sincèrement de vouloir m'en excuser, c'est que j'ai voulu prendre le temps de lire votre lettre. Prendre le temps de remonter avec elle, avec vous, au cœur de l'Afrique, jusqu'aux sources de l'immigration. Prendre le temps, à travers le récit d'une femme soninké, d'entendre l'adresse de tout un continent.

En refermant votre livre, en regardant la belle image du fleuve sur sa couverture, comment ne pas éprouver, une fois encore, un sentiment d'urgence ? Comment ne pas ressentir à nouveau le poids de l'injustice ? Comment surtout ne pas vouloir se battre, mobiliser toutes les énergies et toutes les volontés pour refuser la fatalité et le renoncement ?

Je serais heureux de pouvoir prolonger cet échange et parler avec vous des enjeux qui sont aujourd'hui non seulement ceux de l'Afrique mais aussi les nôtres.

Mais, sans attendre, je veux dès à présent vous remercier chaleureusement de votre envoi, de votre amicale dédicace et d'ores et déjà vous annoncer que votre visa vous est accordé.

Bien amicalement vôtre,

Jacques Chirac ¹

*
* *

– Alors, cette lettre, c'est un faux ? Rassure-moi !

– Comme mon visa m'était refusé, j'ai écrit en recours au président de la République française pour lui présenter mon dossier. Au-delà du formulaire officiel 13-0021, plutôt que de seulement remplir l'indigent recto verso, j'ai rédigé quatre cent cinquante pages. Le président de la République française a bien voulu s'intéresser à mon histoire. En prime, il m'a accordé un permis de séjour. Donc pas besoin de mariage.

– Toi alors ! Je commence à me dire qu'une femme comme ma grand-mère est bien capable de sauver le Mali. Allez, redonne-moi ton livre d'Or, je continue.

– Dépêche-toi, si j'en crois le petit avion, nous traversons la Méditerranée.

– Et alors ?

– Sitôt atteint l'Afrique, j'aurai à te parler.

*
* *

Vol AF 3872 Paris-Bamako.

Certains diront : mauvais choix pour un baptême ! Pas assez de recueillement, trop de dérangements profanes (« Vous préférez le poulet ou le poisson ? » « Notre boutique hors taxes vient d'ouvrir. » « Nous traversons actuellement une zone de turbulences. » « Excusez-moi, madame, je voudrais aller aux toilettes. »).

Je répondrai : au contraire, présence dans le ciel donc proximité maximale avec le Très-Haut. Et qu'est-ce qu'un prénom sinon un moyen de transport ? C'est l'aéronef à bord duquel on embarque et qui va vous convoyer toute notre vie.

Mon voisin pieux avait fini par s'endormir. Délicatement, je rangeai son Coran qui menaçait de glisser vers le sol.

L'hôtesse s'approcha. Elle avait dû s'apercevoir que, malgré sa classe économique, la passagère 39 B était une VIP.

– Madame, ça y est, nous survolons l'Afrique.

– Vous pouvez me le garantir ?

Elle hocha la tête en souriant.

– Dans ce cas...

J'arrachai mon petit-fils à sa lecture passionnée.

– Passons aux choses sérieuses. Il te faut un prénom.

– Je m'appelle Michel.

– Tu peux lui dire adieu ! C'était le prénom que tu t'étais choisi. À cause de Platini, ton idole. Et ta mère, que Dieu l'ait en Sa sainte garde, t'avait laissé faire comme elle te laissait tout faire. J'ai bien réfléchi. Pour toi, j'ai choisi Ismaël.

– Ismaël... Ismaël ?

Mon petit-fils répétait « Ismaël » comme on apprivoise un animal. Il finit par acquiescer.

– Tu as raison. Ça sonne mieux que Michel. Et puisque le foot n'a pas voulu de moi... Mais qui est cet

Ismaël ?

– Le fils aîné qu'Abraham a eu avec Agar, la servante de sa femme Sarah.

Il me demanda de répéter. Ce que je fis sans protester.

– Cette affaire est plutôt embrouillée. Sarah, femme d'Abraham, a une servante, Agar...

– Oh, oh, pas très clairs, ces gens-là ! Intéressants ! Moi-même je me sens capable de beaucoup de choses pas très nettes. Je l'ai d'ailleurs prouvé. Cette famille me plaît.

– Laisse-moi continuer, s'il te plaît. Sarah semblait stérile. Et Abraham devait engendrer. Pour toutes sortes de raisons, patrimoniales, religieuses, géopolitiques. Et aussi pour que l'histoire de la Bible ne s'arrête pas soudain, faute de héros. C'est Dieu Lui-même qui lui a ordonné d'engrosser Agar.

– Cool, ce Dieu-là ! Tu peux me le présenter ?

– Mécréant ! Alors, Ismaël te plaît ?

– Pas mal. Ismaël... Ismaël.

On aurait dit qu'il enfilait un costume.

– Et tu ne me demandes même pas ce que ce mot veut dire ?

– Parce qu'en plus de devenir un personnage historique, je vais avoir du sens ?

– Ismaël : « Dieu a entendu ma demande ».

– Donc c'est comme ça que je m'appelle maintenant ?

Oh, Dieu-a-entendu-ma-demande, tu nous

accompagnes au ciné ? Oh, Dieu-a-entendu-ma-demande, tu me prêtes ta moto ?

Il prit ma main gauche et l'embrassa tendrement.

– Ismaël... Ismaël... c'est décidé, j'adopte ! Maintenant, dis-moi, quel genre de métiers exercent les Ismaël ?

– Réfléchis un peu !

– Les Ismaël ne sont peut-être pas assez intelligents pour deviner.

– Imbécile ! Ismaël est celui qui est entendu de Dieu. Comment fait-il, d'après toi, pour atteindre la divine oreille ?

– Je ne sais pas moi, il crie ?

– Mieux que ça, il chante ou il raconte.

– Déjà, je suis musicien.

– Eh bien ! maintenant, tu vas aussi raconter. Par ton père, tu descends d'une lignée de griots. Tu reprends le flambeau.

– C'est vrai, je m'en souviens. On m'a parlé d'eux, les Diabaté. Ils célébraient des rois. Mais qui veux-tu donc que je célèbre ?

– Moi.

– Pardon ?

– J'ai écrit pour Jacques Chirac la première partie de ma vie. Je te passe le relais. À toi de raconter la suite, la dangereuse et glorieuse campagne de Mme Bâ pour sauver le Mali.

– Et tu vas me payer ?

- Combien gagnes-tu avec ton balafon ?
 - Oh, je débute ! Je ne suis pas encore Mory Kanté ni Amadou Kienou. Mais je commence à me débrouiller.
 - Évidemment, je ne peux pas m'aligner. Je vais te nourrir, te loger. Et te rémunérer en intérêt.
 - Je ne comprends pas.
 - Je t'offre de devenir le témoin de mon parcours historique.
 - Quelque chose me dit que je ne vais pas être gagnant dans l'affaire.
 - Prends-moi à l'essai. Disons trois semaines. Si ma vie te captive, tu restes. Sinon, tu m'abandonnes à mon triste sort.
- Il me tendit la main.
- Marché conclu ! Je commence quand ?
 - Tu as commencé. À partir de maintenant, je me tais. Je garde mes forces pour agir. C'est toi qui prends en charge l'édification de ma légende.

*
* *

C'est ainsi, au-dessus de l'Algérie, vers la fin de l'après-midi du 5 octobre 2012, que moi, Ismaël, anciennement Michel, j'ai abandonné, pour un temps, mon balafon et suis devenu le griot de ma grand-mère. Ne vous trompez pas : maintenant, c'est moi qui raconte.

– Mademoiselle !

Mme Bâ avait levé les bras. L'hôtesse s'est précipitée.

– Que puis-je pour vous, madame ? Voulez-vous de l'eau, un châte, un café ?

– Je voudrais le Sahara. A-t-il commencé ?

– Je me renseigne.

La jeune femme est partie vers le poste de pilotage. Elle est revenue peu après.

– Le commandant me charge de vous dire que nous y sommes.

Alors Mme Bâ m'a demandé de changer de place.

Je me suis glissé en 39 B, tandis qu'elle s'installait en 39 A et appuyait le front contre le plastique du hublot, une position qu'elle ne quitta plus jusqu'à l'arrivée, sa main droite crispée sur mon bras.

Pour ne pas gêner l'homme pieux qui s'était réveillé et attaquait maintenant la troisième sourate, « Alif, Lâm, Mîm », « Dieu, il n'y a de Dieu que Lui, le Vivant, Celui qui subsiste par Lui-même », Mme Bâ s'était mise à chuchoter.

C'est donc à voix très basse, par l'oreille gauche, sur un ton psalmodié qui avait quelque chose de religieux (sans doute l'influence de notre voisin lecteur de Coran et, après tout, la Terre tout entière n'est-elle pas un Livre saint ?), que j'ai reçu ma première leçon de Sahara.

– Regarde comme c'est vaste, Ismaël, le plus grand désert du monde. De l'altitude où nous sommes, plus

élevée que la plus haute des montagnes, on n'en voit pas la fin, près de neuf fois la surface de notre Mali. Regarde comme c'est beau, toutes les couleurs du sable, toutes les teintes du rocher. Regarde, regarde, tu ne trouves pas qu'on dirait l'océan ? Même si, pauvre petit Ismaël, tu n'as encore jamais connu la mer. Regarde. Regarde la suite infinie de ces dunes. Elles paraissent immobiles mais, quand tu dois les escalader, une à une, elles fuient sous les pieds, on dirait les vagues.

– C'est bien par là que tu es montée vers la France ? Tu n'as jamais voulu me raconter ton voyage pour venir me rechercher. C'est peut-être le moment, non ?

– L'Algérie était trop dangereuse. Et le Maroc était fermé. Il y a une piste qui longe l'extrême Nord du Niger. Nous sommes entrés en Libye par la passe de Salvador. Regarde, Ismaël, et surtout ne crois pas au vide que tu vois. À main droite, vers le couchant, sont les tribus maures, dont les Bérabiches. Au centre, juste en dessous de nous, les Touaregs. Et, à main gauche, vers l'Est, de l'autre côté de l'avion, les Toubous.

– Comme tu l'aimes, ce désert, Ma'ma ! Tu n'es pas rancunière ! Après toutes les souffrances qu'il a dû te faire endurer quand tu l'as traversé.

– Tu apprendras que l'amour n'a rien à voir avec la douceur, Ismaël. On a beau souffrir, on est pris. Et plus on souffre, et plus on est pris. Regarde tout ce sable. Qui peut croire que, jadis, l'eau abondait et que le sol était tout vert ? Peut-être qu'un jour l'eau reviendra, qui sait ? Oh, regarde, une colonne de voitures. Attends que

je distingue mieux. Bien sûr, des Toyota ! De mon temps, c'étaient des Peugeot. Et avant mon temps, des chameaux. Comme elles vont vite ! Elles doivent avoir quelque chose à se reprocher.

– Je ne vois rien.

– Demande à tes yeux de se réveiller, s'il te plaît ! S'ils continuent à ne rien voir, comment veux-tu que ta bouche raconte ? Oh, la carcasse d'avion, là, tu la vois ?

– Je ne vois rien.

– Rien ? Vraiment ? Je croyais que tu t'intéressais à la drogue. Cette épave ne serait pas la preuve d'un gros trafic ? Pardon, mais un peu plus important que tes anciens misérables petits deals.

– Moins fort, madame Bâ, on pourrait t'entendre.

– Et là, devant la tente, entourés d'hommes en armes, ce ne serait pas des otages français, des fois ?

Je ne pouvais plus la retenir. Quand je pense qu'elle avait juré de se taire !

– Oh, Ismaël, regarde ces camions-citernes ! Ils apportent de l'eau à Bordj-Mokhtar : pas de doute, nous en avons fini avec l'Algérie. Voici la frontière du Mali !

Je n'ai pu m'empêcher de la provoquer :

– Dis-moi, madame Bâ, dis-moi franchement, pour distinguer tant de choses dans le désert, tu vois vraiment, tu imagines ou tu te souviens ?

– Ismaël ! Voyons ! Voir, imaginer, se souvenir, tu sais bien que c'est pareil. Arrête de poser des questions inutiles. Et maintenant, laisse-moi vigiler !

Je l'ai laissée continuer son tête-à-tête avec les mirages du sable. J'avais d'autres préoccupations. Les journaux affirmaient qu'après l'intervention de Sarkozy contre Kadhafi, les bandits du Nord-Mali avaient récupéré beaucoup d'armes libyennes. D'ici qu'un jour ils décident d'abattre un avion bleu, blanc, rouge...

Je me suis retournée vers elle.

– Tu crois qu'on vole assez haut pour être protégés ?

– Dieu seul le décidera ! Je me méfie surtout des missiles Stinger.

– Parce que, maintenant, j'ai une grand-mère qui connaît les armes ?

– Mme Bâ est entrée en guerre. Elle s'est donc préparée. Mme Bâ est une personne cohérente.

– Qui t'a donné des cours ?

– Ne sois pas si naïf. Tu sais bien qu'à Villiers-le-Bel, on peut tout acheter sur catalogue. Ah, ces montagnes, presque rouges dans le soleil couchant ! Comme c'est beau !

– Et dangereux !

– Si tu n'aimais pas le danger, il ne fallait pas devenir le griot de Mme Bâ.

– Tu ne m'as pas laissé le choix.

Et c'est ainsi que, à la nuit tombée, nous fauillant entre les orages et les missiles sol-air, que nous avons fini par

atterrir à l'aéroport international de Bamako-Sénou.

– Ma'ma, tu peux me rappeler le sens du mot Bamako ?

– Bama-ko : le marigot de caïmans.

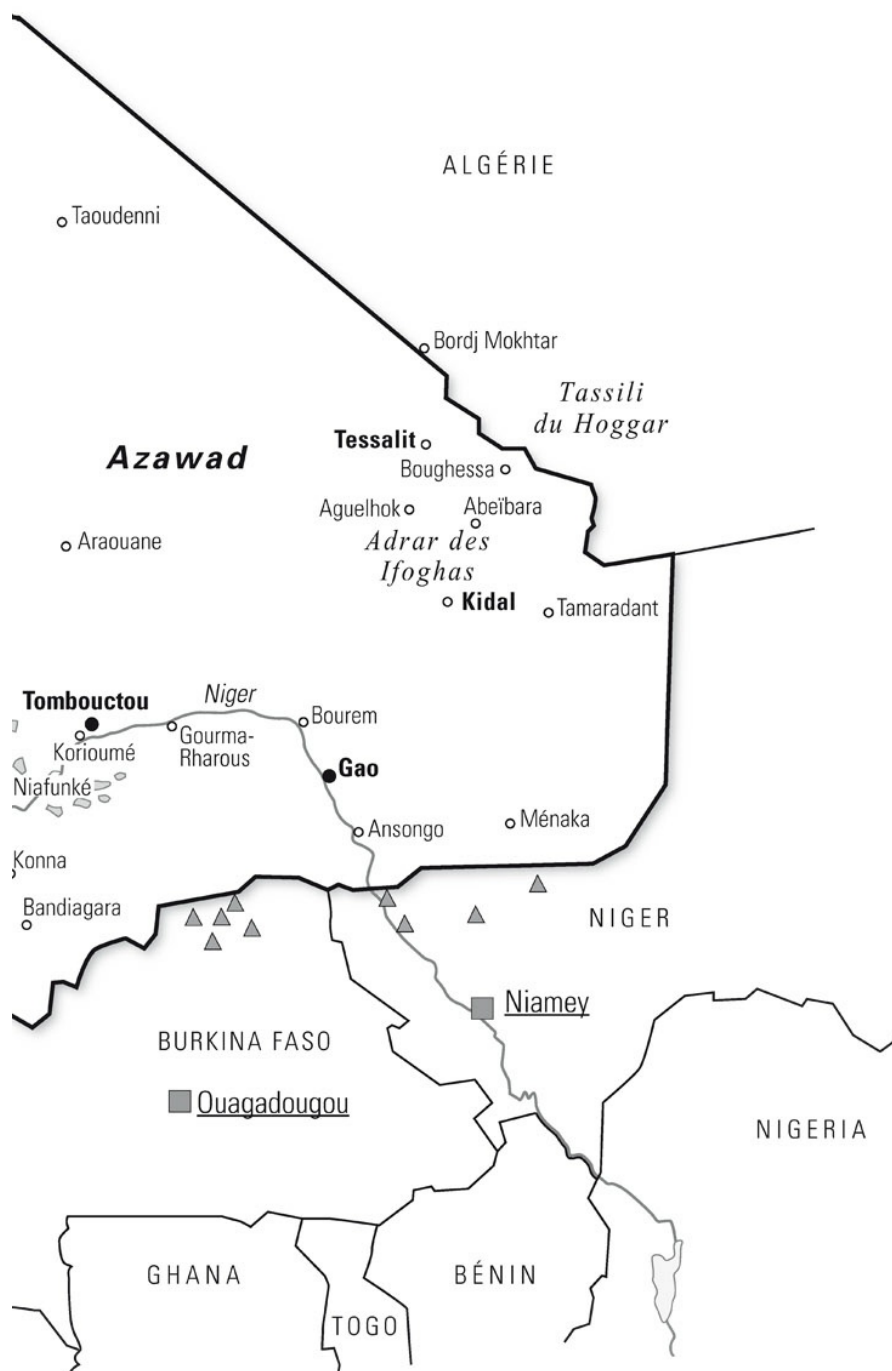
– Tu crois qu'il en reste ?

– Après avoir beaucoup mangé, je crois bien qu'ils ont tous été mangés.

[1. Voir.](#)

Mali





Les mauvaises nouvelles

Après avoir descendu la passerelle, Mme Bâ s'écarta de la file qui s'avavançait docilement vers les autobus. Elle laissa tomber sur le tarmac ses différents sacs et se campa, bras croisés.

– Mais que fais-tu ?

– Je pense à l'avenir.

– Oh, s'il te plaît, ce n'est pas le moment ! Regarde les hôteses. Elles nous font de grands signes furieux.

– La prochaine fois que Mme Bâ reviendra dans son pays, un véhicule officiel l'attendra et la conduira directement au salon d'honneur.

– Sûrement, sûrement, mais, aujourd'hui, personne ne vient. Allez ! S'il te plaît !

À contrecœur, traînant des sandales, elle daigna rejoindre les autres voyageurs qui grondaient déjà.

La colère de ma susceptible grand-mère ne faisait que monter. D'autant que nous nous retrouvions les derniers pour affronter la police aux frontières. Et comme le fonctionnaire considérait ses vieux papiers d'un air un peu trop soupçonneux, Mme Bâ ne put se retenir :

– Imbécile !

– Pardon ?

– Dis-moi, sergent ! Au lieu de tourmenter une compatriote, tu ne crois pas que tu serais plus utile au Nord, à défendre l'unité nationale ?

Derrière sa vitre, il se dressa, le doigt vengeur et la lèvre supérieure tremblante.

– Tu répètes, là ? Je t'ordonne la répétition !

Un semblant de raison restait à Mme Bâ. Elle présenta d'humbles excuses, assorties de longues et plausibles circonstances atténuantes : la vieillesse, la fatigue du vol, l'influence sur son esprit de violentes turbulences...

Le fonctionnaire lui jeta son passeport avec une crispation des lèvres, une moue comme s'il allait cracher.

– Allez, et désormais tiens-toi tranquille, vraiment. Je te signale.

Cet avertissement aurait dû lui servir de leçon.

Hélas !

Par la suite, j'ai souvent repensé à la scène. C'est à ce moment-là que j'aurais pu m'échapper, laisser Mme Bâ à son destin de guerrière. Une vie beaucoup plus tranquille m'était possible. La musique m'ouvrait les bras. Il était encore temps. Je pouvais me faufiler et me perdre dans la foule. Personne ne m'aurait reconnu, j'avais tellement grandi. Imaginez : parti du Mali à quatorze ans, revenu à vingt-quatre ! Mais les doigts de Mme Bâ m'agrippaient trop fort le bras gauche. Certaines nuits je me réveille en me rappelant comme ils

m'entraient dans la chair. Je n'ai pas osé m'arracher. Après, il était trop tard.

La famille, notre immense famille, déjà criait :

- Marguerite !
- Regardez, c'est Marguerite !
- Et près d'elle, ce doit être Michel !
- Bien sûr, Michel !
- Comme il est grand maintenant !
- Et comme il paraît sérieux.
- Il n'a pas une grosse montre.
- Il n'a pas dû réussir dans le football.

Les mâchoires du piège se refermaient.

Ils étaient bien cent à nous faire fête, parvenus à pénétrer, contre toutes les règles, dans la salle de récupération des bagages. Une vraie parentèle africaine, de la ligne directe, enfants et petits-enfants, aux plus éloignés cousins, nièces et neveux, liés à nous par on ne sait quel hasard des enchevêtrements de la vie. Tous animés par le même cocktail composé des deux mêmes ingrédients quoique répartis différemment selon les personnes : l'affection véritable et l'attente des cadeaux qu'une voyageuse revenant de Paris ne manquerait pas de leur apporter.

Et tous aussi embrassants que bruyants.

- Bienvenue, Ma'ma !
- Tu as bien soixante-cinq ans ? J'ai bien compté ? Quelle bonne mine tu as, malgré l'avion !
- Tu rajeunis ! Tu me donnes ta recette ?

– Je t'ai amené mon dernier fils né pendant ton absence.

– Comment va la France ?

– Elle t'a rejetée ou tu reviens de ton plein gré ?

– On dit que tu n'es plus veuve.

– Quand allons-nous le découvrir, ton nouveau mari ?

– On a reçu des nouvelles, que se passe-t-il avec lui ?
Il n'aime pas l'Afrique ? Il a peur de venir ?

– Ou alors c'est qu'il t'a déjà quittée...

– Il est certain qu'avec ton caractère...

En souriant, Mme Bâ expliqua qu'elle n'en était qu'au stade de la relation amicale et que ce monsieur l'aurait volontiers accompagnée, si les autorités maliennes lui avaient octroyé un visa.

– Pourquoi ce refus ?

– Tu fréquentes un malfaiteur ?

Mme Bâ indiqua qu'il s'agissait d'un photographe.

– Et alors ?

– Un photographe voit. Et ce qu'il voit entre dans une boîte et en ressort conservé pour l'éternité ou presque.

– Et alors ?

– Peut-être que les dirigeants actuels du Mali n'acceptent plus que des aveugles. Ou des Alzheimers, des gens sans mémoire.

On nous embrassait, on nous dévisageait, on nous saoulait d'informations insignifiantes sans cesser de

guetter le tourniquet des valises.

- La grande rouge ?
- Non ? Une encore plus grosse ?
- Alors cette malle ?

Oh, le désappointement général quand surgirent sur le tapis roulant nos deux misérables sacs en plastique écossais !

- Vous n’avez pas d’autres bagages ?
- Vous êtes sûrs ?

Oh, l’aggravation de la déception lorsque fut constatée le faible poids desdits sacs, preuve irréfutable et désolante qu’ils ne contenaient rien d’intéressant. Il n’empêche. On continua de célébrer Mme Bâ et notre foule franchit triomphalement la douane, ralentie par de nouvelles embrassades car, dans cette administration des plus utiles, nous nous sommes toujours arrangés pour placer des proches.

– Qui est-ce ? se demandaient les rares personnes qui, dans le hall, n’appartenaient pas à notre envahissante famille.

- Ce doit être une femme considérable.
- Même si son boubou est tout fripé.
- Plus encore que son visage.

Vers Mme Bâ convergeaient les regards. Et certains audacieux s’avançaient main tendue vers cette considérable soit pour faire croire qu’ils la connaissaient, soit juste pour se réchauffer à son rayonnement.

Toujours est-il que ce glorieux retour rappela à celles et ceux des miens qui avaient préféré l'oublier l'importance de Mme Bâ.

Ces égards ne la consolait pas du premier mauvais contact.

Lorsque débutèrent les enchères pour savoir qui aurait l'honneur de prendre Mme Bâ dans sa voiture (« Moi j'ai une Renault Mégane quasi neuve. » « Viens dans ma Mercedes, d'accord âgée, mais les sièges sont plus larges. » « Pauvre maman Marguerite, si tu les écoutes, jamais tu ne sortiras vivante des nids-de-poule, plus personne n'entretient la route, dommage, mon 4×4 Volkswagen t'offrait confort et sécurité. »), un jeune homme s'approcha, presque un adolescent, costume noir strict, hélas prolongé par des tongs poussiéreuses.

– Madame Bâ ?

– Moi-même.

– Pardon pour mon retard, votre neveu, le ministre Coulibaly, m'a chargé de prendre soin de vous.

– Tu lui demanderas de t'offrir une formation pour apprendre à lire l'heure ! Et, bien sûr, il n'a pas pu venir lui-même ?

– Retenu, vraiment.

Il posa l'index droit sur ses lèvres.

– Affaires secrètes et d'État.

– Dans ce cas ! J'attends. Quel est ton programme ?

– D'abord, vous conduire au salon d'honneur.

Oh, le triomphe de Mme Bâ, ces yeux soudain

brillants, ces paupières qui se plissent, cette silhouette qui se redresse ! Oh, ce regard alentour pour s'assurer que chacun avait reconnu la Grande Royale !

– Allons.

Je lui emboîtai le pas, suivi par toute notre smala.

L'envoyé du ministre Coulibaly grimaça.

– Tous ceux-là, ils viennent aussi ? Le pavillon n'est pas grand.

– Ce sont mes gardes du corps.

– Vous devez être très menacée.

– Je le suis.

C'est ainsi que nous avons envahi, puis occupé, le salon principal Modibo-Keita, lorsqu'un gendarme se présenta, nous enjoignant de ne pas trop, avec tout le respect que je vous dois, tarder, si cela ne vous dérange pas trop, le Haut Représentant de l'Union européenne est en approche et il va falloir le temps de tout nettoyer – vous comprenez ? – avant son arrivée. Merci d'avance, mesdames et messieurs, et, j'oubliais, heureux de votre retour, madame Bâ !

L'oncle Ibrahim promet :

– Quand nous partirons, l'endroit sera aussi propre que des toilettes, bien sûr, monsieur l'agent, comptez sur nous.

Pendant cet échange, Mme Bâ, trônant sur le plus vaste des fauteuils, était restée muette. On s'inquiéta.

– Que se passe-t-il ?

– Tu ne te sens pas bien, tu n'es pas heureuse de

nous revoir ?

– Tu arrives avec une mauvaise nouvelle, trop mauvaise pour la dire ?

Elle s'éclaircit la voix.

– Qu'avez-vous fait du Mali ?

Je crus voir tomber d'un coup, sur les dalles vernissées du sol, la bonne humeur de ma famille. Quelques murmures se firent entendre, vite réprimés.

– Qu'est-ce qui lui arrive ?

– Tu crois qu'elle est malade ?

Ce fut dans un silence total, seulement gâché par le ronronnement enrôlé du climatiseur, que Mme Bâ continua d'insulter :

– Qu'avez-vous fait de lui ? Je pars quelques mois, peut-être quelques années. Je m'y perds dans le temps, il passe si vite. Et, de mon pays, il ne reste que la moitié. Malheureux, qu'avez-vous fait de notre Nord ?

Quelques protestations s'élevèrent, des ébauches de plaidoiries... J'entendis pour la première fois des syllabes qui n'allaient plus me quitter : Aqmi, Azawad, Mujao, Ansar Eddine...

Mais le débat tourna court car la porte s'ouvrit à grand fracas et surgirent côte à côte le Haut Représentant de l'Union européenne et notre cousin gendarme, le premier vitupérant l'Afrique, le désordre de ce salon prétendument d'honneur, inqualifiable, vous entendrez parler de moi, et le second roulant des yeux terrifiés et répétant, c'est le retour, présentement mais après si longtemps.

– De quoi parlez-vous ? Le retour de qui ?

L'Européen fut regardé avec stupéfaction.

– Vous ne connaissez pas Mme Bâ ?

– Ça n'autorise pas ce laisser-aller. Et d'abord qui est cette... Mme Bâ ?

– Mme Bâ ?

Le gendarme commença de lui raconter ma grand-mère. J'aurais volontiers complété le récit, mais nous avions bien compris qu'il valait mieux vider ces lieux trop solennels. Je n'avais d'autre choix que de me joindre au mouvement.

Pourtant j'avais fermé soigneusement la seule et minuscule fenêtre du boyau qui me servait de chambre. Au risque d'étouffer, j'avais accumulé sur ma tête tous les coussins découverts dans l'armoire à la porte cassée.

Peine perdue.

Tous les vacarmes de Bamako m'entraient dans la tête.

Je me serais accommodé du braiment des ânes, des pétarades de mobylettes, des radios à tue-tête, des martèlements du voisin carrossier, des disputes entre passants, supporters les uns du Barça, les autres du Real, des rixes entre coépouses et même de ces piailllements suraigus qui annoncent, sans risque d'erreur, l'immédiate proximité d'adolescentes. Mais comment supporter la tristesse de ces chuchotements ?

Un bon moment, j'ai lutté pour me rendormir. En vain. Chaque fois, je réussissais à m'approcher de la porte du sommeil. Chaque fois, je devais constater qu'elle m'était fermée.

Il fallut me résigner à cette triste réalité : j'étais réveillé. Je me levai et ouvris lentement les volets. La

cour était pleine.

Assise sur une chaise de cuisine, Mme Bâ trônait sous le caïlcédrat. Elle m'apostropha.

– Tu as vu l'heure, Ismaël ?

Penaud, je me frottai les yeux.

– Tu as déjà manqué la moitié de mon matin. Ou tu dors, ou tu tiens chronique de ma vie. Il faudra choisir.

Je hochai la tête, retournai m'habiller, avalai d'une seule gorgée un bol de lait et vins m'asseoir à ses pieds.

– Prends bien note de chacun des mots que tu vas entendre.

J'ai sorti mon carnet, le plus vite possible taillé mon petit crayon 3B. J'étais prêt.

Je vous l'ai dit : la cour était pleine.

MA cour.

Celle de mon enfance.

Celle où, jour après jour, à force d'entraînement, mes pieds avaient gagné en intelligence, tandis qu'au fur et à mesure progressait mon ambition : un jour, je jouerai à l'AS Real Bamako, un jour je serai embauché au Paris-Saint-Germain, un jour, le président de Chelsea paiera cinquante millions pour m'avoir.

J'ai tordu le cou à ces souvenirs comme à autant de dindons et j'ai commencé à faire mon métier, je veux dire que je me suis appliqué à noter fidèlement les chuchotements.

Je vous l'ai dit : ma cour était pleine. Une majorité de jeunes filles et quelques garçons. Ils faisaient la queue

pour parler à Mme Bâ.

– Bonjour !

– Bonjour, ma grande ! Comment t'appelles-tu ? Inutile de te tordre les doigts, je ne vais pas te manger.

– Bien sûr que non, madame Bâ ! Oh, ce n'est pas de toi que j'ai peur. Je me prénomme Fatou !

– Et alors, Fatou, toi, pourquoi as-tu fui le Nord ?

– Ils m'ont frappée avec une cravache. Trente coups. Parce que j'avais mal noué mon foulard.

Mme Bâ lui caressa la joue.

– Courage, ma grande.

Une autre demoiselle s'avança, tout aussi intimidée.

– Bonjour, comment t'appelles-tu ?

– Oumou.

– Je peux te demander l'endroit d'où tu viens ?

– Araouane, au nord de Tombouctou. Je me suis enfuie la nuit parce qu'ils voulaient me marier.

– Pourquoi te marier ?

– Parce que j'avais regardé un garçon.

– Juste regardé ?

– Pour qui me prends-tu, madame Bâ ?

– Bonjour. Pourrais-tu me dire la place que tu occupes dans notre famille ? Tellement d'enfants nous sont nés

depuis mon voyage en France, je m'y perds un peu.

– Pas de souci. Je me prénomme Hamidou, quatrième fils de la deuxième femme de mon père, Idrissa, cousin de ta fille Awa grâce à son mariage avec Omar. Je suis venu de Gourma-Rharous parce qu'ils ont piétiné mon blaster et toutes mes cassettes.

Très vite, Mme Bâ cessa de questionner. Les jeunes savaient ce qu'elle attendait d'eux. Si bien que leurs histoires s'enchaînaient et n'en firent bientôt plus qu'une : l'histoire du Nord envahi par les bandits fanatiques.

– Bonjour. Je suis Mariama, troisième fille d'Ousmane, même père que Rokia mais pas même mère, d'ailleurs décédée. J'habite Bourem, avant Gao. Tu vois, je suis trop grande, ridiculement trop grande. Je ne peux pas vivre sans la pratique quotidienne du basket-ball. C'est ma seule utilité. Quand ils ont interdit le sport, et frappé ma cousine parce qu'elle s'entraînait en secret dans sa chambre mais qu'ils avaient entendu le tap, tap, tap du ballon sur le sol, je suis partie en marchant le long de la route, tout simplement. J'ai de longues jambes, j'avale des mètres à chaque pas et je peux avancer longtemps sans boire. – Bonjour, grand-mère ! – Parce que je suis ta grand-mère ? – Même mon arrière. Je m'appelle Amina. Un jour, quand la paix sera revenue, je t'inviterai. Tu verras Ansongo, c'est le plus beau des villages. Le mardi et le vendredi, j'aide ma mère au marché. On

vend des poissons. Ils m'ont battue parce que ma main avait touché la main d'un homme en rendant la monnaie. Il a craché sur nos poissons. – Bonjour, je suis Rokia, je veux devenir institutrice. Ils sont entrés dans notre école. Ils ont tout détruit, les bancs et le tableau noir. J'ai pu sauver une moitié de livre, un demi-dictionnaire. Je l'ai caché, tu veux le voir ? – Bonjour. Moi je suis Amat. Tu sais où se trouve Tamaradant, oui ? À quatre-vingts kilomètres de Kidal. C'est de là que je viens, en charrette, vu que je me suis bloqué le genou. Heureusement qu'ils ne savent pas vraiment poursuivre. Ce sont des paresseux. Ils se fatiguent vite. J'avais seulement interrogé l'imam. Poliment, je t'assure. Pourquoi les sacs de mil, cadeaux d'Action contre la faim, pourquoi sont-ils gardés dans sa concession ? Qu'est-ce qu'il attend pour distribuer ? Qu'on ait assez longtemps prié ? Qu'on soit tous morts ? C'est pour cela qu'ils ont voulu me punir. Mais ils m'insultaient trop, « mécréant », « infidèle ». Ils puisaient trop dans leur souffle. Je les ai distancés et me voilà. – Tu vas bien, madame Bâ ? Pas trop fatiguée ? Moi, je ne sais pas où je me trouve dans ta famille. Disons que j'ai vu une maison, avec une porte ouverte, je suis entré. Tu ne me dénonceras pas ? Je suis sûr que j'ai eu raison de te faire confiance. On descend tous des mêmes singes, pas vrai ?

Au bout de deux heures, je me suis levé. Je n'en pouvais plus. Mme Bâ a ouvert la bouche, sûrement pour protester. Elle m'a laissé m'éclipser. Même les

dictateurs les plus fous n'interdisent pas d'uriner. Je voulais seulement respirer. Je me suis retrouvé dans notre rue Diougamady-Sissoko. La simple lecture des enseignes m'a redonné du courage :

« MaFla distribution, tout pour le meuble »

« Coca, goûte au bonheur »

« ClassAllur, tout pour Homme et Femme »

Il m'a bien fallu revenir.

Je me suis rassis aux pieds de Mme Bâ. J'ai regardé la file : il restait au moins dix jeunes réfugiés. J'ai ravalé mon soupir. J'ai repris mon crayon et mon carnet. J'ai recommencé à noter. Pour plus tard, broder, en bon griot, mais sur un fond solide de vérité.

– Moi, c'est Mahammadou, neveu de Tierno Mokhtar, troisième fils de Bakar et premier de sa deuxième femme, Salifa. Je viens de Kidal parce qu'ils recrutent pour les milices, 200 000 francs CFA plus une moto chinoise. Pourquoi je n'ai pas accepté ? Parce que j'aime pas qu'on me commande. Au foot, je joue libéro. J'ai quasiment couru de Kidal à Gao. J'ai choisi un camion qui partait pour Ségou. C'est plein de cachettes, les camions. J'ai vu travailler mon frère assistant chauffeur. Il m'a montré les endroits du châssis, juste

entre les roues, où personne ne te trouvera jamais.

Leurs murmures achevés, les témoins ne s'attardaient pas. Comme poursuivis par les horreurs qu'ils venaient de raconter, ils s'empressaient d'aller rejoindre leurs camarades et retrouvaient tout de suite leur âge, la fausse insouciance, l'inépuisable énergie de la jeunesse : ils riaient, s'invectivaient, se bouscullaient.

– Ma'ma ?

– Oui.

– Pourquoi demandes-tu à chacun le nombre d'enfants qu'il souhaite avoir plus tard ? Ce n'est pas leur problème !

– Oh, inintelligent Ismaël ! Je t'expliquerai un de ces jours. Et tu comprendras le lien entre tous ces drames.

*

* *

Aidé de ses deux fils, Ibrahim, le chef de notre famille et mari d'Awa, attelait un âne à une carriole. Je m'approchai.

– Où partez-vous ?

– Mendier. Comme chaque matin. Mendier le riz, mendier l'huile, mendier le sucre.

– Pourquoi mendier ? Tu n'as plus d'argent ?

– Plus personne ne fait crédit.

Il montra les jeunes.

– Tu les as comptés ? Quarante-neuf. Et il en arrive du Nord toutes les semaines. Tu sais comme on mange à cet âge, tu n'en es pas encore très loin.

– Je peux t'accompagner ?

– Comme tu veux. Mais je te préviens : ça n'a rien d'agréable de mendier.

– Pour remplir ma mission, je dois tout voir.

Il sourit.

– Même l'humiliation ? Alors, monsieur le reporter, sois le bienvenu.

Je suis retourné vers Mme Bâ.

– Me donnes-tu l'autorisation d'aller ?

Je montrai Ibrahim et ses deux fils. Elle me regarda en souriant.

– C'est toi qui racontes l'histoire.

– Ils partent mendier.

– Pas la peine de t'excuser. C'est toi qui racontes l'histoire.

– Je ne serai pas long. Et je reviens.

– Celui qui raconte l'histoire est maître du temps et du choix de ses personnages.

*

* *

Chaque fois, le donateur, avant de donner, réclamait des détails et s'enchantait des difficultés du mendiant :
« Mon pauvre Ibrahim, qui aurait pu croire qu'un tel

souci t'arriverait, à toi le si prévoyant, toi le moins dépensier. Tu me dis qu'ils sont arrivés à quarante-neuf chez toi ? Pauvre Ibrahim, quelle chance j'ai de n'avoir aucune famille dans le Nord ! Dis-moi, Ibrahim, je sais que c'est cruel, mais ne pourrais-tu pas en refuser quelques-uns, rien que des garçons, bien sûr, avec ce qu'ils font aux femmes. Pense à toi, Ibrahim, tu n'es pas responsable de la rébellion, ce que j'en dis, c'est pour toi. Tiens, voilà deux kilos, c'est tout ce que je peux faire, ma famille mange aussi, bon courage, Ibrahim, et ne reviens pas trop vite, je n'ai pas de rizière, ha, ha, enfin il faut espérer la paix, et bravo, si, du fond du cœur, bravo, Ibrahim, c'est toi qui as ouvert le plus grand ta porte, nous sommes tous fiers de toi dans le quartier, allez, bonne chance pour la suite de ta quête, dis-moi, je vois ta charrette encore vide, ça n'a pas l'air de marcher fort, tu n'es pas le seul à recevoir des réfugiés bien sûr. »

Pauvre oncle Ibrahim !

On voit bien qu'il n'était pas de notre lignée de colériques. Lui, appartenait au peuple des doux. Il accueillait tous ces commentaires en souriant.

– Comment fais-tu ?

– Ils se paient de mots. Les écouter, c'est ma manière de les rembourser.

– Pourquoi ils t'humilient ?

– C'est dans la nature humaine.

– Ils connaissent quand même la situation du Nord !

– La grande douleur, la douleur nationale n'a jamais

empêché les petits plaisirs.

- Tu ne te mets jamais en colère ?
- Je prends la vie comme elle vient.

Quand nous sommes revenus, vers une heure, Mme Bâ entendait toujours des témoins.

Elle a dû s'interrompre.

Awa avait surgi, furieuse.

– Il est pas fini, le confessionnal ? Si vous ne mettez pas tous la main au déjeuner, il ne sera jamais prêt. Tu as compté les bouches, Ismaël ?

J'ai repris mes notes.

– Cinquante-six.

– Donc, mobilisation générale. Toi aussi, madame Bâ, toute reine que tu es. Et toi aussi, le griot. Ici les poètes se rendent utiles. Autrement, ils ne mangent pas.

Un instant, j'ai pensé protester, invoquer l'importance de ma mission, menacer d'appeler à l'aide le syndicat des conteurs. Mais comme j'ignorais son numéro de portable, et même s'il existait, j'ai obtempéré et me suis retrouvé à tourner une immense cuillère dans une immense bassine pleine de riz, me rendant bientôt compte qu'il n'existe guère de différence entre cuisiner et raconter.

Et maintenant, Awa et son mari regardaient leur famille géante dévorer. Impossible de trouver assez de

tables et de chaises pour installer tant de monde. Les jeunes s'étaient assis partout, sur les racines du caïlcédrat, sur le tas de moellons prévus pour agrandir la maison du temps d'avant la rébellion, quand on pouvait encore faire confiance à l'avenir, sur les deux moteurs de voiture en attente de réemploi, ou pour la plupart à même le sol.

Et ils mangeaient, les yeux dans le vague. À peine servi, le riz disparaissait des assiettes...

– Moins vite, répétait Awa.

– C'est beau, commenta Mme Bâ.

– Mon pauvre, dit Awa s'adressant à son mari, il va falloir reprendre ta mendicité. Je n'ai pas dételé l'âne.

Je suis intervenu :

– Combien de temps allez-vous tenir ?

– Question imbécile, dit Mme Bâ. Quand personne n'a la réponse, pourquoi interroger ?

Ibrahim repartait déjà, avec sa carriole vide.

Sa dernière bouchée avalée, Mme Bâ est revenue s'asseoir sous le caïlcédrat.

– Allez, on continue !

Elle n'en avait jamais assez. Elle voulait toujours plus de détresses, comme pour nourrir sa colère.

– Bonjour, madame Bâ, je m'appelle Ousmane, natif de Gao. Et comme mon frère est un voleur, on lui a coupé la main droite. Moi, on ne me coupera rien ! Je veux tout garder. Et en plus, il a mal aux doigts coupés.

– Il y a une façon de tout garder : ne pas voler.

– Oh, ça, on ne peut jamais savoir. Parfois les circonstances s'emparent de ta main et tu la retrouves à farfouiller dans le sac du voisin. Ça ne t'est jamais arrivé, madame Bâ ?

– Jamais.

– Toi, tu sais résister aux circonstances. Peut-être aussi que les circonstances sont plus gentilles avec toi. J'ai préféré fuir pour ne pas prendre de risques. Si tu voyais les mouches sur le bras de mon grand frère.

– Quelque chose me dit que tu mens. Mais comment vérifier ? Tu n'as pas de papiers, naturellement ?

– Oh, la malchance ! Ils sont tombés dans la pinasse en quittant Gao.

– Au suivant !

– Bonjour, madame Bâ !

– Tu peux parler plus fort ? Ou alors bouger vraiment les lèvres, que je puisse lire sur elles ?

Elle paraissait toute jeune, encore une petite fille. Elle a collé sa bouche contre l'oreille de Mme Bâ. Personne n'a pu entendre, sauf moi.

– J'ai couché avec un garçon.

– Pourquoi ?

Quelle drôle de question de Mme Bâ ! Suivie d'une formidable réponse :

– Parce qu'il faisait trop chaud.

– Et tu n'es pas enceinte, au moins ?

– Je ne sais pas.

- Quand est-ce arrivé ?
- Il y a un an.
- Tu es sûre que tu as couché ?
- Je crois. J'ai eu si mal. Et depuis, j'ai si peur.

Ainsi s'est passée notre première journée. Cinq pour cent du temps à rire (j'ai calculé), le reste à lutter pour ne pas pleurer.

La nuit venait. Je croyais l'épreuve achevée.

C'était ne pas connaître Mme Bâ.

- Tout le monde a parlé ? Vraiment tout le monde ?

J'ai relevé la tête. J'ai vu deux filles qui ne s'étaient pas mêlées aux autres. Je me suis avancé, lentement, à la manière dont on s'approche des oiseaux : on sait que le moindre geste trop brusque pourrait les envoler.

- Bonjour ! Pardon de vous déranger...

- On n'a rien à faire.

- Rien qu'attendre.

Leurs voix tremblaient comme leurs mains.

- Ma grand-mère voudrait vous écouter.

- C'est quoi son enquête ? Elle travaille pour qui ?

Bonne question. Pour qui travaillait Mme Bâ ? Je m'imaginais mal expliquer qu'elle se prenait pour Jeanne d'Arc et entendait des voix. D'ailleurs, qui connaît Jeanne d'Arc au Nord du Mali ? J'inventai une mission humanitaire. Elles ont fini par se laisser convaincre. Nous nous sommes dirigés vers le

caillcédtrat. Pour elles, Mme Bâ s'est levée.

– N'ayez pas peur, mes enfants.

Ma grand-mère n'a pas que l'autorité dans son jeu. Quand elle choisit la douceur, on dirait que le monde entier s'incline et penche, inutile de résister, le temps de se sentir glisser, on se retrouve dans ses bras. Une fois blotti, on ouvre son cœur, forcément. Les deux malheureuses jeunes filles n'ont pas échappé au piège. Seulement, elles n'ont pas dit leurs prénoms.

– Moi, on m'a mariée. La première nuit, mon mari est venu. La deuxième nuit, un autre mari est venu. Et la troisième nuit, encore un autre. Et ainsi jusqu'à la fin de la semaine où le premier est revenu. Il m'a remerciée pour ses amis. Et puis il m'a battue.

– Pourquoi il t'a battue ?

– Pour me punir.

– Pourquoi te punir ?

– D'avoir été trop mariée. J'ai réussi à fuir, déguisée en garçon.

La seconde demoiselle nous regarda droit dans les yeux, comme si elle voulait nous défier.

– Moi, demain, je retourne.

– Retourner où ?

– Dans le Nord. De toute façon, il faudra retourner. Le Nord, c'est chez nous.

– Mais tu n'as pas peur ?

– J'ai déjà peur puisque je sais que je devrai retourner. Une fois retournée, je n'aurai plus cette peur-

là.

– Tu es prête à subir de nouveau la charia ?

– La charia, c'est dur, mais on connaît les règles. Les interdictions, les tarifs, les coups de bâton. Avant, avec les bandits sans religion, il n'y avait pas de règles, on a plus souffert.

Elles ont regagné le coin le plus reculé de la cour. Cette fois, Mme Bâ était sonnée.

– Note, Ismaël, note. Tu te rends compte ? C'est le pire que nous avons entendu. Le pire. Tu imagines ce qu'elles ont dû subir pour préférer la charia. Préférer la charia ! Quelle mystérieuse mécanique anime le Nord pour n'engendrer que des extrêmes : les êtres humains les plus merveilleux et les pires des monstres ?

– Et Ibrahim qui n'arrive pas... De quoi allons-nous dîner ?

Awa se tordait les mains d'inquiétude.

– Je n'ai plus de riz.

– Fais confiance aux miracles, dit Mme Bâ.

Juste à ce moment-là, on a vu la porte s'ouvrir et l'âne pointer son nez suivi par une montagne de rectangles en mousse jaune.

– Ça y est, cria Ibrahim, tout fier, j'ai vingt matelas ! Plus que sept et tout le monde sera couché. On m'a donné aussi quinze moustiquaires.

– Et le riz, et le riz ? cria Awa.

– Un seul sac, on fera avec ce qu'on a.

- Et demain ?
- Demain, le jour reviendra.
- Ibrahim, quelqu'un t'attend. Un costume trois-pièces.
- Il m'attendra encore un peu. Le temps de décharger tout ça. Alors, les jeunes, vous ne me prêtez pas la main ? C'est pour vous, tout ça !

Des acclamations lui répondirent. En un instant, la montagne jaune se retrouva sous l'arbre. Mme Bâ dut mettre le holà. Trois garçons avaient pris les matelas pour des trampolines et sautaient, sautaient joyeusement, sautaient furieusement.

*
* *

Le plus surprenant chez le costume trois-pièces venait de ses chaussures : encore noires à la fin de la journée, la poussière n'avait pas de prise sur elles.

- Alors, monsieur Diabira, toujours aussi nombreux à ce que je vois.
- Toujours, monsieur le chargé de clientèle.
- Et vous envisagez pour quand la régularisation de votre compte ?
- Quand le Nord sera pacifié.
- En attendant, votre dette à la banque s'accroît.
- Je sais, monsieur le chargé de clientèle.
- Ça ne suffit pas de savoir, monsieur Diabira.

- Je sais, monsieur le chargé de clientèle.
- Ça ne sert à rien de vous moquer de la banque, monsieur Diabira.
- Je ne me moque pas, je constate.
- Au revoir, monsieur Diabira.
- À demain, monsieur le chargé de clientèle.

J'ai demandé la permission d'aller dormir.

- Je te souhaite d'y parvenir, a commenté Mme Bâ.

Au moment où je passais devant elle, j'ai vu sa main me toucher la joue.

- Tu les as entendus, la nuit dernière ?
- Qui ?
- Les gémissants.
- Oh, je croyais qu'ils étaient dans mon rêve.
- Ce sont les trains maliens, Ismaël. En France, pour se faire entendre, ils sifflent. À Bamako, ils gémissent. Écoute.

Elle avait raison. Quelqu'un appelait au secours. Une sorte de sanglot, venu du fond de la gorge.

- Et tu sais pourquoi nos trains sont si tristes ? J'ai cent fois interrogé feu mon mari Balewell à ce sujet. Il n'a jamais su me répondre. J'ai réfléchi. Et s'ils portaient en eux moins de tristesse que de honte ? La honte d'arriver toujours en retard. Demain, nous irons à la gare pour leur demander de cesser.

- Tu crois qu'ils t'écouteront ?

– Je suis veuve de cheminot, quand même. Écoute !
Le même râle déchira la nuit.

– Oui, je vais leur ordonner de se taire. Il y a déjà trop de désespérance dans l'air du Mali.

Dès le lendemain, Mme Bâ m'entraîna dans un nouveau voyage. Pourtant je lui avais demandé de souffler un peu avant de repartir. Je n'étais pas revenu à Bamako depuis tant d'années ! Elle aurait pu comprendre que j'aie des camarades à revoir, des anciennes très jeunes amies dont il me fallait vérifier si elles avaient bien grandi, des lieux à retrouver, comme mon cher cimetière de Niaréla, le seul endroit paisible de la ville, surtout près du carré des Martyrs de la Révolution. C'est là qu'avec Tiecouro, mon compagnon de deal à Villiers, nous avons décidé de nous retrouver. « Le premier de nous deux qui revient à Bamako attend l'autre chez les morts. » Mme Bâ ignorait bien sûr cette promesse. Elle ne voulait rien savoir de mon passé dans la drogue. Et elle aurait volontiers supprimé de la Terre celui qu'elle appelait « ton âme damnée ». « Tout être humain rencontre un jour son diable, Ismaël ; le tien, c'est ce maudit Tiecouro, que Dieu le plonge en Enfer et l'y maintienne, la tête dans la fange et l'arrière-train dans le feu éternel. »

Elle ne prit même pas la peine de répondre à ma demande de petit congé. Elle me poussa vers la vieille R25 d'un cousin qui avait accepté de nous conduire.

L'esclavage ne disparaîtra vraiment de notre planète qu'avec l'extinction de la race des Mme Bâ.

– Où m'emmènes-tu ?

– Vers la source.

– Quelle source ? Celle du fleuve ? Tu ne crois pas qu'il y a plus urgent ?

– Les mots ont aussi des sources. Je t'emmène vers l'origine des histoires.

Et maintenant, nous roulions vers le Sud. Les dernières excroissances de notre tentaculaire capitale avaient fini par laisser la place à la campagne. Le fleuve Niger ne se montrait pas, mais sa présence jamais ne nous quittait. Peut-être à cause d'une saison des pluies indûment prolongée, la moitié des champs disparaissait sous l'eau. Réfugiées sur les buttes, les vaches considéraient, perplexes, ce paysage inhabituel. Çà et là, des enfants lançaient et relançaient des filets minuscules et, le plus étrange, c'est que, chaque fois, ils en retiraient des poissons.

Jusqu'alors, notre cousin chauffeur n'avait pas prononcé un seul mot. Il se contentait de sourire et de louvoyer entre les nids-de-poule et les mares de la route.

Si bien que mon étonnement fut grand, mêlé d'un certain agacement, lorsqu'il décida, vers le kilomètre soixante, de s'immiscer dans la conversation.

– Pardon de me mêler de ce qui ne me regarde pas, tante Marguerite, mais le jeune Ismaël sait-il

l'importance de l'endroit où nous nous rendons ?

Mme Bâ, furieuse, lui répondit qu'elle n'avait pas besoin de conseils.

Le cousin conducteur s'obstina. Il faut dire qu'entre deux grèves pour recevoir non son salaire intégral (un objectif inatteignable) mais une moitié dudit salaire (en l'échange d'un abandon des gigantesques arriérés), il exerçait les fonctions, jadis glorieuses, de maître de conférences en littérature comparée à l'université. Toutes informations que j'avais reçues le matin même de son père, l'oncle Bokar, lors du petit-déjeuner familial.

Le cousin reprit :

– Je comprends ton projet, tante Marguerite. Offrir une surprise à quelqu'un qu'on aime est le plus beau et le plus marquant des cadeaux. Mais, dans le cas présent, la réalité de ce qu'Ismaël va découvrir est tellement riche qu'un peu de préparation ne fera qu'accroître le choc de sa découverte.

– Eh bien ! à toi de jouer, dit Mme Bâ.

Elle croisa les bras, s'enfonça dans son siège et fit mine de dormir.

Le cousin maître de conférences ralentit. C'est donc à vitesse réduite, accompagné par les klaxons des camions exaspérés par notre manière d'entraver la circulation, que j'entendis l'histoire d'une branche de ma famille.

– Écoute bien, Ismaël ! Par ton arrière-grand-mère, née Diabaté, tu appartiens au village de Kela. Nous

l'atteindrons au kilomètre cent.

» C'est dans cette région qu'au ^{xiii}^e siècle, Ismaël, Sunjata Keita créa le premier empire du Mali. C'est là qu'il dicta le pacte sacré, celui qui allait ordonner la société et confier à chaque clan sa tâche : les guerriers, les cordonniers, les marabouts et les griots...

Heureusement que notre cousin chauffeur-conteur avait encore ralenti l'allure parce qu'il ne prêtait plus aucune attention à la route. Via le rétroviseur, il ne me quittait plus des yeux. Et maintenant le monde entier nous dépassait, les paysans sur leurs ânes et même les colporteurs à pied. Je ne vous dis pas les regards méprisants qu'ils portaient sur notre antique Renault.

Le maître de conférences s'en moquait. Sans doute que rien n'apprend plus la liberté vis-à-vis du qu'en-dira-t-on que l'étude des littératures comparées.

Je m'étais abandonné. Je me laissais emporter. Nous étions entrés dans le temps des histoires. Je sais aujourd'hui qu'il s'apparente au parcours des fleuves. Ce temps-là s'écoule au rythme nécessaire à la narration, accélérant tantôt et tantôt musardant. Rien de plus étranger pour lui que la régularité des horloges ou la précipitation des routes. Que peut étreindre du monde celui qui ne sait ni varier ni flâner ?

À ce moment, Mme Bâ sortit de son faux sommeil pour marmonner :

- S'il te plaît, accélère !
- Tu parles de mon récit ou de ma voiture ?

– Les deux.

Et elle referma les yeux.

Le maître de conférences sourit.

– Il était une fois un buffle qui ravageait les cultures. Un homme eut le courage de l'affronter et réussit à le tuer. Son jeune frère s'écria alors en malinké : « Koro toun baké djeli a Dian Ba ga té », ce qui peut se traduire par : « Frère, si tu étais un griot, personne ne pourrait rien te refuser. »

» Tout le monde se souvint de la phrase du jeune frère. Ses descendants choisirent de devenir griots et de prendre le patronyme de Dian Ba Ga Té, qui bientôt se transforma en Diabaté.

Nous finîmes par atteindre notre destination.

– Bienvenue à Kela, dit avec solennité Mme Bâ en me montrant le panneau qui annonçait le village. C'est le pays des plus grands griots du Mali. Je ne pouvais te confier le récit de ma vie sans que tu viennes ici prendre quelques leçons. Je serai de retour dans une semaine. Tu es attendu. J'ai prévenu le Kumatigi, c'est le maître de la parole. Maintenant, va !

Je n'avais plus qu'à ouvrir ma portière. Le cousin chauffeur me salua. Je les vis faire demi-tour et vite disparaître, comme s'ils craignaient d'être retenus prisonniers.

De l'enseignement reçu, je n'ai le droit de rien révéler.

Telle est la loi pour les griots véritables. Apprenez que tout commence lorsque Mahomet convertit son esclave Assé Bilali. Il en fera le premier muezzin. Et c'est lui l'ancêtre de la lignée des Keita, donc de l'empereur Sunjata. Sachez seulement que nous, les griots Diabaté, avons pour mission de célébrer le Mali.

Sur le reste, vous pouvez me torturer, je ne révélerai rien de nos récits sacrés.

Cette obligation du secret ne vous empêche pas d'aller un jour visiter Kela. Un couple de baobabs vous y attend.

La seule histoire que j'ai le droit de raconter est celle de Nankanini et de Sakobajan. Cette belle jeune femme et ce beau jeune homme habitaient de l'autre côté du fleuve. Mais, après avoir lancé les cauris et questionné le sable, ils décidèrent d'aller vivre leur amour à Kela. Peut-être pensaient-ils sagement qu'il n'y a pas d'amour sans paroles d'amour et pas d'histoires d'amour sans la compagnie de la musique ?

Ils furent récompensés de cette sagesse et engendrèrent à Kela une nombreuse famille. Lorsque Sakobajan décéda, Nankanini ne tarda pas à le rejoindre dans la mort. Elle avait donné ses instructions : être enterrée le plus près possible de son cher époux. Bientôt, deux baobabs poussèrent sur leurs tombes, un arbre mâle, celui de Sakobajan et un arbre femelle, celui de Nankanini. Son tronc, miracle, s'est deux fois enflé. Si vous faites le voyage, vous pourrez admirer dans l'écorce une paire de seins au galbe parfait. Et troublant.

Depuis, les couples souffrant de stérilité viennent

dormir sous les deux baobabs.

Le soir, après les enseignements, j'allumais ma lampe-tempête et allais me fournir à la bibliothèque. On dirait un village miniature au milieu du village, une enclave pour les mots écrits au cœur de la cité des mots parlés. Autour d'une toute petite place, six cases de terre sèche entourent une construction plus grande, le bolon, un vestibule garni de sièges et tapissé de portraits d'écrivains : Homère, le poète français André Pieyre de Mandiargues, le romancier Joseph Conrad, Roger Vailland...

C'est là que je venais lire, sous le regard de ces grands hommes tantôt bienveillants, tantôt ricanants.

Seuls m'interrompaient, le soir venu, les premières notes de kora ou de simbi, les premiers tintements du karinye, ce tube d'acier cannelé qu'on frotte avec un bâton pour donner la mesure. À croire que le vrai royaume de la musique est la nuit, la nuit profonde, là où les formes quittent leurs demeures pour passer de l'une à l'autre, là où la vie coule et glisse, comme l'eau, là où les corps perdent leurs contours et leur prudence.

Alors les mots doivent humblement se retirer et laisser la place. Mes doigts me brûlaient d'entrer dans la danse. Je n'eus garde d'avouer mes quelques habiletés devant un balafon.

Au bout des sept jours, Mme Bâ revint me chercher. Un autre cousin chauffeur l'accompagnait. Un médecin

celui-là, deux jours sur trois condamné au chômage technique puisque son hôpital manquait de tout et d'abord de médicaments.

Elle se présenta au Kumatigi, lequel voulut bien lui dire que j'avais été assidu à ses leçons.

– Alors, mon Ismaël, te sens-tu prêt maintenant à raconter mon histoire ?

J'eus l'arrogance d'affirmer que les paroles et leurs musiques dorénavant, m'obéissaient.

Tous deux éclatèrent d'un rire si puissant qu'en tremblèrent les feuilles des deux baobabs de la fertilité.

Le Kumatigi sortit le premier de son hoquet.

– Parce que tu crois qu'en une seule petite semaine, tu t'es rendu maître de ces animaux indomptables ?

– Quels indomptables ?

– Mais les mots, jeune ignorant ! Plus libres que les oiseaux. Plus insaisissables que les poissons. Plus cruels et sournois que les hyènes, en même temps que plus nobles que les lions.

Mme Bâ me tira par le bras.

– Allez, viens. Tu me fais trop honte.

Nous saluâmes une dernière fois mon maître. Mme Bâ lui présenta ses excuses.

– Accepte de pardonner à mon Ismaël. Il est si jeune. Je sais bien qu'il est encore loin, très loin, d'être devenu un vrai griot, malgré ses ancêtres Diabaté. Mais le temps nous presse, avec tous ces événements dramatiques qui ravagent notre Nord. Il apprendra

chemin faisant.

– Tu as raison, c'est la route la meilleure professeur ! Et après s'être fait blesser deux, trois fois, il saura que les paroles mordent... quand elles ne sont pas occupées à leur occupation favorite : nous ridiculiser. Bon retour, madame Bâ ! À toi aussi, jeune homme.

Dans la voiture, je croyais pouvoir m'accorder quelques instants de repos.

Erreur.

À peine eus-je baissé les paupières que Mme Bâ me secoua.

– Regarde le paysage, Ismaël. C'est ton métier. Qu'est-ce qu'une histoire sans son cadre ? Où est ton carnet ? Tu n'as pas noté ? Tu as déjà manqué une scène passionnante : des manifestants paysans et pêcheurs brandissant des pancartes. Tu savais que le mercure tue les poissons et ravage les sols ?

– Et alors ?

– Les orpailleurs l'utilisent pour séparer l'or de sa gangue.

– Quel rapport avec nous, madame Bâ ?

– À toi de trouver, Ismaël. Un griot est un chasseur à sa manière, un chasseur d'échos et de correspondances. Je te mets sur la piste. Peut-être que pour atteindre l'or dans les mots, on a aussi besoin de mercure ?

– Tu as trop d'intelligence en toi, madame Bâ.

– Voilà que tu deviens griot ! Continue de me célébrer, Ismaël ! Tu es sur la bonne voie.

– Trop nombreux ! Beaucoup trop nombreux !

Dès la deuxième nuit de notre retour, je me suis rendu compte que Mme Bâ souffrait d'étouffements.

Une fois de plus, pour répondre à l'appel de ma ridicule petite vessie, j'avais dû interrompre mon sommeil et revenais me coucher lorsque, passant devant sa porte, j'entendis ces exclamations :

– Le nombre ! Mon Dieu ! Qu'allons-nous faire contre un tel nombre ?

Rêvait-elle ? Je n'osai entrer. De quoi, de qui parlait-elle ? Il est vrai que notre cour ne désemplissait pas. Envahie par toujours plus de réfugiés : ceux qui ne parvenaient pas à se décider de revenir chez eux dans le Nord, étant donné les nouvelles toujours plus mauvaises, augmentés de ceux qui continuaient d'arriver. Sans compter le flot, sans cesse renouvelé, de voisins et de membres de notre famille. Laquelle, décidément, semblait infinie. Où s'arrête une famille en Afrique ? Arriverait-il, arriverait-elle un jour celui ou celle qui pourrait nous dire : « Ça y est, je suis le dernier de vos oncles et tantes, cousins, neveux, demi-frères, quarts de sœurs. Après moi, vous pouvez fermer la porte. » ? Tous impatients et jaloux les uns des autres et

jamais rassasiés de voir Mme Bâ, de la toucher, de l'entendre raconter ses histoires de France et de lui demander conseil puisque tu connais si bien la vie, à ton âge qui devient grand. J'attendis le petit-déjeuner du lendemain pour en savoir plus. Il me suffit de prononcer le mot que j'avais entendu, sans préciser davantage.

– Alors, madame Bâ, bien dormi, malgré leur nombre ?

Je croyais encore qu'elle parlait de notre cas personnel, la pléthore de notre maisonnée. En dépit de l'heure matinale, la concession d'Ibrahim et d'Awa était déjà pleine. Ça entrait et sortait de partout, ça s'asseyait où ça pouvait pour dévorer le pain-margarine du petit-déjeuner, jusqu'au hangar à mobylettes. Des gamins s'étaient même perchés dans le caïlcédrat et, malgré les menaces, n'en voulaient plus bouger. Je les entendais négocier, avec une logique aussi drôle qu'imparable : « Trouve-nous de la place en bas, juste assez pour jouer, et on descend. » Mme Bâ me prit par la main.

– Viens.

– Si tôt ?

– Il faut que je te montre l'autre fleuve du Mali.

Et elle m'entraîna, indifférente aux exclamations qui nous accompagnèrent jusqu'à la porte : « Où vas-tu, madame Bâ ? » « Tu nous quittes ? » « On a trop besoin de toi. » « On ne t'a pas tout raconté... »

Par les rues Fadiala-Keita et 556, aussi encombrées l'une que l'autre, nous avons gagné l'avenue de la République.

Mme Bâ respirait de plus en plus mal. Je lui trouvais un vieux fût rouillé. Elle s'y jucha.

– Merci, mon Ismaël. Maintenant, regarde.

Qu'attendait-elle de mes yeux ? Je les écarquillai, les obnubilai, les tançai de ne rien distinguer d'anormal. C'était Bamako, un flux ininterrompu sous les grands banians. Des deux-roues aux 4×4, la ronde infernale de tout ce qui roule et klaxonne sur cette planète : bicyclettes, limousines officielles, motos chinoises, camions semi-remorques, véhicules de police, charrettes à bras, trottinettes, automitrailleuses... l'inextricable et joyeux désordre de Bamako, l'indomptable énergie de Bamako malgré les drames.

Oh, le bonheur de retrouver sa ville ! Je crois bien que des larmes me vinrent aux yeux.

– Alors ?...

Toujours sur son fût, Mme Bâ s'impatiait.

– ... J'attends.

– Que veux-tu que je te dise ? Je vois Bamako et je l'aime.

– Aveugle Ismaël. Tu as quand même remarqué comme elle est jeune et même très jeune, beaucoup trop jeune, cette foule qui passe.

– C'est vrai qu'on dirait une course de collégiens.

– Et ça ne t'angoisse pas, inconscient Ismaël ? J'espérais que les ventres des femmes s'étaient calmés durant mon absence. Idiote que je suis ! Pourquoi, mais pourquoi nous, Maliens, fabriquons-nous tellement d'enfants ? Ce fleuve de jeunes, là, devant nous, qui

coule en accéléré, sais-tu au moins où il va ?

– Je ne sais pas, moi ! Le parcours habituel. Les lycées, les universités, les petits boulots, les apprentissages...

– Il va dans le mur. À croire que nos fleuves souffrent tous de la même maladie. Regarde ce fou de Niger qui a décidé de s'affronter au Sahara. Notre jeunesse, c'est pareil. Elle va se fracasser. Comment veux-tu offrir des emplois à tous ? Cette nuit, j'ai eu le temps de réfléchir. Ce n'est pas ce grouillement, un trop-plein de présence qui m'angoisse, mais juste l'inverse : un vide, un gouffre, l'absence de toute perspective pour cette marée de bambins.

– Allez, Ma'ma, on rentre !

Je me doutais que nous nous rapprochions de zones dangereuses. Je connais trop bien ma grand-mère. Je prévoyais la suite de son discours. Nous risquions de graves ennuis.

Mais il n'est pas encore né celui qui fera taire Mme Bâ avant qu'elle ait pu développer sa conclusion.

– Maudits soient les fous de toutes les religions ! En célébrant le nombre, ils sèment le pire. Et quand le pire arrive, comme prévu, ils récoltent des terroristes. Imagine, Ismaël, imagine que je sois l'un de ces jeunes, sans aucun avenir ici-bas. Eh bien ! comme Mme Bâ est une personne rationnelle, elle choisirait la seule option qui lui reste : l'au-delà. C'est-à-dire de se faire exploser à la dynamite pour avoir au moins une chance de mériter le Paradis.

Dieu, qu'il soit loué, ne voulut pas que quelqu'un l'entende ce jour-là. Il réservait Sa colère pour plus tard, pour un propos de Mme Bâ encore moins défendable. Il fit donc en sorte qu'un vélo heurte un taxi et que, sous le choc, la jambe du vieux cycliste se brise. Toutes les attentions étant ainsi monopolisées par l'accident, nous pûmes, sans être inquiétés, quitter l'avenue de la République, l'endroit de Bamako où, mieux qu'ailleurs, on voit passer le flux torrentiel de la jeunesse malienne, avec le Niger, le deuxième grand fleuve de notre pays.

Sur le chemin du retour (« Bonjour, madame ClassAllur, je viens chez vous demain, toutes mes robes sont trop tristes. » « Oh, madame Dramane, toujours dans l'ameublement à ce que je vois. »), Mme Bâ continua dans son obsession. En pure perte, je lui répétais ma confiance en notre continent, j'égrenais les raisons d'espérer :

– Un, le soleil ; deux, l'espace ; trois, l'eau ; quatre et cinq, le sol et le sous-sol ; six, sept et huit, la vaillance de la population et son courage, son humanité, et je suis sûr que j'en oublie. L'Afrique a tout.

– Bien sûr, bien sûr, mais le nombre !

Elle n'en démordait pas. L'angoisse du nombre allait la détruire. C'est fragile, les vieilles dames, même les autoritaires, même les Grandes Royales.

– Mais le nombre, c'est l'énergie, Ma'ma ; le nombre, c'est le défi ; le nombre, c'est l'ambition ; le nombre,

c'est la diversité. Regarde le balafon : plus il a de lames, plus sa musique est riche.

– Oh, naïf Ismaël... tu oublies que le nombre ne sait pas s'arrêter. Dès qu'il a commencé, il court, il enfle, il gonfle jusqu'à tout ravager. Aide-moi, Ismaël ! Le spectacle de cette trop jeune foule m'a détruite.

Je lui demandai ce qu'un griot pouvait apporter dans cette bataille, m'appuyant sur le fait que la contraception n'est pas un thème bien poétique.

Oh, que n'avais-je pas dit ! Mme Bâ changea brutalement de colère. Et d'ennemi.

– Ismaël ! Si tu penses vraiment que la poésie consiste à mentir et à recouvrir de sucre les vérités cruelles, change de métier et deviens confiseur ! Tu peux te considérer comme licencié. Allez, va. Je ne te veux plus à mes côtés.

La brouille entre nous dura deux jours et trois nuits. Le temps pour elle de me chercher un remplaçant. Et de n'en pas trouver.

Ce mardi soir, la nuit déjà tombée, qui demandait Mme Bâ ?

Deux Français, je dirais la quarantaine, les cheveux plus courts que ceux des autres Français, le regard plus clair et, d'une manière générale, plus propres. Pas de doute : des militaires.

Je la cherchai dans la concession en l'appelant doucement : « Madame Bâ, madame Bâ. » Nul besoin de crier. Étant donné la qualité de son ouïe, la simple prononciation de son nom suffisait.

Je revins bredouille.

– Messieurs, je regrette, elle s'est absentée.

– C'est urgent. Vous savez où elle se trouve ?

– Je peux savoir. Mais dites seulement ce dont il s'agit. Mme Bâ a sa conception, une conception très particulière, de l'urgence.

– Confidentiel ! grogna le premier Français.

– En rapport avec les oreilles, tenta le second.

– Tu en as trop dit, coupa le premier.

– Allez la chercher, jeune homme, et ne traînez pas. Nous vous attendons.

– Je vais faire mon possible.

– Si quelqu'un de votre famille voulait nous offrir une Castel...

Une petite cousine avait entendu. Elle se précipita vers la cuisine pour chercher les bières demandées. Je les quittai, ils parlaient de la chaleur.

– Le jour, je comprends. Nous sommes en Afrique. Mais la nuit ?

– Tu as raison. C'est fou qu'elle continue la nuit. Qui pourrait lui dire, à cette chaleur, de se calmer ?

Je n'eus pas de mal à la retrouver. Les humains sont comme les animaux. Ils reviennent toujours s'abreuver au même endroit. Elle était là, au Buffet-Hôtel de la Gare, assise toujours sur la même grosse pierre puisqu'il n'y avait plus de chaises. Il n'y avait plus de buffet non plus d'ailleurs et presque plus de trains.

– Ma'ma, deux hommes te cherchent, je crois des militaires français.

– Eh bien, ils reviendront. Les militaires français sont faits pour attendre.

– Mais, Ma'ma, je n'ai jamais osé te le demander : pourquoi aimes-tu tellement cet endroit désert ?

– J'écoute.

Je pivotai sur moi-même. Tour complet.

– Je ne vois personne. Aucun client, et bien sûr aucun musicien.

– Il n'y a pas besoin de voir pour écouter.

- Alors, qu'est-ce que tu écoutes ?
- Mes souvenirs.
- Mais ce sont aussi les miens.

Car me revinrent soudain en mémoire toutes les fois où, pendant mon enfance, elle m'avait emmené rendre visite à ce lieu mythique. Inutile de chercher plus loin la source de ma proximité, même tardive, même maladroite avec la musique.

Hommage à feu la Régie des chemins de fer du Mali ! Avec une honnêteté qui l'honore, elle avait reconnu que ses trains ne respectaient aucun horaire, ni ceux qui avaient été prévus, ni ceux que les voyageurs les plus pessimistes auraient pu imaginer. Des retards d'un jour ou deux étaient fréquents et, pire, des chevauchements, le train du vendredi pouvant très bien arriver avant le train du mardi.

Je l'avais tant et tant entendue, je connaissais par cœur cette histoire. Pour occuper la clientèle et calmer sa grogne éventuelle, le chef de la gare, Aly Diallo, avait, en 1970, ouvert ce buffet et y invitait les meilleurs musiciens.

– Même si tu es trop jeune, ça te dit quelque chose Tidiani Koné, le chef d'orchestre, surnommé le Miles Davis malien ? Le guitariste Mamoutou Diakité ? Et Salif Keita, le prince albinos chanteur et maître du balafon ? Imagine qu'ils étaient embauchés comme fonctionnaires et qu'en prime, la Régie des chemins de fer leur offrait une mobylette ! L'orchestre a vite pris le nom de Rail-Band...

– Ma'ma, tu m'écoutes ? Des Français veulent te voir. C'est sûrement important !

Elle haussa les épaules. Je n'insistai pas. Quand elle se réfugiait dans le fameux Rail-Band de sa mémoire, personne ne pouvait la faire redescendre.

Je suis revenu encore plus tard. Mme Bâ avait été rejointe par des camarades de l'ancien temps, deux hommes et trois femmes. Ils s'étaient assis sur le bord de la vieille estrade dont le béton partait en ruine.

– Quels jours heureux !...

– Tu connais, toi, meilleure manière pour tuer le temps que danser ?

– Quand le train finissait par arriver, des soupirs de regrets l'accueillaient.

– Surtout quand on a pour mari le conducteur de la locomotive !

– Imbécile. Tu sais bien que j'aimais Balewell.

– Je sais aussi que le calypso, et pire encore, la rumba donnent des idées folles aux plus sages !

– Tu te rappelles la première participation de Salif au Rail-Band ? Tidiani avait honte de présenter un Malien à la peau blanche. Il lui avait donc demandé de venir sur la scène la tête recouverte d'une serviette de bain rouge.

– Et Mory Kanté ! Un griot de la caste des forgerons, comme nous, les Dyumasi.

– À l'époque, tous les Maliens avaient confiance en l'avenir.

- C'étaient quelles années déjà, 1970-1975 ?
- Que s'est-il passé ?
- Quel ver était dans le fruit ?
- L'argent.
- Et le manque d'argent.
- Tu as raison : de plus en plus d'argent pour quelques-uns et de moins en moins pour nous tous.
- On aurait dû rester communistes !
- En tout cas, on avait l'espérance !
- Et Che Guevara avait une autre gueule que le tout petit capitaine Ouaga.
- J'ai retrouvé une photo du Rail-Band.
- Tu l'apporteras un jour ?
- Trop beau cliché. Ils sont neuf, posant fièrement devant le mufle noir et jaune d'une locomotive BB 1163. Ils portent tous des pantalons bleus sauf un qui a préféré un pantalon noir, huit ont des chemises colorées jaunes. Tidiani, le chef, lui, a une chemise bleue. Ils se tiennent la main. Salif baisse la tête, comme pour se cacher.



– Tu te rappelles le titre de la chanson de Salif, celle qui durait presque une heure ?

– J’ai encore les paroles en tête : « Femmes et hommes courageux... »

– « Donnons-nous la main... »

– « Et faisons ensemble... »

– « Progresser le pays ! »

Les vieux se sont levés, l’un après l’autre. Soulagé, je me suis dit qu’ils allaient rentrer. On avait largement dépassé minuit. Mais non, les six ancêtres s’étaient mis à danser. À petits pas prudents, tout à fait raides, comme dansent les anciens.

Ils avaient eu beau les inviter, aucun musicien ne s’était présenté. Aujourd’hui, ils avaient bien trop à faire avec leurs tournées internationales. Se rappelaient-ils même ce Buffet de la Gare qui les avait lancés ?

Sur la piste défoncée, sous les bougainvilliers demi-morts comme eux, les six dansaient, deux couples et

deux femmes ensemble, accompagnés par leurs chantonnements : la musique ne pouvait venir que de leurs souvenirs.

L'un commençait. Les autres reprenaient.

Mamadou Boutigui (l'histoire d'un boutiquier mécène qui se ruine pour l'amour de la musique).

Koro Koni (l'histoire de Nongo Konimba, guerrier bambara, farouche opposant à la colonisation) ou Armée malienne. « Celui qui cherche la défaite n'a qu'à tenter d'attaquer le Mali. »

Quand elle a fini par s'apercevoir de ma présence, ma grand-mère s'est exclamée :

– Ismaël, c'est Ismaël dont je vous ai tant parlé. Vous savez qu'il est musicien ? Tu veux nous faire plaisir ? Va chercher ton balafon.

Vous pensez bien que je me suis défilé. D'abord, il était trop tard. Madame Bâ, il faut penser à dormir. Demain, nous avons beaucoup à faire. Surtout, je ne me sentais pas de succéder à tant de légendes vivantes. Au premier rang desquelles Salif. Un jour, je viendrai jouer au Buffet, quand j'en serai digne.

Kati, Kati...

Depuis notre retour de France, ces deux syllabes voletaient autour de nous comme des guêpes. Nous avions beau les écarter d'un revers agacé de la main, comme on chasse les guêpes, elles revenaient nous vibrer à l'oreille.

Et quand on interrogeait (« Pourquoi Kati, pourquoi toujours et encore Kati, de quoi, de qui parlez-vous ? »), on regardait ailleurs (« S'il te plaît, parle plus bas. »), on bottait en touche (« Ce n'est rien, ça ne vous concerne pas, et surtout, pour toi ce serait trop dangereux... »).

Vous connaissez le caractère de Mme Bâ. Cette dernière phrase était un chiffon rouge agité sous le nez d'un taureau.

Elle agrippa Ibrahim.

– Maintenant, ça suffit. Tu expliques !

C'est ainsi que nous remontâmes à la source de toutes les mauvaises nouvelles du Mali, l'origine de tous nos malheurs, y compris l'invasion du Nord.

– Kati est une ville de cent vingt mille habitants à quinze kilomètres de Bamako, vers Koulikouro.

– Merci, ça je sais !

– Depuis les temps coloniaux, Kati abrite le plus grand camp militaire du Mali.

– Merci, ça je le sais aussi.

– Le 21 mars 2012, des soldats de Kati ont pillé les armureries et se sont comme une averse déversés sur Bamako pour attaquer le palais présidentiel et arrêter les ministres.

– Résumé. En France, j'ai lu les journaux, quand même !

– Le chef des rebelles, un certain capitaine Ouaga, et sa clique se sont installés à Kati. Ils n'en sortent que pour terroriser les populations et fomenter leurs complots. Le vrai pouvoir du Mali est désormais à Kati.

*

* *

– Ismaël, Ismaël, je crois que je perds la tête.

– Que se passe-t-il, grand-mère ? Tu parles distinctement, tu bouges tes deux bras, je ne suis pas médecin mais je ne vois aucun signe d'accident vasculaire.

– Mes voix, Ismaël. Ce qu'elles me disent n'a plus de sens.

– Calme-toi. Bois ce verre d'eau. Lentement. Parfait. Et maintenant, explique-moi.

Mme Bâ retourna s'allonger sur son lit. Je lui pris la main. Elle recouvra peu à peu son calme. Une fois de plus, elle avait tourné ses oreilles vers le camp militaire

de Kati.

– Voilà ce que j'ai surpris, je le répète textuellement :
« Mon colonel, je ne t'avais pas demandé un repas chaud ? – Si, sergent ! – Dans ce cas pourquoi cette salade ? – Je ne sais pas, sergent ! – Alors, débrouille-toi, mon colonel, je te donne un quart d'heure ! – Bien, sergent ! »

Je la regardai sans comprendre.

– Je n'en tire qu'une conclusion : tu entends toujours aussi bien. Même si ce dialogue n'a aucun intérêt. Je crois que tu devrais un peu économiser ton audition. Elle va s'user.

– Ismaël ! Sois un peu plus attentif quand je te parle ! À Kati, d'après ce que me répètent mes tympans, les sergents donnent des ordres aux colonels ! Tu commences à comprendre ? Ça ne te semble pas bizarre ? Je crois que, dans le camp de Kati, ils sont devenus fous. Ou alors c'est mon cerveau qui déraile.

Je réfléchis un moment.

– Et si c'était la réalité qui avait perdu la raison ?

– Que veux-tu dire ?

Elle avait cessé de gémir, elle reprenait espoir. Je poursuivis :

– Si tes oreilles continuaient fidèlement leur travail, si c'était Kati qui fonctionnait cul par-dessus tête ? Je vais aller vérifier. En attendant, repose-toi.

J'avais mon idée. Adama, un ancien camarade de

football, avait été embauché par les brasseries Castel, premier producteur de bière au Mali. Et c'est lui qu'on avait chargé de livrer les meilleurs clients : les militaires. Il me suffisait de l'appeler. Depuis le temps qu'il me poursuivait pour évoquer le passé...

Rares sont les anciens sportifs qui résistent à l'appel de la nostalgie.

– Tu tombes mal, Ismaël. Une commande urgente des forces armées. Reviens dans deux heures.

– Pas question. Profitons de l'occasion : Mme Bâ n'est pas bien. Tu te souviens de ton grand pont sur Fofana, l'avant-centre des Lions de Yaoundé ?

– Tu as tous les défauts, Ismaël, mais ta mémoire est de grande qualité. Et mon retourné contre la Côte-d'Ivoire ?

Un quart d'heure plus tard, j'occupai la place du mort dans son camion.

N'attendez pas d'Ismaël qu'il dénigre Kati.

C'est une ville des plus actives, aérée par de larges avenues.

Profitant d'un arrêt carburant de notre camion et d'un besoin naturel pressant de mon ami, je m'informai auprès de la grosse dame qui dirigeait l'essencerie.

– Tout va bien avec les militaires ?

Elle me toisa.

– Qui es-tu pour me poser des questions périlleuses ?
Quand il le faut, Ismaël sait prendre un air solennel

auquel peu de femmes résistent.

– Pour sortir de sa misère, notre pauvre pays a d'abord besoin de vérité.

– Bien répondu, jeune homme !

Avec un sens de la synthèse, dont je ne manquai pas de la féliciter, elle m'expliqua que les soldats faisaient la fortune de Kati en même temps que sa honte.

– La fortune, je comprends. Mais la honte ?

– Nous travaillons. Eux siestent et boivent. Tu me diras, c'est bon pour ton ami Castel !

Elle me le montra qui, bataillant contre sa braguette, revenait des lieux d'aisances.

– Ils ne s'entraînent pas au combat ?

– Allons donc ! Soudain, ils se réveillent, sillonnent la ville à toute vitesse. Leur seul ennemi, c'est le ciel. Pas bien farouche, comme ennemi. Tu as déjà vu le ciel répondre ? En tout cas, ils lui réservent toutes leurs rafales. Et puis ils reviennent se coucher. Tout va bien, monsieur Castel ? Vous avez apprécié la propreté du local ? Mon essencerie se réjouit de votre visite, personnellement je souhaite vous revoir bientôt.

À l'entrée du camp, je n'eus même pas à montrer mes papiers. Adama m'avait à peine présenté (« Ismaël, notre ancien espoir à l'aile droite »), que la barrière se levait. Le ballon rond est une amicale qui vaut bien la franc-maçonnerie.

Dans les cinq minutes, j'étais rassuré sur la santé de

mon aïeule : hélas, ses oreilles fonctionnaient toujours aussi bien.

Des sergents, je n'en aperçus pas le moindre, à croire qu'une décision globale de promotion avait changé l'entière des subalternes en officiers supérieurs.

Mais une scène me ravit tandis que j'aidais Castel à décharger ses caisses. Juste devant l'état-major, un général, vous m'avez bien lu, un homme deux fois étoilé, avançait à petits pas pressés pour, sur un plateau de plastique vert, apporter des cafés à deux capitaines vautrés dans leurs fauteuils de jardin.

– Alors, Mahmadou, ça vient ?

– Ou tu veux qu'on te dégrade un peu ?

Je ne peux pas vous en dire plus. J'ai regardé, posé deux, trois questions. Je ne suis pas resté assez longtemps. Il faut dire que j'avais commis la bêtise de sortir mon carnet. Et de noter cet étrange renversement de la hiérarchie militaire.

Les clients de mon ami Castel se sont vite énervés.

– Qu'est-ce qu'il fait ton ami ?

– C'est un véritable ancien footballeur, ou un espion à la solde de l'étranger ?

Nous n'avons pas demandé notre reste.

Je n'ai plus jamais revu Adama, alias « Castel ». J'espère qu'il a pu continuer ses livraisons et qu'il m'a pardonné. On affirme que la bière (la bière en quantité suffisante, je veux dire en quantité militaire) tue la mémoire. Il est à souhaiter que les colères des buveurs s'apaisent aussi vite qu'elles ont flambé.

C'est ce même soir que Marguerite Bâ poussa la porte de la concession. Elle venait de la ville et tenait un jeune par le sommet du crâne.

– Madame, arrête, j'ai mal !

– Assieds-toi !

– Si tu me blesses, mon père saura.

– J'espère bien. Et maintenant, explique-nous pourquoi toi et tes camarades vous tapiez sur ce garçon.

– Il est touareg.

– Comment le sais-tu ?

– Sa peau est blanche.

– Et alors ?

– Les Noirs doivent prendre leur revanche.

– Revanche de quoi ?

– Où tu vis, madame Bâ ? Tu ne sais pas ce qu'ils nous font dans le Nord ?

On frappait des coups violents à la porte. Elle était trop rouillée pour résister longtemps. Je courus ouvrir. Un homme et une femme me bousculèrent.

– Où est-il ?

Mme Bâ s'avança. Le couple cria.

- Que fais-tu à notre fils ?
- Nous discussions de couleurs.
- Rends-le-nous !
- Mais il n'est pas prisonnier ! Ou seulement de sa bêtise.

Oh le genre de mots qu'il ne fallait pas prononcer ! Oh l'attitude dangereuse dans une telle situation !

Je crus que l'homme allait frapper.

Nos jeunes cousines réfugiées du Nord criaient de terreur. Je tentai de m'interposer. Le couple m'écarta sans politesse :

– Toi, le griot, dégage, et toi, la femme, il va t'en cuire, madame Bâ ou pas.

On connaît ma patronne. Une Grande Royale ne baisse pas les yeux.

J'appelai à l'aide. Mais tous nos adultes étaient partis quêter la nourriture du soir. Et l'homme et la femme continuaient leurs vociférations. Leurs visages déformés de fureur s'étaient approchés à toucher celui de Mme Bâ qui, un imperceptible sourire aux lèvres, avait l'air de commencer à s'amuser.

– Méfie-toi, madame Bâ ! Retire ce mot ! Ne te mêle pas de nos vengeances !

Les parents finirent par se calmer et reprirent possession de leur rejeton. Lequel avait d'abord joué l'enfant martyr. Mais, au fur et à mesure que, entouré des siens, il se sentait plus fort, il relevait la tête et retrouvait sa morgue.

– Il m'avait bien semblé, dit Mme Bâ, que ce jeune homme n'était pas de bonne qualité. Je vous le laisse sans regret. Et maintenant, laissez-moi, j'ai à faire.

– Et ça se dit africaine !... Alors qu'elle n'est même plus noire... C'est la faute à la France... Elle s'est blanchie là-bas... C'est qu'elle avait une fausse couleur... Une couleur qui déteint... En tout cas, toi, mon fils, tu as bien fait... Les Touaregs sont une sale race.

Les mauvaises nouvelles reçues du Nord avaient dû atteindre Mme Bâ plus qu'elle ne croyait. À peine assise pour notre habituel gigantesque dîner familial (soixante affamés dévorant le riz si difficilement mendié par Ibrahim), qu'elle se releva et gagna la pièce minuscule mais calme qu'Awa, en fille aimante, lui avait réservée dans ce capharnaüm qu'était devenue la concession après l'arrivée des réfugiés.

Deux jours et deux nuits, elle ne fit que dormir, tituber tant bien que mal jusqu'au fond du couloir pour assouvir les toujours trop bruyants besoins naturels, et redormir, et grogner lorsque Fatima lui apportait une assiette. « Dieu n'a pas voulu que vous mouriez, madame Bâ, donc Dieu veut que vous mangiez. » Elle avalait une cuillerée de semoule, une gorgée d'eau pour replonger aussitôt dans le sommeil. En pure perte, M. le maire était venu prendre de ses nouvelles, de même que le sculpteur de marionnettes Coulibaly, et le directeur de l'institut culturel français, et le premier serveur de l'hôtel Mandé, en son nom propre et en celui de son patron et propriétaire, l'ancien footballeur Salif Keita, l'homonyme du musicien, j'en ai déjà parlé, et Demba, le vice-président de l'Association des vendeurs indépendants

de cartes téléphoniques, et Yasmina, du salon de coiffure Internationales Beautés. Je voulus la prévenir de toutes ces attentions. La réponse ne se fit pas attendre :

– Qu'ils aillent toutes et tous au diable et me laissent tranquille ou je retourne à Villiers-le-Bel, 95400, France !

Un long sommeil, m'a-t-elle raconté plus tard, très encombré de rêves, et qui toujours finissaient de la même façon tragique : une grosse bête de la jungle, tantôt hippo, tantôt éléphant, tantôt buffle, mourait, percée de flèches et de sagaies lancées par des enfants joyeux. Mais bientôt ces enfants changeaient de méthode. Au lieu de lancer leurs armes, ils se précipitaient sur les bêtes et les saucissonnaient de mille cordes et ficelles. Puis ils se jetaient sur elles et les embrassaient. Le résultat n'était pas différent. Les malheureux animaux expiraient tout autant, mais, cette fois, étouffés d'affection.

Le soir du deuxième jour, une nièce entendit du bruit derrière sa porte. La famille se précipita.

– Enfin, Marguerite, on n'osait pas interrompre la fertilité de ton sommeil...

– En ville, quelqu'un t'attend !

– Un personnage...

– Décidément, beaucoup de monde veut te voir.

– Si tu pouvais ne pas tarder...

Mme Bâ marmonna qu'elle avait toujours été propriétaire de son temps, surtout le matin. Sans changer le moins du monde le rituel compliqué de son habillement ni prêter la moindre attention à mon

exaspération, « Madame Bâ, en ne pressant pas ton allure, tu es en train de te fabriquer un ennemi puissant », elle se prépara. Puis, en reine, s'avança vers le chauffeur qui la demandait.

– S'agit-il enfin de Mme épouse Bâ, prénommée Marguerite ?

Mme Bâ ne put s'empêcher de rire.

– Il s'agit bien de moi.

Le jeune homme s'était mis beau : costume bleu pétrole, cravate jaune, fausses lunettes Ray-Ban redressées sur le haut de la tête. Mais la station debout semblait lui causer du souci : il dansait d'un pied sur l'autre. En fait, il tentait de dissimuler ses tongs. Il comprit, tout penaud, qu'il était découvert.

– Pardon, madame ! On m'a dit de partir vite, vite. Les vraies chaussures, c'est trop long.

Derrière lui ronronnait une très grosse bête noire de race allemande Mercedes, une voiture de puissant.

– Tu n'éteins pas le moteur ? Tu aimes gaspiller ? Tu ne sais pas comme le Mali manque d'énergie ?

– Le ministre aime les moteurs chauds.

Occupé par ces deux tâches contradictoires – tenir un garde-à-vous correct et, en même temps, cacher ses pieds demi-nus –, le jeune chauffeur ne s'était pas rendu compte que sa limousine avait été envahie par quelques-uns de nos réfugiés et que deux chats s'étaient allongés sur le capot pour y poursuivre leur nuit plus agréablement que dans la poussière de la rue.

Sitôt connue la nouvelle que Mme Bâ était enfin sortie

de son interminable sommeil, une foule s'était rassemblée devant chez nous.

– Cette fois, Marguerite est vraiment revenue !

– Revenue à la vie, tu veux dire !

– Bonjour, Marguerite ! Tu me reconnais ? Le boulanger de la place Chichignoud.

– Comme tu es maigre. Viens dîner ce soir !

– Et demain chez nous.

Pendant ce temps-là, le chauffeur avait fini par se retourner. Il n'avait pas eu besoin de frapper, ni même de hurler. Animaux et gamins s'étaient enfuis d'eux-mêmes.

La foule applaudit.

– Oh, oh, quelle autorité, vraiment !

– Tu devrais donner des leçons à nos militaires.

– Ou monter toi-même vers le Nord.

– Les rebelles fuiraient devant toi.

Le chauffeur savourait chacun des compliments.

Mme Bâ s'impacienta.

– Alors, on y va, oui ou non ? D'ailleurs, quel ministre m'attend avec une telle impatience ?

– Oui, c'est vrai, reprit la foule, quel ministre ?

– Le président intérimaire avait pourtant promis un gouvernement resserré, tout petit, même !

– Alors qu'ils sont plus de quarante.

– C'est leurs femmes qui doivent être contentes.

– J'en ai vu quelques-unes aux magasins Hermès et

Gucci.

- Et à la Galerie Moderne.
 - Elles font chauffer la carte bleue.
 - Alors, dis-nous, ministre de quoi ?
 - Action multilatérale organisations non gouvernementale
- récita tout d'un trait le chauffeur.

La foule applaudit, même ceux qui n'avaient rien compris ou pas entendu.

- Bravo, madame Bâ.
 - À peine de retour, te voilà appelée au sommet !
 - Tu ne peux pas répéter ? demanda ma grand-mère.
- Je n'ai rien compris.

- Moi non plus.
- Multi quelque chose, ça veut dire quoi ?
- Et non gouvernementales ?
- Il faudrait savoir, il est au gouvernement ou non ?
- En tout cas, il est ministre.
- Tu as raison, c'est le principal !
- Gloire à toi, Marguerite !
- Et ne nous oublie pas quand la manne t'arrivera !
- Gouvernementale ou non gouvernementale !
- De ton altitude, tu te souviendras de nous ?

Le chauffeur était allé chercher ses chaussures dans le coffre.

- Le ministre ne nous attend pas ? demanda Mme Bâ.
- Le ministre me préfère en retard mais beau.

Il sortit un peigne, se recoiffa longuement, se mira

dans le rétroviseur, cérémonieusement nous ouvrit les portières en suivant bien l'ordre protocolaire, celle de droite d'abord pour l'héroïne de l'histoire puis celle de gauche pour son chroniqueur. Cela fait, il s'installa au volant, et, sous les acclamations, nous nous élançâmes, lentement, vers notre futur glorieux.

Un griot ne quitte pas son héroïne, surtout à l'heure où son destin s'accélère.

C'est l'argument que je servis aux deux pagnes multicolores, caquetants, prétentieux et parfumés, je veux dire les deux secrétaires du ministre intérimaire, lorsqu'elles crurent pouvoir m'interdire d'assister à l'entretien.

Je ne suis pas certain qu'elles aient compris mon développement.

Je me moquai de leurs gloussements, et suivis ma patronne dans le haut lieu du pouvoir.

Comme toujours chez nous, où les familles n'ont pas de limites, s'étendent jusqu'à l'horizon et poursuivent bien au-delà des frontières leurs solidarités (indéfectibles) et leurs contentieux (inépuisables), le ministre était notre parent (un des innombrables neveux de Mme Bâ). Pour être plus précis et apaiser ceux qui ne peuvent vivre sans classer les choses et les êtres, il était le plus jeune fils d'un des treize enfants de son dernier frère.

Je m'amusai de l'évolution de son attitude : d'abord respectueux – Mme Bâ était sa tante, après tout, et son

ancienne institutrice – pour devenir de plus en plus autoritaire et cassant – il était ministre, n'est-ce pas ?

– Alors, madame Bâ, surprise de me voir au sommet ? Il faut avouer : je n'étais pas ton meilleur élève. Je me suis bien rattrapé, qu'en penses-tu ?

– Je te félicite.

– Sais-tu pourquoi je t'ai convoquée ?

– On ne convoque pas Mme Bâ. On la prie de bien vouloir vous honorer de sa visite.

– Si tu préfères.

– Je préfère.

– Toujours la même ! Quel caractère !

– On ne change pas les rayures du zèbre, surtout à mon âge.

– Bon, je n'ai pas que ça à faire. Sais-tu la raison de ta présence dans ce bureau ?

– Je l'ignore.

Pourquoi avait-il abaissé les stores ? Pour se protéger du soleil ou pour tenter de déstabiliser sa visiteuse ?

Les seuls détails qu'on voyait de lui avec un peu de clarté étaient ses doigts bagués. Ils tapotaient sur son bureau.

– Assez de préliminaires ! Veux-tu revenir, Marguerite Bâ ?

– Mais tu le vois bien, je suis revenue, Samba, monsieur le ministre !

– Ne dilapide pas mon temps ! Je le dois à la nation ! Tu m'as parfaitement compris. Veux-tu retrouver de

l'utilité ou te laisser dériver au fil de l'eau des jours jusqu'à la mort ? Je peux tout.

Et il éclata de rire, ou plutôt de fierté, d'occuper ce poste de nature quasi divine, quoique intérimaire.

Mme Bâ ouvrait la bouche, pour lui répliquer, sans doute vertement, lorsqu'une bouffée de parfums divers entra sans frapper, l'une de mes ennemies, une masse dandinante, turban rouge et boubou jaune.

– Votre rendez-vous suivant le rendez-vous qui suit madame (elle haussa un menton dédaigneux en notre direction) est déjà présent. Monsieur le ministre, je te le dis, si ta salle d'attente envahit mon bureau, je te préviens, je me démissionne.

Et elle repartit, hélas sans remporter ces effluves qui continuèrent d'empester longtemps.

Les doigts bagués avaient accéléré leur tapotement.

– Bon, madame Bâ, tu vois que tu n'es pas seule au monde, contrairement à ce que tu penses. Oui ou non, veux-tu te rendre utile ?

– C'est la seule raison pour laquelle je suis revenue.

– En plus, je te connais. Une femme de ta sorte a besoin d'être occupée. Sinon Dieu, qu'il soit béni, oui Dieu seul sait ce que tu pourrais inventer. Tous ceux qui te connaissent se méfient de toi.

– Ils ont plus raison encore que tu ne crois.

– Bon. Finissons-en. Voici ma proposition officielle. Une mission des Nations unies doit se rendre au Niger pour visiter les camps de réfugiés maliens. Veux-tu y représenter notre pays ?

– Pourquoi si loin ? Je ne peux pas être plus utile ici ?
Le ministre se leva.

– C'est moi qui juge de l'endroit où les Maliens seront le plus utiles. Alors, tu dis oui ou tu dis non ?

Un bref instant, Mme Bâ se tourna vers moi. Dans mes rares moments d'orgueil, ou seulement de confiance, j'ose me dire qu'elle sollicitait mon avis. Elle se retourna vers son ministre-neveu.

– J'ai toujours appris à mes élèves que, pour comprendre une situation, il fallait élargir le point de vue. Le drame que nous vivons n'est pas seulement malien. J'accepte.

– Bravo, mais je te le redis et m'en désolé : quel mauvais caractère est le tien !

– C'est familial.

Et, sans un regard pour lui ni pour les deux dindes multicolores du secrétariat, nous quittâmes le ministère.

Via le rétroviseur, les yeux de notre ami chauffeur ne quittaient pas Mme Bâ.

– D'abord, tu regardes la route ! gronda-t-elle. Ensuite, on ne t'a jamais appris que c'est malpoli de dévisager ?

– Pardon, madame Bâ. Je m'émerveille de ton importance.

– Quelle importance ?

– Tu as été reçue par le ministre. Ça veut dire que tu étais déjà importante. S'il a voulu te voir, c'est pour te

proposer quelque chose. Et comme tu as accepté, tu es encore plus importante.

– À quoi vois-tu que j’ai accepté ?

– À tes yeux qui voient plus loin, à ton sourire de victorieuse, à ton menton relevé. Je suis chauffeur, madame Bâ. Je conduis ceux qui entrent, je conduis ceux qui sortent. Je connais la puissance.

– En attendant, regarde ta route !

À notre retour, rue Cissokho, l’accueil fut glorieux.

– Oh, Marguerite ! Comme tu rayonnes !

– Tu as l’air d’une devenue ministre, je me trompe ?

– Qu’est-ce qu’il t’a offert comme salaire ?

– Tu ne nous oublieras pas ? Tu sais combien coûte le sac de riz.

– Surtout, dis à tes collègues du gouvernement de bloquer l’ascension des prix !

– Il est où, ton logement de fonction ?

– Ne t’inquiète pas pour tes bagages, on s’en occupe.

– Et toi aussi, cher Ismaël, tu es différent.

– Quelle sorte de différence ?

– L’importance du maître rejaillit sur son domestique.

– Je ne suis pas le domestique de Mme Bâ. Je suis son griot.

– Tu sais bien que c’est pareil.

Depuis quelques jours, Akim, cinq ans et quatorzième dans l'ordre chronologique des petits-enfants, ne quittait pas Mme Bâ. À peine réveillé de sa nuit ou de sa sieste, il se précipitait vers elle. Et, au lieu de se blottir et d'attendre une chanson comme tous les enfants du monde, il lui inspectait les bras, le droit, le gauche, avec une attention particulière, et gênante. Mme Bâ s'inquiétait. Certaines perversités se remarquent assez tôt pour qu'on puisse les guérir. Elle s'en ouvrit à sa fille, qui s'amusa de ces craintes.

– C'est bien de toi, ça, maman. Tu vois le mal partout.

Comme ce manège continuait et se faisait même de plus en plus insistant, Mme Bâ décida de s'adresser à l'intéressé.

– Voyons, Akim, cesse à la fin !

– Je veux bien, grand-mère. J'arrête si tu me dis.

– Te dire quoi ?

– Où sont tes ailes ?

– Et pourquoi aurais-je des ailes ?

– Parce qu'on dit que tu vas repartir en France. Tu pars et reviens et repars comme les oiseaux.

Cette réponse enchantait sa grand-mère. Elle décida

d'en faire part à la famille tout entière lors de notre grand repas commun du dimanche. Elle croyait faire sourire. Elle avait ouvert le coffre aux reproches.

– Il a raison, Akim.

– Tu n'es pas une vraie femme.

– La vérité sort par sa bouche.

– Il faut que tu saches, Marguerite. Il dit à voix haute ce que nous pensons tous.

Mme Bâ s'amusait fort. Il y avait longtemps qu'un dimanche n'avait été si joyeux. Elle les regardait tous hocher la tête, l'air grave et mystérieux. Le plus cruel aurait été de les laisser mariner avec leur grosse cachotterie. Elle eut pitié, et finit par leur demander :

– Et alors, qu'est-ce qu'une vraie femme, d'après vous ?

– Une personne qui est là.

– Mais les hommes, ils partent bien ?...

– C'est parce que les hommes ne sont pas les femmes.

– Mais beaucoup de femmes s'en vont rejoindre les hommes.

– Rejoindre n'est pas partir.

– Décidément, tu n'es plus comme nous, Marguerite !

À partir de cet instant, elle cessa d'argumenter. Les fauves étaient lâchés, et la psychologie de bazar :

– Est-ce la France qui t'a gâtée ?

– Ou peut-être tes lectures ?

– Il est sûr que les lectures font s'en aller la tête et

forcément le reste du corps suit.

- Ou peut-être est-ce la faute à ton veuvage.
- Un mari mort ne retient plus assez.
- Même il entraîne au loin.
- Surtout un mari cheminot.
- Ha, ha. (Hilarité générale.)
- C'est vrai, on dit que tu t'es remariée !
- Ce doit être un faux mari.
- Pauvre Marguerite !
- En tout cas, ne contagionne pas nos filles.

Cette fois, Mme Bâ sursauta.

- Ce mot n'est pas français !
- Nous non plus, nous ne sommes pas français !

Ils avaient fini par l'énerver. Elle regagna sa chambre, bien décidée à trouver sa revanche.

Le lendemain, sur sa suggestion expresse, Akim s'en alla regarder les pieds d'Aminata, sa mère.

- Mais que fais-tu ?
- Maman, tu es bien une femme ?
- Petit imbécile !
- Bon tu es une femme, donc tu es quelqu'un qui reste sur place, alors je veux voir où sont tes racines. Allez, maman, montre-les-moi !

De l'utilité du football

Par la matinée déjà brûlante du 15 décembre 2012, il était une fois, dans la bonne ville de Niamey, capitale du Niger, un griot prénommé Ismaël. Malgré tous ses efforts, il se désespérait de ne pas trouver dans son cerveau ramolli l'excuse géniale qui lui aurait permis d'échapper à son destin dramatique. Ce griot enrageait d'autant plus de, selon toute probabilité, mourir bientôt, qu'il avait déjà connu trois existences et les avait, chacune, appréciées. D'abord le football (oh, l'intensité du bonheur lorsque soudain, dans la forêt des jambes adverses, vous trouvez l'ouverture, y glissez le ballon que votre partenaire et ami n'a plus qu'à expédier, du plat du pied, dans les filets, jusque-là vierges, de l'équipe opposée).

Puis le deal (oh, le chaud parfum de l'herbe ; oh, la texture dure et mystérieuse des barrettes de hasch ; oh, l'excitation joyeuse de guetter les keufs ; oh !, pour les fuir, nos cavalcades effrénées dans la cité de la Cerisaie, Villiers, 95400 ; oh ! le cœur battant lorsque, une fois le calme revenu, la plus grosse des BMW noires s'approche au ralenti, la vitre avant gauche se baisse, la main de grand frère en sort, pleine de billets, tu l'as mérité, petit !).

Enfin la musique (oh, la tendresse pour vos doigts lorsqu'ils réussissent à retrouver une mélodie et la développent sans l'écorcher ; oh, la félicité de se sentir tantôt oiseau, maître de la virevolte quand on enchaîne les variations, et tantôt rivière, quand les notes s'écoulent ; oh, l'ivresse des premiers bravos du premier concert ; oh, les promesses dans les yeux des filles au premier rang du public).

Bref, par cette matinée de plus en plus torride du 15 décembre 2012, le griot prénommé Ismaël (anciennement Michel) se promenait dans ses souvenirs heureux et détestait l'idée de quitter la vie alors que, forcément, tant de nouveaux plaisirs l'attendaient. « Je n'ai que vingt-quatre ans », se désolait-il.

Et ce convoi qui attendait. Maudit convoi !

Un premier pick-up-automitrailleuse de couleur bleu marine et chargé de gendarmes.

Pour suivre, deux pick-up blancs.

D'abord celui où trônait Mme Bâ, coincée entre des fonctionnaires internationaux, trois officiels de l'Unicef.

Puis mon pick-up à moi, de même blancheur : celui où, entre d'autres officiels de moindre rang, l'on m'avait aimablement réservé une place.

Et enfin, une dernière automitrailleuse copieusement garnie d'hommes aux armes et aux uniformes flambant neufs.

Il était une fois, dans les toilettes du bunker local des Nations unies, un ventre de griot torturé de spasmes tandis que, par le vasistas entrouvert, résonnaient des klaxons de plus en plus impatients et la voix de Mme Bâ répondant aux interrogations furieuses de l'Italien, responsable local de l'Unicef.

– Pardon, madame, mais il fait toujours attendre tout le monde, votre assistant ?

– Ce n'est pas mon assistant, c'est mon petit-fils !

– Raison de plus pour nous étonner. Vous-même semblez si peu africaine, si respectueuse des horaires et des rendez-vous. Allez, il exagère. Je vais donner l'ordre au convoi de partir sans lui.

– Impossible. J'en ai trop besoin !

Comme on imagine, ce cri du cœur me réjouit fort. Hélas, il fut suivi d'un commentaire qui, pour être approprié, n'en était pas moins cruel :

– Il faut l'excuser, c'est un griot.

– Que voulez-vous dire ?

– À force de la raconter et de la célébrer, dans toutes ses dimensions, hauteur, bassesse et recoins, les griots connaissent la vie mieux que personne.

– Et alors ?

– Alors ils en savent le prix. Ils ne veulent pour rien au monde la quitter. Voilà pourquoi tous les griots sont des peureux.

Avant d'ajouter, visionnaire :

– Je parierais qu'en cet instant ses intestins le lâchent.

Pendant que dans les toilettes des Nations unies mon ventre continuait de se vider, ma tête subissait les assauts d'une démonsse que, hélas, je connaissais trop bien, celle de la curiosité.

– Qu'est-ce que j'apprends, Ismaël ? On t'offre l'occasion de savoir, savoir enfin de quoi sont capables les fous de Dieu, et toi, tu ne penses qu'à baisser ton froc et chier¹ ?

J'avais beau tenter de la calmer, cette démonsse, lui exposer les risques de notre mission et mon doute quant à la fidélité de l'escorte, elle n'en démordait pas.

– Vous me faites horreur, ta chère peur et toi. Regarde la cuvette. Elle et toi, vous n'êtes capables d'engendrer que des diarrhées. Si tu ne me choisis pas une bonne fois, je te quitte. Et tu auras une sacrée mine, un griot sans curiosité... Qui s'intéressera à tes rabâchages, plus nourris par rien ?

Une fois de plus, la démonsse avait trouvé les mots pour l'emporter et m'emporter.

D'un geste sec et auguste je remontai mon pantalon. Et courus vers ma voiture.

Mon ventre lui aussi avait compris la leçon : il se fit oublier jusqu'à la fin de notre équipée durant laquelle, pourtant, les occasions de s'abandonner ne manquèrent pas, culinaires ou militaires.

¹. Contrairement aux présentations qu'on fait trop souvent d'elle, la curiosité n'a rien d'une petite jeune fille timide et bien élevée. C'est une

sauvage, capable des pires excès, notamment de langage.

À quoi sert une escorte ?

Partis de Niamey, cette belle endormie et capitale de la chaleur, nous roulions donc en convoi. Une automitrailleuse bleue devant. Une autre derrière.

À quoi sert une escorte sinon à renseigner l'ennemi ? L'avertir qu'une grande personnalité s'avance vers le Nord. L'ennemi est intelligent, l'ennemi est logique. L'ennemi se dit en rigolant : « Ha, ha, s'ils prennent tant de précautions, c'est que se trouve dans l'une de ces voitures un homme ou une femme bon à enlever, l'otage parfait, le rêve de tous les bandits, quelqu'un de très connu et en même temps très fragile, donc très émouvant, celui dont on va pouvoir tirer la meilleure rançon. »

Et il n'y a pas que l'ennemi à être intelligent, et logique. Parmi tous ces soldats à l'air farouche censés nous protéger, il y a forcément un traître. D'ailleurs, il suffit de calculer pour devenir traître. « Quelle est ma solde mensuelle ? se demande le futur traître. Deux cents dollars ? À combien s'élèvera la rançon ? Au minimum, dix millions ! Quelle pourrait être ma prime, si

j'annonçais notre départ, si je révélais notre parcours ? Au bas mot, deux cent mille dollars. Soit, divisés par deux cents, mille mois, divisés par douze : un peu plus de quatre-vingt-trois années de salaire... »

Avant le départ, j'avais longuement dévisagé chacun de nos anges gardiens. L'un d'eux était forcément capable de cette arithmétique implacable. Je suis donc sûr qu'à cet instant, poussé par la logique, il saisit dans une des poches de son treillis le portable qui va les libérer de la pauvreté, lui et sa famille, et pour jamais. « Qui appelles-tu ? » demandera peut-être son sergent, soupçonneux. Si, malgré les soubresauts de son pick-up, le traître a été capable de telles mathématiques, il trouvera une excuse, du genre : « Ma femme est sur le point d'accoucher », hypothèse des plus plausibles dans ce pays où, de treize à quarante ans, les femmes sont perpétuellement enceintes. Et voilà ! En cet instant, à un ami proche d'un ami qui connaît un membre d'Aqmi (le minimum d'intermédiaires pour ne pas avoir à trop répartir la prime), il est en train de chuchoter quelques indications sur notre route, notre vitesse et l'horaire prévisible de notre arrivée au lieu le plus propice pour une embuscade.

Telles étaient les terribles pensées qui me torturaient tandis qu'à tombeau ouvert nous roulions vers le Nord. Et, les mains moites de terreur accrochées où elles pouvaient, je me tournais et me retournais, scrutant l'horizon, me demandant juste, tant j'étais certain de la suite horrible des événements, d'où viendraient les

Toyota islamistes annonciatrices de mon assassinat ou, pire, de ma captivité. Quand on est footballeur, même raté, c'est qu'on a le mouvement dans le sang. Alors mieux vaut mourir vite que périr à petit feu d'immobilité.

Pendant ce temps-là, j'étais sûr que Mme Bâ, dans son pick-up numéro un, revenait sans cesse sur le nombre de soldats qui nous tenaient compagnie.

– Ismaël, dommage que tu sois dans une autre voiture, nous pourrions parler. Tu as compté les soldats ? Au moins cent. Qu'est-ce que tu crois ? C'est moi qu'on protège ou quelqu'un d'autre de la mission ?

Et, certaine de la réponse, elle souriait, ravie.

*
* *

On s'habitue à tout. Même à l'inéluctable.

Peu à peu je parvins à me calmer. Et réussis même à philosopher.

Figurez-vous que je pensai à Dieu.

Était-ce bien Son projet ?

En inventant le monde, la mer, la terre ferme et toutes les espèces vivantes, Dieu avait-Il vraiment voulu que les hommes somnolent ou parlotent toute la journée à l'ombre des acacias tandis que les femmes s'épuisent au soleil ?

Était-ce bien Son idée ?

Ou Ses créatures, à peine surgies du néant, avaient-elles pris le relais et, les plus fortes dominant les plus

faibles, en étaient arrivées à l'actuelle répartition des rôles ?

Tout au long de notre parcours, à perte de vue, les hommes ne faisaient rien.

Et tout au long de notre parcours, à perte de vue, les femmes travaillaient.

Dans l'immensité plate, elles ramassaient des pierres et les entassaient. Les petits monticules ainsi constitués avaient formé des demi-lunes.

Dans notre 4×4, une femme de l'Onu appréciait :

– Quel beau programme !

Lorsqu'une telle satisfaction s'exprime, il ne sert à rien de questionner, l'explication arrivera seule. Une fois de plus, cette règle fut vérifiée.

– Vous voyez ces mini-barrages ? Au lieu de s'écouler tout de suite, la pluie, quand elle viendra, séjournera quelque temps. Le temps que pousse un peu d'herbe. De quoi contribuer à l'alimentation des troupeaux.

Je dis mon admiration et demandai le nom de l'opération. « Activités génératives de revenus », me fut-il répondu. Ou en anglais, plus brutalement, « Cash for work ». Rien n'est plus réjouissant que le vocabulaire de l'Organisation des Nations unies.

– Oui, m'expliqua fièrement cette fonctionnaire internationale, ces femmes sont payées.

– Par qui ?

– Par nous, la Communauté Internationale.

Une bonne humeur me vint, une soudaine confiance

en l'avenir. Allons, rien n'est perdu si je ne suis pas enlevé dans les minutes qui viennent et si la Communauté Internationale est capable d'engendrer puis de mettre en œuvre de telles bonnes idées : faire ramasser aux femmes les pierres du désert tandis que les hommes somnolent ou parlotent.

Sans doute Dieu avait-Il chargé la Communauté Internationale de continuer Sa Création. Voilà pourquoi tout allait si bien dans le meilleur des mondes possibles.

Un homme s'avança, main tendue, petit de taille mais le corps élancé, tendu vers le ciel, comme s'il voulait ne rien perdre des centimètres que le Très-Haut lui avait, dans Sa malicieuse parcimonie, accordés.

L'intuition peut vous venir en lisant ce portrait que je parle aussi pour moi, griot d'un petit mètre soixante-treize. Votre intuition n'a pas tort. Mais continuez ce récit, le sujet est ailleurs, et bien plus dramatique.

L'homme salua les officiels qu'il connaissait et se dirigea vers nous.

– Bonjour ! Je m'appelle Kamale Sidibé. Et j'ai l'honneur de diriger ce camp. Soyez les bienvenus !

Ma grand-mère ne prit pas la peine de se présenter. Qui, sur cette Terre et même au-delà, ne connaît pas Mme Bâ ? Elle se contenta d'indiquer qu'un secrétaire l'accompagnait (moi), par ailleurs son petit-fils (préféré ou maudit, selon les jours).

Le temps d'écarter un essaim de solliciteurs (« Monsieur le directeur, l'eau ne coule plus au robinet. » « Monsieur le directeur, mon enfant tremble de fièvre. » « Monsieur le directeur, un âne a volé notre part de mil. »), il nous entraîna vers une butte. Malgré les

protestations de Mme Bâ qui voulait « sans tarder établir le contact avec ces pauvres gens ».

– Patience ! Ne vous inquiétez pas : demain, hélas, ils seront toujours là ! Venez ! La montée est un peu pénible. Mais vous verrez, une fois au sommet, on comprend tout. C'est votre premier camp ?

Au cours du chemin (pour garder à ce récit son exigence de vérité, je préfère parler d'ascension tant le sable était meuble et raide la pente), il se raconta :

– Vous vous dites sûrement : mais Sidibé, c'est un nom de chanteur. Et vous avez raison. Mon frère est musicien, comme deux de mes cousins. Moi, j'ai préféré les réfugiés. Chacun sa façon de s'occuper du monde.

Quoi qu'il en soit, l'administration de la misère semblait bonne pour le souffle. Si Mme Bâ et son griot peinaient, notre directeur continuait de babiller. D'un ton léger, il nous expliqua comme son métier lui plaisait, « le concret, rien que du concret, l'obligation de parer à toutes les situations et quand je dis toutes, c'est toutes, et je ne sais pas vous, mais moi c'est la vaillance que je respecte le plus dans l'être humain, ici, je suis servi ».

Nous étions arrivés.

– De haut, c'est beau, non ?

Il avait raison.

Sur la gauche s'étendait le croissant vert d'un petit bois. Le fond du tableau était occupé par l'ocre d'un village de terre sèche. Et, au premier plan, la mosaïque bleu et blanc des tentes apportait les couleurs vives qui manquaient.

– Et ces deux grosses taches jaunes ?

– Des réservoirs d'eau potable. On nous en livre par camion toutes les semaines.

J'entendis marmonner Mme Bâ.

– Nous ne sommes pas venus pour le paysage.

Le directeur tournait sur lui-même, la main droite en visière pour protéger ses yeux du soleil déjà déclinant. Il murmura :

– Personne. Décidément, le flux de réfugiés se tarit. Quand je pense au début, vers février, mars, ils arrivaient chaque jour par dizaines...

Un petit vent tiède se leva, trop faible pour soulever le sable. Juste, il caressait la peau. Dans le désert, les vents ne soufflent jamais au hasard. Ils ont chacun leurs intentions. Peut-être que celui-là avait eu pitié du directeur ? Il était venu lui apporter un peu de douceur. Les criquets, la sécheresse, les bandits... Le Sahel était régulièrement balayé par des malédictions contre lesquelles les hommes de bonne volonté faisaient leur possible.

Soudain le directeur sursauta et tendit le bras vers le Sud :

– Ah, j'en vois deux. Regardez là-bas, près du panneau rouillé. Ils arrivent sans enfant. C'est plutôt rare.

Deux silhouettes avançaient, à peine distinguées du sable tellement elles avaient pris sa couleur jaune sale.

– Pardonnez-moi, mais je dois aller les accueillir. D'ailleurs, la nuit va bientôt tomber.

Il rayonnait.

– Et voilà, deux de plus ! On va leur éviter la dernière nuit. Il paraît que c'est la plus terrible du voyage, parce qu'on sait qu'on approche. Avec la première, quand on se croit pourchassé...

Les deux silhouettes progressaient. Le directeur ne les quittait pas des yeux.

Deux minutes plus tard, il s'exclama :

– Au temps pour moi, je me suis trompé. Ce sont des commerçants ! Bonne nouvelle ! Ça va mettre un peu d'animation dans le camp ! Si Dieu avait autorisé les jeux d'argent, que Sa personne soit révérée et Son souci de nous protéger de nos faiblesses une fois de plus constaté, je vous parierais que celui de droite est épicier et celui de gauche cordonnier.

La nuit tomba, d'un coup. Le village ocre fut avalé par un noir d'encre, de même que le croissant vert du petit bois, et la mosaïque des tentes. On ne pouvait plus voir que des lumières clignotantes, semblables à celles des briquets que les jeunes allument à certains concerts, pour accompagner certaines chansons. Mais quelle était la chanson et qui le chanteur ?

Le temps de descendre de notre observatoire, le directeur nous confia à son adjoint et courut recevoir les nouveaux venus.

Il avait eu le temps de nous prévenir :

– Au début, personne ne trouve le sommeil. Ne vous inquiétez pas, c'est normal, inutile de prendre des pilules.

Mme Bâ avait haussé les épaules.

– Moi, j’ai toujours parfaitement bien dormi partout. Qu’est-ce qui m’en empêcherait ici ?

– L’attente. Ils attendent tous. Comment voulez-vous dormir quand quelqu’un près de vous attend ? Et quand je dis quelqu’un, je parle de 850 hommes, d’après mes derniers chiffres, et 1 487 femmes. Les 3 027 enfants, eux, arrivent à dormir.

À ma grande honte, Mme Bâ avait cru bon de répliquer. Il fallait toujours qu’elle ait le dernier mot.

– Excellent test ! On va voir quelle part d’enfance je porte encore en moi.

*
* *

Le soleil était à peine levé que j’entendis des pas s’approcher. Dans le demi-sommeil où j’avais fini par trouver refuge, je priai Dieu pour que ces pas continuent leur route : « Pardon de Te déranger de si bon matin, ô Tout-Puissant, mais aie pitié, écarte ces fous qui se réclament de Ton nom, ne les laisse pas égorger un modeste griot qui, Tu le sais bien, n’a jamais, jamais, demandé à venir ici. Épargne aussi son imposante patronne dont Tu connais les qualités de cœur qui compensent largement – n’est-il pas vrai ? – ses insupportables défauts. À commencer par cette manie qui la prend soudain, sitôt qu’elle s’ennuie, sitôt qu’elle s’angoisse, comme la nuit dernière, d’engager le dialogue avec son défunt mari. Lequel, bien sûr, ne

répond pas. Alors le ton de Mme Bâ monte. Comment veux-tu dormir au milieu d'une telle scène de ménage ? »

Hélas, le Très-Haut, qu'il soit néanmoins béni, ne devait pas avoir en cet instant l'oreille tournée vers moi. Il n'exauça pas ma prière. Et les pas s'arrêtèrent juste contre ma tête. Seule la toile de la tente m'en séparait. Terrifié, je m'habillai en tremblant et bondis dehors. Pour trouver le directeur.

– Bonjour ! Je voulais juste vous annoncer la bonne nouvelle : onze arrivées dans la nuit, dont sept enfants !

Il rayonnait.

– Comme je vous le disais hier, c'est la preuve que les rebelles n'ont pas réussi à fermer toutes les portes. Allez, que votre visite vous renseigne autant que vous le souhaitez. Ah ! j'oubliais : ne manquez pas le tournoi de football, à dix heures. Nous l'avons organisé pour les moins de douze ans.

Et, tout joyeux, il s'en alla vaquer à ses innombrables tâches.

Peu après Mme Bâ surgit, théâtrale, vedette encore ensommeillée, vedette ébouriffée mais plus que jamais vedette.

– Avec qui parlais-tu si fort ?

– Le directeur.

– Où est-il ?

– Il vient de repartir.

– Sans me saluer ? Cet homme n'a pas d'éducation. J'irai le voir dans la journée. Je dois lui parler de

contraception.

– Tu crois vraiment que, dans ce camp, c'est une priorité ?

– Ismaël ! Quand donc comprendras-tu que les femmes DOIVENT contrôler leurs grossesses ? Bon. Ne perdons pas de temps. Es-tu prêt à regarder ?

– Regarder quoi ?

– Les regards.

– Mais qu'y a-t-il à regarder dans les regards ?

– Ce qu'ils ont vu.

Le temps de courir au point d'eau, le temps de remonter la longue file de celles et ceux qui attendaient leur tour et à qui je répétais deux mots, « urgence », « merci », le temps d'ouvrir le robinet, de me doucher la tête, cette pauvre tête encore pleine de cauchemars, et je revins me mettre au garde-à-vous devant ma patronne, carnet sorti, crayon sur l'oreille.

– Grand-mère, je suis à toi !

– Où as-tu encore traîné ? Tu vas devoir changer de rythme si tu veux suivre le mien.

*

* *

Un vieil homme nous accompagnait. Il s'était présenté :

– Je viens de la part du directeur. Il m'a dit que je pourrais vous être utile pour traduire.

Jamais je n'avais vu quelqu'un de plus timide. On le

sentait désolé d'imposer sa présence. Il aurait sûrement préféré s'effacer.

Mme Bâ s'amusa d'elle-même :

– C'est vrai, j'avais oublié ce détail. Et quelles langues parle-t-on, au Nord ?

– L'arabe, le songhaï, le pulaar, que parlent les Peuls, et le tamachek, que parlent les Touaregs.

– Note en passant, mon Ismaël, que nos amis touaregs, s'ils font le plus de bruit, sont loin d'avoir le monopole du désert.

Elle se retourna vers notre nouvel ami :

– Et bien sûr, vous savez ces langues.

– Il se trouve.

– Parfait !

Et Mme Bâ, son équipe désormais au complet, se dirigea vers la première tente.

– Bonjour, je m'appelle Dyumasi Marguerite, épouse Bâ. Voici mon petit-fils et secrétaire Ismaël. Ce monsieur est notre traducteur officiel. Le président du Mali nous a envoyés pour prendre de vos nouvelles et savoir ce qui se passe au Nord. Puis-je m'asseoir ?

Chaque fois, Mme Bâ reprenait la même phrase.

Et le récit recommençait.

– Nous avons fui les violences.

– Quelles violences ?

– Toutes les violences.

Le plus souvent, la femme était seule. Deux, trois enfants s'agrippaient à ses jupes. De la morve verte

coulait de leur nez.

– Où est votre mari ?

– Quand les bandits sont venus, nos vaches ont fui. Il a voulu les rattraper.

– À part le troupeau, que vous reste-t-il ?

À cette question, la plupart ne répondaient pas. Mme Bâ montrait un sac dans le fond de la tente, un baluchon, une valise.

– C'est tout ?

Les femmes hochaient la tête.

Un peu de temps passait. On entendait les bruits du camp : des cris joyeux, quelque part on devait jouer au football ; au loin une dispute, le moteur des pompes ; de temps à autre l'aboiement d'un chien, Mme Bâ reprenait :

– Comment êtes-vous arrivés ?

– Nous avons marché.

– Avec vos enfants ?

À cette question, les femmes ne répondaient pas non plus.

– Combien de jours ?

Parfois c'était vingt, parfois trente. Jamais moins de dix.

– Et après ? Note, Ismaël, note, au lieu de bâiller !

– Après, un camion nous a ramassés. Le désert était le même qu'au Mali, mais c'était le Niger.

De nouveau, Mme Bâ se taisait.

Le temps de laisser la femme essuyer la morve de

ses enfants. Et de vérifier que je continuais bien d'écrire. Puis elle reprenait :

– Et maintenant ?

– On attend.

Le directeur avait dit vrai : attendre son mari, attendre une tente moins percée, trois assiettes, trois gobelets, attendre la distribution de nourriture, les médicaments contre le paludisme, attendre que la chaleur soit moins forte, attendre la paix, attendre le retour chez soi, l'attente était LA prière du camp.

En quittant chaque femme, Mme Bâ me serrait le bras.

– Quelle matière, hein ! J'espère que tu n'oublieras rien !

Et nous passions à la tente suivante, les récits se ressemblaient comme des frères jumeaux. Avec une gourmandise honteuse, je collectais les drames, autant de variantes dans l'horreur. Telle femme avait vu son enfant mourir en chemin. Dysenterie. Telle autre, après son viol, saignait tant qu'elle avait eu toutes les peines du monde à se débarrasser des chiens qui voulaient lui lécher le bas-ventre. Telle autre encore avait été mordue par un serpent, veillée par ses enfants et revenue à la vie par on ne sait quel miracle. On voyait encore dans sa jambe les traces de dents de la vipère. Tel homme montrait la balle qu'un médecin du camp venait de lui retirer du bras, « cadeau des Touaregs », répétait-il.

Hors ces épisodes terribles, hélas exceptionnels, ce que j'entendais n'offrait rien de bien passionnant pour le

chroniqueur. Ces pauvres gens ne parlaient que de sable et encore de sable et de jours interminables qui se succèdent comme des dunes. Très vite, j'ai cessé d'écrire. J'ai levé les yeux de mon carnet, je n'ai plus regardé que les regards, ou plutôt ce regard commun à tous les réfugiés.

Un regard qui ne voit pas, aux couleurs délavées, un regard usé peut-être par trop de sable, peut-être par trop de soleil brûlant, peut-être par trop de scènes de mort, un regard qui ne fait plus confiance au monde, un regard qu'on croit encore regard parce que les yeux sont ouverts mais, derrière, la porte est fermée, un rideau de fer est tombé, un regard qui ne redevient regard qu'en se posant sur les enfants et encore, pas toujours, il y a des femmes qui regardent les enfants sans les voir, un pâle, très pâle sourire leur vient quand ils jouent. Et c'est tout.

Mais comment voulez-vous qu'un griot, avec ses pauvres outils, puisse rendre la vérité de tels regards ?

C'est là que l'homme de mots s'incline, rend son tablier et transmet la mission de dire.

S'il vous plaît, ne prenez pas les griots pour des imbéciles. Ou des jaloux, obsédés par la nécessité de défendre leur corporation de bavards professionnels.

Ils savent bien que les bouches n'ont pas le monopole pour exprimer, ni les paroles le monopole pour expliquer.

Un musicien jouait tous les soirs, à l'heure qui serre le

plus le cœur, la première de la nuit.

Durant tout le temps que nous sommes restés dans ce camp, je l'ai cherché, sans le trouver.

Je me serais doucement assis à ses côtés. Je serais entré dans sa mesure. La musique me manquait trop. Elle semblait venir de là-bas, des lumières du village. Et quand je m'approchais, elle me fuyait, elle me narguait, elle arrivait d'ailleurs, de l'autre côté, de la route vers Niamey, ou de la gauche, du petit bois.

Alors j'ai renoncé. Je me suis dit que cette musique n'était pas d'un musicien mais du camp tout entier, une sorte de prière commune pour s'entraider, pour avoir le courage de franchir le gouffre d'encore une autre nuit, encore d'autres bruits menaçants, encore d'autres aboiements de chiens, d'autres grondements de voitures trop rapides pour être honnêtes, d'autres sanglots d'enfants qui ont peur et qu'on n'a plus la force de consoler.

Je partis à la recherche des deux commerçants que nous avions vus arriver la veille. Ils n'avaient pas pris longtemps pour s'installer. Quelques branches, une bâche. Et voici deux boutiques ouvertes, sans inauguration officielle mais tout de suite entourées de clients.

Le directeur avait deviné juste. Par je ne sais quelle magie alliée au génie du rangement, la première valise contenait le même bric-à-brac qu'une épicerie-tabac de village : cigarettes, bonbons, savons, rasoirs jetables, dentifrices, conserves : autant de trésors guettés par une foule d'enfants. Manquaient seulement les produits frais. De temps en temps, l'homme sortait un parapluie, distribuait quelques coups et, pour un moment, n'était plus dérangé par les enfants.

Quant à la seconde valise, elle était aussi échoppe portative. La plus utile des échoppes pour des gens qui fuient, donc pour des gens qui marchent : une cordonnerie. Avec des bobines de fil, des aiguilles de toutes tailles – la plupart recourbées –, des clous, un marteau, de la colle en bouteilles, des morceaux de cuir et de caoutchouc et ces demi-gants de peau renforcés qu'on enfile pour coudre.

Une longue file s'était formée d'hommes et de femmes pieds nus tenant à la main qui des sandales aux lacets arrachés, qui des tongs trouées, qui, même, des chaussures de ville, vestiges à pleurer de temps de paix très anciens où l'on pouvait se payer le luxe de certaines élégances.

*
* *

C'était l'heure la plus chaude. Les deux commerçants s'accordaient une petite pause. Accroupis l'un près de l'autre, ils fumaient.

– Bonjour !

– Bonjour !

– Vous permettez ?

Pour tout siège, ils m'ont montré le sable.

Je leur ai demandé d'où ils venaient.

– De Niamey.

– Et pourquoi ? C'est dangereux ici.

– Là-bas, trop de concurrence !

– Mais ici, personne n'a de quoi payer...

– La concurrence, pire que le manque d'argent, dit le cordonnier.

L'épicier confirma.

– La concurrence, c'est le choléra. Ça vide le ventre.

Mme Bâ étant plongée dans les songes de sa sieste, le moment de la journée où elle devait échanger avec

Jeanne d'Arc, sa consœur en destin fabuleux, des recettes militaires, j'avais tout loisir pour prolonger ma conversation.

– Mais d'autres vont venir, forcément, dès que le camp va grandir, d'autres épiciers, d'autres cordonniers.

– Ils ont trop peur.

– Et vous, vous n'avez pas peur ? Ils sont féroces à ce qu'on dit, les gens d'Aqmi, ils voient le diable partout. Par exemple, ils n'aiment pas trop le commerce.

– La concurrence, elle tue sûrement. Aqmi, pas toujours.

– Et on aura peur quand on verra.

– Nous, on n'a pas peur quand on ne voit pas.

– On est comme ça tous les deux.

– On est pareils.

– C'est pour ça qu'on s'installe toujours à côté.

L'épicier m'a proposé une cigarette. Je ne fume pas. Comme pour me faire pardonner ce manque d'urbanité, une idée m'est venue :

– Au fond, vous aussi vous êtes des réfugiés. Des réfugiés de la concurrence.

– Tu sais que tu n'es pas bête, toi !

– Tu as raison de ne pas fumer. Pas besoin de tabac pour faire marcher sa tête.

– Ta patronne, on dit qu'elle s'intéresse aux regards. Et les pieds ? Elle a tort de mépriser les pieds. Tout le monde oublie les pieds. Surtout en ville. Où ce sont les voitures, les mobylettes, les autobus qui transportent.

Alors les pieds s'endorment. Ils ne servent plus à rien, ils ne racontent plus rien. Ici, en brousse, c'est une autre affaire, surtout par temps de guerre. Moi, je ne sais pas lire les livres, mais donne-moi un pied, n'importe lequel, tu vas entendre ce que je peux tirer de lui.

Je n'eus pas longtemps à attendre. Une femme parut, ni jeune ni vieille : épuisée. Et souffrante. Elle marchait comme sur du verre pilé.

– Bienvenue, madame, et prenez place sur cette natte. Vous voulez un coussin ? Voilà. Détendez-vous. Votre pointure, vous la connaissez ? Aucune importance. Montrez-moi. Ce jeune homme, à mon côté, n'ayez crainte, c'est mon ami. Une tombe. On dirait qu'il n'a pas de langue tant il garde les secrets. Mais que vois-je ? Oh, oh, ici, au milieu de la plante, c'est une entaille qui court. Avec pour responsable, sans doute, un éclat de verre, une pierre coupante, donc tu as dû fuir, très vite, sans regarder, pour sauver ta vie. Et là, en arrière du petit orteil, cet affaissement m'avoue une vieille fatigue. Et cette ampoule crevée à la base du pouce, que veut-elle me dire sinon la longueur de la marche, des pas mille fois répétés pour sortir de l'Enfer. Et cette verrue, où l'as-tu attrapée ? Il n'y a pas de verrues sur la terre battue. C'est donc que tu habitais une vraie maison ? Tu as des enfants ?

La femme acquiesça.

– Où sont-ils ?

Elle montra deux gamins qui poursuivaient une chèvre.

– Les malheureux !

Vous imaginez l'effroi de la mère.

Trois fois le cordonnier répéta « malheureux », avant que la femme lui saisisse l'épaule et l'oblige à s'expliquer : « Mes enfants... Pourquoi “malheureux” ? »

Il lui prit la main et commença par la rassurer. Pour le moment, à leur âge tendre, ses rejetons ne risquaient rien. Mais s'ils continuaient d'aller pieds nus, la corne qui se formait sur les plantes allait remonter par les jambes et risquait un jour, plus tard, de gagner le cœur (« Oh, mon Dieu », gémissait la femme), « tu imagines le cœur entouré de cette corne, comment veux-tu qu'il batte ? »

– Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu, gémit la femme, mais je n'ai rien pour payer !

– Je pratique le crédit et, pour des ennuis aussi graves, les plus bas prix du monde.

La femme bondit hors de la tente et courut chercher ses enfants. Je me relevai d'un bond et commençai à le tancer.

– Tu n'as pas honte ?

Il me sourit avec candeur.

– Cette histoire de la corne marche toujours.

– Ordure ! Profiter de la misère !

Il continuait de me sourire.

– Allons, allons, mon petit frère. On dirait que tu perds vite ton calme.

– Je vais te dénoncer au directeur.

– En m'accusant de quoi ? De proposer pour presque

rien de chausser des enfants ? Oh là là que j'ai peur ! Il va sévèrement me condamner à mort.

Il se redressa, menaçant.

– Maintenant, dégage. J'ai perdu trop de temps avec un imbécile comme toi.

Il était une fois une équipe de l'Unicef à qui je dis et redirai mon respect jusqu'à la fin de mes jours.

Imaginez-vous encombré de dix gamins à occuper le temps d'une journée de pluie. Imaginez que ces gamins ne soient pas dix mais trois mille vingt-sept.

Imaginez que beaucoup, parmi ces trois mille vingt-sept, tremblent encore de terreur, ou tombent de fatigue, ou se mettent à pleurer des larmes que personne ne peut arrêter ; imaginez, pire, qu'ils demeurent hébétés.

Imaginez qu'au lieu de la tâche assez facile de les protéger de la pluie, il vous faille survivre vous, et les trois mille vingt-sept, dans une chaleur torride.

Imaginez que la date de votre délivrance ne puisse vous être fixée. Peut-être un mois, peut-être un an, sans doute beaucoup plus...

Imaginez-vous chaque matin, tout sourire, faisant la tournée des tentes pour dire bonjour et annoncer que les activités vont bientôt commencer.

Imaginez vingt, puis cinquante enfants qui vous suivent en gambadant, puis deux cents, puis cinq cents, puis trois mille vingt-sept. Imaginez la bataille pour leur trouver de quoi faire jusqu'au soir.

Imaginez l'emploi du temps chaque jour proclamé à neuf heures puis affiché, non pour qu'on le consulte, étant donné que rares, parmi les petits, sont ceux qui savent lire, mais pour rassurer. C'est la feuille de route, la preuve que ces enfants ne sont plus abandonnés au milieu du désert, au milieu des jours.

Ismaël avait commis une erreur, la pire de toutes les erreurs.

Et maintenant il expiait.

Comme il regardait jouer ces bambins, leur ballon avait roulé jusqu'à ses pieds. Depuis dix ans, depuis sa blessure, depuis l'effondrement de son ambition footballistique, il s'était sevré. Interdit du moindre contact avec tout objet ressemblant de près ou de loin à une boule de cuir.

Mais les pieds (de même la queue) ont leur propre mécanique. Rien ne peut la brider. Les pieds d'Ismaël se sont donc saisis de la sphère et, se rappelant de bons souvenirs, ont commencé à jongler, pied droit, pied gauche, de la pointe et du plat, en avant, en arrière, contrôle de la poitrine, rebond de la tête, envoi sur les talons, toutes ces virtuosités auxquelles il s'était entraîné durant toute la première partie de sa vie et qui avait tant séduit les agents recruteurs du Paris-Saint-Germain.

Tandis que les enfants ouvraient des yeux de plus en plus ronds, et s'attroupaient, de plus en plus nombreux, ses pieds à lui s'agitaient en tous sens et dansaient, comme en état d'ébriété.

Quand le cerveau d'Ismaël finit par réussir à les prévenir qu'une foule ne les quittait pas des yeux, ces

pieds, soudain tétanisés, cessèrent d'un coup tout mouvement et le ballon, comme orphelin, s'en alla rouler jusque devant Bénédicte, la déléguée de l'Unicef. La belle jeune femme donna le signal des applaudissements, bientôt suivis d'acclamations.

Le mal était fait.

Maintenant, dès l'aube, Ismaël entendait rôder et chuchoter le long de la tente.

– Monsieur, vous dormez encore ?

– Monsieur, tu peux nous dire quand sera donné le coup d'envoi ?

– Monsieur, tout est prêt. On a réparé les poteaux de but.

Les plus audacieux soulevaient doucement un coin de la toile ou même se glissaient à l'intérieur et ils observaient les jambes de l'ex-footballeur.

– Regarde ses mollets !

– Tu as vu les muscles au-dessus du genou ?

– Tu crois qu'il vient d'une autre planète ?

– Il a vraiment joué à Barcelone ?

Ismaël s'efforçait de garder les paupières closes. Mais il ne pouvait s'empêcher de sourire, une plissure des lèvres qui n'échappait pas à ses petits admirateurs.

– Monsieur, monsieur, ne fais pas semblant !

– Monsieur, on voit bien que tu es réveillé !

– Monsieur, ne dis pas non ! On s'ennuie trop sans toi. Monsieur, s'il te plaît !

– Monsieur, regarde tes pieds, ils bougent déjà !

Mme Bâ commençait à s'agiter.

Pour ne pas la sortir de ses rêves, pour éviter le drame qui s'ensuivrait et pourrirait la suite de la journée, Ismaël était bien forcé de céder à ses supporters. Il rampait dehors. À petites foulées, suivi par ses fans, il rejoignait le point d'eau. Brève toilette. Puis la troupe, qui enflait de minute en minute, gagnait le terrain où une autre troupe les attendait déjà, ainsi que le représentant de l'émirat du Qatar.

Je ne vous ai pas encore parlé de ce personnage, l'amabilité faite homme. Doué en outre de pouvoirs de magicien.

Comme par miracle, il frappait dans ses mains et ses assistants sortaient d'un camion tout ce qui pouvait être nécessaire ou agréable à des réfugiés : corans, tapis de prière, voiles pour les femmes, jouets pour les enfants, voitures à pédales, trottinettes, poupées, consoles de jeux électroniques, gants de cuir pour accueillir sans se blesser de très hypothétiques faucons...

Ce matin-là, il distribua des maillots, les uns blancs immaculés, les autres bleu et rouge. Il avait beau avoir prévu large, il fut dépassé tant était générale et pressante l'envie de participer.

Le sifflet retentit.

Les deux équipes gigantesques se ruèrent à l'assaut du malheureux ballon.

J'avais de beaux restes. Je réussis à m'extraire et courus vers le but, avant de fusiller à bout portant et sans pitié les malheureux petits gardiens, car ils

s'étaient mis à quatre pour tenter de faire barrage.

Dix fois, vingt fois – que la vergogne accable Ismaël ! –, je renouvelai cet exploit dérisoire.

On commença à gronder. Même chez mes partenaires.

Et soudain, grève.

Les joueurs s'étaient arrêtés, d'un coup, comme s'ils s'étaient donné le mot. Et ils me regardaient. Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. J'étais trop perdu dans mes retrouvailles avec mes agilités passées, ces enchaînements que j'avais eu tant de mal à apprendre et qui émerveillaient le voisinage.

Et puis j'ai relevé la tête.

Et je me suis vu, seul à bouger.

C'est alors, pour me sortir de cette honte, que j'ai proposé de m'en tenir aux passes décisives.

Pour ceux qui l'ignoreraient, le passeur décisif est celui qui transmet le ballon à son partenaire de telle manière qu'il n'a plus qu'à le pousser dans le but.

Ainsi fut décidé.

Et le match reprit. J'y pris un bonheur encore accru. Ah, la jouissance des prouesses techniques nécessaires pour se décaler, trouver l'ouverture, distribuer millimétré !

Ah, l'autre bonheur, indirect celui-là, d'assister à l'allégresse du petit marqueur ! Il a juste le temps de lever les bras, qu'il se retrouve étouffé par les embrassades de ses camarades, même si c'est le dix-septième ou le trente-huitième but !

De nouveau, Ismaël constatait la vérité de sa nature : il n'était pas un marqueur mais un passeur. Et vous déciderez à la fin de cette histoire si vous pouvez lui accorder la dignité suprême parmi les passeurs, celle de passeur décisif.

*
* *

Telle ne fut pas ma victoire principale.

Tous les garçons du camp participaient au match interminable. Tandis que, à l'exception de quelques petits mâles éclopés, notre public, enthousiaste et bruyant, n'était constitué que de filles.

J'avais remarqué l'une d'entre elles qui montrait un intérêt passionné. Elle allait jusqu'à courir le long de la touche pour assister de plus près aux actions les plus chaudes.

Je finis par lui faire signe de nous rejoindre. Quelle importance d'ajouter une joueuse à une équipe quand, au lieu des onze plus onze traditionnels, on est déjà plusieurs centaines.

L'éclatant sourire de l'élue me dédommagea d'avance de tous les ennuis qui allaient suivre.

Car de nouveau, grève générale.

- Elle ne va pas jouer, quand même !
- C'est pas pour les filles !
- Dehors !

Les tout petits visages de mes chers footballeurs

s'étaient tordus de mépris. Certains des bambins allèrent même jusqu'à cracher.

Alors je m'approchai de ma protégée, lui pris la main, l'entraînai un peu plus loin et, dans un silence total, seulement percé par le bêlement des chèvres et le grincement de l'éolienne, nous avons joué, elle et moi, un bon quart d'heure, je te passe, tu me repasses, elle savait y faire, même de la tête. Les équipes de l'Unicef qui nous avaient suivis, ostensiblement, applaudissaient.

Les premiers garçons à nous rejoindre furent les plus jeunes. Un enfant, puis deux. Les plus grands n'osèrent pas les retenir.

Notre cercle s'élargissait vite. Les rebelles un à un se ralliaient et mendiaient un ballon que je finissais par leur envoyer. Des filles sont venues. Une bonne dizaine. Nous avons fini par rejoindre le terrain. Le match a repris, le match géant. Il ne s'est arrêté qu'à la nuit. Le lendemain, quoi faire d'autre ? On a recommencé.

– Et maintenant ?

Mme Bâ s'impatiait. Elle considérait qu'elle gaspillait son temps. Les histoires entendues se répétaient trop. Et les regards perdus l'émouvaient de moins en moins. Elle tenta de soudoyer le chauffeur d'une des automitrailleuses censées protéger le camp.

– Tu m'emmènes.

– Où ?

– À la frontière.

– À quoi ça te servira ?

– À mieux voir.

– C'est du sable au Niger. C'est du sable au Mali. Tu ne verras pas la différence. Alors pourquoi bouger ? Et puis c'est dangereux. Et puis je garde le camp.

– Même si je te paie ? Même si on part la nuit. On reviendra au jour.

– Alors tu ne verras rien.

– Bon, tu me remmènes !

– Où ?

– À Niamey.

– Je garde le camp !

– Paresseux !

Le prochain convoi de retour n'étant prévu qu'à la fin de la semaine, elle changea de méthode.

On aurait dit du taï-chi, la gymnastique chinoise. Mme Bâ sortait une boussole et se campait droit vers la direction choisie, écartait légèrement les jambes, penchait la tête qu'elle tournait d'un quart de tour vers le ciel. Puis, lentement, elle levait ses deux mains qu'elle plaçait en conque autour de son oreille droite.

La première fois, le directeur m'avait demandé quelle sorte de mouche avait piqué ma patronne.

– Ça lui prend souvent ?

Il avait murmuré, pour ne pas la déranger. Peut-être aussi qu'elle lui faisait peur.

Je lui expliquai que Mme Bâ, après diverses expériences, avait choisi cette position comme la plus efficace.

– Plus efficace pour quoi faire ?

– Favoriser au mieux la réception.

– Pardon ?

– Donner aux bruits les meilleures chances d'atteindre son tympan.

M. Sidibé avait ouvert de grands yeux.

– Vous êtes sûr qu'elle a encore toute sa tête ?

– Disons qu'elle n'a pas la raison de tout le monde. Mais elle entend mieux que nous.

D'ailleurs, Mme Bâ s'était retournée et nous fusillait du regard ; à l'évidence, nos chuchotis la dérangeaient.

Maintenant, l'habitude était prise. Dès qu'il voyait Mme Bâ entamer sa drôle de danse, le directeur envoyait ses adjoints imposer le silence à tous.

Ces séances d'audition pouvaient durer longtemps, parfois des heures.

Après, on lui avançait une chaise pour qu'elle se repose. Inutile de l'interroger sur les résultats de son écoute. Elle n'aurait pas répondu aux questions. Elle choisissait son moment, avec, comme toujours, un sens aigu de la théâtralité.

– Encore un Français arrivé à Gao pour participer au djihad. J'espère que ce petit crétin ne vient pas de Villiers !

Ou, après s'être tournée vers le Sud-Ouest :

– À Ouagadougou, Ansar Eddine en appelle à lutter contre le terrorisme. Du moins c'est ce que vient de déclarer Aharis, le porte-parole. Ce bandit ne manque pas de culot. J'aurai tout entendu !

En bon gestionnaire de camp, M. Sidibé avait l'esprit rationnel. Pire, il avait reçu une formation complémentaire à l'école parisienne des Arts et Métiers. C'est dire s'il avait du mal à croire aux soi-disant pouvoirs auditifs de Mme Bâ.

– Ismaël, tu crois qu'elle invente ?

– Vous m'insultez, monsieur le directeur. Si j'étais convaincu de sa fantaisie, pensez-vous que je prendrais tant de soin à raconter son histoire ?

– Pardonne-moi. Je me demandais juste si elle n'enjolivait pas un peu.

– Peut-être, mais je sais une chose : elle entend plus loin que nous ne voyons. Il faut faire confiance aux sons, monsieur le directeur. Ils renseignent au moins autant que les images.

– Sans doute, sans doute...

Mme Bâ se rendait bien compte de l'incrédulité du directeur et s'en agaçait.

– Il lui faut du temps, à celui-là, pour comprendre qui je suis.

Un jour, elle décida d'en finir une bonne fois avec cette suspicion, sans cesser pour autant de considérer comme indigne de sa personne le fait de devoir fournir des preuves.

Elle orienta plein Nord son oreille et annonça que trois véhicules se dirigeaient vers nous.

Le visage du directeur se crispa.

– Si des rebelles arrivent, il faut que j'alerte Niamey.

– Ce ne sont pas des Toyota, dit Mme Bâ, mais trois camions.

– Il faut quand même en avoir le cœur net, dit le directeur.

Et il envoya un gamin sur la butte.

– Regarde de tous tes yeux !

Dix minutes après, l'enfant était de retour.

– J’ai regardé, regardé, regardé, j’ai mal d’avoir tant regardé.

– Et le résultat ?

– Rien.

Oh, le sourire suffisant que le directeur adressa alors à Mme Bâ ! Oh, l’insupportable murmure qui l’accompagna :

– Je me disais aussi...

Lorsque quatre heures plus tard la prophétie fut accomplie, lorsque trois camions en cahotant se présentèrent et qu’en descendirent du premier cinq réfugiés, du deuxième sept et du troisième douze, Mme Bâ ne triompha pas.

– Vous êtes content, monsieur le directeur ? Moi je suis triste. J’aurais préféré votre confiance à votre stupéfaction.

Chaque soir, M. Sidibé faisait ses comptes et, chaque soir, il se désolait. Il nous envoyait chercher pour que nous l'aidions à partager sa déception. Il n'attendait même pas de nous voir assis.

– Madame, il ne faut pas se cacher derrière notre petit doigt : malgré l'arrivée récente que vos oreilles exceptionnelles ont bien voulu nous annoncer, la source se tarit. Si ça continue, qu'allons-nous devenir ?

Mme Bâ compatissait et s'amusait d'entrer dans son jeu.

– Ne vous inquiétez pas, monsieur Sidibé. Combien avez-vous de clients pour l'instant ? Trois mille sept cent cinquante. C'est déjà un joli nombre !

– Vous ne connaissez pas le Haut-Commissariat aux réfugiés. Ils se sont mis à la modernité, ils ont embauché des contrôleurs de gestion. Ils économisent, ils rationalisent. Si notre croissance s'arrête, nous serons déménagés et réunis avec un autre camp.

Une fois, je m'étais permis d'argumenter.

– Si le flux diminue, comme vous dites, c'est sans doute que dans le Nord la situation s'améliore.

Le directeur n'avait même pas daigné me répondre. Il

s'était adressé à ma patronne.

– Si j'étais vous, je me méfierais de votre petit-fils. Bien trop naïf et donc stupidement optimiste, le jeune homme. Ce peut être dangereux de nos jours ! Vous savez pourquoi j'ai de moins en moins de clients ? Parce que les fous de Dieu les empêchent de partir. Au besoin en minant les routes. À quoi leur serviraient des villages vides ? Plus ils gardent d'habitants, plus ils peuvent s'en servir comme boucliers vivants, moins on peut attaquer.

Depuis l'affaire des camions, Mme Bâ avait pardonné les anciennes incrédulités du directeur. Elle et lui étaient devenus les meilleurs amis du monde.

– Je suis responsable, répétait M. Sidibé. Les autres directeurs font ce qu'ils veulent, moi je suis responsable...

La responsabilité était son obsession, et le terrain sur lequel il se retrouvait avec Mme Bâ.

Lui, il n'aurait pas fallu le pousser beaucoup pour qu'il se rêve responsable de tous les réfugiés d'Afrique. Il ne manquait pas une occasion de m'apostropher :

– Dites-le, jeune homme, quand vous retournerez en ville et publierez votre reportage, dites-le que ce camp est le mieux tenu de tous ceux que vous avez visités.

– Mais je n'en ai jamais vu d'autres.

– Ça ne fait rien, vous avez confiance en moi, oui ou non ? Dites que ce camp devrait servir d'exemple à l'échelle du continent.

Quant à Mme Bâ, nous n'ignorons pas que Dieu l'avait investie de la plus haute et plus urgente des responsabilités, celle d'éradiquer l'entière du Sahel de tous ses gangsters, laïcs ou religieux. Et son plan, comme nous le savons, reposait sur les femmes et leurs maternités heureuses. Elle en polissait sans fin la logique. Chaque soir dans la tente, quand je revenais, épuisé, de mes passes décisives, je devais écouter la dernière version de son programme en quatre points infaillible pour sauver le Mali.

– Un : l'école pour toutes les petites filles (les garçons, c'est moins grave). Ismaël, ne crois pas ce qu'on te dit de nous, les femmes. Notre ventre est commandé par notre cerveau. Mieux notre tête sera irriguée, moins facilement nous nous laisserons engrosser.

» Deux : les hommes sont bêtes. Et fats. Tu connais ce mot-là, Ismaël ? Parfait. Profitons de ces données incontestables. Les hommes sont fiers de leurs organes reproducteurs ? Je ne te choque pas, Ismaël ? Tu confirmes ? Parfait ! Célébrons la virilité malienne en toute occasion, télévision nationale comprise. Mais dans le même temps distribuons aux épouses des contraceptifs discrets. Pauvres maris ! Ils n'y verront que du feu.

» Trois : le flux de naissances s'apaisant, le pays pourra offrir des emplois, et donc des salaires, à tous les enfants.

» Quatre : pauvres trafiquants ! Plaignons les djihadistes ! Ils n'auront plus aucun désespéré à prendre dans leurs filets.

» Qu'en penses-tu, Ismaël ?

– Pardon, Ma'ma, mais je dors déjà.

– Au secours, Balewell, reviens sur Terre, j'y suis seule, mais seule si tu savais !

Quand je les voyais s'asseoir tous les deux devant la tente de l'administration et commencer à parler, nul besoin de m'approcher pour prendre connaissance du thème de la conversation.

– Au fond nous sommes complémentaires, devait dire le directeur : moi je m'occupe de l'aval, gérer au mieux le flux des arrivées. Et vous, votre travail, c'est l'amont, assécher la source.

Ce qui permettait à Mme Bâ de réaffirmer sa prééminence.

– Vous, vous soignez le symptôme, moi la maladie !

– Oui, mais quand on n'a pas trouvé de remède à l'infection...

Leurs échanges pouvaient durer des heures, suivis de loin par tous les réfugiés. Je les entendais s'inquiéter : « Que peuvent-ils bien se dire ? – Qui est cette femme si bavarde ? – Vous savez son influence ? – En tout cas, elle empêche notre directeur de faire son travail. »

Ils n'avaient qu'à me demander. Je leur aurais volontiers tout expliqué. Mais personne ne prêtait attention à moi. Comme d'habitude. C'est la rançon du métier de griot : l'effacement. Celui qui a pour mission de raconter doit apprendre à devenir invisible. À aucun

prix il ne doit troubler le cours des choses.

À tant parler de la responsabilité, on aurait pu espérer qu'ils finiraient par en épuiser tous les aspects. Mais il faut croire que ce thème-là n'a pas de limite. Il lancine à l'infini, comme les variations des musiciens autour d'un thème.

La variation de ce jour-là, c'était l'environnement.

– Moi, je ne suis pas comme les autres directeurs de camp, madame Bâ ! Ce que je vais vous dire n'est pas politiquement correct et serait très mal considéré à Genève. Mais les grands malheurs subis par les réfugiés ne doivent pas les autoriser à saccager. Quand ils repartiront, car ils finiront bien par s'en retourner chez eux, dans un an, dans vingt ans, que laisseront-ils aux habitants du village d'à côté, si je n'y prends pas garde ? Un morceau de terre dévasté ? Une extension du désert ? Pas question ! Vous voyez le petit bois qui longe le camp ? Je me suis engagé à le préserver.

Mme Bâ ricanait.

– Votre petit bois ? Allons donc. Tout le monde va s'y servir pour faire son feu. Je vous en fais le pari : l'année prochaine, il ne restera plus un arbre.

– Sachez que, d'abord, je replante, avec des grillages autour de chaque tige, pour les protéger des chèvres. Et ensuite, d'ici là nous aurons lancé un programme international.

C'est ainsi que nous avons rencontré la Hollandaise.

Je l'avais déjà vue de loin. Sa présence m'avait

intrigué : que fait donc dans ce camp cette personne blonde ? Et pourquoi passe-t-elle ses journées accroupie auprès des femmes ? Une allure générale de toute jeune fille en parfaite santé. Puis, si l'on s'intéressait aux détails : un nez minuscule, une peau très pâle parsemée de taches rousses, un sourire fréquent, voire perpétuel, qui devait vite agacer.

Cette impression première fut vérifiée l'instant d'après. À peine avions-nous été présentés par le directeur (« Deux visiteurs de marque, Mme Bâ, Jeanne d'Arc du Mali, et Ismaël, son chroniqueur »), qu'un vibrant plaidoyer nous tombait dessus, la défense et illustration de quelque chose de mystérieux qu'elle appelait les foyers améliorés. Lesquels devaient sauver sinon la planète entière, du moins la sous-région, à condition de leur accorder les crédits qu'ils méritaient.

Mme Bâ prit l'air entendu d'une savante en la matière, mais je savais qu'il n'en était rien. Et que cette Hollandaise lui tapait déjà sur les nerfs. Que venait faire cette quasi-gamine sur le terrain, déjà réservé, des recettes pour l'Afrique ?

– Et vous pensez vraiment, jeune femme, qu'on pourra améliorer un jour les foyers ?

Quand l'envie de rire lui venait et qu'elle avait décidé de se retenir, pour une raison ou pour une autre, souvent la gentillesse ou parce qu'elle avait toujours détesté humilier les gens, les yeux de Mme Bâ se plissaient. Ne restait plus qu'une fente à la chinoise.

La Hollandaise ne se laissa pas démonter.

– Vous connaissez la Banque mondiale ? Si une

institution aussi sérieuse n'avait pas confiance, croyez-vous qu'elle financerait notre action ?

Mme Bâ fit mine de se ranger à cet argument implacable.

– Vous pouvez m'expliquer ce qu'est un foyer amélioré, comme vous l'appellez ?

– C'est un fourneau qui utilise les matériaux locaux mais dont on accroît l'efficacité tout en minimisant la quantité de bois consommé.

– Alors bravo, mademoiselle. Vous avez votre piste pour sortir notre continent de ses malheurs. Moi, je cherche encore !

– Vous trouverez, je sens votre énergie, vous trouverez bientôt.

Et elle nous quitta vite. Deux femmes commençaient de s'attaquer à l'un des derniers acacias du petit bois.

– C'est vrai que je l'envie, murmura Mme Bâ.

Elle ne riait plus. La preuve ? Ses paupières étaient relevées.

Alors elle se mit à chercher. Son plan infailible en quatre points ne devait plus lui paraître suffisant. Du matin au soir, durant nos derniers jours dans le camp, je la voyais, sourcils froncés, immobile ou déambulant, écartant tous les importuns et marmonnant des bouts de phrases incompréhensibles ou improbables, option militaire, Touaregs, contacts narcos, contraceptifs...

Je peux vous l'assurer, elle aura tout, mais tout envisagé. On peut reprocher bien des choses à Mme Bâ mais pas l'indolence ni le manque de suite dans les

idées.

Et la nuit, dans son sommeil, elle continuait.

Bonne nouvelle : elle ronflait moins.

Mauvaise nouvelle : elle passait en revue, et à haute voix, ce qui, bien sûr, me réveillait, toutes les possibilités d'action future : il faut défendre Mopti ! Je vais parler directement à Ouaga !

De temps en temps, elle se souvenait de ma présence.

– Tu es là, Ismaël ? Je ne te vois pas noter. Ce serait si dommage de ne pas tout retenir de notre séjour au camp.

– Que veux-tu que je note ? Rien ne t'arrive. Pas le moindre événement. Tu passes tes journées à rêver. Ou à réfléchir. Je ne suis pas dans ton cerveau.

– Si tu étais un bon griot, c'est pourtant là que tu te serais installé.

De retour à Niamey, je n'ai souvenir que des dromadaires.

Comme si tous les habitants avaient fui, déserté.

Ne restaient plus sous les grands arbres que ces animaux d'un autre âge.

Les uns avaient remplacé les ânes et mules de chez nous. Ils tiraient des charrettes bien trop petites pour eux. À qui livraient-ils ces buissons d'épineux ? Ils semblaient être partis de leur pas nonchalant pour ne jamais s'arrêter.

Les autres, immobiles aux carrefours, mastiquaient et bavaient. Ils portaient sur leur bosse une chasuble vantant les mérites de la téléphonie mobile Orange : « Restez toujours connecté. »

Quant au fleuve Niger, sous le pont, il était au plus bas. Lui restait-il assez de forces pour aller jusqu'à la mer ?

On disait qu'une dernière famille d'hippopotames vivait en aval. Un jour prochain, le soleil aurait bu toute l'eau. Ces grosses bêtes féroces et dédaigneuses n'auraient plus qu'à périr, desséchées, au milieu des sables.

C'est peut-être à ce genre de jouissive revanche que songent les dromadaires, quand ils marchent.

Le dernier soir, l'Institut français proposait un film sur la Libye. Comment dédaigner l'occasion de mieux connaître ce pays clé pour l'équilibre de la région ? Occupait l'écran une sorte de jeune frère de Mme Bâ, un philosophe parisien hanté comme elle par les destins historiques. Lui se prenait pour cette autre Jeanne d'Arc qu'on appelle André Malraux et racontait le rôle qu'il avait joué dans l'intervention militaire de la France contre Mouammar al-Kadhafi.

Des bruits divers accompagnèrent la projection.

Dès le retour de la lumière, un débat violent s'engagea. Tenu de continuer l'histoire de sa patronne sans tomber trop souvent dans le péché de digression, Ismaël ne vous en présentera que la synthèse.

Certes, il fallait se débarrasser du tyran. Quand un fou dispose de l'argent infini du pétrole, on ne peut s'attendre qu'à des horreurs. D'autant qu'avec cet argent infini, il avait acheté une quantité d'armes, plus terrifiantes les unes que les autres. Achetées à qui, ces armes terrifiantes ? À ceux-là mêmes, bien sûr, qui allaient l'écraser sous leurs bombes.

« Ainsi va la vie, se dit Ismaël, surtout la vie historique. Décidément, je ne suis pas fait pour la violence de ces revirements. »

La discussion continuait, toujours plus vive. Et maintenant ? Maintenant qu'il était mort, le tyran fou ? Qu'allait-il advenir de la Libye, morcelée depuis des siècles entre tellement de tribus ennemies ? Un dictateur

n'arrive jamais par hasard. Et tous ces Noirs-Africains qui travaillaient là-bas, quel était leur avenir et celui de leurs familles ? Et la bande de ses mercenaires, sa garde rapprochée, principalement des Touaregs ? Comme on pouvait s'y attendre, ils avaient fait main basse sur le redoutable arsenal. Avant de les chasser de Tripoli, n'aurait-il pas fallu leur arracher ces armes, grâce auxquelles ils faisaient désormais régner la terreur sur tout le Nord du Mali et du Niger ? Bref, la France n'avait accompli qu'une partie du travail, la plus facile. Quelques petites leçons de Sahara ne lui auraient pas été inutiles. Ainsi qu'un solide apprentissage de la modestie. Les déserts paraissent simples, parce qu'on les croit vides. Erreur.

Les collines du pouvoir

À peine étions-nous de retour dans la concession familiale, toujours plus surpeuplée car dix-sept nouveaux déplacés nous étaient arrivés du Nord, que notre ami le chauffeur officiel se présenta : le ministre convoquait Mme Bâ pour « compte rendu immédiat de mission officielle ».

Pas le temps de reprendre haleine.

Les deux secrétaires n'eurent pas à interrompre les grands travaux qu'elles avaient entrepris pour se colorer les ongles en jaune vif, le ministre nous attendait sur le pas de sa porte.

– Comment va le Niger ?

– Donne-moi d'abord des nouvelles de mon pays. Vous avez reconquis le Nord ? Vous avez tué les bandits ? Vous avez freiné la frénésie démographique ?

– Enfin, madame Bâ, sois sérieuse ! Tu n'es partie que quinze jours ! Je te repose la question : comment va le Niger ?

– Il a un vrai gouvernement, lui. Donc il résiste mieux que nous.

– Je vois que la gravité de la situation n'a pas adouci ton caractère.

– Le Mali a d’abord besoin de vérité !

Satisfaite de cette forte parole, elle commença de raconter notre expédition.

– Tu ne t’assieds pas ?

– Je n’ai pas que ça à faire.

Et elle passa tout de suite à la conclusion.

– Rien à dire sur l’organisation du camp mais le malheur de ces gens a tué leurs regards.

– Bon, bon, en tout cas, ils sont vivants. Et maintenant, quels sont tes projets ?

– Je monte, bien sûr !

– Où donc ?

– Au Nord.

– Ça, je te l’interdis bien.

– Personne n’a jamais rien interdit à Mme Bâ, pas même son mari du temps qu’il vivait.

– Mais je suis ministre, quand même !

– Et alors ?

Stupéfait qu’on lui réponde de la sorte, le ministre-neveu avait ouvert la bouche et ne la fermait plus.

Il avait beau chercher, il ne trouvait pas de mots assez forts pour dompter cette indomptable. Alors il se leva, tendit le doigt vers la rebelle et enfin réussit à balbutier quelques syllabes qui pouvaient s’apparenter à une menace.

– Tu verras ce qu’on va voir !

– Ne t’inquiète pas. Avant de partir, Bamako va encore m’occuper quelque temps. J’ai deux ou trois

petites choses à vérifier.

– Quelles choses ?

– Je ne veux pas te fâcher une fois de plus. C'est mauvais pour ta tension. De ce côté de la famille, vous avez la tuyauterie fragile.

– Tu dois me révéler !

Il avait toujours parlé fort. Maintenant, il hurlait.

– Je t'ordonne, tu m'entends ? Je suis le ministre. Tu me dois la révélation. Je vais... Je vais... Je vais te faire surveiller.

Si j'étais mauvais griot, contaminé par la grandiloquence de mes confrères, je dirais que la montagne de sa colère avait accouché d'une musaraigne. Mais je m'en tiens à mon habituelle pudeur narrative en qualifiant juste de ridicule l'attitude de notre parent haut placé.

La tête haute, nous quittâmes le bureau, sans un regard pour les deux secrétaires qui nous rendirent aisément notre mépris : elles comparaient en gloussant la teinte canari de leurs ongles.

*

* *

Les deux Français étaient revenus, ceux qui voulaient avoir avec ma grand-mère cette fameuse « conversation discrète ». Toujours aussi propres et les manches de leurs chemises toujours aussi courtes.

– Bonjour.

– Bonjour.

Avec des militaires, Mme Bâ devient militaire, non sans une délectation profonde. On ne se rêve pas Jeanne d’Arc sans avoir l’âme soldate.

Mais quand les deux voulurent m’éjecter, elle se rebiffa.

– Vous comprendrez, madame, que ce qui va suivre est hautement confidentiel.

– Et alors ?

– Votre secrétaire, aussi charmant soit-il...

– Dans « secrétaire », il y a « secret ». Il les garde tous. Bon. Ne perdons ni votre temps ni le mien. Je vous écoute.

– Justement...

Les Manches Courtes nous demandèrent d’éloigner tous les enfants qui avaient accouru vers eux. Le vide fait, non sans mal, ils vérifièrent que personne ne pouvait les entendre et commencèrent d’expliquer que des sources dignes de foi, sur lesquelles ils ne pouvaient en dire plus, leur avaient indiqué Mme Bâ comme étant une personne à la fois patriote, digne de confiance et douée d’exceptionnelles capacités auditives.

– Le péril djihadiste gagne chaque jour en intensité.

– Ces fous de Dieu, par ailleurs gangsters et trafiquants, menacent le Mali tout autant que la France.

– Dès lors une union sacrée s’impose entre toutes les parties prenantes.

Mme Bâ les interrompit.

– Si vous alliez droit au but ?

Les Manches Courtes avaient une drôle de manière de s'exprimer. L'un parlait, puis s'arrêtait net, comme effrayé par les informations qu'il venait de fournir. Et l'autre reprenait au vol. Pour s'interrompre net à son tour.

– Nous ne sommes pas autorisés à vous communiquer l'endroit où se trouvent nos installations... Apprenez qu'elles sont puissantes et intègrent... malgré les restrictions budgétaires... les dernières avancées de la technologie française... et internationale...

– J'en suis heureuse pour vous.

– Nous ne sommes pas non plus habilités à vous révéler quelles sont ces technologies... Sachez seulement qu'elles font appel à la science des ondes... et à l'électronique... donc à la numérisation.

– Messieurs, si vous ne pressez pas l'allure, les djihadistes seront à Bamako avant que vous ayez achevé votre introduction.

– Bravo, madame... Quelle franchise !... Quelle énergie... C'est bien ce qu'on nous avait dit de vous... Sans compter votre acuité auditive... malgré votre âge... si nous pouvons nous permettre... En un mot comme en cent... Puisque, vous avez raison, le temps presse... Nous avons besoin de vous... Qui sommes-nous ? Vous avez deviné... On nous appelle les Grandes Oreilles... Des collègues auditifs à vous... en quelque sorte... et en toute modestie.

La suite de l'entretien, je ne l'ai pas suivie. Mme Bâ me l'a racontée le soir venu. Voyant la tournure géopolitique que prenait la matinée, je m'étais éclipsé pour mitonner, mine de rien et téléphone portable aidant (qu'il soit remercié !), un bon petit rendez-vous à objectif ouvertement sexuel.

Lectrice, lecteur. Vous avez remarqué comme je parle peu de ma vie privée, bien conscient de son insignifiance comparée à l'importance historique des événements que nous vivons. Si je révèle ainsi, en passant, qu'Ismaël s'envoie en l'air chaque fois qu'il le peut, ou plutôt chaque fois qu'il parvient à échapper à l'emprise grand-maternelle, c'est juste pour vous rassurer sur ma normalité. D'un corps apaisé (quoique trop rarement) ne peut venir qu'un récit honnête. Alors que, de l'aigreur d'un homme frustré, on peut tout redouter. Apprenez que, durant notre séjour bamakiesque, la quantité de mes conquêtes atteignit le nombre honorable de huit et ont pour prénoms Awa, Aïssa, Rokia, une autre Awa, et Jennifer (ambassade américaine), Birgit (agence de coopération suédoise), Marie-Claude (expatriée Orange), Jude (journaliste BBC).

Ces occupations délicieuses mais subalternes avouées, retournons aux affaires du monde, c'est-à-dire à celles de ma grand-mère.

– D'où reviens-tu ? Encore à perdre ton temps,

j'imagine...

Elle était trop fière de la proposition qu'elle venait de recevoir pour s'intéresser longtemps à mes frasques.

– Tu sais d'où venaient ces deux Français à manches courtes ?

– Je devine.

– Du renseignement français. Tu te rends compte, Ismaël ? **LE RENSEIGNEMENT FRANÇAIS !**

Elle avait chuchoté si fort que tout le monde dans la concession avait dû l'entendre.

– Je me rends compte.

Et j'ajoutai la phrase qui, sans nul doute, aurait dû me coûter ma place :

– Pardon mais à quoi une femme plus toute jeune peut-elle leur être utile ?

– Impudent !

Elle se leva, furieuse, et partit ruminer dans sa chambre cette question qui, régulièrement, revenait la tarauder : par qui remplacer Ismaël ? Comme, après deux heures de rageuse réflexion, elle ne dut trouver aucun candidat aussi disponible que son petit-fils en même temps qu'aussi peu coûteux, elle se résigna. Ressortit. S'assit sous le caïlcédrat, lieu des conversations solennelles, et m'invita près d'elle.

– Ismaël, les voix que j'entends ne se sont pas trompées. Leurs prédictions se réalisent. Il est donc normal que la France fasse appel à moi.

Après m'être émerveillé, comme il se devait, je la priai

de préciser.

- Impossible. Secret-défense.
- Même à ton petit-fils et griot ?
- Sûrement pas à un griot. Pour qu'il divulgue au monde entier des secrets stratégiques ?

Je connaissais ma grand-mère. Je n'avais qu'à jouer la résignation (« Je comprends très bien, bien sûr, tu as raison de te taire. N'en parlons plus. ») et me plonger dans un livre (histoire de piquer sa jalousie : « Que peut-il exister de plus intéressant sur Terre que ce que moi, Mme Bâ, je n'ai pas le droit de raconter ? »). Je n'eus pas à patienter longtemps.

Cinq minutes plus tard, je l'entendis chuchoter.

- Si tu me jures...
- Sur qui ou sur quoi veux-tu que je jure ?
- Sur la tête de la personne que tu aimes le plus au monde.
- Donc sur la tienne.

Elle accepta cet hommage sans sourire et comme s'il était naturel.

- Si tu me jures sur ma tête de garder le secret...
- Je le jure.
- Ils ont des bases partout, tu n'imagines pas, Ismaël ! À commencer par le Gabon et Djibouti. Oh, je ne devrais jamais te raconter tout ça ! Ils ont aussi des bateaux, tu te rends compte, Ismaël ?, bourrés de radars. Tu vois comme je te fais confiance ?

Puis elle passa au contenu de LA proposition.

Grâce aux instruments dont il disposait, d'une sensibilité extrême, le Renseignement était à même de suivre toutes les conversations téléphoniques échangées dans la sous-région.

– Voilà comme ils m'ont parlé, Ismaël. Étant donné leur importance, je me rappelle chacun de leurs mots : « Vous êtes si bavards, vous, les Africains. Comment voulez-vous que nous nous y retrouvions dans cette mangrove de mots ? Peut-être pourriez-vous nous aider, madame Bâ ? Nos techniciens avouent leur jalousie : pour trier parmi les sons, ils ne peuvent rivaliser avec la capacité de certaines oreilles naturelles. Par ailleurs, nous ne disposons pas d'assez d'avions pour surveiller en permanence les mouvements de nos ennemis. Nos plus hautes autorités ont peut-être légèrement trop dépensé pour les Rafale et pas assez pour les drones. Mais qui sommes-nous pour juger ? Bref, quand la vue fait défaut, on doit avoir recours à l'audition... En un mot, madame Bâ, acceptez-vous, à titre officieux et bien sûr gratuit, notre budget étant ce qu'il est, d'apporter votre concours au Renseignement français ? »

– Te rends-tu compte, Ismaël ?

En conteuse expérimentée, elle laissa passer un long moment, pour que l'auditeur prenne conscience de la nouvelle géante qu'il venait d'apprendre.

Elle souriait, mi-hautaine (puisqu'elle avait désormais rejoint ceux qui Savent, le Cœur de la connaissance), mi-attendrie (puisque son petit-fils demeurerait au rez-de-chaussée, parmi le commun des non-initiés).

– Il va sans dire que cette mission ne durera que le

temps de chasser les bandits. Après, je redeviens cent pour cent malienne.

– Et quand dois-tu commencer ?

– Mais j’ai déjà commencé. Tu m’excuseras : je dois me concentrer.

De la main, elle m’ordonna de nous écarter.

– Plus loin encore, merci. Ismaël, je te prie de faire respecter mon espace.

Après quelques essais, elle installa sa chaise de telle sorte que son oreille droite fût braquée vers le Nord-Est.

– Tu es certain, Ismaël, que c’est la bonne direction pour Gao et Kidal ? Merci. Maintenant, laissez-moi tous et faites silence. Je veille pour vous.

Nos petits réfugiés avaient tout deviné. Ils la regardaient, tétanisés de respect et d’émotion.

– C’est vrai qu’elle écoute chez nous ?

– Tu crois qu’elle a des oreilles assez puissantes ? Regarde, elles ne sont pourtant pas plus grandes que les miennes.

– Et papa, qui est resté là-bas, tu crois qu’elle pourrait entendre de ses nouvelles ?

– Ismaël, puisque tu as renoué avec la drogue...

Comment l'avait-elle appris ? Par ses contacts avec le Renseignement ?

Il est vrai que ma rencontre n'avait rien eu de discret, même si ses principaux témoins, les défunts, savent généralement tenir leurs langues.

J'étais arrivé le premier au cimetière de Niaréla, lieu de notre rendez-vous, pour être plus précis devant le carré des Martyrs de la Révolution.

Tiecouro n'a pas tardé, mon vieux camarade du temps du deal à Villiers. À l'évidence, il avait prospéré : beau costume de lin blanc, vraie Breitling au poignet gauche et deux amis des oiseaux comme gardes du corps, ils n'arrêtaient pas de tourner la tête en tous sens, sans doute pour ne rien perdre du jeu des vautours, corneilles et autres tisserins, très amateurs, on ne sait pourquoi, de ce spectacle de sépultures.

Nous nous sommes tombé dans les bras. Sa main droite me tapotait partout. Cette marque étrange d'affection m'a un instant étonné avant que je comprenne son objectif : vérifier que je ne portais pas d'arme. Sans doute une habitude dans ce milieu que

j'avais connu et où il semblait avoir trouvé plus que sa place.

Nous nous sommes assis sur le corps d'un cher disparu.

ICI REPOSE
dans la plénitude de l'amour
El Hadji Fousseini Diarra
celui qui a tant aimé
le Stade malien de Bamako
DORS EN PAIX
Président-fondateur

Et pendant une bonne heure, les souvenirs ne nous ont plus lâchés.

– Tu te rappelles, sur le parking, la vieille BMW sans roues ?

– Personne n'aurait trouvé mieux pour guetter le client !

– Et cette pauvre cité Cerisaie ! Quel nom charmant de mensonge pour ces deux barres pourries !

– Et comment on appelait les voitures de condés déjà ? Ah oui, boîtes de six ! Comme les nuggets.

– Et la fois où Will, le patron, a failli nous virer. Tu te souviens comme il criait : « Vous n'avez pas la tête au business ! Vous buvez trop de 8.6 ! Petits cons, dernier avertissement ! J'en ai cinquante mieux que vous

derrière. Ils attendent votre place. »

Mille excuses, El Hadji Fousseini et tous les autres défunts ! C'était si doux d'évoquer le bon vieux temps. On riait peut-être un peu trop pour l'endroit. On aurait dû montrer plus de respect pour le repos éternel.

– À propos, comment va ta grand-mère ?

– Nickel !

– Oh, ta terreur quand elle a fini par te retrouver !
« Cache-moi, c'est elle ! – Qui, elle ? – Mme Bâ ! – Et alors ? – Si elle me chope, je suis mort. » J'en pleure encore de rire. Et alors, tu es mort ?

– En tout cas, son esclave.

– Tu fais quoi ?

– Je la raconte.

– Passionnant ! Ça paie au moins ?

– Devine.

– Mon pauvre Ismaël.

Il est vrai qu'il avait tout prévu et s'était préparé en conséquence. J'entends encore ses tirades, du temps que nous passions nos nuits dans notre vieille BM-poste de guet.

« Le paradis, la richesse, les voitures et les filles nous tendent les bras, Michel. Car l'Afrique va devenir le cœur de la drogue, oui, le cœur, petit Michel, réfléchis un peu, l'herbe et le hasch, c'est trop petit, on ne gagne pas assez. L'héroïne, pour l'instant, c'est l'Asie. On la lui laisse. Nous, notre avenir, c'est la cocaïne. Qui produit ?

L'Amérique latine. Qui consomme ? L'Europe. Qui Dieu – que Son nom éternel soit sanctifié – a-t-Il placé entre les deux ? Notre Afrique.

» Voilà où il faut être. Toujours dans tes regrets, Michel, depuis que le foot est fini pour toi ? Tu ne regardes pas le monde. Qui fait fortune ? Les grossistes. Jamais les détaillants ni les producteurs. Autrefois, c'était une malédiction d'avoir la peau noire. Aujourd'hui, c'est ta chance ! Tu veux rester toute ta vie dans une voiture sans roues ? »

– Tu te rappelles quand tu t'es mis à la logistique ?

– Tu le croiras ou pas, j'ai eu mon bac pro gestion des transports. Je me souviens encore d'un exercice :

Vous travaillez dans l'entreprise de transport Geodis, opérateur global de la chaîne logistique, présent dans cent vingt pays. Elle dispose de plusieurs entrepôts en France ainsi que d'une flotte importante de véhicules.

L'un de ses plus gros clients, la société de biscuits Petit beurre, fabrique ses produits en Bretagne et dans certains pays de l'Est. Elle distribue dans toutes les enseignes de la grande distribution jusqu'aux petites supérettes de village. Pour visualiser le schéma du circuit des marchandises, consultez le document n° 1...

– Et l'espagnol ?

– Ça, c'est mon meilleur investissement, plus utile encore que la logistique. La coke pour l'Europe ne passe presque plus par Miami ou New York. Bonjour, le circuit

Sud. Pérou, Colombie, Brésil, Afrique, Europe. L'ami des producteurs devient le roi du monde. Et depuis Christophe Colomb, quelle langue il parle, d'après toi, le producteur ?

– Buenos días, quisiera enviar este paquete por vía aérea a La Habana.

– ¿ Certificado ?

– Sí, claro, porque si no, seguro que no llega.

– ¿ Pero acaso cree que nos vamos a quedar con él ?

– No, pero quiero estar bien seguro.

– Bueno, de acuerdo. Rellene este impreso, por favor.

Notre bonheur des retrouvailles devenait si bruyant qu'il a fini par inquiéter les deux gardes du corps, les amis des oiseaux. Ils se sont approchés, la mine farouche.

– Tout va bien, monsieur ?

D'un revers de la main, Tiecouro les a congédiés.

Après, il n'a plus parlé que de lui. Je veux dire de sa réussite. Et son cellulaire n'arrêtait pas de sonner. Rien n'est plus mauvais pour l'amitié que les sonneries de cellulaire.

Il s'est levé, m'a embrassé.

– Tu as toujours ta place près de moi, mon Michel, je veux dire Ismaël. Un jour ou l'autre, quand tu n'en pourras plus de raconter...

– Pardon, une dernière question.

– Je t'en prie.

– La coke, tu en prends ?

– Imbécile. Dans la drogue, l’excitant, c’est le trafic. Rien de plus morne que la consommation.

Et il s’en est allé, royal dans son lin blanc, bien gardé par ses ornithologues.

*
* *

– Allez, Ismaël, prépare-toi. Aujourd’hui, puisque tu as renoué avec la drogue, nous montons au palais du président Touré.

– Mais tu sais bien qu’il a été chassé.

– C’est mon ami ! Je veux en avoir le cœur net.

Depuis notre retour à Bamako, elle n’arrêtait pas de me parler de son ATT, Amadou Toumani Touré.

Elle l’avait connu à l’école normale secondaire de Badalabougou, quand il se préparait à devenir instituteur avant de choisir finalement la carrière des armes. Elle l’avait, comme tout le monde, applaudi quand, en 1991, il avait chassé le dictateur Moussa Traoré. Elle l’avait admiré lorsque, sa bonne action faite, il s’en était retourné tranquillement dans sa caserne.

– Avant de se faire élire président, mais onze ans plus tard, Ismaël, et tout ce qu’il y a de plus démocratiquement ! Ce soldat n’est pas comme les autres, Ismaël, normal, il a gardé son âme d’instit et je t’interdis – tu m’entends ? –, je t’interdis de prêter attention aux accusations qui courent la ville à son propos...

– Quelles accusations ?

– Tu le sais bien, petit hypocrite, corruption de l'entourage, trafics et complaisance avec Aqmi. Pure malveillance, Ismaël, n'oublie pas l'institut, le collègue qu'il a toujours été.

*
* *

Comme vous savez, Mme Bâ n'est plus jeune.

Comme vous savez, Mme Bâ n'est pas légère.

Et pourtant, je peinais pour suivre son rythme. On aurait dit qu'un bon génie l'avait soudain libérée de son âge et de ses kilos. Elle ne marchait pas, elle volait presque, poussée par une force que je connais bien : la curiosité.

Je déclarai forfait lors de notre traversée, au pas de course, du jardin botanique. J'y aurais volontiers pris un peu de fraîcheur. Mais ce jour-là, les plantes n'intéressaient pas ma patronne. Je m'effondrai sur un banc et déclarai dans un souffle que je la laissais continuer seule. L'alliance de la chaleur bamakoise (41 °C) et de l'énergie grand-maternelle (inépuisable) m'avait tué.

Devant cette pauvre loque (moi), Mme Bâ allait, venait, tel un joggeur attendant pour continuer sa course que le flot des voitures s'arrête.

– Quelle misérable jeunesse ! Aucune endurance. Décidément, nous vous avons élevés dans trop de coton.

Avec les forces qui me restaient, j'évoquai la possibilité d'arrêter un taxi.

– Pas question ! On a beau baisser les vitres, on ne peut rien sentir de neuf : ils puent trop la sueur des passagers précédents.

À ma stupéfaction, c'est elle, Mme Bâ, la vieille dame, qui proposa de trouver une moto.

– J'ai un cousin pas loin. Je suis sûre qu'un de ses fils nous en prêtera une. Tu sais conduire, au moins ?

J'aurais juré n'importe quoi pour éviter de faire ne serait-ce qu'un seul autre pas. Et à Villiers, j'avais acquis une grande agilité. De même que les Toyota sont les meilleurs alliés des bandits du Sahara, de même, dans les quartiers, il n'y a pas de deal possible sans l'affectueux soutien des deux-roues.

Une fois juchée, non sans mal, à califourchon derrière moi, Mme Bâ trouva vite son équilibre. Je n'eus même pas à lui expliquer les principes de base, l'inclinaison dans les virages, la souplesse des jambes pour absorber les secousses. Elle avait dans le sang l'usage de tous les moyens de locomotion, dont celui-ci.

Je pus forcer l'allure.

*

* *

– Pourquoi m'arrêtes-tu ?

– Parce que tu n'as pas de casque !

– Mais personne n'a de casque, regarde !

Et, d'un geste large, Mme Bâ montra le flot des têtes nues qui passaient avenue de la République.

– C'est moi qui décide. Et je vais te prendre comme exemple de comportement d'incivilité ! En plus, tu débordes !

– Comment ça, je déborde ?

– Tu t'es vue ? Tu es bien trop large des fesses pour monter sur un deux-roues. Tu dois payer la taxe.

– Quelle taxe ?

– La taxe d'occupation exagérée de la chaussée publique.

– Elle vient d'où, celle-là ? Du fond de ton crâne ?

– Ne me parle pas comme ça ou tu vas connaître le commissariat.

– Tu sais qui je suis ?

Jusqu'alors, je m'étais tenu coi. Pour mieux apprécier. Rien n'est plus réjouissant à entendre que les fonctionnaires de mon pays, notamment les policiers tentant de justifier leurs extorsions de fonds. Il faudrait que, chaque année, un prix récompense l'argumentation la plus imaginative, la plus surprenante, la plus logique, la plus imparable. Hélas, le moment était venu où je me devais d'intervenir. Nous étions en mission secrète. Pas question que remonte jusqu'au ministre de l'Intérieur l'information selon laquelle Mme Bâ, à cheval sur une moto chinoise, arpentait Bamako pour y repérer les parfums suspects.

D'un murmure sans appel, j'ordonnai à ma patronne de cesser la discussion tandis que je glissai dans la

main du sergent deux billets, lesquels déclenchèrent immédiatement un demi-mètre plus haut, sur le visage du bénéficiaire, par un mécanisme physiologique dont il faudrait un jour prendre le temps de décrire scientifiquement le fonctionnement, un grand sourire d'enfant, assorti d'un commentaire désarmant :

- Avec le mariage de ma fille, j'ai des frais.
- Tu lui présenteras nos compliments.
- Si tu mets une cravate, je t'invite !
- Quel dommage ! Nous partons ce soir pour l'Amérique.

Et, d'un mouvement brutal du poignet droit, je projetai en avant notre moto, coupant ainsi cette conversation sympathique. Mais de nouvelles aventures avec la corruption nous attendaient, d'une tout autre ampleur.

Comme nous longions les ruines de l'ancien zoo, je ralentis. Je croyais pouvoir m'offrir une petite récréation. Me restaient de l'enfance certains souvenirs de visites que j'avais adorées. Hélas, les cages, éventrées, étaient vides. Les fauves les plus répugnants avaient dû mourir de faim, les hyènes par exemple. Les autres avaient fini en ragoût. Mme Bâ me frappa fort le dos, et me hurla dans l'oreille que nous n'étions pas des touristes.

Vous connaissez Bamako.

Deux hauteurs veillent sur elle.

À droite, le point G, la colline de l'Espoir, car les

colonisateurs, dans leur sagesse géographique, y ont construit l'hôpital pour qu'il échappe aux moustiques du fleuve et profite de la brise dominante.

À gauche, le point F, la colline du Pouvoir, défendue par de nombreux militaires car y réside le président. C'est vers lui que nous nous dirigeons.

Comme je l'avais prévu, et annoncé dix fois, en pure perte, à ma passagère, nous fûmes arrêtés au premier contrôle. Ou plutôt nous aurions dû l'être et, plus ou moins aimablement, renvoyés à notre foyer. Au lieu de quoi, la barrière, par miracle, se leva, et nous passâmes, salués.

Quels ordres avaient été donnés et par qui ?

Quel pacte ma patronne avait-elle signé, avec quelles autorités ?

Quel pouvoir magique détenait-elle, cadeau de quel marabout ?

Toujours curieux, je voulus comprendre ce signe divin.

– Tu as prévenu ? Le plus haut niveau nous attend ?

Mme Bâ haussa les épaules, comme le confirma le rétroviseur. Décidément, je n'avais pas mesuré l'importance de ma grand-mère. Qui aurait osé lui faire obstacle ? Qui aurait refusé l'honneur de la recevoir ? Nous étions arrivés à destination. Le temps d'appuyer sur sa béquille la moto chinoise, un parachutiste s'approchait qui nous conduisit au PI, en toutes lettres : le président intérimaire.

Il tendit la main à Mme Bâ mais ne sembla pas remarquer ma présence. Cet oubli, au lieu de me

blessé, m'emplit de fierté professionnelle. Une nouvelle preuve m'était apportée que je progressais dans mon métier. Un bon chroniqueur doit se faire oublier. Les meilleurs d'entre eux, tel l'auteur de la Bible, disparaissent corps et biens.

Pendant ce temps, l'Intérimaire donnait ses ordres à une armée de valets :

– Ouvrez toutes les portes du Palais à cette dame ! Tous les coffres, tous les placards, soulevez les tapis, au besoin renversez les tiroirs. Je veux, tu m'entends, que rien ne te soit fermé, madame Bâ ! Amoureux comme toi de la vérité, je veux qu'elle éclate ! J'ai convoqué la presse à dix-sept heures. Tu lui communiqueras en direct le résultat de ton enquête. Je te quitte, j'ai à faire. Et loin de moi l'idée vicieuse de restreindre ta curiosité en demeurant dans tes pattes.

C'est alors que, soudain, je recommençai à exister.

– Monsieur le Président, dit Mme Bâ, j'oubliais ! Je vous présente mon petit-fils. Comme beaucoup de jeunes, hélas, il a connu la délinquance. Mais sa nature étant bonne, il est vite rentré dans le droit chemin. Non sans garder de cette période une compétence qui va bien nous servir.

J'ai deviné enfin, bête comme je suis, ce qu'attendait de moi Mme Bâ.

La Perquisition commença.

Des peintres s'affairaient, et des menuisiers, des tapissiers, mais il restait encore de nombreuses traces

de l'agression dont l'Intérimaire avait été victime. Tout en nous faisant les honneurs du Palais, le vice-chambellan, comme il s'était lui-même désigné, nous rappelait cet « épisode indigne d'un grand pays comme le nôtre ».

– Le 21 mai dernier, une foule de jeunes en colère est montée vers notre point F. Il devait flotter dans l'air de ce jour-là un vent de folie. Qui l'a fomentée, d'après vous ? Et qui a donné l'ordre aux militaires de ne pas protéger la colline du Pouvoir ? Les jeunes sont entrés dans le Palais avec leur colère et ils ont cassé. Ils ont blessé. Ils voulaient tuer. Et les gardes ? Au lieu de protéger, ils ont regardé.

Ces souvenirs lui causaient encore de terribles tremblements des lèvres et des mains.

– Et toi ?

– Moi, je m'étais bien caché. Je ne vous dirai pas où. Au cas où ça recommencerait. C'est pour ça que je peux raconter. Je te donne un conseil, puisque tu écris des choses dans ton carnet : à la moindre alerte, dissimule-toi. Ta mission, c'est le récit. Pas la bataille...

Mme Bâ n'avait prêté aucune attention à cette histoire d'agression. Et moins encore à mes derniers échanges avec le vice-chambellan sur la morale particulière des griots, cette justification, qui m'allait fort bien, de la couardise.

Elle me prit par le bras et me chuchota dans l'oreille :

– À toi d'agir !

– Que veux-tu dire ?

- À ton nez de mener l'enquête.
- Que vient faire mon nez là-dedans ?

– Un dealer, même repenté, a l'odorat sensible. Mieux qu'un chien spécialisé, il sait reconnaître partout la présence de drogue. Je veux que ton nez réponde à deux questions : le Palais a-t-il servi d'entrepôt à des substances illicites ? Et peut-on maintenant le considérer comme propre ?

Si les architectures du pouvoir vous intéressent, Ismaël peut vous dessiner le plan du palais présidentiel Koulouba. Quoiqu'au pas de course, j'ai, deux heures durant, parcouru toutes ses pièces et « humé » beaucoup de ses recoins. Toujours sur mes talons, prouvant une fois de plus son endurance hors du commun et son obstination malade, Mme Bâ m'assourdissait d'interrogations, indéfiniment répétées : « Alors, que dit ton nez ? Il a gardé sa sensibilité, au moins ? »

Le vice-chambellan avait depuis longtemps disparu, épuisé par cette agitation inhabituelle dans les palais. Soudain nous le vîmes réapparaître, tout bouleversé.

– Enfin, je vous retrouve ! la presse entière vous attend. Ils sont tous venus, La Nouvelle Patrie, L'Essor, L'Inter de Bamako, Info-Matin, Bamako Hebdo, l'Aurore, Le Prétoire, Le 26 Mars...

Comment désespérer d'un pays dont les journaux ont de si beaux titres ?

Les journalistes n'ont plus de carnets aujourd'hui, ni de stylos Bic. Ils pointent vers vous ces petites boîtes de

plastique qui, au lieu de faire sagement et modestement leur métier de téléphones, vous photographient, vous filment, vous enregistrent et vous envoient instantanément via Internet aux quatre coins de la planète.

Face à cette muraille clignotante de la modernité, Mme Bâ sourit, tranquille et assurée, comme si, toute sa vie, elle avait affronté les médias.

Les questions fusèrent.

– Madame Bâ, nous avons confiance en toi. Qu’as-tu trouvé au point F ?

– Vous a-t-on ouvert toutes les portes ?

– Peux-tu affirmer la propreté du Palais ?

Elle leva la main, à la manière des saints quand ils veulent calmer une tempête. Et, miracle, elle obtint que le silence se fît.

– Chers amis, le temps m’a manqué pour mener une véritable enquête. Mais il ressort de mes perceptions que des substances illicites ont bien transité dans certaines des pièces qu’il m’a été donné de visiter.

– Et alors ? Et alors ?

– Il n’est pas dans mon pouvoir de savoir si, à l’avenir, de mêmes substances y reviendront.

– Mais pour l’instant ?

– Notre palais présidentiel est redevenu conforme aux normes internationales.

– S’il te plaît, sois plus précise, madame Bâ.

– Au jour d’aujourd’hui, la drogue ne transite plus par

Koulouba.

Les flashes des cellulaires crépitèrent. Des applaudissements éclatèrent accompagnés d'acclamations. « Vive le Mali ! Vive la Nation ! Vive la Transition ! »

Un esprit soupçonneux tel que le mien aurait volontiers qualifié de forcé cet optimisme. Mais nous avions tellement manqué d'espérance, ces dernières semaines !

Je fis taire cette voix acide et l'enfouis en moi (à un endroit où je savais pouvoir la retrouver facilement) avant de me mêler à l'enthousiasme général.

– Vive le Mali ! Vive la fin de l'Intérim ! Vive les élections prochaines ! Vive la propreté et la légitimité retrouvées ! Vive le point F !

Vous avez noté que, pas une seule fois, Mme Bâ n'avait jugé bon de mentionner l'apport de son petit-fils.

J'avais vu arriver, aussi discret que possible, ce qui n'était pas dans sa nature, le ministre-neveu. À l'évidence, il craignait le pire, une déclaration meurtrière. Son visage se détendit au fur et à mesure que s'éloignait la perspective d'un scandale. À peine le signal de fin donné par l'Intérimaire, il se précipita sur sa tante pour saluer sa maîtrise des relations avec les médias, et son sens, dont il n'avait jamais, au fond, douté, de la patrie et de la responsabilité nationale.

Le regard qu'elle lui lança aurait dû l'avertir, premièrement que ce round d'ouverture ne comptait

pas, deuxièmement que cette remise à neuf du Palais ne trompait personne et surtout pas Mme Bâ, troisièmement que, en conséquence principale, son enquête ne faisait que commencer, qu'elle serait implacable, et que, en conséquence annexe, il devrait lui, tout ministre qu'il était, s'interroger sur ses liens avec le Trafic. Était-il aussi propre que le Palais ?

Mais comme chacun sait, le pouvoir rend aveugle et bête. Il enferme dans la gangue incassable du contentement de soi. Le ministre-neveu fut le premier de ceux qui applaudirent, et le plus bruyant, et il se précipita pour faire sa cour à l'Intérimaire :

– Si Votre Excellence ne le savait pas, je me permets de porter à votre connaissance que cette femme admirable est la sœur de mon père.

Plus tard, nous avons retrouvé notre moto chinoise. La journée n'était pas finie pour Mme Bâ. Elle m'indiqua une destination qui me fit trembler.

Ma deuxième et sans doute ultime visite au camp de Kati ne dura pas davantage que la précédente et les barrières s'ouvrirent aussi facilement. Mme Bâ n'eut qu'à dire son nom.

– Aujourd'hui, les grandes dames circulent à moto, vraiment ?

Elle demanda où se trouvait le capitaine.

– Quel capitaine ? Maintenant, nous sommes tous

capitaines.

– Le capitaine Ouaga. Il est ici ?

– Il est ici.

On nous indiqua le baraquement de l'état-major. Tous ces braves capitaines prenaient le frais sur une terrasse. Mme Bâ s'avança vers celui du centre.

– C'est toi, Ibrahim Joseph Ouaga ?

– Je le revendique.

– Tu es le chef véritable des armées ?

– Ha, ha, il paraît.

– Alors pourquoi je te trouve là ?

– Que veux-tu dire ?

– Notre armée se bat au Nord, il me semble. En ce cas, puisque tu es son chef, pourquoi n'es-tu pas à sa tête ?

Suite à cette admonestation, le capitaine Ibrahim Joseph Ouaga demeura bouche largement bée je ne sais combien de temps. Car, profitant de la stupéfaction générale, mais sans nous précipiter, gardant notre dignité, notre solennité, nous avons rejoint notre deux-roues.

Oh, la gaieté de Mme Bâ, ce soir-là, de retour dans notre concession, sa joie de petite fille ravie du bon coup qu'elle venait de jouer.

– Cette phrase-là, je l'avais trop sur le cœur.

La famille applaudit. Puis quelqu'un remarqua, non sans bon sens, que notre séjour à Bamako devenait de plus en plus périlleux. Il fallait songer à fuir.

– Fuir ? se récria ma grand-mère. Mme Bâ n'est pas de la race des capitaines de pacotille ! Quand les ennemis de la patrie s'avancent, elle se porte à leur rencontre et jette toutes ses forces dans la bataille.

– Que veux-tu dire ?

– Ismaël et moi, nous partons pour le Nord.

C'est à partir de ce moment-là que s'accéléchèrent les mystérieux préparatifs.

– Où t'en vas-tu, madame Bâ, de si bon matin ?

– Monsieur Ismaël ! T'ai-je demandé pour quel prénom, quelle grosseur de seins et quelle longueur de jambes, tu m'as réveillée cette nuit à trois heures dix-sept ? Malgré tes efforts de discrétion, que je salue, la porte grinçante de notre concession t'a dénoncé. Tout cela pour te faire comprendre que, moi aussi, j'ai ma vie.

Je lui rétorquai :

1) que sa vie, désormais, m'appartenait aussi. Nous l'avions en copropriété puisqu'elle avait eu l'imprudence de me confier la mission de la raconter ;

2) que, dans l'hypothèse, dangereuse, où elle refuserait de me dire la vérité, je l'inventerais. À ses risques et périls. Elle croyait deviner de quoi j'étais capable en matière de mensonges. Je tenais à lui faire savoir que j'étais bien pire. Et qu'une fois inscrite dans ma chronique, plus personne, dans les siècles des siècles, ne pourrait rien changer à ma version des faits.

Cette menace la convainquit tout de suite de me révéler qu'elle se rendait au café Internet de la rue Titi Niaré puisque ce pauvre Ibrahim ne pouvait plus s'offrir la connexion.

– Et que vas-tu faire sur la Toile, communiquer ou chercher ?

– Ça, mon garçon, tu le sauras quand je reviendrai !

Et elle partit guillerette. Rajeunie car comploteuse.

*

* *

– Pour la batterie douze volts, j’ai choisi Power-Sonic Blue Solar. Et pour les panneaux solaires, le kit Nomade Aventure. Pour la glacière, j’hésite encore.

Telles furent, comme un os à ronger, les informations qu’elle me lança le soir, à son retour.

Je pense que vous partagerez ma perplexité : bien loin de l’éclaircir, ces renseignements techniques ajoutaient au mystère de ses projets.

Heureuses les personnalités protégées par des remparts solides !

Heureux celles et ceux qui ne se laissent jamais envahir par un visiteur indésirable.

Heureux celles et ceux qui ne sont qu'eux-mêmes et jamais plus.

Hélas, Mme Bâ est une poreuse. De temps à autre, quelqu'un s'immisce en elle et lui ronge la vie.

*
* *

Comment se débarrasser de Jeanne d'Arc ?

Ce trop grand personnage ne quittait plus la tête de Mme Bâ.

La famille s'inquiétait :

– Qu'a-t-elle, notre grand-mère, à marmonner tout le temps, à parler d'un roi Charles VII, d'un évêque Cauchon et d'une guerre de Cent Ans ? En quoi elles nous concernent, ces très vieilles histoires de France ?

La Jeanne s'était installée en patronne dans le crâne de Mme Bâ. Elle y prenait ses aises, intervenant sans

vergonne à toute heure du jour et de la nuit, alternant conseils et ricanements sur un ton de plus en plus insupportable, avec une morgue typiquement française.

– Tu sais ce qu'elle m'a dit la nuit dernière ?

– Qui donc ?

– Qui veux-tu ? Jeanne, bien sûr ! Écoute. « Qu'attends-tu, madame Bâ, pour aller libérer ton pays ? Crois-moi, les Anglais contre lesquels je luttais avaient une armée d'une force bien plus terrible que ces barbus illuminés. Allez, madame Bâ, serais-tu couarde, sous ton risible orgueil, vieille femme tétanisée par les risques de la bataille ? Mais qu'as-tu à perdre, madame Bâ ? Mourir ? Et alors ? Que vaut ta vie comparée à la légende d'un trépas glorieux. Prends exemple. Je fus brûlée, je n'avais que dix-neuf ans. Et depuis six siècles, on ne parle que de moi. » Alors, qu'en penses-tu ?

– Je pense que c'est elle, cette fausse pucelle qu'il faut chasser. Un squatteur, ça se met dehors !

– S'il te plaît, un peu de respect pour elle !

– Tu te rends compte que tu deviens la risée de Bamako ? Comment veux-tu qu'on prenne au sérieux quelqu'un qui dialogue avec le Moyen Âge français ?

Les jeunes partageaient mon exaspération :

– À qui parles-tu encore, grand-mère ?

– Quelqu'un que tu ne connais pas.

– Tu pourrais être aimable, quand même. Excuse-toi !

– Je m'excuse.

- Qui c'est, d'abord, ta Jeanne d'Arc ?
- Je vais vous raconter.
- Non, non, ça va nous ennuyer. On préfère Google. Tu viendras avec nous au café ?

C'est ainsi que, un beau jour de décembre 2012, une copieuse délégation de notre famille envahit les locaux exigus de la rue Titi Niaré.

À la stupéfaction générale, notre ancêtre fut accueillie comme une vieille habituée par Mahamadou, le gérant, mais surtout, appelez-le Steve.

– Quel nouveau bon vent vous amène, madame Bâ ? Toujours cette histoire de réfrigérateur portatif ? Ne vous inquiétez pas. Vous allez trouver. Rien n'échappe à la Toile. Je vous installe à votre place préférée ?

Et, d'une violente bourrade, il envoya promener le pauvre vieux qui jouait en ligne au poker (pauvre Mahomet, ennemi des jeux d'argent ! Ses pouvoirs de Prophète n'avaient pas été jusqu'à prévoir les puissances néfastes du Net).

Solennellement, Mme Bâ prit place sur la chaise bancale. Comme une pianiste de concert, elle releva ses manches. Tapota.

Et parut le nom de son envahisseuse.

On se bouscula pour voir, Jeanne d'Arc : 6 640 000 résultats. D'accord, Lady Gaga : 603 millions. « Mais essaie l'ancien président Touré pour voir : à peine plus, 7 730 000 résultats ! Et Modibo Keita, le créateur du pays : 311 000. Une misère. »

– Mais c'est une star, ton amie !

- Surtout pour une fille du Moyen Âge.
- Elle est née quand déjà ?
- 1412 !

Mme Bâ ressortit du café en triomphatrice.

- Pardon d'avoir douté de toi, grand-mère !
- Vive ta Jeanne d'Arc !
- Nous sommes fiers qu'elle t'ait choisie pour te conseiller.
- Et maintenant, le premier qui se moque de toi...
- ... y compris Ismaël...
- ... on le baffe !

Une femme s'est présentée à la concession.

– C'est ici qu'on écoute ?

La rumeur avait couru la ville que, chez nous, on prêtait attention aux récits du Nord. Alors de plus en plus nombreux venaient les gens en mal de récits tristes.

– Vous voulez sans doute parler à ma grand-mère Marguerite ?

– On m'a en effet indiqué ce prénom-là. On m'a conseillé ses oreilles, les plus sensibles de Bamako.

– Vous allez pouvoir en juger par vous-même. La voilà !

La femme nous a tendu la main.

– Bonjour ! Je préside l'Association des soldats maliens disparus.

Je lui ai avancé un siège.

La femme s'est assise puis penchée en avant, les coudes sur ses genoux et le menton sur ses paumes.

– J'avais un petit frère Gaoussaou un jeune homme sérieux qui n'arrivait pas à trouver un emploi ils sont si nombreux les jeunes et si rares les emplois je me désolais de le voir attendre une perspective qui n'arrivait

pas alors honte sur moi je m'entends encore lui dire si tu entrerais dans l'armée ?

Elle parlait doucement. Un flux continu sans respirer, sans ponctuation et aucun mot plus haut que l'autre.

– Même si vous venez de France il faut savoir que l'armée chez nous n'est pas faite pour nous défendre encore moins pour attaquer c'est le garage le refuge le salaire de ceux qui n'ont rien trouvé d'autre à faire Gaoussaou s'est présenté un adjudant lui a dit c'est trois cent mille francs CFA comment a-t-il demandé il faut payer pour entrer oui trois cent mille et où va l'argent l'argent remonte vers le sommet mon frère est revenu vers moi je lui ai donné l'argent il est entré dans l'armée après j'ai tout le temps payé pour son uniforme pour sa formation pour son premier galon et puis la guerre est arrivée une liste a été affichée contre la porte de la cantine elle donnait le nom de ceux qui avaient été désignés pour combattre les rebelles du Nord mais tous les jours des noms étaient barrés au feutre noir et bleu Gaoussaou a mené l'enquête les noms barrés appartenaient à ceux qui avaient des amis haut placés nous ne connaissions personne ayant l'altitude suffisante le nom de Gaoussaou est demeuré sur la liste et il est parti.

La présidente de l'association s'est redressée, elle a inspiré, une seule fois, et, ses poumons bien emplis d'air, elle a repris. Tous les vrais récits ne sont qu'un souffle.

– Nous avons fini par apprendre que dans la ville d'Aguelhok notre glorieuse armée avait dû reculer et que

nous avions à déplorer quelques pertes pourquoi employer le mot perte au lieu de mort et comment déplorer si l'on ne sait qui est mort car le silence était tombé personne ne répondait aux questions et même les questionneurs étaient menacés d'emprisonnement s'ils s'obstinaient à questionner et puis en avril seulement une autre liste est arrivée cette fois pas affichée sur la porte de la cantine mais publiée en page intérieure dans le journal Le Soleil et le nom de Gaoussaou était sur la liste c'est comme ça que j'ai appris ce que je savais déjà.

La présidente avait beau ne jamais hâter l'allure, poursuivre au même rythme plutôt lent, je peinais à la suivre. Et mes doigts, crispés sur le crayon, devenaient de plus en plus douloureux. Heureusement, un enfant vint nous déranger, avec un cerceau fait d'une roue de bicyclette.

– Tu joues quand avec moi, madame Bâ ? Tu m'avais promis...

Le temps de le renvoyer gentiment et pour moi de déplier mes phalanges, elle poursuivit :

– Je me suis rendue en groupe au camp militaire de Kati avec des veuves des frères des sœurs qui comme moi avaient lu le journal et nous avons demandé les corps et on nous a répondu en riant qu'on ne savait pas où ils étaient que les vautours et les hyènes les avaient mangés forcément ha ha ha et heureusement sinon l'odeur depuis le temps ha ha ha et on nous a chassés à coups de bâton alors je suis revenue seule et j'ai demandé un certificat au moins un certificat de décès un

sergent m'a dit c'est deux cent mille francs CFA pourquoi il faut payer pour les décès maintenant c'est le règlement m'a dit le sergent et il m'a posé la main sur l'épaule il m'a réconfortée tu sais Dembaya combien nous avons de généraux j'ai dit non il y a vingt ans ils étaient quatre maintenant quatre-vingt-huit ça mange un général plus qu'un sergent et plus que toi alors tu paies et j'ai payé.

– Mali, ô Mali ! Pauvre Mali..., soupira Mme Bâ.

– Malheureux, arrête !

Main droite figée en l'air, je me tenais devant le puits, d'autant plus ridicule que brandissant l'un de ces rasoirs bleus jetables dont on ne cesse de nous vanter les mérites – la première lame rebrousse le poil, la seconde le sectionne au plus près de la peau.

Je me retournai.

Mme Bâ me fusillait du regard.

– Tu t'es vu ?

Je répondis que, n'ayant guère de tendresse pour mon visage, je m'arrangeais pour procéder à ma toilette hors de portée des miroirs.

– Dans le Nord, qui est notre destination, nous n'aurons pas fait trois pas que tu seras arrêté.

– Ma nature mauvaise se voit donc tant que ça ?

– Avec ta peau nue, tu es l'incarnation même de l'infidèle.

Dans la rue parallèle à la nôtre, j'allai consulter notre imam le plus proche, oncle du concessionnaire de motocyclettes chinoises.

– Pourquoi le respect de Dieu chez les êtres humains se mesure-t-il à la longueur de leur barbe ?

Il me considéra sans aménité.

– Tu oses me le demander ? Évidemment, on ne peut pas se consacrer corps et âme au football et se préoccuper en même temps de religion... Sache que la barbe est wajib. Tu sais l'arabe, au moins, petit ignorant ? Wajib parce que Allah, qu'il soit célébré, a ainsi voulu les hommes pourvus de poils à cet endroit du corps, et que nul ne peut aller contre Sa Création. Wajib parce que Allah, qu'il soit salué, a décidé cette différence, parmi d'autres, entre les hommes et les femmes. Wajib parce que le Prophète, qu'Allah prie sur lui, a interdit aux musulmans d'imiter les mécréants qui vont souvent les joues et le menton nus...

– Arrête, arrête, j'ai compris.

– Puisque je te tiens, je continue. Un hadith, tu sais ce que c'est ? Non, bien sûr ! Quelle jachère que ton cerveau ! Un hadith est une communication du Prophète, qu'Allah prie sur lui et le salue, donc une règle. Selon le hadith, la barbe est obligatoire car elle fait partie de la beauté et de la plénitude de l'apparence masculine.

Ne souhaitant rien tant qu'atteindre à la beauté et à ma plénitude, je promis de laisser mes joues en friche. Y pousserai désormais la végétation qui le pourrait. Par souci de franchise, j'avertis néanmoins Mme Bâ qu'il ne fallait pas s'attendre à de la profusion. À cet endroit de mon corps, je n'étais encore qu'un enfant. Même si le

reste de ma géographie intime, je tiens à le préciser, s'était développée de manière très satisfaisante.

Depuis, chaque matin, sitôt avalé son Nescafé et sa tartine margarinée et confiturée (fraise et pomme), elle me prenait par le menton et me tirait vers la lumière en marmonnant des « On va voir » qui n'annonçaient rien de bon.

Comme on imagine, cette inspection ne passait pas inaperçue. C'était devenu le premier spectacle de la journée. La famille entière y assistait, ainsi que des voisins, de plus en plus nombreux.

Mme Bâ me tournait la tête ; d'un côté, en grondant (« Mais que se passe-t-il avec toi ? »), de l'autre côté, en vitupérant (« Pourquoi c'est sur moi que ça tombe ? »).

Ensuite, rituellement, elle s'adressait à la foule :

– Vous voyez quelque chose ?

La foule s'approchait de moi, sans vergogne, je voyais de gros yeux s'avancer vers mes joues, à les toucher. Et la foule répondait joyeusement avec cette méchanceté propre aux humains quand ils sont rassemblés, donc quand ils savent qu'ils ne risquent pas grand-chose :

– Rien ! Madame Bâ !

– Pas plus de poil que sur une pierre.

– Pourtant la barbe de son père faisait l'admiration de tous !

– Tu crois que c'est une maladie ?

Alors, avec dégoût, Mme Bâ me lâchait le menton et m'apostrophait :

– On verra demain. Mais si tu continues à refuser de devenir un adulte, je vais devoir changer d'accompagnant.

Et, avec la dignité d'une reine blessée, elle retraversait la cour et allait s'enfermer dans sa chambre ruminer sa fureur d'avoir engendré une fille qui avait engendré un fils (moi) incapable, malgré son âge avancé (vingt-quatre ans), de faire pousser sur sa peau plus de végétation qu'un duvet enfantin, autrefois peut-être charmant mais dans les circonstances présentes tout à fait désolant.

Ma chère parentèle avait trouvé un nouveau motif de moqueries :

– On dirait que Paris lui a dérégulé les glandes.

– Ou c'est la France qui l'a changé en mauvais musulman.

– En tout cas, les filles, c'est mauvais signe de sa vigueur !

Et bien d'autres plaisanteries de la même eau narquoise.

De cette paresse pileuse, quelques cousins tentèrent de profiter. Plus la situation du pays se dégradait, plus grandissait le prestige de Mme Bâ. Au moins dans notre quartier, on la voyait comme un recours. Devenir son secrétaire ne pouvait qu'apporter gloire et fortune. Ces chiens lui firent passer des lettres de candidature. Pour ma chance et pour leur honte, ces missives déclenchèrent le fou rire de l'institutrice qu'était demeurée ma grand-mère malgré sa retraite,

commencée dix ans plus tôt. Et elle sortit, les brandissant.

– Babacar et Hamadou, venez ici ! Avant d’oser me proposer vos services, apprenez d’abord l’orthographe, petits crétins ! « Dispeaunibilité » ne s’écrit pas ainsi. Et dans la phrase « Tes secrets ne quitterons pas la tombe de ma tête », d’une part dans la conjugaison du verbe « quitter », tu confonds les première et troisième personnes du pluriel, de l’autre, si ta tête est une tombe, à quoi veux-tu qu’elle me serve ?

– Ha, ha, s’esclaffa la foule.

Sous terre rentrèrent mes concurrents.

Il faut croire que leur déconfiture me causa une joie assez profonde pour bouleverser le fonctionnement de mon corps. Toujours est-il que, le lendemain, un début de barbe m’était poussé.

Ayant constaté le fait, Mme Bâ laissa échapper son contentement.

– Malgré tes innombrables défauts, Ismaël, je me suis habituée à toi.

Et, sous les acclamations de la foule, jamais avare de revirements et de reniements, comme toutes les foules, Mme Bâ me tendit une main de sœur d’armes.

– Ensemble, nous allons faire de grandes choses.

« Vive le Mali ! » fut la conclusion dix fois répétée de cette matinée glorieuse.

Par chance, durant les jours suivants, mes progrès se confirmèrent. Le bas de mon visage était maintenant dévoré par un inextricable fouillis noir, je n’avais rien à

envier aux plus pieux de nos prédicateurs.

Au milieu des islamistes, je ne déparerais pas. Avec l'aide de Jeanne d'Arc, ma patronne avait clarifié sa mission : dans un premier temps, libérer le désert de ces fous dangereux ; puis calmer le ventre des femmes pour que n'en sorte plus qu'un nombre raisonnable d'enfants.

Ce double projet ne pouvant être révélé, il nous fallait trouver une couverture pour notre voyage.

Maudits soient cet article, et son auteur, et le propriétaire du journal L'Essor, et l'imprimeur, et le fournisseur de l'encre, maudits soient-ils tous et chacun en particulier ! Sans eux, sans un seul de ces malfaisants, Mme Bâ n'aurait jamais trouvé la manière de gagner le Nord et vivrait peut-être une retraite bamakoise et méritée au sein de sa famille aimante.

Dès que j'ai lu les premières lignes, j'ai deviné la catastrophe. Alors j'ai fait à L'Essor une chasse impitoyable.

– Qu'as-tu contre lui ? me demandaient les enfants tandis qu'ils me voyaient ramasser tous les exemplaires que je pouvais trouver et les déchirer en tout petits morceaux.

– Il y a une nouvelle que tu n'aimes pas ?

– Comme tu as l'air en colère !

Je croyais vraiment avoir fait place nette.

Mais Dieu avait Son dessein pour Mme Bâ. Et quelle impudence, infime Ismaël, quantité ô combien négligeable, quelle vanité de vouloir s'opposer à la volonté divine. Depuis, j'ai longuement réfléchi à cette histoire de L'Essor car nos malheurs viennent de lui.

Étant donné mon ménage, soigneux, je le répète, le plus probable est qu'un courant d'air, œuvre du Très-Haut, a ramassé un Essor abandonné sur le trottoir de notre rue, l'a emporté dans un grand bruissement de papier, l'a envolé au-dessus de notre mur, et laissé retomber doucement, comme si de rien n'était, au milieu de notre cour, l'instant d'avant vide de toute ordure, j'y avais veillé, et notamment de journal appelant les grands-mères au suicide. Toujours est-il que Mme Bâ vit cet Essor, se pencha non sans mal, ses vertèbres L3-L4 la martyrisant toujours, reconstitua l'ordre des feuilles que le trajet dans les airs avait malmené, et commença de lire, s'assit pour continuer sur l'un des sièges en lanières de plastique jaune toujours disponibles sous le caïlcédrat.

Voilà, le mal était fait.

– Ismaël, Ismaël, tu as lu cet article ?

Bien sûr, je lui répondis par la négative. Alors que mes poches étaient pleines des confettis dudit article.

– Tu devrais. Il répond exactement aux questions que je me pose. Arrange-toi pour inviter le journaliste au déjeuner. Et aussi le responsable de l'organisation dont il parle, ECD, je crois.

Le Sud au secours du Nord

On dit partout – une opinion, hélas, fondée – que les rebelles islamistes nous menacent et attendent leur moment pour envahir le reste de notre sanctuaire, le territoire national.

Mais qui, dans les dispensaires, prend soin tant bien que mal des populations ?

Qui, dans les administrations dévastées, établit le minimum de papiers nécessaires à la vie quotidienne ?

Qui va réparer les canalisations d'eau, alors que tous les véhicules ont été volés, dès le premier jour, pour les soi-disant « besoins » de la soi-disant « révolution » ?

Qui, dans les écoles, accueille les enfants désemparés et menacés dans leur présent comme dans leur avenir par la sorcière de l'oisiveté ?

Qui, sinon des hommes et des femmes comme vous et moi, mais assez courageux pour monter vers le Nord martyrisé et se mettre au service de leurs frères et de leurs sœurs qui ont la malchance d'y avoir été pris en otages ?

Gloire à ces compatriotes !

Hommage aux meilleurs d'entre nous !

Nos militaires pourraient en prendre de la graine au lieu de se réfugier pour siroter tranquillement leur bière dans le camp de Kati tandis que leurs femmes font chauffer des cartes bleues dans les magasins de la ville...

Suivaient les noms et coordonnées des organisations « courageuses ». Dont l'ECD, l'École contre le Désert, qui avait, bien sûr et pour notre malheur, retenu l'attention de ma patronne.

L'École contre le Désert !

Comment une Mme Bâ, institutrice honoraire, aurait-elle pu résister à cet appel ?

*
* *

Avec ce déjeuner, je m'attendais au pire.

Le pire a passé toutes mes espérances.

Le journaliste, M. Baba Sékéné et la responsable de l'ONG, Mme Sangha, ont prononcé, sans aucun doute inspirés en ligne directe par le diable, les mots et les images qu'il fallait pour nous conduire en enfer.

Enfants maltraités.

Tableaux noirs fracassés.

Chèvres dans les classes, à ronger les restes de craies et d'éponges.

Livres arrachés aux petites filles.

Plusieurs fois, j'ai failli me lever, les prier de cesser.

Vous ne voyez pas le mal que vous faites à ma pauvre vieille grand-mère ?

À chaque nouvelle information terrible, elle sursautait, comme si une balle l'avait frappée.

Quand ils ont fini par se taire, Mme Bâ a demandé d'une voix toute timide :

- Vous croyez que je pourrais me rendre utile ?
- Vous plaisantez ? Une professionnelle de votre

expérience ! Quand partez-vous ? Par quelle voie ? Le fleuve ? Plus long mais bien plus discret ! Parfait ! Je préviens notre antenne locale. Ils vont sauter de joie. Là-haut, les occasions de bonne humeur sont rares.

Mme Sangha m'a désigné.

– Et ce jeune homme, qui paraît un peu agité, il vous accompagnerait ?

– À l'évidence, il vient. C'est mon nez et ma plume. Et ne vous inquiétez pas, s'il remue tant, c'est qu'il brûle de partir.

– Magnifique !

Le journaliste s'était tu depuis un bon moment. Sa main droite n'arrêtait pas de griffonner sur un carnet jaune, scandaleusement semblable au mien.

– Je peux rendre compte de ce déjeuner ?

Comme on s'en doute, je l'aurais égorgé. Heureusement, Mme Sangha, en femme responsable, a évoqué l'insécurité générale en même temps que la notoriété de notre nouvelle militante (« Oh, comme je vous redis ma fierté de vous avoir désormais à nos côtés ! »).

– Je préférerais une confidentialité, toute provisoire, je te donnerai le top !

L'homme de presse en est bien volontiers convenu.

– Tu raccompagnes nos amis, m'a ordonné Mme Bâ. Ces émotions, je veux dire ces vérités, m'ont accablée. J'ai cent ans.

– Au jour du départ, tu sais autant que moi que tu en auras perdu quatre-vingts.

– On voit que votre petit-fils vous connaît bien !

– Au revoir, madame. Je reprends contact dès demain. Peut-être même cet après-midi.

Devant le portail, je leur ai secoué la main, celle du journaliste de L'Essor et celle de la patronne de l'École contre le Désert, avec sans doute un peu trop de vigueur.

– Merci, encore merci de nous envoyer en Enfer !

Le reporter a beaucoup apprécié mon humour. Mme Sangha, moins. J'ai même vu dans ses yeux comme une lueur d'inquiétude, certes passagère, mais qui dut la conduire à prévenir la fameuse antenne locale. « Attention, veillez sur le petit-fils ! Sa stabilité psychologique me paraît sujette à caution. »

- Ismaël ?
- C'est moi.
- Ta grand-mère m'envoie.
- Alors, sois le bienvenu. Et, selon toute probabilité, plus encore maudit !
- Je suis Bia Zerbo, l'un de ses anciens élèves.
- Pardon de t'offenser, mais ce n'est pas original : je crois bien que tout le Mali est passé par sa classe.
- Oui mais moi, je suis devenu garagiste Toyota.
- Tu vois que j'avais raison de me méfier. Que puis-je pour toi ?
- Me suivre. Ta grand-mère m'a communiqué ton emploi du temps : tu es libre aujourd'hui.

Je ne pouvais prétendre le contraire. J'avais compté : en dépit de la foule qu'elle avait déjà reçue depuis son arrivée, il restait encore à Mme Bâ soixante-douze personnes essentielles à saluer. Et quand la date (secrète) de notre départ aurait été fixée, il lui faudrait, pour prendre poliment congé, recommencer dans l'autre sens. Pendant cette interminable attente, j'avais des loisirs que j'aurais pu occuper plus activement. « Prépare-toi, me répétait-elle. Nous allons monter au

front. Un soldat sans entraînement est une cible trop facile. » Avouons que je n'étais pas encore très sûr que ce voyage aurait lieu un jour. Tout en jouant tantôt les révoltés, tantôt les désespérés, je voyais avec bonne humeur les obstacles s'accumuler. Et profitais de ce délai, que je n'étais pas loin d'imaginer éternel, pour reprendre contact avec les amis de ma jeunesse footballistique. Mais revenons au jeune Zerbo.

- Qu'es-tu censé m'apprendre ?
- La voiture la plus utile au monde.
- Utile à qui ?
- Aux plus méchants comme aux plus gentils.

Il ne voulut pas m'en dire davantage.

Et, à grandes enjambées, nous nous dirigeâmes vers le quartier de l'hippodrome. Sans cesse il se retournait, comme s'il craignait d'être suivi.

- Parce qu'en plus, c'est dangereux ?
- Mieux vaut prendre ses précautions.

Nous finîmes par nous couler dans une ruelle, bien cachée par deux marchands de hautes plantes vertes. Personne à droite, personne à gauche. Bia Zerbo sortit une clé, ouvrit le cadenas qui fermait la porte d'un hangar.

Où gisaient, dans la pénombre, une carrosserie de voiture entourée de centaines de pièces, des boulons au volant. Fièremment, il fit ce commentaire :

- Toyota Hilux. Treize millions d'unités vendues dans le monde depuis 1968.

- Et que veux-tu que je fasse avec ce tas de ferraille ?
- Apprendre à remonter.

Je commençai par ricaner.

– Mais enfin tu as vu mes doigts ? Je ne sais tenir qu'un crayon. À la rigueur une barrette de shit. Et depuis quelque temps les deux bâtonnets de mon balafon (oh, comme il commence à me manquer, celui-là !). Tu sais ce qu'on va faire ? Je vais te regarder.

– Pas question ! se récria le garagiste. Quand tu rouleras dans le Nord au volant d'une de ses sœurs, et qu'elle tombera en panne, tu seras bien content de savoir la réparer. Je vais t'aider. Tu verras, elle est très simple. C'est pour cette raison qu'elle a tant de succès.

J'ai tenté un dernier argument.

- Mais ton patron, il accepte tes absences ?
- C'est aussi un ancien élève de ta grand-mère.

Je n'avais plus de munitions dans ma besace. Il ne me restait qu'à retrousser mes manches. Et nous avons commencé par le commencement, le châssis renforcé, les panneaux d'acier anticorrosion.

Tout en serrant les écrous, Bia chantait les louanges de la voiture mythique « reine incontestée du désert » :

– Regarde, Ismaël, regarde comme c'est solide, tu as vu l'épaisseur du traitement antirouille, vas-y, passe ton ongle, n'aie pas peur. Ah, ces Japonais !

Peu à peu, après nombre d'erreurs dont l'enseignant voulut bien dire à l'élève qu'elles étaient normales,

l'automobile commença d'exister. À mon étonnement, ce méticuleux labeur d'assemblage m'apportait du plaisir. Non seulement celui de réussir une tâche dont je m'étais cru incapable, mais aussi celui d'une paix jusqu'alors inconnue, comme si je n'étais pas arrivé en meilleur état dans ce hangar que la Toyota, et que, en réunissant ces pièces détachées, j'en profitais pour fabriquer un Ismaël plus solide car moins dispersé.

– Avec ses formes rondes, ses joues quasi enfantines, tu ne me feras jamais croire que la Toyota Hilux est dangereuse !

Malheureux !

J'aurais dû garder pour moi cette remarque. Une nouvelle avalanche de qualités japonaises m'aurait été épargnée.

– Monte sur la plateforme, Ismaël, allez, saute ! Tu sens cette rigidité ? Tu veux en connaître la raison ? Constate le renforcement des croisillons. Et si je te disais le nombre, le nombre ridicule des points de soudure, tu me traiterais de menteur. Et pourtant c'est ainsi ! Résultat : une robustesse inégalée.

– Mais ce n'est pas un char d'assaut quand même !

– Ah ça ! non : elle avance bien plus vite. Et sur notre plateforme, là, qui paraît toute gentille, juste bonne à transporter des sacs de blé ou des animaux domestiques, on peut installer tout ce qu'on veut de méchant : mitrailleuse lourde, canon léger, lance-roquette et même certains missiles sol-air.

Le spectacle de mon visage a dû le réjouir. Je me connais : quand j'apprends, je m'émerveille. Et il paraît que mon bonheur, alors, fait plaisir à voir.

– Ha, ha, s'écria Bia, j'ai touché un point sensible, on dirait. Serait-ce que tu t'intéresses aux questions militaires ? Mon directeur m'a juste informé du caractère humanitaire de votre mission dans le Nord. Mais les humanitaires ne réparent pas eux-mêmes leurs 4×4. Alors, forcément, je m'imaginais des choses...

De toutes les guerres remportées grâce aux Toyota, la préférée de Bia était celle de 1987. Libye contre Tchad. Pas moins de trois fois, il me l'a racontée, peut-être quatre. Chaque version gagnait en détails, en richesse de la bande sonore, en évocations visuelles.

– Il faut comprendre les Libyens, Ismaël, ils pensaient pouvoir dormir tranquilles, avec toutes les mines dont ils avaient truffé leur frontière sud. Quand ils ont vu se lever le nuage de sable, ils ont ri comme jamais. « Ha, ha, les Tchadiens nous attaquent, les pauvres, ils ne savent pas quel feu d'artifice ils vont déclencher ! »

» Et puis, sous le nuage, les voitures sont apparues, imagine, Ismaël, une longue ligne de voitures couvrait l'horizon.

» « Imbéciles tchadiens », ont dû ricaner les Libyens.

» Les voitures blanches continuent d'avancer, les Libyens se passent les jumelles.

» Il semble même que la ligne avance de plus en plus vite. Et toujours pas d'explosions.

» Et maintenant, plus besoin de jumelles. Car les Toyota sont là. Et c'est alors que les mines se réveillent, tu entends, Ismaël, elles se mettent enfin à exploser mais APRÈS le passage des voitures. À quoi sert une mine, je te le demande, si elle éclate trop tard ? Chaque plateau de chaque Toyota tchadienne a sa mitrailleuse. Elles ouvrent le feu, toutes en même temps. Les Libyens sont encore figés de surprise, quand ils sont balayés.

» Une heure plus tard, l'affaire est réglée.

» Le désert a retrouvé son silence.

» On n'entend plus que le crépitement des incendies : quelques fortifications libyennes finissent de brûler.

» Les vaincus sont allongés sur le sable, morts, ou assis en carré mains sur la tête.

» L'un d'eux, j'imagine, Ismaël, d'accord j'imagine, mais ose me dire que mon imagination a tort, l'un des prisonniers libyens s'adresse à son vainqueur tchadien, avec toute l'humilité requise :

» « Pardon, monsieur.

» – Tais-toi !

» – Pardon, monsieur, pour les mines, comment vous avez fait ? »

» Alors l'un des gardes tchadiens forcément répond. Il est trop fier de sa victoire éclair. Rien ne rend plus bavard que la fierté.

» « Les mines ? Quelles mines ? Nos Toyota à nous, elles ne roulent pas, elles volent. Dommage pour vous, les mines ne peuvent rien contre les oiseaux. Surtout les oiseaux armés de mitrailleuses. »

*
* *

Régulièrement, Mme Bâ s'inquiétait :

– Alors, tu progresses en mécanique ?

Je la rassurais comme je pouvais, je la noyais sous mes nouveaux amis, les termes techniques, double triangulation, croisillons renforcés...

Je ne pouvais dénoncer mon professeur Bia, rapporter toutes les heures que, au lieu de m'enseigner la soudure ou l'alésage, il passait à me raconter les différentes guerres Toyota. Pour ma plus grande gourmandise.

Alors pourquoi me suis-je si mal conduit ?

Tout fiers au volant de notre Hilux, celle-là même que nous avions, pièce par pièce, reconstruite, nous roulions le long du Grand Hôtel, fermé, comme l'on sait, par manque de clientèle touristique depuis la montée de l'insécurité.

Un véhicule 4×4 vint à nous croiser. Je dois à la vérité de dire qu'il ressemblait comme un frère au nôtre.

Quel mauvais génie interne à ma personne m'a poussé à m'exclamer :

– Ne serait-ce pas la concurrence chinoise ?

Bia haussa les épaules.

– Je n'ai rien vu. Et toi, concentre-toi sur ta route. C'est jour de marché.

Est-ce le même génie néfaste, ou son frère, qui me dicta de m'obstiner ?

– Si, si, je t’assure. C’est la camionnette Grand Tiger du constructeur Zhongxing. Tu n’as qu’à consulter Internet, tu auras tous les détails.

À mes côtés, Bia ne pouvait que souffrir dans son amour des Toyota. Et pourtant je continuai.

– Il paraît qu’elles sont aussi solides que les japonaises. Et tellement moins chères ! À peine plus de 10 000 dollars ! D’ailleurs, les derniers rebelles libyens ne s’y sont pas trompés. Pour attaquer Kadhafi, ils ont choisi les Grand Tiger. Pas les Toyota.

Je n’aurais pu mieux détruire mon ami, lui qui m’avait tout appris.

Nous étions parvenus au garage. C’est un blessé grave qui, titubant, descendit de voiture.

– Bia, qu’est-ce qui t’arrive encore ? lui demanda le directeur, l’autre ancien élève de Mme Bâ.

– Je crois que je vais aller me coucher.

Le directeur tourna plusieurs fois la tête, gauche droite, droite gauche, comme ces philosophes de l’école fataliste qui ne s’étonnent plus de rien.

– Excellent mécano, ce garçon. Mais beaucoup trop sensible !

Honte sur moi. Et malédiction.

J’ai su dès ce moment que, un jour, les Toyota se vengeraient.

– Ma'ma, Ma'ma, un ami journaliste au Scorpion vient de m'appeler !

– Et alors ? Qu'a-t-il de tellement urgent à nous dire ? Tu vois bien que je suis occupée.

– Les chiffres du recensement sont disponibles depuis deux jours. Mais personne n'ose les publier...

– J'écoute.

– 6,7 ! Tu te rends compte ? C'est le nombre moyen d'enfants pour chacune de nos femmes. Record du monde avec nos voisines nigériennes. Comme par hasard, les deux pays les plus fragiles d'Afrique.

– Qu'est-ce que je te disais ? Le pire est en marche. Merci les religions qui haïssent la contraception !

– Que vas-tu faire ?

– Lorsque le fleuve en crue menace le village, chaque sac de sable participe à la digue. Ne t'inquiète pas, Mme Bâ se mêlera aussi à cette bataille-là. Et maintenant, laisse-moi. Ma valise ne se remplira pas toute seule.

Tous les deux jours, les Manches Courtes venaient

chercher Mme Bâ. Malgré l'heure matinale (six heures et demie : le Renseignement français se lève tôt), elle les attendait, déjà prête, assise sur sa chaise.

Et le trio s'en allait pour une destination inconnue, même de moi.

J'avais eu beau tempêter puis argumenter : comment un griot consciencieux peut-il faire son travail, si on lui cache l'essentiel de l'histoire ? Rien n'y avait fait.

– Pardonnez-nous, jeune homme..., m'avaient dit les Manches Courtes, avec leur manière si particulière de ne jamais finir les phrases pour se passer sans cesse le relais.

– ... nous sommes liés...

– ... par le Secret-défense...

– ... ah, si notre affaire n'était classée que confidentiel...

– ... défense...

– ... nous aurions pu...

– ... à la rigueur faire une exception...

– ... mais dans le cadre du Secret...

– Impossible.

– Désolé !

Maudit Secret, plaie et torture des curieux.

Mme Bâ revenait de ces séances d'écoute chaque fois plus épuisée, chaque fois plus inquiète. Elle avait la manière de parler des Manches Courtes.

– Ah, Ismaël... je ne peux rien... te raconter... Mais si tu savais... Dans ma jeunesse, le Sahara était habité de

mystiques... du moins c'est ce qu'on disait, des êtres admirables... des amoureux de la solitude et du silence... Maintenant si... Oh, si tu savais... bien sûr ils ont souffert des sécheresses... leurs troupeaux sont morts... et avec les 4×4 , qui s'intéresse aux chameaux ?... Mais les gens que j'écoute... pour le Renseignement... ils ne parlent que de trafics... jamais de Dieu... Ce que je peux te dire... c'est que le désert regorge d'argent.

– Donc il n'est plus désert.

– Tu as tout compris. Hélas. Maintenant laisse-moi. J'ai tellement à faire. Ah, je hais les préparatifs. Je voudrais déjà y être. Mes oreilles ne captent pas assez. Il faut que je me rapproche. Il y a des moments où je t'envie. Tes oreilles de musicien, seulement bercées de mélodies. Les miennes, c'est autre chose. Ah, si tu savais les horreurs que j'entends. Allez, ne reste pas planté là, à me regarder comme si j'étais folle alors que nulle n'est plus vigilante, donc nulle n'est mieux informée que Mme Bâ. Va-t'en, laisse-moi ou aide-moi !

Elle dormait de moins en moins, tant elle mettait de soin à ses fameux préparatifs. Toute la nuit je l'entendais aller, venir, ouvrir, fermer l'unique placard de sa chambre, pester contre la valise trop petite qu'elle s'était elle-même choisie (« Ismaël, nous ne partons pas en vacances, j'ai le regret de t'annoncer qu'aucune mondanité n'est prévue par le Nord, n'apporte que le strict minimum ! »).

Un matin, juste après l'aube, je la vis sortir, un voile lui couvrant totalement les cheveux : une femme telle que

l'entendent les islamistes. Étant donné l'heure, elle croyait sûrement ne rencontrer personne. Hélas, son chroniqueur était là. Le témoin qu'on voudrait tuer. Elle me regarda, l'œil mauvais.

– Il faudra bien que tu t'y fasses !

– Je n'aurais jamais cru te voir abdiquer tes convictions.

– Si l'on veut entrer chez eux, il faut en payer le prix.

– Et ça te fait quel effet ?

Avant de répondre, elle marcha jusqu'au bout des jardins, comme un automate, trop droite et la démarche trop appuyée.

– J'ai eu raison de m'entraîner. Un peu plus, je tombais. On n'imagine pas le poids d'un tissu sur la tête.

C'est le lendemain que, dans Sa cruelle bienveillance, celle qui Le fait, parfois, ressembler à un chat jouant avec une souris – veuille bien, Seigneur, pardonner cette iconoclaste comparaison –, c'est ce jour-là que Dieu nous accorda un sursis. Pourtant, croyez-moi, j'avais fini par me résigner à mon destin : le départ vers le Nord et les horreurs qui n'allaient pas manquer de s'abattre sur moi.

Le Nouveau Visage de l'Afrique

– Regarde ce qu’un chauffeur vient de m’apporter !

Elle n’osait pas ouvrir la grande enveloppe cartonnée sur laquelle seuls, sans le soutien d’aucune adresse, mais rehaussés par un titre glorieux, se déployaient ses nom et prénom :

Madame Marguerite Bâ
Institutrice honoraire

Elle tournait et retournait ce courrier solennel.

– Et si l’on m’annonçait un autre drame ?

Je finis par la convaincre que les drames ne prennent pas tant de soin pour se faire connaître. Elle pouvait donc ouvrir en confiance.

Idrissa-Joseph, le premier de ses petits-fils par ordre de venue au monde et par la taille présumée de son cerveau, l’invitait à Dakar pour fêter le « Nouveau Visage de l’Afrique ».

Elle gloussa :

– Quelle réussite, vraiment ! Et tout de même, il pense

encore à moi !

Même si je n'avais jamais rencontré ce héros, je le haïssais de toute mon âme. Il faut dire qu'à chaque réunion de famille, on nous chantait ses louanges : « Vous vous rendez compte que, dès six ans, il brandissait des cartes géographiques et pestait contre la situation du Mali, prisonnier des sables. Quelle précocité ! Quel discernement ! »

Sitôt qu'il l'avait pu, il s'était échappé de l'enclavement, avait gagné la côte, épousé une Sénégalaise aussi belle que proche des pouvoirs, et aujourd'hui, prenez-en de la graine, il dirigeait Orange, la filiale locale de France Télécom.

« Il est la preuve, mes enfants, qu'on peut, avec beaucoup de travail, bien sûr, à force d'acharnement, de propreté et de rangement de sa chambre, réussir la SYNTHÈSE : adopter le Progrès sans trahir la Tradition. Qu'est-ce que la téléphonie mobile, d'après vous ? Allez, réfléchissez un peu ! C'est la technique la plus moderne mise au service de notre génie de la Palabre. » Et nous devions répéter tous en chœur : « Vive Idrissa-Joseph ! Vive le premier des griots technologiques ! »

Lequel griot, pour l'heure, conviait son ancêtre à l'inauguration conjugquée du Sea Plaza (« Hypercentre commercial de la nouvelle génération ») et du trésor qu'il allait héberger, la dernière-née des « Boutiques Orange ».

Si je ne m'étais pas retenu, j'aurais sauté de bonheur malgré la jalousie que j'éprouvais envers notre héros familial.

Une escapade au bord de la mer en même temps qu'une petite plongée dans la modernité... C'était la dernière chance pour arracher ma grand-mère à l'emprise de Jeanne d'Arc.

– Que ce doit être beau ! murmurait-elle, jamais à court d'émerveillements ni de contradictions. En outre, je voulais depuis longtemps que tu connaisses ce garçon. Son exemple te servira, toi qui ne sais pas trop que faire de ta vie...

Elle reprit son souffle.

– Alors, d'après toi, j'accepte ?

– Bien sûr.

– Même si le Nord nous attend ?

– Hélas, le besoin qu'il a de nous ne va pas s'éteindre de sitôt.

Et maintenant, dans notre suite de l'hôtel Téranga, j'écoutais ma grand-mère se refaire une beauté.

Elle avait laissé entrouverte la porte de la salle de bains. Je pouvais la voir à demi, entendre chacun de ses mots, et deviner, aux bruits ténus qu'ils faisaient, le moindre de ses gestes.

– Allez, madame Bâ ! se répétait-elle. Fais un effort ! Ce soir, je t'emmène voir le Nouveau Visage de l'Afrique. Alors, relève un peu tes paupières. Et tes cheveux ! Tu aurais pu les teindre, quand même, avant de venir. À quoi ça rime, ces zones blanches ? Et ton cou ? Que vas-tu trouver comme foulard pour le

cache ? On dirait celui d'un dindon, avec toute cette peau qui bat l'air. Tu n'es venue que pour faire honte à celui qui t'invite ?

Après deux heures d'efforts esthétiques jugés vains, et ponctués de jurons dont je ne lui savais pas l'emploi (« Carne ! Tête de nœud fripée ! Furoncle desséché ! »), j'ai cru qu'elle allait jeter l'éponge, prétexter je ne sais quelle faiblesse de vieille femme pour se réfugier dans son lit et laisser aux jeunes la joie d'aller saluer le Nouveau Visage.

Ce moment de faiblesse n'a pas duré. L'énergie lui est revenue d'un coup.

– Allons, madame Bâ ! Tu es ancienne, et alors ? Tu as de l'âge : c'est donc le Nouveau Visage de l'Afrique qui te doit le respect ! Pas l'inverse !

Elle s'est redressée, s'est souri dans cette glace jusque-là si méprisante et elle est sortie de la salle de bains comme on part en guerre juste, ô Mme Bâ la conquérante !

Le Nouveau Visage avait été installé sur la corniche, dans une sorte de long blockhaus blanc. Pourquoi avait-on jugé utile de le si bien protéger ? Avait-on peur qu'il soit volé par des pirates, quelques Somaliens venus de la mer ? Pourtant, sur la colline, un peu plus haut, veillait le colosse voulu par le président Wade : la statue de la Renaissance africaine.

Assis à côté de son chauffeur, pour nous laisser toute la place à l'arrière de la plus grosse des BMW jamais

conçue par l'espèce humaine, Idrissa-Joseph rayonnait :

– Enfin, notre continent se réveille ! Dieu nous avait oubliés...

– Je t'en prie, pas de blasphème !

– Que Son nom soit sanctifié pour l'éternité ! Mais Il nous donne enfin notre chance. Fais-nous confiance, nous allons la saisir !

« Nous » ? De qui parlait-il ? De cette génération à laquelle il appartenait : la vague de jeunes gens avides que je voyais aussi coïncés que nous, dans les mêmes voitures, aussi puissantes que, pour l'heure, immobiles ? Pas de doute : le Nouveau Visage attirait les 4×4. Tous ceux de Dakar se rendaient au même rendez-vous. L'embouteillage dura deux heures, sans entamer une seconde l'enthousiasme du préféré des petits-fils. Moins nous avançons, plus il devenait affectueux.

– Raconte-moi, grand-mère. Je me trompe, ou de ton temps ne circulaient ici que des charrettes tirées par des ânes ? Quel beau pays que l'Avenir, et quelle joie de l'habiter ! Merci d'avoir engendré au bon moment mon père pour qu'à son tour il me conçoive au milieu des années fertiles !

À peine fûmes-nous arrivés qu'il nous abandonna, marchant droit vers son magasin Orange pour y recevoir ses invités. Nous nous sommes promenés dans le centre commercial, alias « Sea Plaza ».

Depuis mon retour en Afrique, je n'avais cessé de sentir sous mes pieds un mouvement permanent du sol. Je m'étais renseigné auprès de mes cousins.

– Que se passe-t-il chez nous ? Une éruption volcanique ? Vous ne croyez pas qu'il faudrait fuir ?

– Au contraire ! C'est le moment de rester. Tu ne te tiens pas au courant ? Tu n'as pas reçu les dernières nouvelles du Ghana, du Kenya, du Nigeria, de la Zambie ?

– Et même des anciennes colonies françaises : le Togo, le Bénin, la Côte-d'Ivoire...

– Dix, douze, jusqu'à treize pour cent de croissance annuelle.

– Notre continent décolle enfin, Ismaël !

– C'est pour cela que tu le sens bouger !

Mais le Nouveau Visage de l'Afrique tel que l'entendait cet imbécile d'Idrissa-Joseph n'était que ceci, sur deux étages : une juxtaposition de boutiques dont une seule avait rapport avec notre continent : V3A (Vision Art Artisanat Africain).

Les autres offraient de l'Asie, de l'Europe ou de l'Amérique.

Je ne sais pourquoi, les enseignes de ce soir-là tournent en moi comme un manège dont je ne peux me défaire :

Plaisirs des sons

Time Shop

Diamond Time

NVC Lighting Senegal

L'Occitane en Provence

Pressing VIP

Soleil sucré

Hugo Boss

Armani

Nitya by Boursine (robes libanaises)

Arabian Oud

United Colors of Benetton

Samsung (faites bien plus que regarder la TV)

FSR (Freestyle Roller, association pour le développement du sport de glisse au Sénégal, tous les mercredis et samedis. 15 000 francs CFA/mois, engageons-nous à vivre mieux. Appelez now le 776584335)

Soudain, nous vîmes surgir Idrissa-Joseph, mi-courant parce qu'il était pressé, mi-marchant pour conserver la dignité correspondant à son rang.

– Où étais-tu ? Mes amis te réclament !

Il va sans dire qu'il ne s'adressait qu'à Mme Bâ. Il m'avait effacé de la surface de la Terre.

– Oh, Ma'ma, je suis tellement fier de toi ! Merci, oh, merci d'être venue !

Il lui avait agrippé le haut du bras droit et, sans ménagement, la poussait dans la foule.

– Cher ami, monsieur le président du Conseil constitutionnel, vous connaissez Bâ Marguerite, oui, la quatrième fille de mon arrière-grand-père, vous savez

bien, le patron de la centrale hydroélectrique de Félou.

– Sur le fleuve Sénégal ?

– Cela même, juste avant Médine. Marguerite Bâ y a commencé de brillantes études qui l'ont menée jusqu'en France.

– Enchanté ! Grâce à Dieu, quelle destinée !

– Ah, cher monsieur le maire, je te présente l'institutrice honoraire Mme Bâ !

– Son autorité impressionne.

– On peut dire qu'elle m'a élevé.

– Quelle chance fut la tienne ! Je comprends mieux ton éclatant succès !

– Ah, cher monsieur le directeur, voici ma petite femme à qui je vous ai déjà dit tant de bien.

Et, comme son interlocuteur, un Français récemment arrivé pour diriger je ne sais quelle société de négoce et encore ignorant de notre langage, s'étonnait, Idrissa-Joseph se crut obligé de préciser :

– Ici, vous verrez, les grands-mères appellent ainsi leurs petits-fils : « mon mari ». Et eux leur disent : « ma femme ».

– Déjà que vous avez des familles à rallonges, commenta le Français, si en plus vous brouillez les pistes...

– Oh, mon cher, si vous vouliez de la simplicité dans les relations humaines, il ne fallait pas venir en Afrique.

Bref, il la montrait et la vantait et lui tapotait le col comme s'il s'agissait d'une vache laitière au Salon de

l'agriculture. Je savais qu'elle aurait donné cher pour pouvoir s'esquiver.

Mais elle admirait trop son adulé pour le décevoir, lui dont les griffes, par ailleurs, ne la lâchaient pas.

Je comprenais pourquoi ce très rusé directeur d'Orange avait tant souhaité qu'elle fît le voyage : notre ancêtre commune était son village sur deux pieds, son baobab, la preuve encore vivante (quoique de plus en plus fatiguée) de sa fidélité aux racines. Elle était sa publicité, son explication de texte, un message double sans doute inspiré des chauves-souris :

« Moi, Idrissa-Joseph, je suis oiseau, je suis moderne : voyez mes ailes, voyez mes téléphones. Mais j'ai aussi les pieds bien sur Terre : voici Mme Bâ, née Dyumasi, mon ancêtre, incarnation de l'Afrique éternelle. »

Sans doute cultivait-il aussi dans sa tête une pensée encore petite mais qu'il s'employait à faire grandir, une pensée en forme de carrière politique et, pourquoi pas, de présidence, un jour, peut-être : « Mes chers compatriotes, qu'est-ce qu'une nation, sinon des liens sans cesse ravivés ? Qu'est-ce qu'une nation, sinon de la téléphonie ? »

Il disparut quelques instants. Quelque chose me disait que les relations publiques engloutissent les êtres humains tout autant que la mer. Mais, pour lui, je ne craignais rien. Il devait savoir surnager. Et, comme prévu, je le vis réapparaître. Mais, cette fois une femme à son bras. Trop haute et trop instable pour ses sandales-plateformes, trop boudinée dans son tailleur

sable (à première vue du 38, il lui aurait fallu minimum un 40, ou, mieux, un 42) et, surtout portant, posées en diadème sur le sommet de son crâne, de grotesques lunettes noires aux branches incrustées d'un  doré. Pauvre femme engagée dans un combat sans espoir contre l'âge !

– Où se cache encore Mme Bâ, que je lui présente enfin la mère de mes enfants ? Qui a osé me dérober celle à qui je dois tout ?

Le futur président de la République se donnait en spectacle à grands cris et larges moulinets des bras.

Enfin il l'aperçut, affaissée sur un pouf violet qu'une vendeuse de Hugo Boss, voyant son état de fatigue extrême, avait eu l'humanité de lui proposer.

Vérifiant d'un coup d'œil que d'assez nombreux spectateurs allaient apprécier la scène de tendresse qu'il s'apprêtait à leur offrir, il s'approcha d'elle, se pencha, l'enlaça.

– Après la fatigue, la reconnaissance ! Je vais te ressusciter : regarde ce que je t'offre !

Et il lui tendit un grand dossier blanc qu'après un bref regard elle me transmit. Le luxueux catalogue des délices proposées par le Buddhattitude Spa.

– Il vient d'ouvrir. On peut dire que c'est le cœur du Sea Plaza.

Sans attendre, je le feuilletai :

La Buddhattitude Spa s'inspire du Buddha-Bar Paris

avec une décoration qui éveille les sens et évoque la passion permettant d'aller à la découverte de soi-même, le tout sur les rythmes apaisants des compilations Buddhattitude.

Au cœur d'environnements Zen & Chic, les Buddhattitude Spa s'enrichissent d'influences culturelles locales pour développer des lieux uniques : c'est la fusion de traditions ancestrales, des bienfaits de la nature et d'expériences sensorielles.

Imprégnée d'exotisme, notre carte de soins mélange des traditions asiatiques et des techniques modernes de bien-être.

La ligne de produits B/Attitude® est née d'une passion pour les ingrédients rares et précieux des plantes, créant ainsi des produits aux senteurs divines.

– Alors, heureuse ? s'exclama M. Orange. J'ai réservé pour toi une séance à vingt et une heures trente. Il est vingt-cinq. Nous avons juste le temps.

Il lui tendit ses deux mains, qu'elle saisit. Il la hissa. Et, tandis qu'à tout petits pas ils s'avançaient vers le paradis asiatique, je continuai ma découverte.

RITUELS

The B/Attitude® Signare ou Sedar(90 min)

Un package « bien-être » inspiré des maîtres tibétains

pour libérer le corps et l'esprit.

Cédez à la tentation d'un gommage corporel aux sels de l'Himalaya pour purifier le corps (30 min).

Fondez de plaisir avec un massage ayurvédique (60 min).

La « mère de mes enfants » marchait à mes côtés et commentait :

- Je vous conseille le tibétain.
- Attendez, je n'y suis pas encore.
- Il délasse comme nul autre. Grâce à Idrissa, j'ai pu le tester en avant-première.

Rituel tibétain pour la Signare ou le Sedar(90 min)

Exercice et relaxation : le Yang à la rencontre du Yin, l'Occident à la rencontre de l'Orient avec ce package élaboré pour l'harmonie du corps-esprit.

Après une séance d'entraînement personnalisée avec un instructeur de fitness (40 min), découvrez les bienfaits d'un massage signature B/Attitude® (50 min).

Zen Attitude à 2(180 min)

Un voyage luxueux et raffiné au cœur de la suite pour couple du Buddhattitude Spa®.

Au menu, d'abord une expérience intuitive au hammam, un gommage du corps de 50 min et un enveloppement corporel (50 min).

Pause déjeuner « Zen » servie avec champagne ou cocktails bio et immersion détente dans la suite privée. Tout simplement paradisiaque.

Nous étions arrivés.

L'illusion était réussie. On aurait dit un temple bouddhique échoué on ne sait comment au milieu des commerces. De hautes portes rouges ouvraient sur une cour où souriait Bouddha. Une statue de bonne taille, ventripotente comme il se doit, éclairée depuis le plafond d'une lumière qui se voulait empreinte de spiritualité, donc trop blanche.

Au-dessus de ce Bouddha dakarois courait en lettres d'or un précepte international de vie meilleure :

Adoptez la let it be attitude

Je demandai à ma nouvelle amie, « mère de mes enfants » et par ailleurs belle-sœur, si elle savait l'anglais.

– Dans la téléphonie, il faut bien. C'est le génie de cette langue : faire court. Let it be : laisser être.

– Mais encore ? Je ne comprends pas.

– Let it be. Sois zen, sois cool, lâche prise. Regarde, le Bouddha nous sourit.

Il est vrai que le rictus de la statue obèse semblait s'adresser à nous.

*
* *

Les premiers mots espagnols, je n'y prêtai pas attention. Que seraient-ils venus faire dans cette ambiance asiatique ? Sans doute une erreur de fréquence, une radio mal éteinte, un refrain échappé de l'ambiance sonore. Mais ils revenaient, insistants, comme des mouches à fumier. J'ai bien été forcé de tourner la tête pour en repérer l'origine. Mais jamais mouvement ne fut plus lent. Car je savais qui je trouverais au bout de mon regard, une fois sa rotation achevée.

Et mes yeux tout de suite se sont abaissés sur son poignet gauche.

Rien n'est plus bavard qu'une montre.

Sauf qu'elle ne dit pas le temps.

Le temps est partout, pas besoin de montre pour l'annoncer.

La montre renseigne sur le revenu.

Et la seule vitesse à propos de laquelle elle informe, c'est celle de l'acquisition dudit revenu.

Plus la montre est chère, plus la richesse a été rapide.

Le coût de la montre est une marque de gratitude adressée au temps.

Le milliardaire remercie le temps de s'être accéléré pour lui.

Un jour, une fois écrite la légende de Mme Bâ, Ismaël racontera le temps et l'indiscrétion des montres.

Revenons pour l'heure à Dakar, centre commercial, Nouveau Visage de l'Afrique.

Tiecouro me fixait, à l'évidence stupéfié de me retrouver dans cette manifestation mondaine. Il avait encore grossi, depuis notre rencontre au cimetière de Bamako. Je me suis rappelé que l'embonpoint était aussi dans ses projets (« La maigreur inquiète, Ismaël, j'aurai besoin de faire confiance »).

Il marcha vers moi, bras ouverts. Je n'ai pu m'empêcher de la regarder.

– J'étais sûr que tu aimerais ma montre !

Sans me quitter des yeux, il la détacha de son poignet.

– Cadeau !

J'ai admiré puis refusé (les montres sont des menottes). J'ai trouvé des mots gentils. Ismaël sait refuser sans blesser, c'est l'une de ses qualités.

Tiecouro rayonnait. Il m'enlaçait. Il parlait de moi à ses amis. À force, dans notre vieille BM, du temps où nous guettions le client de shit, j'avais fini par apprendre moi aussi l'espagnol. Je comprenais presque tout. Il leur disait que je n'allais pas tarder à les rejoindre. Et comme je souriais comme un idiot, et comme j'apparaissais comme le frère du chef (on n'offre pas une telle montre au premier venu), eux aussi m'auraient volontiers embrassé. Tendresse chez les narcos.

– Dis-moi, tu as des relations !

Mme Bâ venait de sortir de son temple bouddhique.

– Je te présente ma grand-mère.

Tiecouro s'inclina.

– Nous nous sommes déjà croisés en France, hélas dans des circonstances que je préfère oublier.

La machine à distribuer les flatteries était lancée.

– Je savais bien, Ismaël, que tu ne pouvais descendre que d'ancêtres de haute qualité. Mais vous, madame, l'aristocratie même...

L'éloge dura longtemps.

– Quand je pense que c'est toi, le griot ! répétait Mme Bâ, séduite.

Les narcos s'étaient écartés pour respecter notre intimité familiale. Mme Bâ me parlerait plus tard de leur excellente éducation.

Tout de go, Tiecouro nous invita :

– Pourquoi ne pas venir aux Bijagos ? C'est un archipel sur la côte de Guinée-Bissau. J'ai une petite maison tranquille sur une des îles.

J'ai remercié. J'ai embrassé. « Tu me donnes ta carte ? – D'accord, je t'appelle. » J'ai pris congé : « Ma grand-mère est fatiguée, elle a beau ne pas faire son âge... »

*
* *

Revenus à l'hôtel, j'ai entraîné Mme Bâ au « Centre d'Affaires ». Une batterie d'ordinateurs nous y attendait. Ma'ma gémissait, elle avait mal aux pieds : « Qu'est-ce qu'on fait là ? Je voudrais dormir. »

Je n'ai eu qu'à cliquer pour ouvrir une fenêtre sur le paradis.

L'archipel des Bijagos est apparu : des plages, de l'eau vert clair et des poissons géants.

Quatre-vingt-huit îles et îlots, et situé dans l'océan Atlantique, en face de la capitale Bissau, à l'embouchure du Rio Geba. Une dizaine de ces îles sont habitées de façon permanente.

Les îles sud sont aujourd'hui une réserve naturelle de l'Unesco et abritent une faune et une flore marines considérables (notamment d'innombrables tortues et le fameux hippopotame marin). Certaines îles sont couvertes de forêts, alors que d'autres le sont de savane de type soudanaise. D'immenses mangroves couvrent une partie importante des espaces entre océan et terre ferme. Certaines îles sont peuplées par plusieurs espèces de singes rares.

Mme Bâ n'avait plus sommeil.

– Dès que j'ai vu ton ami Tiecouro, j'ai compris que mes préventions anciennes étaient ridicules. On peut lui faire confiance. Il m'a fait excellente impression. Et tu sais comme je suis regardante.

Je n'ai rien dit, j'ai continué ma promenade sur le site.

Jouez à Robinson Crusoé, canne à la main, le confort en plus, sur un petit îlot isolé et paradisiaque.

Actuellement réduction de 12 % sur les séjours doubles.

– Et regarde : nous sommes chez nous. Le peuple le plus important de l'île de Canhabaque, les Anhaki, ils viennent du Mali.

Elle battait des mains. J'aurais dû m'arrêter là. Mais je prenais tant plaisir à la voir mordre à ce si bel hameçon... Après tout, elle m'avait berné si souvent. Je continuais donc mon exploration. Wikipédia raconte si bien :

Au temps précolonial, les îles Bijagos étaient importantes pour le commerce sur la côte ouest de l'Afrique et leurs habitants construisirent une grande flotte. En 1535, cela leur permit de mettre en déroute les Portugais lorsqu'ils arrivèrent pour conquérir l'archipel. Chaque île étant politiquement autonome, c'est une par une qu'elles établirent des relations, amicales ou non, avec les forces européennes en présence, dont les Anglais basés à Bolama, les Français et les Portugais, ces derniers devenant les colonisateurs de la partie coloniale faisant face à l'archipel qui allait devenir la Guinée-Bissau. L'île rebelle de Canhabaque ne fut jamais vraiment soumise, même si, suite à la dernière guerre de 1936, elle finit par accepter une certaine présence portugaise, mais sans toutefois se considérer comme colonisée.

– Dis-moi, Ismaël, puisque ton ami nous invite si gentiment...

– Oui, Ma'ma ?

– Quand nous reviendrons du Nord, ou peut-être même avant...

– Je crois que je te devine, madame Bâ.

– Pourquoi ne pas aller là-bas nous reposer quelques jours et reprendre goût à la planète ? Après tout, les vacances sont un des droits de l'homme.

Tout à ma satisfaction perverse, j'avais retardé au maximum l'instant de porter le coup fatal. Mais le moment était venu.

– Il n'y a qu'un problème...

– Dis-le vite, Ismaël, et je monte me coucher. Mes rêves s'impatientent.

– Ce paradis terrestre...

– Oui, Ismaël...

– Le trafic aérien y est peu gênant. Ne t'inquiète pas. L'archipel est si grand. Nous ne serions pas vraiment dérangés. Rien que de petits avions. Figure-toi qu'ils viennent du Brésil. Qu'est-ce que trois mille kilomètres ? Il suffit d'ajouter des réservoirs.

– Le Brésil ? Quelle drôle d'idée !

– Au contraire. C'est le chemin le plus rapide pour livrer la cocaïne du Pérou ou de Colombie. Tu savais que vingt pour cent de la consommation européenne transitait par l'Afrique de l'Ouest ?

La foudre lui tomba sur la tête.

Mais je ne pus savourer longtemps sa déconfiture.
Mme Bâ n'est pas du genre à se laisser abattre.

- Tu n'aurais pas pu me prévenir plus tôt ?
- Tu semblais si heureuse !

Une fois revenus dans notre suite royale, je commandai des infusions de citronnelle pour tenter de chasser les moustiques.

De notre terrasse, on devinait sans la voir la grande puissance de l'Atlantique. Des lumières passaient, ténues, fragiles, sans doute les falots des pirogues.

Mme Bâ ne dort pas de la nuit. Elle ne pensait qu'à retourner au Mali.

– Rentrons. Je le savais depuis longtemps : la mer est notre ennemie.

– Et pourquoi donc ?

– C'est le chemin des envahisseurs.

– De notre désert non plus ne viennent pas que des amis.

– Au moins je connais leur langue. Rentrons.

Elle suffoquait. Un gros poisson échoué sur son grand lit, la bouche ouverte.

– Dis-moi, Ismaël, tu ne sens rien ?

Je cachai mon sourire. Je m'étais déjà montré trop dur avec elle.

Depuis longtemps mes narines toutes joyeuses avaient reconnu cette odeur fade, inimitable : celle qui

vient du blanchiment. À cet instant, comme si le Très-Haut voulait me sortir de mon obsession et, par suite, me préserver d'une grave erreur d'analyse, Il fit par deux fois bouger le sol. Je me le tins pour dit : allons, Ismaël, au lieu d'ironiser, accepte cette bonne nouvelle. L'Afrique continue de décoller et la drogue n'y joue pas un rôle plus important qu'ailleurs.

*
* *

Avant de quitter le Sénégal, il nous fallait rendre une dernière visite.

La seule adresse dont nous disposions était vague : cap Manuel.

Aux questions de Mme Bâ, de plus en plus impatiente, donc de plus en plus agacée, le policier du rond-point répondait avec une logique insupportable, de celles qui peuvent inciter à tuer si l'on n'est pas arrêté par le respect de l'uniforme ou/et la crainte des conséquences de son acte.

– Votre ami malien est-il malade ?

– Je te dis qu'il est l'ancien président.

– Une ancienne présidence n'empêche pas la maladie. Les anciens présidents sont souvent tristes et la tristesse est mauvaise pour la santé.

– À notre connaissance, il va bien.

– Parce que si ta connaissance est fautive, ton ami pourrait bien se trouver à l'hôpital Le Dantec s'il est

pauvre, ou à la clinique du Cap s'il est riche. Quel métier exerçait-il, déjà ?

– Président.

– Donc riche, donc clinique du Cap.

– Mais il va bien.

– Donc pas clinique du Cap.

C'est à cet instant-là que Mme Bâ aurait pu, par strangulation, perpétrer son meurtre. Sa légende aurait pris un virage imprévu qui m'aurait peut-être donné l'occasion de m'échapper pour rejoindre soit mon vieux camarade, l'homme à la montre hors de prix, soit mon balafon, près d'Oxmo Puccino. Mais le destin en décida autrement. D'une part, une enseignante comme elle avait déjà l'expérience d'élèves qui donnent envie de tuer : elle savait que, dans ces moments-là, au lieu d'avancer ses mains vers le col de l'exaspérant, il faut respirer fort. D'autre part, elle n'était pas dans sa classe, mais assise dans un taxi aux côtés de son petit-fils.

D'autorité, ce petit-fils prit le relais de la discussion avec l'agent de police pinailleur :

– Mon adjudant, pardonne mon aïeule, elle a tendance à compliquer. Je sais que tes responsabilités de circulation sont grandes. Allons à l'essentiel : où se trouve Amadou Toumani Touré ?

– C'est lui, là, que tu cherches ? Il fallait le dire. Rue Pasteur, quand tu auras sur ta main droite dépassé l'institut du même nom, tu trouveras sur ta main gauche la villa malienne que tu cherches.

– Pourquoi malienne ?

– Mon ami, cela est un secret d'État.

Et, pour me le révéler sans que personne ne l'entendît, pas même le flamboyant voisin, il se pencha.

– Le premier président du Mali, Son Excellence Modibo Keita, occupa en son temps cette même demeure. Même si notre vie politique sénégalaise est calme, nous savons qu'un coup d'État peut arriver sans crier gare. Nous avons toujours une maison de libre pour les présidents chassés. C'est la Téranga, notre hospitalité.

– Vive le Sénégal ! criai-je.

Il se mit au garde-à-vous.

– Tu as raison, jeune homme ! Vive le Sénégal !

Évidemment, l'arrêt prolongé de notre véhicule n'était pas du goût des conducteurs qui nous suivaient. L'air s'emplit de coups de klaxon.

À contrecœur, je brisai là notre palabre, saluai l'adjudant du carrefour, et nous gagnâmes notre lieu de rendez-vous.

Sur le perron, entouré de ses trois petits-enfants, l'Ex nous attendait, encore très présidentiel, en boubou bleu et calotte rouge.

Il tint longtemps Mme Bâ embrassée.

– Oh, ma sœur et cousine, oh, ma collègue en pédagogie, ta présence me reconforte, vraiment !

– Oh, j'ai eu peur qu'ils t'assassinent.

– Oh, ils voulaient. J'aurais pu résister. C'était verser

le sang. Je n'ai pas voulu.

– Oh, le Mali t'en remercie déjà. Mali, ô Mali !

Tout en multipliant ces marques d'affection, Mme Bâ promenait son regard à droite, à gauche, l'air assez mécontent. J'ai fini par comprendre qu'elle cherchait les photographes. Pourquoi n'avaient-ils pas accouru pour immortaliser la scène ? Elle me tiendrait sûrement pour responsable de ce grave manquement au protocole. Elle décida de l'oublier. Et goûta pleinement ce moment solennel : d'égal à égal, Amadou Toumani Touré et Marguerite Bâ sont convenus de se rencontrer pour examiner ensemble, dans un climat de parfaite franchise, les tenants et aboutissants de la crise malienne.

Ils passèrent au salon, immense, sinistre et vide, hormis de fauteuils vastes comme des canapés (sans doute la taille requise pour des personnalités considérables). Je me sentis minuscule dans le mien, car, sans demander leur avis, je les avais suivis, et leur dialogue reprit sur les souffrances de la sous-région.

L'aîné des petits-fils, Amadou, comme son grand-père, passait et repassait, en brandissant un gros avion.

– Plus tard je serai pilote !

– Bon ! Qu'attends-tu de moi, madame Bâ ? On t'a informée que je ne suis plus rien ? Et même que certains, au Mali, veulent me faire extradier et condamner ?

– Et que te reproche-t-on ?

– Oh, l'accusation habituelle : « corruption de l'entourage ». Mais ils ont inventé autre chose de plus ronflant : « intelligence avec l'ennemi ».

– Amadou Toumani, fais confiance à la Justice et à la Vérité ! Personne ne connaît le Nord comme toi. Ce savoir-là, aucun petit capitaine Ouaga ne pourra te l'arracher.

Il leva les bras au ciel.

– Madame Bâ, si tu continues à me torturer, je te chasse.

– Que t'ai-je donc fait, Amadou ?

– Le pire, madame Bâ, car le plus délicieux en même temps que le plus rare, aujourd'hui : tu m'as flatté. Les présidents sont flattés du matin jusqu'au soir, et même la nuit. Je croyais m'être guéri de cette addiction-là. Hélas, il n'en est rien. Tes mots m'ont causé beaucoup trop de plaisir.

– Tu ne pourrais pas être un peu sérieux, Amadou ? Je pars pour le Nord la semaine prochaine. J'ai besoin de ta leçon.

Que n'ai-je meilleure mémoire ou main plus prompte ? J'aurais retranscrit sans rien omettre le propos de l'ex-président, et nous serions partis pour notre méharée nantis de tout le savoir possible.

Honte à moi : je résume, donc trahis.

Mais cette histoire est si longue, je voudrais la mener à son terme. Et je me méfie des déserts : ils avalent volontiers les voyageurs.

Voici donc le récit de l'ancien président malien :

– Il était une fois la mer, et puis la mer s'est retirée. Il était une fois la pluie, et puis la pluie n'est plus tombée. Il n'est plus resté que du sable et des cailloux, et des tribus assez rudes pour y survivre. Il était une fois les Touaregs.

» Il faut que tu comprennes, madame Bâ, ce sont eux qui font le plus de bruit car ce sont eux qui aiment la guerre, le mouvement, les trafics. Mais, dans le désert, ils ne sont qu'un sur dix. Les neuf autres sont peuls, songhaïs, maures...

» Il faut que tu comprennes aussi, madame Bâ, que « Touareg » est un mot simple qui, comme tous les mots simples, cache une réalité compliquée. Il y a les Touaregs aristocrates, comme ceux des Ifoghas. Il y a les sous-Touaregs, vassaux des premiers. Et il y a les Bellas, esclaves des précédents.

» Il y a le quotidien et il y a les événements.

» Pour le quotidien : l'élevage, le pillage et les trafics. N'oublie pas, madame Bâ ! Entre le ^{vii}^e et le ^{xix}^e siècle, près de huit millions de Noirs furent arrachés à leurs familles et traînés à travers le désert pour être vendus aux Arabes.

» Pour les événements, ils sont rares, madame Bâ. Il ne se passe pas grand-chose dans le désert.

» Il y a les révoltes : 1916, 1964, 1990.

» Il y a les sécheresses dont, la plus grave, celle de 1973.

» Et il y a la démocratie.

» Cette dernière est la catastrophe la plus terrible pour

les Touaregs. Pire que les sécheresses.

» Les sécheresses ont décimé les troupeaux, obligeant les éleveurs à s'embaucher ailleurs, par exemple en Libye, ou à rejoindre les trafics.

» La démocratie a ruiné la suprématie touarègue, le nombre des votes l'emportant désormais sur la menace des fusils. Car je te rappelle, madame Bâ, que ces gens-là ne sont pas nombreux, à peine quatre cent mille au Mali. Alors ils se révoltent et s'allient à n'importe qui. Comment supporteraient-ils de devenir les soumis des Maures, ou, plus humiliant encore, d'être dominés par les Noirs, leurs anciens esclaves ?

» Et pourtant, il faut leur donner une place, aux Touaregs. Parmi eux, on trouve des personnalités de grande, très grande qualité. Et toute minorité a le droit de vivre... surtout quand elle a des armes et aime à s'en servir.

» Je tiens à ta disposition la loi de décentralisation que j'avais préparée. Je voulais la faire adopter pour transmettre la paix à mon successeur.

» Le petit capitaine Ouaga m'en a empêché.

» Voilà, madame Bâ. Ta leçon est terminée. Tu connais l'essentiel.

» Bien sûr, je ne te conseille pas d'aller au Nord. C'est beaucoup trop dangereux. Mais, vu ton caractère, à quoi sert de t'interdire ? Alors je te souhaite bonne route.

Il se leva et lui serra la main droite, un peu trop longuement, comme du temps qu'il était président et

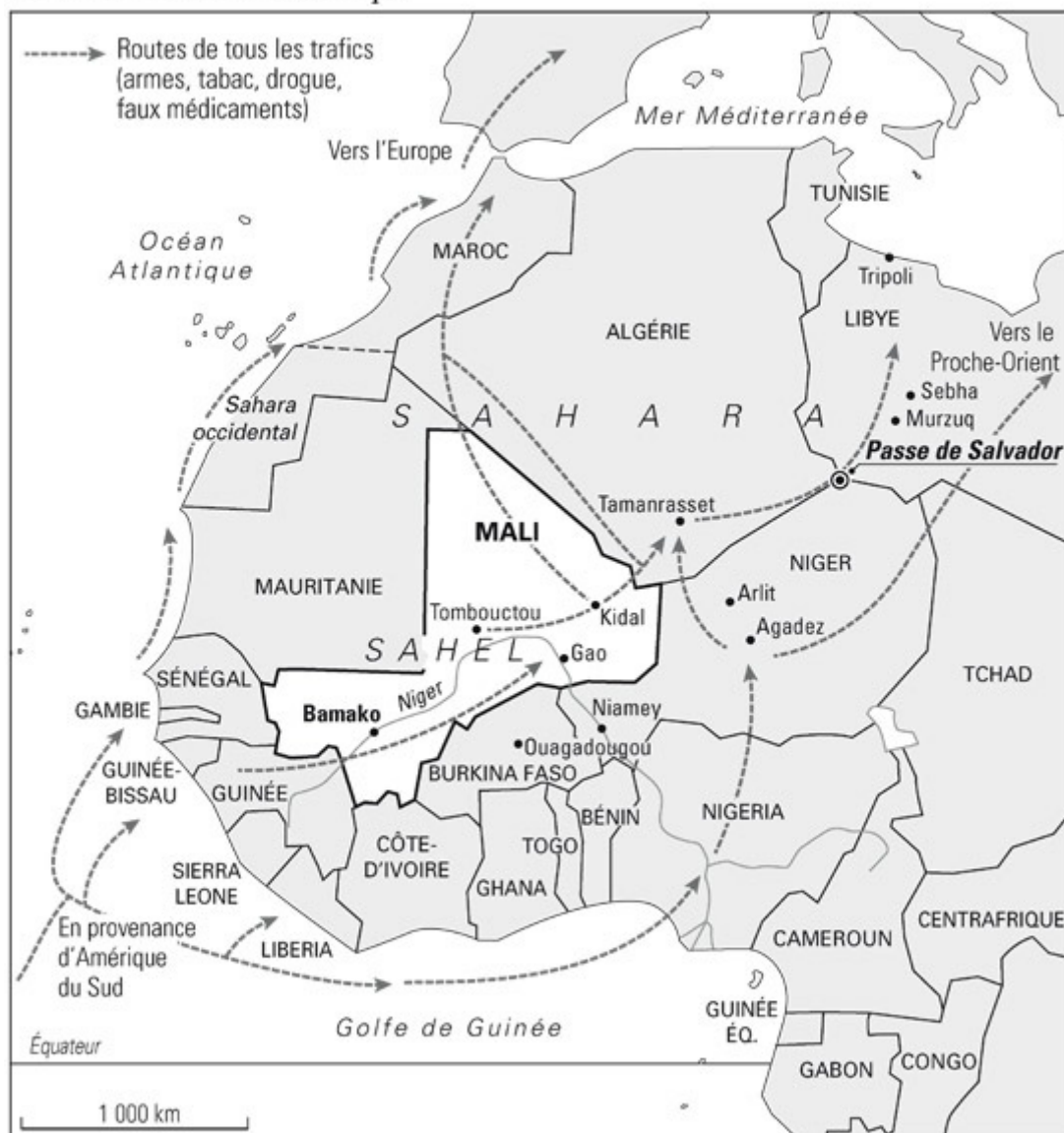
que des dizaines de photographes immortalisaient ses salutations historiques.

Comme, décidément, aucun journaliste n'avait jugé nécessaire de se déplacer pour couvrir la rencontre Bâ-Touré, le cliché fut pris par Amadou, le petit homonyme de l'Ex, et futur pilote.

Honneur rare pour un griot, je fus convié à y figurer.

Derrière nous trois on voit, dans la lumière jaune du soleil couchant, l'île de Gorée se préparer à entrer dans la nuit.

Le Mali au cœur de l'Afrique



Éloge du fleuve Niger

Les Manches Courtes, aussi appelées les Grandes Oreilles, nous attendaient à l'aéroport. Furieuses.

– Alors on prend des vacances...

– Au plus mauvais moment...

– Et quand mon collègue dit « mauvais », il pense plutôt à « méchant ».

Mme Bâ baissa la tête, comme une élève prise en faute, toute institutrice honoraire qu'elle était.

– Allez...

– ... on vous emmène.

– Dans la masse des conversations écoutées...

– ... certains échanges ne sont pas clairs...

– ... ou plutôt on n'ose pas y croire...

– ... car si l'on y croit...

– ... on frissonne.

– On a besoin de vous.

Et ils m'ont laissé prendre un taxi. Le chauffeur ne cessait de me lancer des regards inquiets. Au carrefour de l'Hippopotame, il s'est lancé :

– Vous êtes seul ?

J'ai acquiescé.

– Vous êtes le premier seul que j'embarque. C'est rare, un homme seul en Afrique.

– Je suis rare.

*
* *

Un soir, au retour de sa séance d'écoute, Mme Bâ avait dans les yeux une angoisse que je ne lui connaissais pas.

– Ismaël, que vais-je devenir ? Aujourd'hui, je n'ai rien pu entendre.

– Explique-moi. À condition, bien sûr, que ce ne soit pas Secret-défense.

– C'est un bruit. Un bruit nouveau. Un grésillement terrible. Il couvre tout. Les Manches Courtes se désolent. Le moment est crucial. Emmène-moi tout de suite chez un docteur. Si mon ouïe me lâche, je meurs. Et peut-être mourrons-nous tous. Sans elle, comment vais-je défendre le Mali contre le Nord ?

– Mais tu n'as pas de rendez-vous !

– Tu sais bien qu'on ne fait pas attendre Mme Bâ.

J'entrepris de la calmer. Avec les mots imbéciles qu'on emploie dans ces cas-là. « Attends un peu. » « Respire fort. » « Tu veux un verre d'eau ? » « Repose-toi. Il fait si chaud. » « Ça va passer. »

Peine perdue. Elle continuait de s'agiter, déjà elle marchait vers la porte.

– J’ai compris. J’y vais toute seule ! Merci de ton aide !

Je réussis à la rattraper.

– Je vais t’accompagner, bien sûr. Mais avant, j’ai besoin de savoir. Assieds-toi une seconde.

Elle accepta de me suivre sous l’arbre. Je lui caressai la joue.

– Allez. Raconte-moi mieux, petite grand-mère. Qu’est-ce qu’elle perçoit, ton oreille soi-disant malade ?

Elle commença son récit, à voix très basse et hachée, signe d’une concentration extrême :

– Un moteur. Qui n’est pas celui d’une voiture : plus grave, plus cliquetant. Pas non plus celui d’un camion : moins ample, moins grondant. Avec, semblant venir du cœur de ce bruit, le caquetage de deux femmes, des voix très aiguës, un parler très précipité.

Je la félicitai pour cette précision. Elle reprit :

– Attends ce n’est pas fini. À un moment, le moteur s’arrête. J’entends un long grincement. Ce doit être une porte qui s’ouvre. Elle semble lourde. Les piailllements des deux dames se font plus forts. Bientôt rejoints par d’autres.

– C’est tout ?

– Une demi-heure peut-être passe. Je me crois libérée. Le pire est à venir. Un grésillement, insupportable, on dirait un moustique, tu sais vers la fin de la nuit, quand ils vous vibrent autour du tympan pour vous avertir qu’ils attaquent. De nouveau des gloussements. Parfois des applaudissements. Puis le

grincement déjà entendu, celui de la porte sans doute trop lourde. Le moteur redémarre, celui qui n'est ni d'une voiture, ni d'un camion. Et voilà. Tu comprends que ça m'angoisse...

– Ces accès... ils te viennent souvent ?

– Je ne voulais pas t'inquiéter. Tous les soirs, vers dix-sept heures, depuis trois semaines. Alors, tu m'accompagnes chez le médecin, oui ou non ?

– Laisse-moi une demi-heure. Je vais vérifier quelques petites choses. Et je reviens.

Mme Bâ rugit, Mme Bâ tempêta, Mme Bâ mima des vapeurs, un début d'évanouissement et finit par revenir à la raison :

– Bon, je te fais confiance. Un chroniqueur digne de ce nom est aussi un enquêteur. Mais si tu n'es pas de retour à la nuit, je vais consulter !

Gloire au griot, salut à son efficacité, admiration pour sa rapidité ! À peine dix minutes plus tard, il se représentait devant sa patronne.

– Bonne et mauvaise nouvelles, madame Bâ !

– Commence par la bonne ! Elle m'aidera à supporter la mauvaise, que je devine terrible.

– Hélas, la bonne nouvelle est aussi la mauvaise : ton oreille a raison. Comme toujours. Tu te rappelles quand tu avais entendu qu'un sergent donnait des ordres à un colonel ?

– Que veux-tu dire ?

– D’après mes informations, chaque soir, vers seize heures trente, un véhicule blindé de type BTR quitte le camp de Kati et, indifférent aux feux rouges, gagne le centre-ville de Bamako. À dix-sept heures précises, il s’arrête devant la bijouterie Diamant rose, avenue de la Nation. La porte du BTR s’ouvre et sort Mme Ouaga, accompagnée généralement de quelques camarades épouses d’officiers subalternes. La petite bande s’engouffre dans l’échoppe. Oû, après moult hésitations et palabres, se décident quelques achats bientôt suivis par le déclenchement de l’appareil à sucer le lait des cartes bleues. Bref, madame Bâ, j’ai le regret de t’annoncer que nulle oreille au monde ne fonctionne mieux que la tienne.

Mme Bâ se redressa, soudain ressuscitée.

– Note, Ismaël, note ! Je vais te raconter l’histoire d’un membre de ta corporation, un confrère en griotitude.

» Un soir de Villiers-le-Bel, à la maison de quartier, lors d’une de ces innombrables, lancinantes et fastidieuses causeries-rencontres qu’affectionne notre ex-puissance colonisatrice, « Quelle solution pour le Mali ? » (et pour la France, vous avez une solution ?), j’ai croisé un petit vieil homme chauve, très rieur et très bavard et surtout très fier de sa contribution, soi-disant « historique », à la « démocratie en Afrique », comme il nous le répétait, avec grandiloquence et accablement.

» Il paraît qu’il aurait écrit pour feu le président François Mitterrand le projet de discours, tu sais, celui qui, depuis la ville inconnue de La Baule, nous donne tant de leçons.

» Ce soir-là, je me suis adressée à cet Orsenna, avec un peu de violence, semble-t-il, mais il m'agaçait trop. Écoute, Ismaël, écoute, tu es concerné.

» « Honte sur toi, écrivain pour chef d'État, tu as oublié l'essentiel ! – Et quoi donc, madame ? s'est écrié le petit vieil homme, soudain furieux. – Les épouses, monsieur le content de lui, monsieur qui se gargarise de “connaître l'Afrique” et qui omet de mentionner la pire de ses plaies, pire que les criquets, pire que le paludisme et le sida mêlés, pire que toutes les désertifications : les épouses. Pas de président sans épouse de président, voilà le hic, petit monsieur Orsenna. Et pas d'épouses, une ou plusieurs, de présidents africains sans détournements de fonds publics, recel et complicité de recel, trafic d'influence, chaque mois aller-retour en première à Paris, destination avenue Montaigne, pour raison d'État, le shopping, Dieu préserve l'Afrique des épouses de ses chefs, politiques ou militaires. La prochaine fois que tu écriras un discours historique, monsieur Orsenna, n'oublie plus cette néfaste engeance. Vive la démocratie peut-être, mais à condition que tout candidat présente, dûment certifié, son certificat de divorce ! »

» Ismaël, mon Ismaël, je ne te raconte pas les applaudissements quand je me suis rassise et la honte de l'Orsenna. Tout Villiers-le-Bel m'acclamait. « Vive Mme Bâ ! » Ismaël, tu sais ce que je vais dire à l'armée française, la prochaine fois que je la vois ? « Puisque vous avez trop peur du redoutable et pourtant grotesque capitaine Ouaga, attaquez-vous à sa femme. » Oui, voilà

ce que Mme Bâ va conseiller à l'armée française. « Vous cherchez des solutions pour le Mali ? Commencez par confisquer à Mme le capitaine toutes ses Visa Premier. Pour mener à bien cette opération commando, deux ou trois parachutistes devraient suffire. Bonne nouvelle pour le budget de la France, bientôt aussi exsangue que le nôtre !

» En attendant, quittons au plus vite Bamako. Trop de bruits parasites m'encombrent. Il faut monter au contact, comme disent mes camarades militaires.

*
* *

Une autre raison nous poussait au départ. Les relations s'étaient brusquement tendues avec Ibrahim.

Au dîner, il était arrivé la veille après tout le monde et avait brandi une brochure « Choisir sa contraception ». Sur la couverture, on voyait des jeunes gens, dix filles et deux garçons, proclamer, hilares, la méthode qu'ils préféraient : « La mienne est dans mon bras. » « La mienne est en cuivre. » « La mienne est en latex. » « La mienne est en comprimés. »...

– Voilà ce que j'ai trouvé dans ta chambre !

– Il ne fallait pas fouiller.

– Je ne veux pas de ça chez moi. Il y a pire. Rokia, tu peux me confirmer ce que t'a dit ta grand-mère juste avant son voyage au Sénégal ?

La pauvre petite se tortilla sur son siège et regarda partout sauf en direction de celle qu'elle allait dénoncer.

- Elle m’a conseillé...
- Tu veux dire ordonné ?
- ... de ne pas avoir plus de trois enfants.

Ibrahim prit sa voix la plus douce :

– Plus de ça chez moi, nous sommes d’accord, madame Bâ ? Jamais un membre de ma famille n’ira contre la volonté de Dieu, que Sa Création soit saluée. Quant au gros colis à ton nom que FedEx a voulu me remettre, je l’ai refusé. Je devine trop ce qu’il contient !

Comment allons-nous gagner le Nord insurgé ?

Cette question fut vite résolue. Ma grand-mère nourrissait une haine inextinguible envers les routes de son pays, d'après elle les plus dangereuses du monde. Il faut dire qu'elles lui avaient ravi pas moins de cinq de ses cousins et neveux, décapités ou éventrés dans des accidents abominables. Personne n'aurait pu la persuader de prendre une voiture particulière (« C'est ma mort que tu veux ? »), pas plus un car (« Je suis trop vieille, et d'ailleurs trop célèbre. »), qu'une charrette hippo ou asino-mobile (« C'est trop lent, et n'oublie pas que le temps presse. »).

C'est donc par le Niger qu'elle voyagerait, un chemin d'eau auquel la liait depuis l'enfance un attachement qu'il faut bien appeler amour. Que vous le vouliez ou non, certaines personnes aiment un fleuve bien davantage que leur conjoint officiel ou même adultère. S'il avait été moins bête, moins préoccupé de ses locomotives, le fameux et ridicule mari jaloux, Balewell, aurait compris qui était son plus dangereux rival.

Nous partîmes dans le plus grand secret avant que le

jour se lève.

Comme nous roulions parmi les manguiers vers le port de Koulikouro, je tentai de m'informer. N'était-il pas naturel de chercher à en savoir un peu plus sur ce personnage à qui nous allions confier nos vies ?

– Tu es bien sûr que le Niger est un fleuve ? Regarde : il disparaît sous la végétation.

– Un beau jour, un Blanc a apporté une fleur appelée jacinthe. Se trouvant trop bien chez nous, elle s'est multipliée.

– Et les bateaux ? Pourquoi ne partent-ils pas de Bamako ?

– Parce que, juste en aval, une série de rapides interdisent la navigation. Et maintenant, rengaine tes questions. Tu n'as plus l'âge des « pourquoi » à répétition. Quant à moi, je dois me concentrer sur ma mission.

Je laissai passer quelques kilomètres et quelques centaines de manguiers supplémentaires avant de repasser à l'attaque.

J'avais pris le ton qui la faisait fondre :

– Oh, s'il te plaît, madame Bâ, pourrais-tu me raconter l'un de tes formidables voyages en bateau ?

D'abord elle grogna, comme à son habitude.

Puis commença son récit :

– Je devais me rendre à Tombouctou pour une rencontre avec des enseignants français. Au lieu de la

route, j'avais décidé de m'offrir le fleuve... À peine avais-je embarqué sur le noble paquebot fluvial Kango Moussa, du nom, je le rappelle, de notre plus grand Empereur et plus intrépide Voyageur (xiv^e siècle), à peine venions-nous de quitter le quai d'où pêchaient jour et nuit des enfants, à peine les cinq centaines de passagers et passagères se furent-ils tant bien que mal entassés, à peine les femmes sur le pont principal avaient-elles allumé leurs foyers pour commencer leurs activités de cuisine qui ne devaient pas s'interrompre de tout le voyage, à peine les jeunes filles s'étaient-elles assises, collées l'une à l'autre pour se coiffer mutuellement et se raconter leurs interminables histoires d'amour, ponctuées de glapissements, sans qu'on puisse savoir si leur douleur était causée par une déception sentimentale ou par une mèche trop violemment tirée, à peine les jeunes hommes avaient-ils allumé une de ces boîtes à grésillements qu'on appelle transistors et y avaient-ils vissé leur oreille droite pour suivre, à grands cris, une cérémonie dont j'apprendrais plus tard qu'il s'agissait d'un match de football Mali-Cameroun, à peine l'occupant de la cabine voisine de la mienne, un jeune homme timide, m'avait-il confié qu'il mourait de trac car nommé juge à Gao pour son premier poste il se demandait comment il pourrait remplir sa mission, c'est-à-dire faire régner le droit dans cette ville si difficile et volontiers violente, à peine le timonier sur sa passerelle s'était-il mis sous la protection de Dieu, car Lui seul accorderait la force de trouver sa route dans les ténèbres au milieu des bancs de sable toujours mouvants (ah, le très sournois fleuve Niger ! ah, le

tranquille seulement d'apparence !), qu'un premier cri retentit : « Chassez-moi ces oiseaux ! »

» Sur notre village flottant, les informations circulaient à la vitesse de l'éclair. Nous apprîmes que le mécontent bruyant était un militaire chinois, oui, chinois, et qu'il portait cinq galons à sa manche, donc méritait l'appellation de colonel, qu'il montait dans le Nord pour apporter son concours à notre gouvernement dans sa lutte (éternelle) contre les rebelles (quel savoir de si lointains Orientaux pouvaient-ils avoir de nos insaisissables Touaregs ? Mystère !) et que trois volatiles, selon toute probabilité des pintades (survenues comment sur le Kango ? autre mystère), avaient décidé de nicher sur la couchette de la cabine n° 3 (première classe) où logeait ledit militaire.

» En dépit des protestations de l'équipage qui craignait pour l'équilibre du navire, un grand branle-bas de foule se dirigea vers le Chinois.

» Lequel tempêtait de nouveau.

» Car il avait beau appuyer sur la télécommande, son climatiseur refusait de se réveiller.

» De nouveau il appela.

» Le colonel, de sa petite voix furibonde et hachée, réclamait solennellement le responsable de maintenance. Un vieil homme finit par se présenter, qui se déclara chargé, avec l'aide Dieu, de tout réparer.

» Le Chinois, qui semblait sorti de la douche tant il suait, notamment du crâne, montra le climatiseur malade.

» « Regarde. Je tourne le bouton. L'appareil ne répond pas.

» – Comment veux-tu qu'il réponde ? Il est gâté. Et tous ses frères sont gâtés pareil.

» – Et pourquoi sont-ils gâtés ?

» – À cause des bandits touaregs. Le mois dernier, ils ont tiré sur le Kango. Les balles ont gâté les circuits.

» – Et qu'est-ce que tu attends pour réparer ? L'aide de Dieu ? »

» Choqué par cette référence au Très-Haut, le vieil homme répondit vertement :

» « Ce n'est pas à Dieu de réparer, c'est à toi d'empêcher les Touaregs de gâter ! »

» Il fallut calmer le Chinois. Pour un peu, il aurait giflé le directeur de la maintenance qui marmonnait que « Dieu, vraiment, n'avait jamais aimé les climatiseurs. Autrement, aurait-Il inventé la chaleur ? »

» Alors le colonel glapit dans sa langue et cinq soldats surgirent, de peau jaune comme lui.

» La minute d'après, ils avaient tombé la veste verte de leur uniforme, relevé leurs manches et commençaient à dévisser la plaque de fer où l'on pouvait voir l'impact de la rafale touarègue, celle qui avait détruit les réseaux électriques sans lesquels on ne peut fabriquer de froid.

» Il faut savoir que la prise de bec entre le colonel et le directeur avait été suivie par une moitié du bateau et racontée à l'autre moitié, celle qui, pas plus que normalement les pintades, n'était autorisée à gagner le pont supérieur.

» Trois jours durant, le temps que le Kango Moussa aborde à Ségou, Ké Macina et Diafarabé, les soldats chinois s'affrontèrent aux dégâts touaregs. Et chacune de leurs options techniques, chacun de leurs gestes était accompagné par une volée de commentaires : « Ah, vraiment, je ne l'aurais pas pris, moi, ce tournevis ! » « Mais ne vois-tu pas, là, que ce fil est dénudé ? » « Avec la lime, mon ami, il faut y aller plus doux, vraiment, le métal est trop tendre !... » « Arrête de forcer, là ! » « Vraiment, prends plutôt une clé de douze ! »

» Indifférents au chœur des critiques, les Chinois œuvraient. Toutes les heures, réglé comme une horloge, leur chef sortait de sa cabine, toujours suant du crâne, fendait l'attroupement et se penchait sur les bricoleurs.

» « Alors ?

» – Ça avance, mon colonel !

» – En attendant, toujours gâté ! » soupirait le directeur de la maintenance.

» De tous les spectateurs, il était le plus assidu et le plus pessimiste. Tôt le matin il s'accroupissait, au plus près des opérations, et, toute la journée sans jamais s'interrompre, comme s'il n'était soumis à aucun besoin, ni de se nourrir, ni d'uriner, ni, bien sûr, d'apporter le moindre soutien en dépit de sa responsabilité de la maintenance, il disait à voix basse son sentiment sans espoir :

» « Les Touaregs ont le génie mauvais. Dans leurs

balles, moi je le sais, ils ont placé un envoûtement. La climatisation ne repartira jamais, jamais... »

» Il ne faut pas croire que, à la nuit tombée (dès dix-huit heures), les Chinois ralentissaient leur zèle. Ils accrochaient deux lampes à pétrole au-dessus du chantier et continuaient d'autant plus commodément leur labeur que, un à un, leurs commentateurs partaient se mettre beau pour la fête qui commençait juste après le dîner des première classe (semblable à celui des deuxième classe et tout aussi semblable à celui de la classe économique : riz et poisson).

» Les Chinois demeuraient seuls tandis que le bateau se trémoussait au son grésillant de Radio Kledu, ou d'un blaster aux cassettes endommagées.

» Enfin, au soir du troisième jour, un peu avant d'arriver à Mopti, l'adjudant chinois se dressa, bientôt suivi par ses quatre auxiliaires. Solennellement, ils rabaissèrent les manches de leurs chemises grises. Alerté par le brouhaha qui avait gagné deux ou trois degrés en intensité, le colonel parut. L'adjudant lui montra la porte de la petite armoire. Le colonel l'ouvrit. Il attendit patiemment que tout le monde eût fait silence, même les pintades de l'autre côté de la grille, même les deux élèves apprentis lancinants de kora, au pont du dessous, même les femmes cuisinières de beignets qui devinèrent qu'elles devaient baisser les feux sous l'huile, jusqu'au pilote qui ralentit au minimum le régime des deux moteurs, et jusqu'au directeur de la maintenance qui se redressa lui aussi et daigna interrompre sa mélopée défaitiste.

» Alors, sous l'inscription en lettres blanches sur fond noir « Climatisation générale », le colonel chinois pressa le bouton vert, ON. Après quelques éternuements rauques, le moteur se réveilla et, peu après, l'apprenti juge sortit de sa cabine.

» « Qu'Allah soit remercié, il recommence à faire frais !

» – Alors ? dit le colonel chinois.

» – Alors, conclut le directeur de la maintenance sans montrer la moindre gêne, ni regret, ni remords, alors le système était gâté ; maintenant il est plus gâté ! »

» Ce jour-là, je me suis dit : « Madame Bâ, de ton vivant tu verras la Chine envahir l'Afrique. »

Avec elle, pourtant, j'avais conclu un pacte. Elle s'était engagée :

– Je te jure, Ismaël ! Plus d'ancien temps ! Pas de nostalgie ! Pas de regret de l'époque coloniale et de ses efficacités miraculeuses ! Le seul Mali qui m'intéresse est celui de l'avenir !

Naïf, je l'avais crue.

Et voilà qu'à peine arrivée à Koulikouro, le soi-disant port de Bamako, elle entonna l'insupportable chanson du passé. Il faut dire que l'endroit était désert. Occupé seulement par quelques chiens qui dormaient sur un reste de locomotive. Au loin, trop loin pour qu'on les entende, le long de wagons rouillés, des enfants tuaient le temps en se livrant à cette agitation interminable que j'avais bien connue et qu'on appelle football. J'avais beau me boucher ostensiblement les oreilles, je subissais quand même les regrets de Mme Bâ. On sait que nous avons l'ouïe pas mauvaise, dans la famille.

Elle psalmodiait comme une pleureuse :

– Ah, cette architecture de pierres et de fer, je me disais qu'elle durerait toujours !

» Regarde : la gare, la malheureuse, personne, pas

un voyageur ! Si tu savais comme elle était belle, dans sa jeunesse, avec ses briques toutes rouges. Quelle honte, ces herbes entre les rails !

» Quand je pense que le train de Dakar arrivait jusqu'ici ! Tous ces fruits, ces machines, ces maisons en pièces détachées, même, qui venaient directement de la côte et qu'on embarquait sur les paquebots fluviaux vers Ségou, Mopti, Tombouctou... Quelle misère !

J'avais beau lui serrer le bras, la tancer à voix basse :

– Allons, madame Bâ, un peu de tenue ! On nous regarde. N'oubliez pas qui vous êtes. L'espoir que vous portez.

Rien n'y faisait.

Elle reprenait sa mélodie :

– Oh, comme les foules étaient joyeuses à l'époque !

» Oh, comme brillaient les yeux des commerçants !

» Oh, comme les enfants recevaient de bonbons !

» Mali, ô Mali ! Qu'est-il advenu de mon pays !

Elle trouva vite des compagnons de deuil.

Ces gens-là se reconnaissent et s'agglutinent telles les mouches sur une charogne.

Les capitaines des deux paquebots de la Compagnie malienne de navigation s'approchèrent les premiers. Casquettes impeccables où brillaient les trois galons d'or, mais uniformes rapiécés. Bientôt rejoints par une foule de tous âges, des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux, sortis en un instant de tous les

bâtiments fantômes.

– Tu les vois, là-bas ? gémit un des officiers. Des bateaux qui ne quittent pas le quai, je te le demande, madame, quoi de plus malheureux ? Les pauvres !

– La nuit, se désola l'autre, il arrive qu'ils pleurent, je te jure, madame.

– Et les équipages, à quoi veux-tu les occuper ?

La foule acquiesçait en cadence :

– Il a raison, le capitaine. Comment veux-tu qu'on évite l'oisiveté et son accompagnement de vices ?

– Que veux-tu qu'ils fassent une fois qu'ils ont tout repeint deux fois ?

– Alors ils pêchent.

– Un bastingage n'est pas fait pour attraper les poissons.

– Et toi, tu as déjà navigué sur le fleuve ? Oui ? Alors tu connais la marine, tu te souviens : pas besoin de te faire un dessin.

Mme Bâ hochait la tête, la mine défaite, comme à un enterrement. Elle posait de fausses questions, de celles qui n'appellent pas de réponses mais qu'on lance dans l'air pour faire encore monter la désespérance.

– Et sait-on quand le trafic pourra reprendre ?

– Comment veux-tu, avec les événements du Nord ?

– C'est vrai, les événements du Nord !

Elle soupirait, à fendre l'âme. À chaque soupir, Mme Bâ devenait plus populaire. L'actrice en faisait trop. Une fois de plus, j'aurais préféré disparaître. Mais ces

lamentations, je dois le reconnaître, eurent leur avantage : lorsqu'elle a demandé de l'aide pour décharger notre taxi, tout le monde s'est précipité. Il faut dire que nous emportons un capharnaüm : des caisses de livres scolaires, des boîtes de craies, deux grosses règles graduées jaunes, un compas géant. Sans compter le matériel de notre petite croisade contre la surpopulation : nos panneaux photovoltaïques, le kit Nomade Aventure et la dernière acquisition de Mme Bâ, cette superbe glacière bleue, thermoélectrique, vingt litres, douze volts, bellement appelée Mobicool P24. Je tremblais qu'à leur propos on nous interroge.

– Où veux-tu qu'on te dépose tout ça, madame ?

D'un coup, ma grand-mère avait recouvré son énergie et son autorité.

– Plus vite, voyons, plus vite ! Attention, c'est fragile ! Encore vingt mètres, paresseux. En haut des escaliers ! J'ai rendez-vous juste en dessous avec ma chaloupe.

Les capitaines la regardèrent, éberlués :

– Parce que tu vas prendre le fleuve ?

– Le Mali a besoin de moi.

– Et tu comptes remonter jusqu'où ?

– Tombouctou !

– Oh, la déraisonnable !

– Tu sais ce qu'ils font aux femmes, là-haut ?

– D'abord, que transportes-tu de si nécessaire et de tellement urgent pour avoir besoin d'affronter les périls ?

Et voilà !

Elle avait fini par venir, la question que je redoutais.

Mme Bâ les toisa, plus Grande Royale que jamais.

– J'emporte l'Éducation. Les écoles là-bas sont dévastées, si vous voulez savoir. Elles ont besoin de tout. Je vais les reconstruire. C'est le seul rempart contre la folie.

– Ah, tu as bien raison !

– Et tu as raison aussi d'avoir pensé à la glacière.

– Il fait si chaud sur le fleuve.

– De plus en plus chaud, tu verras.

– Encore une mauvaise action des rebelles...

– Ils ont aussi dérégulé la température.

– Nous t'accompagnerons en pensée, madame Bâ.

– On approuve ton action, madame Bâ !

– Dès que nos paquebots sortiront de leur sommeil obligé, nous t'ouvrons leurs cales.

– Tu n'auras rien à payer ! Gratuit pour toi, madame Bâ, vive l'Éducation !

Et, pour prouver leur détermination, ils prêtèrent eux-mêmes la main au chargement avant de menacer les deux piroguiers :

– On vous confie une femme importante.

– Décisive, même.

– S'il lui arrive quelque chose, vous serez responsables !

– Je vous confisquerai votre moteur.

Nous allions embarquer, après les saluts, les accolades, quand, derrière nous, des gamins accoururent en gloussant.

Mme Bâ se retourna.

– Que se passe-t-il ? Une mauvaise nouvelle ? Pourquoi ces chuchotements derrière mon dos ?

– On ne sait pas si tu vas être contente.

– Ou pas du tout.

Ma grand-mère s'énerva :

– Maintenant, suffit !

Elle n'était pas d'humeur à discuter.

– C'est un homme.

– Et alors ?

– Il demande après toi. Il dit qu'il est ton mari. Un mari très poli, timide, vraiment, même.

Mme Bâ tourna la tête de tous côtés.

– Je ne vois personne.

– Il est resté là-bas.

– Il demande s'il peut...

– ... s'il ne dérange pas.

Alors elle éclata de rire. À la stupéfaction générale. Rien ne surprend plus que l'irruption soudaine de la gaieté.

– Mon mari, ainsi que vous l'appellez, porte-t-il contre sa poitrine une boîte de fer rectangulaire ?

Les jeunes se consultèrent.

– Tu ne peux pas être plus claire ?

- Tu veux dire : est-il photographe ?
- Non, nous n'avons rien remarqué de tel.
- Alors ce n'est pas mon mari. Il ne peut se séparer de son appareil.
- Même la nuit ?
- Même.
- Voulez-vous dire même pendant... ?
- Même.

Cette dernière réponse jeta un blanc. On sentait les jeunes désarçonnés. Ils hochèrent la tête.

- Tu as un drôle de mari !
- Oh, il n'est pas le premier ! Et comme j'étais vieille, je n'ai pas pu choisir.
- Madame, tu ne veux pas venir vérifier ?
- Il répète qu'il est ton mari. Enfin ton presque mari.

L'argument décida Mme Bâ. Elle suivit le cortège, ne voulant rien manquer de l'éventuelle reconnaissance.

Pour une fois, je laissai Mme Bâ s'avancer seule. Le bon griot a beau avoir pour mission de tenir une chronique exhaustive, il sait, le moment venu, respecter l'intimité. Même s'il ne baisse jamais les bras. Et use de différents stratagèmes pour continuer à savoir. Rien de pire, de plus torturant, qu'un vide dans une histoire. Ces « blancs »-là, pervers comme ils sont, surviennent toujours aux moments clés. J'ai choisi parmi les gamins footballeurs celui dont l'œil me semblait le plus vif. J'ai commencé par le féliciter sur son jeu, vieille technique pour se faire aimer des jeunes. L'homme d'affaires

louche et politicien français Bernard Tapie l'utilisait jusqu'à plus soif. On m'a raconté qu'à Marseille, dès qu'il voyait des enfants jouer, il faisait arrêter sa limousine et pointait son doigt vers l'un d'eux : « Toi, un jour, tu joueras au Barça. » Et il lui demandait ses nom et adresse que le chauffeur notait. Au terrain vague suivant, l'index de nouveau se pointait : « Toi, si tu continues comme ça, tu joueras un jour au Barça. »

Je n'ai pas été jusque-là.

– Tu veux gagner de l'argent ?

– Trop besoin.

Je lui ai posé la main sur l'épaule.

– Tu t'approches du vieux monsieur et de la vieille dame, là-bas, sur le quai, qui n'ont pas l'air de savoir comment se comporter l'un avec l'autre.

– Pourquoi ? Ils ont un souci ?

– Ne réfléchis pas. Tu te contentes d'écouter. Et tu me rapportes tout.

– OK. Dix mille.

– Cinq mille.

– Sept mille cinq cents.

– Tope là. Si tu inventes, je le saurai.

– Je n'invente jamais. Trop fatigant.

Mon espion courut vers sa cible sans cesser de jongler avec la boule de caoutchouc crevassée qui lui servait de ballon.

Ma grand-mère et son soupirant se tenaient toujours à bonne distance l'un de l'autre.

Après une dizaine de minutes, l'espion revint.

– Je te répète ce que j'ai entendu, même si j'ai pas tout compris ?

– Vite ! Ou les mots vont s'envoler.

– La vieille dame a dit pourquoi te présentes-tu comme mon mari il a dit c'était le plus simple elle a dit Balewell va être furieux il a dit pardon elle a dit pourquoi es-tu là il a dit j'en avais assez de photographier des mariages noirs un journal m'a embauché pour un reportage sur Tombouctou elle a dit je monte au Nord il a dit je sais je t'accompagne elle a dit pas question. Après, c'est facile : à la fin de toutes ses phrases à elle il n'a fait que répéter je sais. Elle a dit c'est dangereux pour les Blancs je sais les djihadistes haïssent les reporters je sais tu risques le pire je sais. Et puis elle a dit tu vas me gêner. Et là il s'est tu.

– C'est tout ?

– C'est presque tout.

– Et après ?

– Au début, elle était furieuse, ton ancêtre. Après quelques je sais, elle s'est attendrie. À la fin, j'ai cru qu'elle allait prendre dans ses bras le petit monsieur. C'est vraiment son mari ?

– Un bon footballeur ne pose pas de questions. Il avance. Voici tes sept mille cinq.

De loin, j'ai vu M. Matussièrre reprendre son taxi.

Mme Bâ est revenue, un peu titubante. Les maris, vrais ou faux, ça chamboule.

– Tout est prêt ? Alors on embarque. Ismaël, on

n'attend plus que toi.

Moi, je scrutais la route. Personne. J'allais céder aux admonestations de ma patronne (« Ismaël, tu vas tout faire manquer ! » « Ismaël, arrête tes enfantillages ! ») lorsque le pick-up finit par arriver.

En découvrant ce qu'il transportait, Mme Bâ faillit s'étrangler.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Tu le vois bien, mon balafon.

Mme Bâ s'était appuyée sur les ridelles et considérait l'objet.

– À quoi ça sert ?

– La musique me manque trop. Et comme sur le fleuve nous allons avoir beaucoup de temps...

– Renvoie-le ! Il n'y a plus de place, tu le vois bien : la pirogue déborde déjà.

– Dans ce cas, je ne pars pas.

Une des qualités de Mme Bâ, dont nous savons déjà la gamme infinie des défauts, c'est sa capacité à évaluer rapidement les rapports de force et à en tirer dans la seconde les conséquences.

Qui pouvait, au pied levé, remplacer son chroniqueur ? Personne. La musique était-elle nuisible à l'édification d'une légende ? Bien au contraire. Dans ces conditions :

– Viens m'embrasser, Ismaël ! je l'avais oublié. Un griot est aussi musicien, je l'avais oublié. Allez, vous tous, aidez-nous. On va se pousser mais ton camarade

balafon vient avec nous.

Sur le quai, nos amis de Koulikouro nous ont salués longtemps, peut-être même après notre disparition, lorsque la brume de chaleur a fini par nous avaler.

Mme Bâ continuait d'agiter la main. Les piroguiers l'ont priée fermement de s'asseoir. Il n'aurait pas fallu faire trop vite naufrage.

La première journée, nous n'avons pas rencontré âme qui vive. Somnolant sous le hangar, Mme Bâ se lamentait : « Regarde, Ismaël, notre fleuve est vide, la guerre l'a tué ! »

Toujours gourmand de curiosités lexicales, Ismaël se permet de vous indiquer que, dans nos régions, ce noble terme de « hangar » ne désigne en fait qu'un frêle abri de toile ou de bois de cagette monté tant bien que mal sur une partie de la pirogue pour la protéger du soleil.

Une seule pinasse se présenta vers le soir, l'une de ces lourdes embarcations, véritables camions nautiques. Une voile l'aidait à progresser, un patchwork multicolore, assemblage de tous les tissus possibles : plastique renforcé, toile à sac, pans de tentures, doublures de manteaux. « La diversité même des peuples du Mali », commenta Mme Bâ. Elle ordonna de s'approcher.

– Madame, si tu veux parler à tout le monde, jamais nous n'arriverons.

– Va, je te dis !

Une fois bord à bord, elle cria :

– Comment va Tombouctou ?

De la pinasse, quelqu'un répondit, à l'évidence un chef, un riche, entouré de femmes et lunettes Ray-Ban sur le nez :

– Tu as des raisons pour demander ça ?

Notre piroguier prit peur et, d'un violent coup de barre, s'écarta.

– Pourquoi ? demanda Mme Bâ. Reviens, je veux savoir !

– Si ça se trouve, c'est un islamiste. Il te soupçonne déjà !

Et notre navigation reprit son cours, lent et morne.

– Plus vite, plus vite, réclamait de temps à autre Mme Bâ.

Notre petit équipage commençait à s'habituer à leur passagère. Régulièrement, Dia, le père ou Sékéné, le fils lui faisait remarquer :

– Pourquoi plus vite, madame ? Si la guerre est sur cette ville, autant arriver après le feu.

– Va, je te dis !

*
* *

– Est-ce la première fois, Ma'ma ?

– Que veux-tu dire, Ismaël ?

– Connais-tu Tombouctou ?

– J'en ai tellement entendu parler. Pas besoin de m'y

rendre.

– Ma grand-mère ! Ce serait bien qu'un jour une de tes réponses accepte de faire simplement son métier de réponse, c'est-à-dire répondre !

– Il faudra t'y faire, Ismaël. Au pays de la Vérité, il y a plus de détours que de lignes droites. Si tu es si pressé, abandonne ton soi-disant souci du vrai, contente-toi des résumés. Tu te souviens du supermarché Simply de Villiers ? Il vendait des plats cuisinés surgelés.

– Quel rapport ?

– Une réponse sans prendre son temps, c'est une réponse surgelée.

Lectrices, lecteurs, plaignez le pauvre Ismaël, secrétaire et griot d'une incontrôlable patronne ! Ce genre de conversation ci-dessus rapportée, il eut à en souffrir des dizaines, tentant chaque fois de garder le fil, d'instiller un peu d'ordre et de raison dans un flot continu d'informations décousues.

– Madame Bâ, tu t'es déjà rendue à Tombouctou, oui ou non ?

– Mais calme-toi, mon petit-fils ! Non.

– À la bonne heure !

– Mais oui quand même !

Je crus que j'allais l'étrangler, ma grand-mère adorée. Par chance, alors que j'allais commettre cet assassinat prémédité de longue date, elle pressentit le péril et trouva la parade contre laquelle je ne pouvais rien, elle le savait : raconter. Quand on aime les histoires, comment étrangler quelqu'un avant qu'il en révèle la

fin ?

Schéhérazade avait compris la méthode.

Marguerite aussi.

– Écoute bien, Ismaël ! Il était une fois un oncle de mon mari Balewell, donc ton arrière-grand-oncle, cher Ismaël, et d'ailleurs, par certains traits, tu lui ressembles...

– Je t'en supplie, madame Bâ !

– Comme tu préfères, trop impatient Ismaël !

» Amadou Hampâté, ainsi s'appelait-il, était très savant et, pour cela, employé, sans avoir grand-chose à faire, par l'Agence des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture.

» Cet oncle se proposa de m'emmener là-haut. J'entends encore ses paroles :

– « Écoute, puisque tu as des oreilles, écoute.

» « À l'origine, fut un puits, Tim, où venait une femme vieille, Bouktou. C'est ce qu'on dit.

» « Mais ne prête pas trop attention aux légendes, Marguerite.

» « Si tu veux de la vérité, apprends la géographie : c'est elle qui dicte les commencements.

» « Regarde la carte, suis bien le cours de ce fleuve Niger assez fou pour aller affronter le Sahara.

» « Regarde : Tombouctou se trouve au plus haut de

la boucle, à l'endroit où l'eau perd sa bataille contre le sable. Regarde : après sa défaite, l'eau baisse la tête et redescend lentement vers le Sud et la mer.

» « Si tu veux de la vérité, ce que j'espère bien, jeune Marguerite, puisque tu es enseignante, permets-moi un autre conseil : entre dans la peau des commerçants. Pour le meilleur ou pour le pire, le commerce est la loi du monde et trace ses routes.

» « Regarde la carte, Marguerite, regarde.

» « Où veux-tu meilleur point de rencontre entre les caravanes et les bateaux ?

» « Où, mieux qu'à Tombouctou, installer le marché où s'échangeront les esclaves, l'or et les plumes d'autruche venus du Sud contre les armes et le sel venus du Nord ?

» « Le reste n'est qu'anecdotes, la succession des empires, la richesse qui s'accroît.

» « Avec l'extrême pauvreté comme avec l'extrême opulence, vient le souci de la religion. Les miséreux n'ont d'autre ressource que prier. Les nantis d'autre crainte que la mort ou les foudres de Dieu. Alors ils font construire des mosquées pour Lui plaire et des bibliothèques pour que d'autres réfléchissent à leur place au sens de leur vie.

» « Voici Tombouctou : le sable, l'eau, le commerce, Dieu et les livres.

» « Il faut que tu te rendes compte, Marguerite, des rigueurs du désert.

» « Au milieu des sables et sous le soleil brûlant, une

bibliothèque est une oasis avec les piles de livres pour palmiers. La lecture et la calligraphie sont deux chemins ombragés. Et la recherche du Savoir, quel qu'il soit, des petites choses comme des grandes, est une remontée vers la Source, une baignade dans une eau toujours fraîche.

» « Accompagne-moi, Marguerite. Je te montrerai les manuscrits. Tu retrouveras dans l'air la ferveur passée, du temps où vingt mille étudiants apprenaient la Création et le message du Créateur.

» « Alors, tu viens ? »

– Rends-toi compte de ma bêtise, Ismaël : j'ai refusé cette offre.

Maudit soit mon sens du devoir, qu'il soit piétiné, enfermé dans une cage et bâillonné jusqu'à la fin de mes jours, pour m'avoir empêchée de suivre Amadou Hampâté Bâ.

J'avais ma classe et ses vingt-six élèves.

J'aurais pu tomber faussement malade, comme tant de mes collègues, ou m'inventer une grossesse, ou une mère à l'agonie.

Je n'ai pas voulu abandonner mes petits.

J'ai accompagné Amadou Hampâté jusqu'à Koulikouro. En ce temps-là de paix, les paquebots naviguaient. J'ai accompagné mon oncle jusqu'à sa cabine. Et maintenant il est mort.

Mais j'ai toujours sa voix dans l'oreille. Elle me raconte

Tombouctou, la visite que j'ai manquée.

Toute sa vie, il s'est battu pour sauver les traditions orales. En reconnaissance de cette obstination, peut-être a-t-il obtenu de Dieu qu'il accorde à ses paroles l'immortalité ? Je n'ai oublié aucun de ses mots.

Non, mes pas ne m'ont jamais conduite jusqu'à Tombouctou. Mais tu verras, dès que nous arriverons là-bas, je te conduirai par les rues les yeux fermés comme si c'était ma ville.

*
* *

– Madame Bâ, réponds franchement : pourquoi as-tu choisi Tombouctou pour destination au lieu de Gao ou Kidal ?

– Parce que Gao et Kidal sont des villes semblables à toutes les autres villes. Tombouctou est une légende.

– Tu crois qu'un jour tu pourras vivre sans le secours des légendes ?

– Les légendes sont mes bateaux. Sans elles, je coule.

– Madame Bâ, toi qui sais tout : existe-t-il des médecins pour guérir de cette maladie-là ?

– De quoi parles-tu ?

– L'addiction aux légendes.

– Ne cherche pas à comprendre, Ismaël. Ni à soigner. Un griot se contente de raconter.

*
* *

– Madame Bâ, si tu aimes tant Tombouctou, tu vas souffrir.

– Sans doute.

– Pourquoi veux-tu souffrir, madame Bâ ?

– Je ne veux pas souffrir. Je veux la vérité. Et si le chemin vers la vérité passe par la souffrance, j'y suis prête.

– Mais quelle sorte de vérité espères-tu trouver là-haut ?

– Oh, cette vérité-là n'est pas de celles qu'on espère. Mais comme elle existe, force est bien de l'accueillir.

Un long moment passa. Les paroles, comme les hommes, ont besoin de pauses. Alors le paysage prend le relais.

Une caravane longeait le fleuve. Me vint l'étrange idée que nul ne savait d'où elle venait et que personne, peut-être, ne la verrait jamais arriver. Par une porte invisible, elle s'était échappée du temps. Un jour, sans pouvoir prédire lequel, elle y reviendrait.

Il y eut cinq palmiers.

Il y eut un autre village. Puis la berge s'éleva. Elle devint falaise. Au sommet, il y avait des maisons qui semblaient protéger une mosquée, tant elle était petite. Il y avait un troupeau qu'un enfant gardait mal : ses bêtes s'égaillaient partout. Et la parole revint à Mme Bâ :

– Tu interrogues : pourquoi cette volonté farouche de

me rendre à Tombouctou ? Je vais te répondre. Je veux voir ce qui se passe quand la plus folle des folies humaines s'en prend à la plus vieille des sagesse.

– C'est bien ce que je te disais : prépare-toi à souffrir.

Chaque jour, le matin, vers dix heures, puis, le soir, juste avant la nuit, Mme Bâ ordonnait à notre chaloupe le silence complet. Et elle dirigeait sa meilleure oreille, la droite, vers le Nord du pays.

La première fois, nous nous trouvions au beau milieu du fleuve, un peu avant d'arriver à Ségou.

Dia, notre piroguier-chef, la regarda effrayé comme s'il avait affaire à une folle.

– Arrêter le moteur ? Tu n'y penses pas ! Tu as vu le courant ?

– Arrête le moteur, je te dis. J'ai à faire.

– Quelle sorte d'affaire ?

Avant de répondre, elle me demanda conseil en chuchotant : « Jusqu'où je peux aller dans les révélations ?

– Jusqu'à nulle part, lui dis-je, c'est trop dangereux. Invoque la religion. » Ce qu'elle fit. Elle expliqua que ses deux rendez-vous quotidiens avec le silence étaient sa manière à elle de prier. Notre équipage fut rassuré. Le moment venu, le père et le fils regardaient le ciel. Et quand ils y lisaient que l'heure avait sonné, ils arrêtaient d'eux-mêmes le Yamaha.

– Ismaël, puisque nous approchons de la région où elle règne, il serait bon que tu la connaisses un peu mieux.

– De qui parles-tu, madame Bâ ?

C'est ainsi que ma patronne, l'âme toujours aussi pédagogue et d'autant plus que s'éternisait notre remontée vers le Nord, m'enseigna la charia.

– La racine arabe ara'a signifie « ouvrir, devenir clair ». Des textes font référence à un chemin, mieux : à une source, une rivière fraîche où les humains viennent s'abreuver. On peut dire aussi que la charia est « la voie qui mène à l'eau ». Il ne t'est pas interdit de prendre des notes, Ismaël. Je continue ? parfait ! Maintenant, répète après moi la sourate 5 du Coran, verset 47 : « Les pervers sont ceux qui ne jugent pas les hommes d'après ce que Dieu a révélé. » Articule, je ne te comprends pas. Voilà, c'est mieux. Et la deuxième partie du verset 49 : « Sache que Dieu veut les frapper pour certains de leurs péchés. » Range soigneusement ces mots dans ta mémoire. Là-haut, tu pourras les ressortir de temps en temps. Ils te protégeront. On te prendra pour un bon musulman. Maintenant écoute bien la sourate 45, verset 18 : « Nous t'avons ensuite placé sur une voie

procédant de l'Ordre. Suis-la donc et ne suis pas les passions de ceux qui ne savent rien. »

– Je ne te croyais pas aussi experte en cette matière.

– Tu oublies que ta grand-mère, en même temps qu'une combattante, est une femme douée de raison et de sens pratique. Une combattante qui veut parvenir à ses fins, c'est-à-dire à la victoire, s'efforce de tout connaître de ses ennemis. Encore que la plupart des djihadistes ne connaissent rien au Coran. Au fond, mon ennemie, c'est l'ignorance.

*

* *

– Tu es prêt, Ismaël ? Carnet ouvert, crayon bien taillé ? Parfait, je reprends. L'istihsân est la relativisation. L'istihsâb est la prise en compte de la pratique en vigueur. L'istilâb est l'examen attentif de l'intérêt général. Tu m'écoutes, Ismaël ? Le plus important, c'est la différence entre le taqlîd, l'imitation scrupuleuse des décisions des anciens, et l'ijtihâd, le souci d'interprétation. Ismaël, qu'est-ce que je viens de dire ? Répète voir !

Nos piroguiers rayonnaient. Jamais je ne les avais vus si heureux, et même si paisibles, que pendant ces leçons de charia. Ils ne devaient saisir qu'un mot sur dix, étant donné le vacarme du Yamaha, mais ce mot les rassurait. Je devine ce qu'ils devaient penser : « Contrairement à ce que nous redoutions sans oser nous le dire, puisqu'ils nous paient bien, cette vieille

femme et son petit-fils ne sont pas des mécréants ; ils parlent religion avec sérieux et respectueuse attention... »

– Dis-moi, madame Bâ, comment expliques-tu la cruauté des châtements prescrits par cette loi ?

– Par le contexte, Ismaël, une maladie du contexte. La charia n'a rien inventé. La loi juive du Deutéronome ordonnait aussi de lapider les adultérins. Les Romains tranchaient la main des faux-monnayeurs. Les chrétiens ont longtemps coupé la tête des apostats... Depuis, les pratiques ont gagné en douceur. Pas chez les amis de la charia. Pour eux, le temps, qui est éternité, n'a aucune raison de changer. L'époque de Mahomet est la nôtre. Donc ses punitions s'appliquent et continueront à jamais de s'appliquer.

– Madame Bâ ?

– Oui, mon Ismaël.

– Les islamistes souffrent donc d'abord d'une maladie du temps ?

– C'est la pire de toutes les maladies, Ismaël. Qui veut immobiliser la grande roue du temps accentue le dérèglement du monde !

– Madame Bâ, tu veux toujours gagner le Nord ?

– Ismaël, as-tu déjà vu Mme Bâ reculer ?

– J'en tremble d'avance.

– Je t'avoue que moi aussi.

Souvent, engendré par l'eau qui passe, le rêve me vient, presque douloureux, du monde d'avant le bavardage des hommes, d'avant l'arrivée du premier griot, un monde fait d'une seule histoire muette, toujours la même, de la source à la mer et retour par les nuages, l'histoire sans paroles que racontent tous les fleuves de notre planète.

Qu'avons-nous gagné à tant et tant jacasser ?

Pas de guerre sainte sans mots pour y appeler, pas de voile sur les femmes sans mots pour l'imposer.

Alors, lentement, l'équilibre de la pirogue est fragile, j'extirpe mon balafon de notre capharnaüm flottant et, do, ré, fa, la, si, je promène mes maillets sur les lames.

Crois-tu qu'un jour, à force d'être jouée partout, à toute heure, sur tous les instruments possibles, la musique guérira le monde ?

Vers midi, nos deux piroguiers se choisissaient une petite anse tranquille, si possible entourée de roseaux ; ils arrêtaient le moteur, tapaient l'eau avec une rame pour vérifier que des hippopotames ne nous y avaient pas précédés, priaient les oiseaux de calmer leurs chants et fermaient les yeux. Inutile de les menacer, de leur proposer de les payer plus, ils n'argumentaient pas, ils répétaient :

– Dieu n'a pas inventé la plus forte chaleur pour y faire travailler les hommes.

J'aurais volontiers imité nos Bozos. Hélas, ma sieste à peine ébauchée, je devais l'interrompre.

Une voix autoritaire et trop bien connue venait me remettre au travail. Pas question pour Mme Bâ de se laisser aller à l'alanguissement général.

– Nous sommes en guerre, Ismaël ! Au lieu de ronfler, fais-moi réciter !

– À quoi ça sert ? Dieu Lui-même, qu'Il ne s'agace pas de ma réponse, doit être jaloux de ta mémoire.

– Quand j'arriverai sur le front, je veux pouvoir parler d'égal à égal avec les militaires.

Alors, j'en garde encore la honte, nos voix, même chuchotées, venaient gâcher la paix du fleuve. Quelle impolitesse que cette irruption du fracas militaire dans cette tranquillité parfaite : le clapotis de l'eau contre la coque, le gazouillis lointain des tisserins et des vanneaux éperonnés, le caquètement des canards, le beuglement timide des veaux, le bruissement du vent entre les jeunes pousses de mil ! Si longtemps après, je présente au Niger mes excuses.

– Bon. Comme tu veux. D'abord le plus facile. Madame Bâ, qu'est-ce qu'une AK-47 ?

– Le fusil automatique créé par Mikhaïl Kalachnikov. Poids : 4,3 kg (non chargé). Munitions : 7,62 mm.

– Parfait. Et une charge creuse ?

– RPG-7, le successeur du bazooka. L'explosif est réparti sur les parois du missile. À l'impact, il se concentre sur la pointe d'où jaillit un dard si chaud qu'il peut percer tous les blindages.

– Mesure tes propos, madame Bâ ! Prends garde aux allégories, si tu dois t'exprimer en public. Tu pourrais allumer le feu de tes jeunes soldats en mal de sexe. Plus moderne, maintenant : le Predator.

– Lequel ?

– L'armé.

– C'est un drone équipé de missiles.

– J'imagine à Washington une réunion entre camarades militaires, un grand écran plat, des canettes de bière, un joystick. L'ennemi paraît à l'autre bout de la Terre. Feu. Cinq secondes plus tard, explosion de

l'ennemi. Applaudissements dans la salle à Washington. Téléphone au président pour annoncer la nouvelle. Bière pour tous. Vive la guerre moderne.

– Ismaël, tu es là pour m'aider à réviser, pas pour te faire des films !

– Pour les mortiers et les mitrailleuses lourdes, tu te sens à l'aise ?

– Généralement calibre 15,5. Mono, bi ou quadritubes. Montées sur le plateau arrière des 4×4.

– Bon, suffit pour aujourd'hui. Demain, nous réviserons le chapitre des sol-air.

*
* *

– Ismaël, au lieu de rêvasser, viens donc auprès de moi.

Au prix d'une reptation prudente, car la stabilité de notre pirogue était incertaine, je m'approchai de Mme Bâ et, entre nos provisions de bouche et les cartons divers, je parvins à m'asseoir près d'elle.

D'un ample geste, elle me montra le fleuve, tellement écrasé de soleil à cette heure encore proche de midi qu'il semblait immobile. Au loin, les deux pinasses géantes que nous venions de croiser paraissaient arrêtées, sans doute lasses de remonter le courant.

– Ismaël, as-tu compris le projet de ce fleuve ?

Je ne m'inquiétai pas tout de suite, mais accueillis la question avec amusement :

– À part couler vers la mer, quel autre projet peut-on prêter à un fleuve ?

Elle prit l'air inspiré, nez froncé, paupières plissées.

– Justement, Ismaël, ce fleuve-ci ne coule pas vers la mer. Où se trouve la mer ? Au Sud. Il a décidé de monter vers le Nord.

Je n'ai pu qu'admettre l'évidence.

– Et que va-t-il trouver au Nord ?

– Le Sahara.

– Réfléchis, Ismaël. Ce fleuve ne te fait penser à personne ? Réfléchis bien.

Je ne comprenais pas où elle voulait en venir. Il faisait si chaud. L'intelligence ne m'est revenue que peu à peu.

C'est à ce moment-là que j'ai vraiment craint pour sa santé mentale. Tout le monde se sent plus ou moins habité par un personnage célèbre qui lui tient lieu d'armature. J'avais fini par m'habituer à la présence de Jeanne d'Arc dans l'âme de ma grand-mère. Mais que, maintenant, elle se prenne pour le fleuve Niger, quatre mille deux cents kilomètres, c'était une tout autre affaire.

Pour ne pas la brusquer, si loin de tout hôpital psychiatrique, je décidai d'entrer dans son jeu. Je lui ai dit mon émotion. J'ai montré l'eau boueuse.

– Nous partons pour le même combat qu'elle ! Comme elle nous allons nous affronter au désert. Que Dieu nous fasse plus forts que nous ne sommes !

– Prions.

*
* *

– Ismaël, tu sais pourquoi notre fleuve, notre Djoliba bien-aimé se traîne et multiplie les méandres ?

J'avais la réponse technique toute prête : un cours d'eau qui ne prend sa source qu'à huit cents mètres d'altitude pour parcourir quatre mille kilomètres ne peut que flâner en route : son élan est trop faible.

Mais je savais que ce n'était pas pour elle le moment d'entendre des paroles de raison. J'ai préféré répondre que non, je l'ignorais.

– Ismaël, c'est pourtant simple. Simple et naturel. Nous le savons : ce fleuve est comme nous. Donc ce fleuve a peur.

– Comment cela, peur ?

– Le Sahara est redoutable. Sa réputation n'est plus à faire. Il écrase sous la chaleur. Il assassine par la soif. Il livre à la cruauté des trafiquants. On ne monte pas à son assaut sans trembler. Ismaël, sois franc, as-tu peur ?

– Oui.

– Tu vois, tu es comme le Niger. Nous sommes comme lui. Mais aie confiance, tout se passera bien.

*
* *

Le hors-bord Yamaha devait partager nos craintes. De temps à autre, sans prévenir, il crachait, toussait puis s'arrêtait. Alors nos piroguiers l'insultaient :

- Honte au Japon !
- Ça n'est pas Toyota qui nous lâcherait !

Cette méthode, dite de la fierté réveillée, marchait parfois. En cas d'échec, il fallait tant bien que mal rejoindre la rive, puis gagner un village. Et, contre l'argent de Mme Bâ, un autre moteur (de pompe hydraulique ou de mobylette) était déshabillé pour rafistoler le nôtre.

Puis reprenait notre interminable montée vers le Nord, la partie du Mali occupée par les djihado-trafiquants.

- On ne va pas tarder à voir des rebelles.
- À quoi les reconnaîtrai-je ?
- À leur colère perpétuelle.
- Comment veux-tu que je la voie, de si loin ?
- S'ils nous tirent dessus, tu pourras considérer qu'ils ne sont pas de bonne humeur.

Deux femmes se tenaient sur la rive : une que l'on pouvait identifier comme vieille, car le vent soulevait son voile et découvrait ses cheveux blancs ; l'autre plus jeune. Sans doute mère et fille, chacune portant un baluchon. Elles nous regardaient sans rien dire, mais dans les yeux et avec une intensité telle qu'on aurait juré les entendre demander.

- Vous voulez monter ? dit Mme Bâ.

Elle avait pourtant juré de n'embarquer personne. Dia et Sékéné grondèrent, notre pirogue est trop exiguë, nous avons encore si longtemps à naviguer, il fallait la

choisir plus grande, on veut davantage d'argent... Le silence de Mme Bâ les fit taire.

D'un même mouvement, les deux femmes tendirent leur main droite pour qu'on les aide à monter. Elles se glissèrent, je ne sais comment, au milieu des bagages. Le temps de nous sourire, elles dormaient, la tête de la mère, tout à fait dévoilée, sur l'épaule de la fille. Tant bien que mal, avec un parapluie à demi ouvert, je les protégeai du soleil.

Elles ne se réveillèrent que bien plus tard.

– Le bus est trop dangereux, dit la fille ; ils te volent, ils te battent.

– Fatigue, dit la mère. Trop de fatigue.

« Fatigue » : le mot des réfugiés.

La mère prit une écuelle dans son sac, la plongea dans l'eau et en aspergea sa fille. Qui lui rendit la pareille. Elles rirent, soudain petites filles. Puis la mère salua le Niger, un lac à cet endroit, on ne voyait des rives que des traits minces, au loin, hérissés de silhouettes tassées, les constructions, ou, plus petites encore, une caravane.

– Je te remercie, le fleuve ! Tu voyages pour nous. Merci de prendre notre fatigue.

Mme Bâ lui posa la main sur le bras.

– Parle-nous d'elle.

– De qui ?

– La fatigue. Avant toi, je n'avais jamais entendu d'Africaine évoquer sa fatigue. Les Blanches sont toujours fatiguées, jamais les Africaines. Je veux

comprendre aujourd'hui quelle est la vraie fatigue du Mali.

Avant de s'exprimer, la femme montra les piroguiers à qui un billet de 2 000 francs CFA avait rendu leur joie de vivre.

– Ils écoutent.

– Ils ne peuvent rien entendre. Le moteur fait trop de bruit. Il moule les mots et les rejette à l'eau avec le sillage. Continue.

– Eh bien, je vais te dire, la fatigue était plus forte, avant.

– Avant quoi ?

– Avant l'invasion des islamistes. Quand n'importe qui à n'importe quelle heure venait pour voler, pour violer, pour tuer. La pire fatigue, c'est sursauter, tout le temps sursauter. À tous les bruits. Même ceux des fourmis. Les femmes de la famille m'ont dit que je pouvais revenir au Nord parce que la fatigue a diminué. Maintenant, elles sursautent moins. Si tu acceptes les règles, ça va. Les règles reposent.

– Mais les règles sont terribles !

– Les règles reposent.

– Quelles que soient les règles ?

– Quelles qu'elles soient.

– Même les règles de la charia ?

– Même elles.

Elle caressa la joue de sa fille, et se rendormit.

Mme Bâ se retourna vers moi :

- Ça ne te rappelle rien ?
- Nos réfugiées à Bamako. Elles tenaient ce même langage.
- Pauvre Nord du Mali ! Il était déjà bien malade avant l'invasion. Quand je pense que certains réclament son indépendance ! De quoi vivraient-ils ?

Pour profiter de la fraîcheur, nous partions dès l'aube. La pirogue se détachait lentement de la rive sous les bruyantes protestations du petit peuple de l'air et de l'eau. Pourquoi les dérangions-nous si tôt ? Bagadais, pies-grièches, grèbes castagneux, pélicans gris, hérons goliaths... Et mon bel effort de politesse pour les saluer chacun par son nom ne les apaisait pas.

Vers l'Est une longue ligne claire montait, de minute en minute plus épaisse. Bientôt la lumière déferlerait vers nous, comme une vague. Alors je me rendormais, bagage parmi les bagages, malgré des positions impossibles, des contorsions de cirque.

Ce matin-là, la voix de Mme Bâ me réveilla.

Non pas ces chuchotements habituels quand elle s'adressait à son défunt mari.

Elle avait la voix haute et claire de qui s'enorgueillit de son interlocuteur et veut qu'on s'émerveille de cette intimité proclamée.

– Pardon de t'importuner, Mariama, nous ne serons pas longs. Pardon de troubler ta quiétude, Mariama, mais nous sommes attendus.

Qui était cette personne ? Nous avions débarqué

l'avant-veille nos deux passagères. Le soleil était encore loin de sa plus grande violence, ma grand-mère en avait-elle pourtant reçu un coup fatal ? Les piroguiers avaient remarqué eux aussi de l'anormal, car ils coupèrent le moteur et nous nous mêmes à dériver en travers du courant.

Pauvre Mme Bâ !

Elle avait entrepris d'ouvrir nos sacs et jetait à l'eau quelques poignées de leur contenu. De la nourriture, mais aussi un T-shirt à moi, un soutien-gorge à elle, un carnet, une lampe frontale.

Et toujours cette conversation animée avec l'invisible Mariama.

Prudemment, pour ne pas déséquilibrer notre embarcation, je rampai vers la malade. D'après mes calculs, nous devions approcher de Mopti où l'hôpital devait savoir traiter ce genre d'accès délirant.

– Ah, te voilà ! Enfin réveillé ! Tu allais manquer Dendamaaré.

– À qui parles-tu ? Quelle est ta nouvelle folie ?

Le vide de mon regard la renseigna sur mon ignorance.

– Honte sur ma fille, ta mère ! Que t'a-t-elle transmis comme connaissances ? Apprends que nous avons atteint la demeure de la déesse d'eau Mariama, fille de Gaa, reine mère de toutes les eaux du bassin du Niger.

– Et comment sais-tu qu'elle se trouve bien là ?

– Honte sur toi, honte à ton incroyance ! Apprends à lire les eaux, elles te parleront. Présentement, nous

sommes sur les eaux blanches, celles du petit Niger. Tu vois la pointe de terre là-bas, sur la droite, et ces violents remous où pêchent les cormorans ? C'est l'arrivée du fleuve Bani dont les eaux sont noires. Ici, les eaux comme les races se mélangent, celles du Sud, venues de la forêt ou de la savane, à celles du Nord, venues du sable et du désert.

– Et que vient faire là-dedans cette Mariama ?

– Elle s'assure de la bonne qualité du mélange.

– Dur travail. Surtout en ce moment !

– C'est la raison pour laquelle il faut la remercier.

Allez, fais comme moi.

À mon tour je dus jeter à l'eau toutes sortes de choses qui nous auraient été bien plus utiles qu'à la déesse : aspirines, galettes de maïs, manuel d'enseignement du français langue étrangère...

L'offrande faite, Dia remit en route. Il était temps. On ne compte pas les naufrages dans les zones de confluence.

Ces instants d'émotion passés, Mme Bâ revint à la charge :

– Tu ne peux pas rester ainsi. L'ignorance est mauvaise pour la santé. Les mondes du dessous nous gouvernent. Un jour, il me faudra te familiariser avec eux.

Je remerciai chaleureusement, dis et redis mon enthousiasme à l'idée d'étendre le champ de mes relations. Mais je tins à rappeler que la surface n'était pas non plus à dédaigner, et que j'y consacrais

beaucoup de mon temps pour accroître, autant qu'il était possible, nos chances de succès.

- Tu as quelque chose en tête ?

- Les Toyota tchadiennes qui avançaient si vite que les mines libyennes sautaient après leur passage.

- Tu as raison, Ismaël : la surface aussi est importante.

Et nous parvînmes à Mopti enchantés l'un de l'autre.

- Comme nous sommes complémentaires !

- Et intelligents !

- Rien ne pourra nous résister.

- Ni personne.

À peine avions-nous atteint Mopti que je crus mourir. Ne te méprends pas, lecteur, lectrice ! Loin de moi, narrateur objectif, le projet de dénigrer ce port fluvial qui a sûrement son charme. Mais la puanteur du marché menaçait ma survie. On sait que mon ancienne occupation de trafiquant m'a aiguisé l'odorat, pour le meilleur et pour le pire. Des montagnes de poissons séchés s'élevaient jusqu'au deuxième étage des maisons. S'en dégageait un puissant remugle. Lequel ne pouvait que faire fuir tous les nez qu'aucun rhume ne bouchait.

– Repartons, madame Bâ, je t'en supplie. Redémarrons le Yamaha ou mon décès torturera ta conscience !

Mes jérémiades n'atteignirent pas ma grand-mère. Elle s'émerveillait du spectacle.

Elle n'avait pas pris longtemps pour retrouver ses repères.

– Mais quels sont ces miroitements, là-bas ? Bien sûr, où avais-je la tête, les plaques de sel ! Quand tu imagines qu'elles viennent par caravane de Taoudenni, le cœur du désert !...

Et maintenant, elle gloussait sans interruption.

– Oh, cet enchevêtrement de meubles ! Comment peut-on acheter un lit sans emporter aussi un buffet ? Et pour les fabriquer, restera-t-il assez de bois dans nos forêts ? Et ces amoncellements de vêtements ! J'avais oublié qu'ils pouvaient atteindre de telles hauteurs. Reste-t-il une zone inoccupée pour la gomme arabique ? Voilà, sur la droite. On aurait pu croire que la chimie moderne la tuerait. Et ces centaines de ventilateurs, tu les as vus ? Il y a de quoi rafraîchir tout le Sahel ! À condition bien sûr d'avoir l'électricité ! Je ne sais pas toi, moi j'ai toujours admiré l'intelligence des ânes. Observe comme ils arrivent à faufler leurs charrettes entre les camions. Quel joyeux embouteillage, malgré la guerre civile !

Elle rayonnait.

Je réitérai ma revendication, un ton plus fort :

– Madame Bâ, mes poumons se ferment, l'asthme ne va pas tarder...

Elle finit par se tourner vers moi, exaspérée d'être dérangée.

– C'est bien toi, ça : tomber malade en arrivant dans l'une des villes les plus intéressantes du monde. Décidément, Ismaël, tu seras toujours allergique au bonheur, un exilé de l'enchantement.

– Tu as quand même remarqué cette insupportable fétidité ?

– Et alors, petit délicat ? Quand on a pêché des poissons, il faut bien les faire sécher, non ?

– On pourrait les éloigner un peu de la ville, tu ne penses pas ?

– C'est ça, Ismaël, propose une nouvelle organisation pour ce port millénaire ! Je la transmettrai aux autorités.

– On va rester longtemps ?

– Tu as de la chance, le Nord nous attend. Mais profite au moins de l'escale. Emplis-toi les yeux. Regarde palpiter le Mali ! Tu as vu cette foule ? Tous nos peuples se sont donné rendez-vous ici. Un jour, quand nous en aurons le temps, je t'apprendrai à les distinguer : les Peuls, les Songhaïs, les Maures, les Touaregs... J'espère qu'au moins tu reconnais tes frères et cousins soninkés. Regarde comme ils commercent ! Regarde tous ces liens qui se nouent. Apprends, Ismaël, qu'un pays c'est du textile, rien d'autre ! Et ces pinasses qui se croisent et se recroisent ! Ne sont-elles pas les navettes du grand métier à tisser national ? Mon Dieu, tu as vu celle-ci, pleine à ras bord de canaris. Je n'ai jamais compris pourquoi on appelle ainsi les poteries. En attendant, à la moindre vague de travers, elle coulera. Oh, Ismaël, ce spectacle me redonne vie. Et jeunesse. Allons, notre malheureux pays n'est pas encore mort. Je me demande si on vend toujours autant de plumes d'aigrette. Tu sais qu'elles furent la première fortune de Mopti ? Les élégantes de Paris se les arrachaient.

Elle était lancée. Rien ni personne n'aurait pu l'arrêter. Heureusement, le lyrisme donne soif.

– Et maintenant, allons saluer mes amis du café Bozo. Tu crois qu'ils se souviendront de moi ?

Je relevai la tête.

L'établissement dont elle parlait surplombait le fleuve. Comme poste de guet, on ne pouvait trouver mieux.

Sans espoir, je protestai :

– Tu ne crois pas qu'il serait temps de repartir ? J'ai rencontré un camionneur, les rebelles ont dépassé Konna...

Elle ne prêtait aucune attention à mes paroles. En ahanant, elle avait entamé l'ascension des marches et marmonnait pour elle-même :

– Quel bonheur de revenir à Mopti ! Qu'y puis-je, si le cœur du Mali est aussi l'un des hauts lieux de ma vie ?

Je me demandais quelle légende elle s'était encore inventée. Une fois de plus, j'étais aspiré. Petit satellite Ismaël de la planète Marguerite Bâ.

Elle fut accueillie comme une reine.

– Mais qui voilà ?

– Ne serait-ce pas... ?

– Après si longtemps !

Ces gens-là avaient le talent commercial. Ils savaient donner l'illusion des retrouvailles comme si le temps n'avait rien détruit, rien effacé.

– Ne serais-tu pas... ?

– Mme Bâ.

– Bien sûr, madame Bâ !

– Et vous n'étiez pas venue en compagnie de quelqu'un qui vous était cher ?

– Mon mari !

– C’est bien ce que je te disais.

Je saluai la compétence des serveurs bozos. Ils n’étaient pas seulement maîtres des eaux et les meilleurs de tous les pêcheurs. Ils savaient y faire aussi avec la clientèle, l’amorcer avec des leurres pour l’attirer dans leurs nasses...

La capture est un art. Et Mme Bâ y avait succombé sans s’en rendre compte, tout à ses réminiscences.

Moi, j’en menais de moins en moins large. L’air putréfié n’était pas mon seul agresseur. Je craignais d’autres ennemis, de loin plus redoutables. Le visage tant bien que mal protégé par un linge, je ne quittais pas des yeux le fond du port, m’attendant chaque seconde à voir surgir les pick-up rebelles. Mais impossible d’arracher Mme Bâ à son cher café. D’autant que les souvenirs avaient pris le relais pour la retenir prisonnière. Ses yeux ne regardaient plus rien que la lumière rosâtre du passé.

– Comme nous avons été heureux ici !

Aucune défense ne résiste à de tels accès de nostalgie. Mieux vaut céder, s’installer dans l’histoire et la laisser se dérouler.

– Nous venions de nous marier. J’ai voulu montrer Mopti à Balewell. Il ne connaissait pas. Le train n’est jamais arrivé jusqu’ici. Je me disais que la rencontre des eaux et ce grand marché perpétuel servirait d’exemple à notre union. Car tout marché est une sorte de noce, non ? On y échange ses richesses. Je me souviens, il voulait acheter une plaque de sel. Remercie Mopti, Ismaël ! Le soir, nous sommes allés concevoir celle qui

allait devenir ta mère.

- Comment peux-tu en être certaine ?

- Les ventres des femmes savent quand la vie commence.

- La puanteur ne vous a pas gênés ?

- Nous ne prêtions attention qu'à nous.

- Je suis sûr que le bébé ne s'en est jamais remis. J'ai toujours vu ma mère se moucher. Heureusement que mon père, lui, est né dans un air pur.

Soudain, le vent décida de me prendre en pitié. Ses rafales nous arrivèrent en direct des amas de poissons.

Mme Bâ daigna quitter son beau souvenir pour revenir à la réalité.

- Il est vrai que l'atmosphère commence à devenir quelque peu désagréable. Tu vois nos piroguiers ? Fais-leur signe de se préparer.

Je profitai d'une brève escale, Dia et Sékéné étant allés saluer quelque membre important de leur famille.

– Madame Bâ, je peux te poser la question qui me taraude depuis le début de notre voyage ? En fait, depuis l'installation de notre chargement à bord de la pirogue.

– J'espérais que ta curiosité se manifesterait plus tôt !

– Quelles sont ces boîtes de médicaments dont tu as rempli la glacière toute neuve ? Tu ne vas pas bien ? Tu me caches quelque chose ?

– Ce ne sont pas tout à fait des médicaments, Ismaël. Sauf à considérer qu'ils vont soigner la maladie la plus grave dont souffre le Mali. Il s'agit de patchs contraceptifs.

Je me doutais d'une mauvaise, très mauvaise nouvelle de ce genre. Comme vous ne l'ignorez pas, ma grand-mère ne passait pas une journée sans s'effrayer du nombre d'enfants grouillant partout.

Je ne suis pas expert en ce domaine. Plutôt que chanter le stérilet, un griot a plutôt pour rôle de célébrer les naissances. Mais j'en savais assez pour me demander pourquoi Mme Bâ n'avait pas choisi

d'apporter dans le Nord des caisses de pilules, ou d'ampoules injectables, ou de dispositifs intra-utérins, toutes méthodes bien plus faciles à mettre en œuvre sans que le mari en soit informé.

– Le patch est beaucoup moins intrusif, Ismaël. Les hommes l'acceptent, car ils le prennent plutôt pour un talisman que pour un médicament. En fait, je pense qu'ils doutent de son efficacité.

Et, avec un enthousiasme qui la prenait dès qu'elle s'aventurait dans l'univers de la Science, elle vanta la voie transdermique, la manière si discrète et pourtant efficace avec laquelle les deux principes actifs, la norelgestromine et l'éthinylestradiol, pénétraient lentement mais sûrement dans le corps à raison, par vingt-quatre heures, de 203 microgrammes pour le premier et de 33,9 pour le second.

Qui résiste à Mme Bâ ?

Vive le patch ! Je n'avais pas tout compris mais elle m'avait convaincu.

– Et sur quelle partie du corps vaut-il mieux l'appliquer ?

– Tu fais bien de t'informer, Ismaël. Toi aussi un jour, tu devras lutter contre la marée démographique. Pour répondre à ta question : peu importe l'endroit à condition qu'il soit propre et pur de toute crème ou lotion : les fesses, le ventre, la face externe des bras ou le haut du torse...

Je m'étais pris au jeu.

– Et quand devrai-je l'appliquer à ma future femme ?

– Dès le commencement de son hémorragie de privation, ou, si tu n'aimes pas les termes techniques, au premier jour de ses règles. En fait, c'est un peu plus compliqué.

Elle se saisit d'une des boîtes beiges et me lut la notice :

– « Si aucune hémorragie de privation n'intervient dans les cinq jours qui suivent la prise du dernier comprimé (hormonal) actif, il convient d'éliminer un risque de grossesse avant de commencer le traitement. Si le traitement commence après le premier jour de l'hémorragie de privation, une contraception non hormonale doit être utilisée en parallèle pendant sept jours. »

Quelque chose me dit qu'étant donné la complexité de ce protocole, la « marée démographique » africaine n'avait pas de souci à se faire. Elle avait toutes chances de se perpétuer longtemps encore.

Mme Bâ ne se nourrissait pas de ces doutes. Elle était convaincue du succès de sa croisade.

– Tu verras, les femmes de Tombouctou vont adopter le patch, une à une, elles vont se libérer de l'enchaînement des naissances. Et comme les informations circulent vite le long du fleuve ou dans le désert, les femmes de Gao s'y mettront. Et celles de Kidal, de Tessalit... Moins d'enfants, donc davantage de possibilités pour chacun d'eux. Plus besoin de tout

attendre des trafics.

– Tu parles pour parler, madame Bâ ? Tu parles pour ne pas pleurer sur le sort de notre désespérant pays ? Tu te crois vraiment quand tu parles ?

– Je ne crois pas, ô griot imbécile, je sais !

Jamais je ne l'avais vue plus agitée. Depuis le matin, elle ne tenait plus en place. Elle se levait, se rasseyait, consultait sa montre, rajustait son boubou, se renversait pour mieux scruter le ciel. Au risque, à chaque instant, de nous faire chavirer.

– Plus vite, piroguier !

– Il ne fallait pas choisir le Niger, madame Bâ. Tu sais bien : c'est le fleuve le plus lent de toute la planète.

– Il ne fallait surtout pas te choisir toi, avec ton moteur ridicule.

– Si tu m'en paies un neuf, j'accepte. On arrive à Niafunké demain. Je connais un vendeur. Mais pourquoi tant de hâte ?

– Je ne veux pas manquer l'Histoire.

– Qui c'est, l'Histoire ? Tu en parles comme d'une personne et même d'un amour.

– Bien observé, piroguier !

Elle se pencha vers moi.

– Tu n'as rien entendu ?

– Que voudrais-tu que j'aie entendu ?

– Les avions.

– Quels avions ?

– Les hélicoptères français. Ils se préparent. Ils vont passer à l'attaque.

– Allons, madame Bâ, tu connais l'Onu et son rythme d'escargot. Le temps qu'elle réussisse à mettre tout le monde d'accord, le temps, surtout, que les Africains s'organisent...

– Tu verras, je le sens, nous allons manquer le Grand Rendez-Vous. Jamais nous n'aurions dû prendre ces vacances au Sénégal. Je le savais !

Je tentai de la calmer.

– Mais enfin, tu oublies l'importance de ce que nous avons appris là-bas. La drogue est l'autre fleuve qui traverse l'Afrique de l'Ouest et l'irrigue. Il fallait connaître sa source.

– Il n'empêche. Là-bas, nous avons perdu quinze jours. Plus vite, piroguier, navigue au plus court !

Sékéné s'emporta :

– Cette fois, madame Bâ, laisse-moi tranquille ! Chacun son métier ! Si tu ne respectes pas les méandres, les génies de l'eau se vengent. Tu veux être entraînée par le fond ? Ou nous échouer sur un banc de sable jusqu'à la prochaine saison des pluies ? C'est ça que tu veux, femme impatiente ?

*
* *

Soudain, vers le soir, l'air se changea en four, la nuit

s'emplit d'insectes et maintenant le ciel se déchaînait. La pirogue se cabrait dans des vagues de plus en plus méchantes. Je me glissai vers Dia qui s'accrochait comme il pouvait à la barre du moteur. Ses yeux roulaient de terreur.

– C'est Baana, le captif indomptable.

– Pardon ?

– C'est lui, la foudre : Baana, le plus puissant des génies du fleuve. Il ne vous supporte plus.

– Qui donc ?

– Vous deux ! En passant si vite, vous méprisez les peuples d'en dessous. Même si ta grand-mère a fait son offrande à la déesse Mariama.

– Comment le sais-tu ?

– Mon père était gaw, prêtre des génies.

– Tu connais encore des prières ? C'est le moment !

Baana dut apprécier car bientôt la tempête se calma et le jour se leva sur un lac aussi plat que du verre. Une grande famille de pélicans pêchait. Ils avançaient en ligne vers la rive et soudain, tous ensemble, basculaient, têtes en avant. On ne voyait plus que leurs culs se dandiner drôlement. Pour ne pas envenimer nos relations avec les esprits, je me suis retenu de remarquer que ces oiseaux me semblaient aussi efficaces que Samba Poulo, celui qu'on appelle « le berger des poissons ». Car ils le suivent partout. Raison pour laquelle il est redouté des pêcheurs. Le jeune Sékéné se mit à fredonner. J'ai reconnu la chanson d'Ali Farka Touré, le fils du pays que nous allions bientôt

atteindre :

« Mali Dje,
enfant du Mali, rappelons-nous !
Si Dieu emplit nos bouches,
c'est soit de nourriture pour nous donner la vie,
soit de sable quand l'heure de mourir est venue.
Mali Dje, Mali Dje. »

Le griot véritable sait que pour entrer dans une ville, la meilleure clé, c'est la musique.

Lorsque des maisons de terre émergèrent lentement de l'horizon d'eau, lorsque les bozos annoncèrent Niafunké, à mon tour je chantai une ballade du même Ali Farka Touré. Bandalabourou raconte la malheureuse histoire d'un jeune Peul qui aime la fille d'un riche propriétaire. « Je te la donne, promet celui-ci, si tu me débarrasses du lion qui dévore mes troupeaux. » Dans le combat qui s'ensuit, la bête est tuée, mais le jeune homme est blessé et reste paralysé.

Accoster est un art tout d'anticipation et de connaissance intime du vent et des courants. Avec une douceur de caresse, Dia vint nous ranger le long d'une pirogue jumelle de la nôtre, mais impossible à regarder : les plaques blanches dont elle était emplie éblouissaient pire qu'un soleil.

– Holà, le sel ! appela Mme Bâ.

Un homme sortit de son abri, le fameux « hangar ». Il portait devant sa bouche une sorte de masque, un carré de tissu grisâtre.

– Puisque tu viens du Nord, quelles sont les

nouvelles ?

Le transporteur de sel commença par ne pas répondre. On aurait dit qu'il cherchait dans les rayonnages de sa tête les mots qu'il pouvait se permettre de prononcer, vu les circonstances. Il se décida pour une information ponctuelle que nul ne pourrait lui reprocher.

– Le Nord d'aujourd'hui est régi par la loi islamique.

– Même Tombouctou ?

– Surtout Tombouctou !

Il se mordit les lèvres, effrayé d'en avoir déjà trop dit.

Un nouveau regard vers Mme Bâ le décida à se lancer.

D'où lui vint cette confiance ? Je vous rappelle que des barbares tenaient le pays et que la barbarie contagie. Elle fait remonter à la surface de l'espèce humaine toutes les innombrables barbaries dont elle est capable, voire friande. Dont le goût pour la dénonciation. La moindre erreur d'appréciation pouvait se payer de cent coups de chicotte, voire pire.

– Sous le sel, je transporte autre chose.

La confiance engendre la confiance. Mme Bâ répondit :

– Sous les livres de classe, je cache aussi autre chose.

Ils s'entre-sourirent.

– Ne seraient-ce pas des manuscrits ?

– Ce le sont !

Il raconta comment la population luttait pour les préserver. Les uns les enfouissaient toujours plus profond dans le sable, au risque de l'humidité et des rongeurs. Les autres les muraient dans des caches si introuvables qu'il arrivait souvent qu'on les perde à jamais. D'autres encore les dissimulaient au milieu de papiers domestiques, trésors protégés justement par leur manque de protection, ruse peut-être intelligente mais ô combien périlleuse.

– Chacun défend sa méthode. Celui pour qui je travaille a choisi de les faire fuir par le fleuve.

– Peux-tu me donner son nom ?

– Il me l'a interdit.

Il répéta :

– Il me l'a interdit.

Il jeta à Mme Bâ, par en dessous, le regard furtif de quelqu'un qui a peur d'être frappé.

– Mais ton autorité est plus forte que la sienne, alors je suis obligé de te dire qu'il s'agit d'un riche propriétaire, Abdel Kader Haïdara. Qu'il me pardonne de révéler son secret.

– Je prendrai autant soin de son nom que toi de ses manuscrits. Pourquoi ce voile devant ta bouche ? Il m'intrigue, depuis tout à l'heure. C'est religieux ?

– Quand un islamiste s'approche pour vérifier ma cargaison, je crie : « Danger ! – Quel danger ? demande-t-il. – Comment, je réponds, tu ne sais pas que le sel brûle les poumons ? » Et il s'en va contrôler la pirogue d'à côté. Notre chance, c'est l'ignorance.

– Elle est aussi notre malédiction. Ces gens-là ne veulent rien savoir de la Science. Tu accepterais de me montrer tes trésors ?

– Attendons la nuit. Pardon, mais cette chose me tient trop chaud.

Il ôta son masque et disparut dans son abri.

*
* *

Dia, le fils de gaw, avait dit vrai.

Si l'on prenait le temps, si l'on savait bien demander, à qui voulait répondre et si l'on acceptait de cheminer dans le sable, au fond d'une concession habitée par autant de chèvres que d'enfants, on trouvait deux hommes travaillant le bois. Une vieille s'approcha :

– Que veux-tu ? Si c'est pour une kora, tu t'es trompé d'adresse. Nous ne fournissons pas les touristes.

– Je cherche... un koubour.

La vieille se tourna. Et à la cantonnade, s'écria :

– En voilà un jeune qui veut se faire bien voir des génies !

– Et pourquoi donc ?

– C'est l'instrument qu'ils préfèrent. Avec le violon songhaï djarka. Mais toute la musique sur une seule corde ! Bon courage ! Enfin si Dieu a bien voulu t'accorder ce don-là...

*
* *

On aurait dit des bébés ou des momies, tellement ils étaient emmaillotés.

La lampe-tempête éclairait mal, et d'une lumière sautillante. Notre ami s'inquiétait :

– On va nous voir. Ils vont venir.

Il avait raison. Nous devions avoir tout l'air de conspirateurs, accroupis sous l'abri, à l'arrière de la pirogue. Nos trois têtes se touchaient, penchées sur la merveille.

Le papier du premier manuscrit, épais et rugueux semblait tout juste sorti de la fabrique. La calligraphie d'une encre ocre pâle était d'une précision et régularité bouleversantes. Le scribe venait juste de finir son travail. Il ne pouvait être loin, on allait le voir arriver. Et pourtant, combien de siècles nous en séparaient ?

Mme Bâ lut tant bien que mal la feuille d'accompagnement :

« Qissat Tawaddud al Jariya » n° 717
(Histoire de la docte Sympathie,
personnage des Mille et Une Nuits)

Hypnotisés par ce titre, nous tendîmes la main pour ouvrir le premier folio.

Qui peut dire combien de temps nous serions restés à lire, malgré les crampes qui déjà attaquaient les

muscles de nos cuisses ?

Notre ami dut sévir :

– Je vous chasse. Je suis sûr que notre lumière a été repérée. Elle va nous attirer d'autres bestioles bien plus nuisibles que les moustiques.

Nous négociâmes longtemps pour jeter un coup d'œil, rien qu'un coup d'œil à la deuxième merveille.

Cette fois, malgré les recommandations de notre hôte, nous ne pûmes réprimer un cri devant la couverture de cuir et l'écriture noire, de place en place interrompue de rouge. Mme Bâ déchiffra lentement :

Misbah al-arwah wa mizan al-arbah
liman husa bihaqiqati al-salam-fi al-kifahi

« Lampe des âmes et balance des bénéfices, particulièrement à celui qui est concerné par la sensibilité de la paix dans la lutte ».

Thème : la bonne gouvernance.

Premier chapitre : « De la bonne foi et des vertus indispensables du souverain ».

Deuxième chapitre : « De ce qu'il incombe au roi de faire pour avoir meilleure apparence possible ».

Pour se débarrasser de nous, notre ami n'eut d'autre ressource que d'éteindre sa lampe.

– Les manuscrits sont de vieilles et fragiles

personnes. Il faut qu'ils se reposent.

Les merveilles retrouvèrent leur place sous le sel. Comme pour nous aider à sortir de la légende et à regagner les dures et banales contraintes du présent, Mme Bâ, en passant d'une pirogue à l'autre, faillit tomber dans le fleuve. Une fois de plus, elle pesta contre sa corpulence.

Le hoquet régulier d'un moteur voisin nous a réveillés. D'un même mouvement, nous nous sommes levés pour souhaiter bonne route au sauveur de manuscrits.

Sa pirogue de sel était déjà loin.

Mme Bâ m'a murmuré :

– Tu as compris qu'il ne savait pas lire ?

J'ai hoché la tête.

– Et pourtant, il risque la mort pour sauver des livres. Il doit penser que son fils les lira, ou le fils de son fils.

– Peut-être pense-t-il aussi à son père et au père de son père. Peut-être remonte-t-il jusqu'au ^x^e siècle ? Peut-être a-t-il honte ? Qui nous dit que dans les générations précédentes, ses ancêtres n'étaient pas des lettrés ?

Elle chercha dans sa tête une comparaison qu'elle finit par trouver :

– Tu te souviens de ces savants que nous avons rencontrés à Bamako et qui se dépensent sans compter pour la sauvegarde du fleuve Niger. Tu te rappelles leur conclusion : « Malheur à nous si l'eau s'interrompt de

couler. »

Il était trop tard pour mieux dire à cet homme notre respect. Il était même trop loin pour le saluer. J'espère qu'il aura compris que nos yeux l'ont suivi jusqu'à ce que l'horizon l'avale.

Nous jugeant sans doute bien trop lents avec notre moteur poussif, l'esprit de Mme Bâ nous avait quittés et, tel un Grand Cormoran, volait à tire-d'aile vers le Nord. Mais sa bouche et sa mémoire continuaient de m'enseigner :

– J'ai peur de voir ce qu'ils ont laissé des bibliothèques, Ismaël. Sais-tu pourquoi on a appelé la principale du nom d'Ahmed Baba ? Mon oncle Amadou Hampâté m'en a tellement parlé.

– Né d'une famille métisse, mi-noire mi-berbère, il vivait à Tombouctou, vers la fin du ^{xvi}^e siècle. Après vingt ans d'études, c'était le plus savant de la ville quand les envahisseurs marocains se sont présentés. Comme il discutait trop, le sultan al-Mansour l'a fait emprisonner. Mais Ahmed Baba continuait d'argumenter. « Pourquoi un pays musulman peut-il asservir un autre pays musulman alors que nous sommes tous frères et les égaux du même Dieu le Père ? »

» On dit que le sultan prenait plaisir à ces débats de jurisconsultes en même temps qu'il s'en agaçait fort. Un jour, à la question du Marocain : « Comment d'un homme si noir tel que toi peut-il venir tant de lumière ? », Baba répondit : « Tout ce qui est blanc n'est pas du lait.

Tout ce qui est noir n'est pas du charbon. »

» Ce jour-là, le prisonnier faillit être mis à mort. Les limites de la patience du Marocain avaient été dépassées.

» Tu sais combien Ahmed Baba écrivit de livres, lui qui en posséda jusqu'à mille cinq cents ? Cinquante-six, pas un de moins. Prends-en de la graine, paresseux Ismaël !

Qui alerta la France ?

La réponse à cette question revêtant aujourd'hui une dimension historique, Ismaël va scrupuleusement respecter la vérité. Plus encore que de coutume. Il ne supporterait pas que, dans les futurs manuels, on enseigne aux enfants des faussetés.

Soyons plus explicites.

Est-ce le Renseignement français qui, sur la foi de ses grandes oreilles technologiques, avertit ses autorités de tutelle que des troupes djihadistes attaquaient la ville de Konna ?

Ou est-ce ma grand-mère, Marguerite Bâ, née Dyumasi, qui donna l'alarme ?

Voici les faits, rien que les faits. Je tiens à votre disposition les noms et coordonnées des autres occupants de notre pirogue, ce jour-là : nos deux piroguiers. Dia le père, Sékéné le fils ainsi qu'un colporteur en bassins de plastique pris la veille en pitié par ma grand-mère, car il souffrait d'une entorse, et, pour cette raison humanitaire, avait été invité à partager notre voyage.

Ce matin-là du 10 janvier 2013, juste avant l'aube, elle

se réveilla en sursaut et cria par réflexe d'arrêter le moteur alors même que, pour passer une nuit tranquille, nous nous étions amarrés à un arbre mort échoué contre la rive.

Pour mieux entendre, Mme Bâ se leva. Notre embarcation roula. Et, tout de suite, elle cria :

– Ils attaquent !

– Qui ? demandai-je bêtement.

– À cette distance, comment veux-tu que je sache ? Mais, étant donné la nullité de l'armée malienne, ce sont nos ennemis.

Cette fois, la pirogue manqua vraiment de chavirer, car ce n'est rien de savoir, encore faut-il communiquer. Mme Bâ devait au plus vite faire parvenir à qui de droit l'information capitale que son tympan miraculeux venait de lui transmettre. Et comme elle ne trouvait pas son portable, elle s'agitait en tous sens. Je lui prêtai le mien qui, même violemment secoué, ne trouva aucun réseau.

Sous les regards des aigrettes et des poules d'eau étonnées d'un tel fracas par si bon matin, Mme Bâ hurlait :

– Je veux une ligne ! Il y va de la sécurité nationale !

Nous sautâmes à terre. Après une course d'un bon kilomètre remportée haut la main par une Mme Bâ que le vent de l'Histoire avait changée en gazelle, nous atteignîmes un village où le maréchal-ferrant accepta de nous prêter son appareil, un Samsung dernier cri sorti de sa caisse à outils.

– Écartez-vous, demanda Mme Bâ.

J'ai regardé ma montre. Elle avait résisté à toutes ces émotions. Je puis donc vous affirmer qu'à huit heures sept, Mme Bâ a joint un numéro (secret) qui, étant donné la teneur de la conversation (je vous rappelle que Dieu m'a aussi pourvu d'oreilles point trop mauvaises), ne pouvait être que celui du Renseignement français.

– Monsieur, j'ai l'honneur de vous annoncer un grand mouvement de pick-up en direction de Konna.

– ...

– Depuis cinquante minutes environ, soit sept heures GMT.

– ...

– Je confirme.

– ...

– Bien sûr, je continue !

– ...

– De rien. C'était la mission que vous m'aviez confiée.

Elle se raidit. On l'aurait dite au garde-à-vous. Puis elle raccrocha.

Le message transmis, une fois regagné notre pirogue et les piroguiers plus que jamais pressés de forcer l'allure (« Messieurs, vous n'aurez pas à le regretter. Mme Bâ n'est pas de celles qui lésinent sur les pourboires ; mais pas non plus de celles qui arrivent après la bataille. »), ma grand-mère, toujours pédagogue, sortit son carnet. Et, sur une feuille que je garde encore et pourrais vous montrer, elle me dessina un croquis expliquant l'enjeu stratégique.

– Si tu réussis à prendre possession de Konna, la prochaine étape est la base militaire de Sévaré. Si elle tombe, Mopti s'ouvre comme une femme. Après, la route de Bamako est libre et toute droite : à peine 640 kilomètres. C'est-à-dire que, le lendemain soir, les djihadistes et leur charia pénètrent en vainqueurs dans notre capitale.

– Donc, tu nous as sauvés.

– N'exagérons rien, Ismaël. Je ne fais que contribuer au sursaut national. Plus vite, Dia, plus vite. Cinquante mille francs CFA, ça te dirait ?

*
* *

Six heures plus tard, alors qu'elle flottait encore sur le nuage de la fierté (« Quand je pense, Ismaël, à tous ceux qui se moquaient de ma tendance à me prendre pour Jeanne d'Arc. »), Mme Bâ soudain se redressa.

– Voilà qu'elles recommencent.

– Qui donc ?

– Qui veux-tu ? Mes oreilles, bien sûr !

– Et que te disent-elles ?

Elle ne prit pas le temps de répondre, déjà occupée à tapoter sur son téléphone qui, sans doute stimulé par la gravité du moment, daigna fonctionner.

– Bonsoir, je suis Mme Bâ...

– ...

– Pardon de vous avoir dérangés !

Manifestement, on l'avait cette fois mal reçue. J'enfourchai sa fureur pour lui soutirer son secret.

– Même s'il savait déjà ce que tu lui annonçais, le Renseignement français aurait pu se montrer plus poli.

Mme Bâ cracha par terre, vulgarité dont elle n'était pas coutumière.

– Pfuit ! Il paraît que je les dérange ! Moi qui les ai prévenus !

– Que se passe-t-il ?

– Tu me jures, me jures vraiment de te taire ?

– Sur ta tête.

– L'armée française est entrée dans le jeu !

C'est ainsi que j'ai appris la grande nouvelle. La réaction éclair de la France à l'avancée des insurgés.

– Ismaël, Ismaël, quel jour sommes-nous ?

Sur le fleuve, nous avons perdu tout contact avec le temps des horloges. À la vive impatience de ma patronne, je tardai quelque peu à retrouver notre place dans l'enchaînement des heures. Au prix de mille déductions, dont je vous épargnerai le détail, je parvins à un résultat plausible :

– Vendredi 11 janvier, année 2013 dans le calendrier chrétien.

– Note bien cette date, Ismaël ! Inscris-la au firmament du récit de ma vie ! Ce 11 janvier, béni soit-il, Marguerite Bâ et l'armée française sont entrés ensemble dans l'Histoire. Il n'empêche, le Renseignement aurait pu mieux me traiter. Sans mon oreille, que saurait-il du

Nord-Mali ?

La bouderie de Mme Bâ ne dura qu'une nuit plus un matin. Durant ces dix-huit heures, elle se boucha les oreilles pour ne plus rien entendre et surtout pas les bruits de la guerre. Pour ce faire, elle utilisait des boules de sa façon, mélange de cire, d'argile et de cauris pilés. Elle en disait grand bien : « Sans elles, je vigilerais toujours et ne prendrais jamais de vacances. »

Dès l'après-midi suivant, elle reprit son écoute, trop impatiente de connaître l'évolution de la situation.

Tombouctou

Ne prenez pas notre voyage sur le Niger pour une promenade touristique.

Nul, depuis qu'un fleuve est fleuve, n'a autant que nous travaillé à bord d'une pirogue.

Et nul ne s'est mieux préparé que nous pour affronter Tombouctou.

Les dernières heures, Mme Bâ n'avait rien trouvé de mieux que nous entraîner aux regards.

– Tu ne pars pas de zéro, Ismaël. Tu as des acquis. Tu as vécu dans des quartiers chauds. Tu te souviens de Villiers-le-Bel, du temps que tu trafiquais ? Et tu as survécu. C'est la preuve que tu avais trouvé le bon regard.

– Je vais tâcher de me souvenir.

– Plus le terrain est dangereux et plus le choix du regard est capital. Tu te trompes de regard ? Un caïd prend la mouche et tu es mort.

– Tu as tout compris, Ma'ma.

– Eh bien, Tombouctou, aujourd'hui, d'après ce qu'on m'a dit, est la plus dangereuse des villes dangereuses. Tu prends ton ancienne terrible zone de jeu, la Cerisaie, tu multiplies par mille, tu n'arrives même pas à

Tombouctou au milieu de la nuit, quand tout le monde dort.

Sans y croire, j'émis une dernière fois l'hypothèse que, dans ces conditions, il serait peut-être plus sage... enfin... réaliste... non pas d'abandonner, bien sûr, mais de remettre à plus tard notre visite à la ville mythique.

– Tu es pathétique, me répondit Mme Bâ en me fusillant d'un œil noir. Justement le type de regard qu'il fallait oublier si nous voulions avoir une chance de sortir vivants de Tombouctou.

Et nous avons débuté les répétitions.

– Commençons par le commencement. Un commencement très facile. Par exemple, puisque la musique est interdite, tu vois un islamiste piétiner le tambour d'un petit enfant. Quel regard choisis-tu ?

Je m'appliquai, je vous assure, m'obligeai à la douceur, chantonnai du Laurent Voulzy. En pure perte, semble-t-il.

– Ismaël, tu veux notre mort ? Allez, veux-tu bien éteindre cette lueur mauvaise dans ta pupille. Plus neutre. Voilà ! Je ne te demande pas de l'enthousiasme, ni de l'adhésion. Seulement de l'acceptation. Tu crois pouvoir le tenir, ce regard-là ? Il est parfait. À moi. Une femme se fait battre pour avoir mal noué son foulard.

Je n'ai pas manqué cette occasion de lui retourner sa sévérité :

– Enfin, madame Bâ, une fureur pareille, pour une simple petite bastonnade ? Un peu de maîtrise, que diable ! Tu crois que Jeanne d'Arc s'évanouissait quand

un boulet arrachait la tête d'un de ses soldats ? Allez, encore un effort ! Voilà qui est mieux ! J'aime bien ce très léger sourire. Ne voudrait-il pas dire : « Cette femme l'a bien cherché », ou quelque chose d'approchant ? Nos amis islamistes vont aimer, bravo ! Tu m'impressionnes. Tu vois que tu peux toi aussi t'habituer aux violences faites à tes sœurs. Mais tes poings, tu as vu tes poings ? Tu les serres comme si tu voulais boxer ! Allez, détends tes doigts, tu y es presque...

– Bon, maintenant, arrestation d'un voleur. Amputation immédiate de sa main droite. D'abord, s'il te plaît, tu te retiens de vomir !

Nous nous sommes ainsi fabriqué des regards pour toutes les situations que nous allions devoir affronter :

- condamnation à cinq ans de prison d'une épouse jugée responsable d'un malaise cardiaque de son mari ;
- lapidation d'une femme adultère ;
- destruction à coups de masse d'un mausolée de saint (il n'y a de dieu que Dieu).

À suivre notre manège, les piroguiers s'amusaient fort. Pour ne pas éveiller leurs soupçons, nous avons prétendu préparer un spectacle pour enfants. « À Tombouctou ? – À Tombouctou ! – Quelle bonne idée : en ce moment, les enfants ne s'amuse pas beaucoup, là-haut. Vous savez qu'on leur interdit même le football ? Vous nous inviterez ? »

*
* *

Je l'avais pourtant sermonnée : « S'il te plaît, madame Bâ, nous venons du Sud, donc nous sommes suspects. Alors, je t'en prie, garde pour toi les questions qui pourraient nous causer des ennuis. »

Elle n'a pu retenir son démon de la curiosité.

Désormais, comme vous le savez, le grand fleuve ne monte plus jusqu'à Tombouctou. Pour quelle raison, d'après vous, a-t-il préféré se détourner et pointer plein Est, sans demander son reste ? Aurait-il deviné l'approche des violences ? L'eau a des pressentiments qui ne laissent d'étonner. Nous avons donc débarqué à Korioumé. Avec vraie tristesse, moult remerciements, et, malheureusement pour eux, trop peu de gratification pécuniaire (nos poches étaient vides), nous nous sommes séparés de Dia et Sékéné. Un éleveur a bien voulu nous accepter dans son camion. Et c'est accompagnés par une forte odeur de bouse que nous avons gagné la cité légendaire.

Partout, accrochés aux fils électriques, plantés sur des pieux ou hissés au sommet des façades, de grands panneaux avertissaient.



À peine avons-nous débouché place de l'Indépendance que ma grand-mère s'avança vers deux vieux qui discutaient, assis sur la margelle d'un puits.

- Sont-ils arrivés ?
- De qui parles-tu, madame ?
- Les Français.
- Pourquoi, tu avais rendez-vous ?
- D'abord, qui es-tu ?

Ils la dévisagèrent, tout près de sonner l'alarme.

Je ne réussis à éviter l'incident qu'en entraînant l'imprudente avec un geste tournant de l'index sur ma tempe pour bien faire et vite comprendre aux deux ancêtres que la pauvre femme avait perdu la raison.

Nous étions arrivés à destination : une ruine au bout du boulevard Askia-Mohamed. Et, devant les ravages, Mme Bâ s'étonna :

– Attaquer un commissariat de police, je peux comprendre. Dévaster une caserne, à la rigueur une mairie, soit. Mais ravager une école ? Comment peut-on s'en prendre à une école avec autant d'acharnement ?

Un homme qui s'était présenté à nous comme « M. le concierge » hochait la tête avec une lenteur désespérée.

Je constatais aussi bien que ma grand-mère les pillages et les dégradations, mais elle avait besoin de me les décrire par le menu, à voix forte, comme pour graver dans l'air l'horreur de l'agression.

– Regarde, ils ont volé la seule ampoule et la poignée de porte, et la plupart des petits bancs, et le tableau noir. Que le nom de Dieu soit révérend, pourquoi ce massacre ? Ismaël, je m'attendais à de l'épouvante, c'est pire encore. Tu sens la haine ? Tu vois la haine ? Et dans une école, le refuge de la paix...

Elle arrêta net ses jérémiades.

– Bon ! Si nous avons décidé de venir dans le Nord, c'est pour lui être utile. Pas pour ajouter à ses pleurs.

Et, sans tarder, elle se mit à l'ouvrage, commençant par déblayer, entasser dans un coin les bris de bois, les détritrus, les livres déchiquetés.

M. le concierge, qui s'était jusqu'à présent tenu à l'écart, releva ses manches.

– Toi, madame, sois la bienvenue ! J'ai vu tout de suite ta nature active. Béni soit Dieu d'avoir voulu ta présence ! C'est le signe que notre mort est finie. Tu vas nous ressusciter.

Au bout de trois bonnes heures de labeur, à bout d'impatience, je lui demandai s'il était dans ses intentions d'aller bientôt jeter un coup d'œil à la ville :

– Enfin, madame Bâ, nous ne sommes pas n'importe où mais au cœur de Tombouctou ! Tombouctou ! Tu m'en as tellement parlé. La mosquée Djingareyber ! Et celle de Sankoré ! Et le centre Ahmed-Baba... Toi qui aimes tant la Grande Histoire !

Elle me toisa, avant de répondre vertement :

– Si tu crois que c'est le moment de faire du tourisme, libre à toi. Pour ne rien faire de concret, un écrivain trouve toujours de bonnes raisons.

Furieux, je les ai laissés continuer à réparer ce qui pouvait l'être.

*
* *

Durant les premiers temps de ma petite promenade, j'avais réussi à croire que le cauchemar avait été inventé

de toutes pièces par les journaux et une trompeuse rumeur. Tombouctou continuait de vivre sa vie, immuable depuis des siècles. Chiens errants, marchands ambulants, gamins poursuivant, faute de ballon, une boule de guenilles, anciens refaisant le monde qu'ils allaient bientôt quitter, bouffées d'huile chaude, martèlements des pilons à mil, vacarmes divers, rafales, soudain, d'invectives familiales suivies d'un calme vite recouvré, de nouveau gazouillis d'oiseaux... Il paraît que dans toutes les villes, même les villes en guerre, on trouve des oasis de paix qui donnent l'illusion que l'horreur n'existe pas.

– Holà, jeune homme !

Je regardai autour de moi. C'était bien à Ismaël que le vieux tailleur s'adressait. Il se tenait assis sur une pierre plate, devant sa boutique minuscule, plutôt une cabane. Des planches qui faisaient office de toiture pendaient quelques pièces de tissus passés à dominante verdâtre. Posée sur une caisse, une machine à coudre Singer dialoguait avec un chat de même couleur noire.

Je m'approchai.

– Que me veux-tu ?

– T'éviter quinze coups de chicotte. Tu es nouveau venu, n'est-ce pas ? Donc, tu ne sais pas qu'un bon musulman ne laisse pas ses chevilles couvertes.

Un bref coup d'œil à la longueur de mon pantalon suffit à me persuader de ma faute. Je m'accroupis auprès du tailleur. Comme j'avais lu dans ses yeux de la malice, je me crus autorisé à lui parler librement :

– Es-tu certain que Dieu aime les chevilles ? Elle est plutôt laide, non, cette partie du corps, avec ces gros os ronds protubérants ?

Le tailleur demanda leur avis à la Singer et au chat qui, prudemment, se tinrent cois. Je m'obstinai :

– Dans ce cas, Il aurait de drôles de goûts, Dieu, que Son nom soit béni et Sa volonté accomplie. Pourquoi, dans Sa Création, aurait-il honte des visages humains, qu'Il oblige à se cacher sous des voiles ou des barbes, et serait fier des chevilles ?

Le tailleur continua de s'adresser à la Singer et au chat :

– Qu'en pensez-vous, mes amis ? Ce jeune homme est trop insolent, n'est-ce pas ? Même si ses paroles ne manquent pas de logique. Il ne devrait pas faire de vieux os à Tombouctou.

À cet instant, un groupe d'enfants se présenta au bout de la rue. Ils ne devaient pas dépasser les dix ans d'âge.

– Méfie-toi, murmura le tailleur, ce sont les plus dangereux !

Et, sans me demander mon avis, il saisit une paire de ciseaux et entreprit de découper les jambes de mon pantalon.

Les enfants arrivaient.

– Que se passe-t-il ici ? demanda le plus âgé dont la voix n'avait pas encore mué.

– Un bon musulman ! À peine dans notre ville il est venu se mettre en conformité avec la Loi divine.

Les autres gamins me tournaient autour, l'air

suspicieux. La plaidoirie du tailleur ne les avait pas convaincus.

– D'où viens-tu ?

– Du Sud.

– C'est bien ce que je pensais : tu es un mécréant.

– J'accompagne Mme Bâ, la nouvelle directrice de l'école.

– Fais-nous confiance ! dit le chef. On va lui rendre visite. Et toi, tu es repéré. Allez, venez, vous autres, nous n'avons pas fini notre ronde.

Je restai longtemps silencieux. Je sentais sur ma peau le contact des ciseaux.

– Qui sont ces enfants ?

– Retire ton pantalon. Dieu aime les ourlets corrects.

Je me retrouvai en slip, tremblant à l'idée du châtiment qui m'attendait si une autre patrouille se présentait. La Singer se mit à l'ouvrage. Sans doute rassuré par son cliquetis régulier, le tailleur accepta de répondre à ma question. Mais en chuchotant :

– Ils ont été embauchés le mois dernier par les Amis de la Religion. Ils reçoivent une prime quand ils dénoncent. Il paraît que personne ne dénonce mieux qu'un enfant.

La Singer arrêta de cliqueter.

– Voici ton pantalon !

Le tailleur sourit.

– Tu es maintenant un bon musulman.

– Où sont passés les djihadistes et les rebelles

touaregs d'Ansar Eddine ? Je n'en ai pas encore vu dans les rues.

– Oh, beaucoup se sont éparpillés dès l'annonce de l'attaque française. Mais prends garde ! Les plus méchants sont restés.

Je lui dis ma gratitude et que je viendrais avec mes autres vêtements pour qu'il les conforme à la Loi divine.

Quand elle me vit mollets mi-nus, dans ma nouvelle tenue de corsaire, Mme Bâ hurla :

– Que t'est-il arrivé ? Des chiens t'ont poursuivi ?

– Pire.

Et je lui racontai. Elle s'enflamma :

– Enrôler des enfants ! Alors que leur seul métier, c'est d'aller à l'école !

– Tu sais mieux que personne qu'elles ont été détruites.

– Si ces petits bandits se présentent devant moi, ils vont trouver à qui parler !

– Méfie-toi, ils m'ont paru redoutables.

– Aurais-tu oublié qui est Mme Bâ ? En attendant, au travail ! Pas question d'attendre un jour de plus. Nous ouvrons demain à huit heures. Et, comme tu vois, il reste à faire.

J'admire le miracle accompli en mon absence. Il restait bien, çà et là, une étagère à redresser, un banc à revisser, et, dans la cour, deux gros tas de débris divers à évacuer. Mais les ruines que j'avais vues

ressemblaient maintenant à une salle de classe. Je saluai l'œuvre tout en plaignant, du fond de mon cœur, le malheureux concierge. À première vue, il m'avait semblé du genre indolent. Pauvre de lui ! Elle avait dû le martyriser. Pour l'heure, il repeignait un mur à la chaux. À n'en pas douter, cet homme-là avait atteint l'extrême limite de ses forces. Il appelait à l'aide.

Hélas, je n'ai rien pu faire pour lui. Mme Bâ venait de trouver l'origine d'un grincement qui l'inquiétait.

– Regardez ! C'est le plafond. Il s'est détaché des montants.

– Mais, madame, rien de grave. Il ne pleuvra pas une goutte avant six mois.

– Et au moindre coup de vent, les élèves le recevront sur la tête. C'est ce que tu veux ?

Juchés, le concierge et moi, sur deux pupitres branlants, nous avons refixé tant bien que mal la tôle de zinc.

Assise derrière son bureau une craie à la main, Mme Bâ nous donnait des ordres :

– Plus haut ! Vous voyez bien qu'elle n'est pas à l'horizontale.

Quand nous sommes redescendus à terre, hagards, les bras téтанisés de crampes pour les avoir tenus longtemps levés, elle nous a souri.

– Eh bien, me revoilà institutrice ! Si vous saviez ce que je me sens rajeunie ! Allez, considérons que c'est assez pour aujourd'hui. Nous avons tous besoin de repos. Surtout moi. Saurai-je encore faire cours ?

Des parents, hommes et femmes, se tenaient, silencieux, solennels, devant la porte de l'école.

Les enfants qu'ils avaient amenés s'étaient égaillés depuis belle lurette, ils couraient les chèvres ou lançaient des pierres aux chiens.

Un des pères s'avança.

– C'est bien demain que vous rouvrez ?

Le concierge ne répondit pas tout de suite. Il considéra le petit groupe.

– Tout a été cassé. Mais nous allons essayer.

Un murmure de gratitude lui répondit.

– Le Mali n'avait pas besoin de cette guerre.

– Notre jeunesse a déjà pris tellement de retard !

– Merci, oh, merci !

– On ne veut pas vous déranger plus longtemps.

– Vous voulez de l'aide ?

Je ne sais pourquoi Mme Bâ déclina l'offre.

Les parents restèrent silencieux à hocher la tête en nous regardant reconstruire.

Ils étaient de tous les âges, de cinq à quinze ou seize ans je dirais, garçons et filles mêlés.

Le génie pédagogique de l'enseignante allait trouver à s'employer. Quel cours unique inventer pour captiver les plus avancés sans décourager les débutants ?

À peine tout le monde assis, un grand leva la main.

– Madame, avant que tu commences, je peux poser une question ?

– Bien sûr.

– Madame, on n'a rien contre toi, mais à quoi elle sert, ton école ?

– Comment t'appelles-tu ?

– Abou !

– Eh bien, Abou, mon école, comme tu dis, sert à apprendre. Et ce que tu apprendras t'aidera à te construire une vie meilleure.

– Quelle vie meilleure veux-tu que celle voulue pour nous par Dieu ?

– Tu as raison.

– Alors, pourquoi venir dans ton école plutôt que dans celles qui enseignent la volonté de Dieu ?

– Ces écoles-là, que je respecte, n'apprennent pas les savoirs utiles pour se débrouiller dans la vie quotidienne, l'écriture, le calcul, la géographie... tout ce qui sert aussi à trouver un métier.

– Allons, madame, on voit bien que tu viens d'arriver : il n'y a plus rien à faire à Tombouctou, plus de troupes, plus de maisons à construire, plus de commerce...

– Sauf les trafics, lança une voix.

La classe éclata de rire.

– Alors, madame Bâ, reprit le grand, je vais essayer quelques jours dans ton école. Pour voir. Si tu me déçois, je retourne à l'autre école. Le seul métier possible, pour nous, c'est bon musulman. Et en plus, on va au Paradis.

– Je te comprends, Abou, tu es intelligent.

– C'est ce qu'on dit !

– Mais attention, Dieu n'aime pas l'orgueil. Et maintenant, au travail !

J'ai distribué les livres.

Je lis, j'écris le français.

Couverture orange égayée de motifs verts. Auteurs : Marie Barthe, Bernadette Chovelon. Éditions : Presses universitaires de Grenoble. Pourquoi Grenoble ? Sans doute parce que cette ville avait fait cadeau à notre pauvre Mali d'une caisse gratuite. Dans le cadre de la « coopération nationale décentralisée ».

Sitôt l'ordre donné d'ouvrir à la page 49, le calvaire de ma grand-mère a recommencé.

– Hé, madame, pourquoi pas la page 1 ?

– Parce que, à votre âge, j'imagine que la plupart d'entre vous savent lire et écrire.

– On veut plus lire.

– Ça rapporte rien.

– La guerre est plus drôle.

– Parfait ! tenta Mme Bâ. Prenez donc la page 1.
Première leçon : études des voyelles. Qui se lance ?

Une toute petite fille leva la main.

– a oi éa oi é oi...

La classe applaudit.

– Et maintenant, quelqu'un d'autre pour le texte.

Une autre fillette se porta volontaire.

– « Léo a une moto. La moto de Léo est dans la rue.
Rémi a un vélo. Le vélo de Rémi est dans la rue. Rémi a
un ami. Léo a une amie. »

Un garçon se leva.

– Madame, on arrête !

– Et pourquoi donc ? En attendant, rassieds-toi !

– Qui c'est, l'amie de Léo ? On n'a pas dit qu'il était marié !

L'interruption fut acclamée par tous les garçons.

– C'est vrai, ça !

– C'est peut-être une prostituée.

Mme Bâ les regardait, sidérée.

– Mais enfin, vous êtes fous ! Relisez. Il est juste écrit « une amie ».

– On sait ce que ça signifie.

Ma grand-mère ne put se retenir.

– Vous êtes des malades.

– Retire ça, madame ! Tout de suite !

La mêlée devenait générale. La moitié des élèves s'était levée. Jamais je n'avais vu Mme Bâ en aussi mauvaise posture.

– Ton livre est impie.

– On n'en veut plus.

– On s'en va.

– Elle est nulle, ton école !

– Mauvaise musulmane !

Qu'était devenue sa légendaire autorité ? Partie, comme les oiseaux ? Reviendrait-elle un jour, plus terrible que jamais pour les fauteurs de troubles, ou bien son temps d'enseignante était-il achevé ? L'âge avait-il fini par la rattraper ?

Elle fut sauvée par l'irruption d'intrus. Ils étaient trois, des adolescents, la barbe encore clairsemée. Ils portaient des mitraillettes AK-47.

Mme Bâ gardait assez d'énergie pour admonester le vieux concierge :

– C'est intolérable. Tu n'aurais pas pu fermer la porte ?

– Madame, tu vas vite apprendre qu'il n'y a plus de portes à Tombouctou. La Révolution, c'est la fin des

portes. Personne ne doit avoir quoi que ce soit à cacher. Et puis, tu as vu leurs armes ?

Les nouveaux venus se firent menaçants :

– Qu'est-ce que vous marmonnez, les deux ancêtres ?
Nous venons parler aux élèves.

– De quel droit ?

Mme Bâ s'était rassise derrière son bureau.

– On vient inspecter.

– On veut savoir ce que tu racontes aux enfants ?

L'un d'eux précisa :

– La vérité de Dieu ou des mensonges ?

Un autre se saisit sur une table du livre orange et vert. Et il le rejeta, en ricanant.

– Inutile !

– Au moins en voilà un qui sait lire, murmura Mme Bâ.

Par chance, je fus le seul à l'entendre.

C'est alors que, sans prévenir, nos visiteurs, d'un même mouvement, levèrent leur bras droit, celui qui portait les mitraillettes. Ils tirèrent en l'air une courte rafale. Les enfants sursautèrent, deux des plus jeunes éclatèrent en sanglots. J'ai vu les trous dans le toit de zinc.

– L'armée française bleu, blanc, rouge va perdre la guerre, dit celui qui paraissait le chef. À quoi ça sert d'apprendre la langue des vaincus ? Nous, on préfère le chinois. Ou l'américain.

– Très bien, dit Mme Bâ. Tu as raison...

Je sentais qu'elle retrouvait de la vigueur.

– ... Viens, Ismaël, on s'en va. Prépare nos bagages.

– Qui c'est, Ismaël ?

– Mon assistant.

– Et pourquoi tu pars ?

– Sois logique : je suis directrice d'école. Tu interdis les écoles. Je n'ai plus rien à faire ici.

– On n'a pas dit ça !

– Calme-toi, madame.

Ils semblaient soudain désemparés. Redevenus des gamins timides et perdus.

– On veut juste vérifier ton programme.

Mme Bâ se leva et croisa les bras.

– Les mathématiques, d'après vous, c'est autorisé par Dieu ?

J'ai commencé à respirer. Sur ce terrain-là, Mme Bâ allait vite reprendre la main.

– Ça dépend. Elles viennent d'où ?

– Des Grecs, mais surtout des Arabes.

– Alors c'est bon. Tu donnes un exemple et on te laisse tranquille.

Mme Bâ ne chercha pas longtemps dans sa tête.

– Il était une fois le nombre d'or. Ou plutôt il était une fois un carré et un rond, un rond dans un carré... Notre œil aime le carré, car c'est une forme parfaite, à l'image de l'Éternel...

Les intrus étaient conquis :

Très bien, très bien.

– Un autre jour, je vous raconterai l'histoire de l'inventeur de l'algèbre. Vous savez comment il s'appelait ?

– Oh non, madame, pardon !

– Al-Khawarizmi. Il vivait au ^{IX}^e siècle et il a travaillé surtout à Bagdad. Et vous savez ce que veut dire le mot « algèbre » ?

– Pas plus, madame !

– La reconstruction ou la réduction d'une fracture. L'algèbre est une méthode qui permet de résoudre les problèmes.

– Alors, c'est bien utile !

– Qu'est-ce que je vous disais ?

Les fauves étaient domptés. Ils calèrent leurs mitraillettes contre le mur. Sans ménagement, ils poussèrent des élèves pour s'asseoir auprès d'eux sur les petits bancs et, bouches bées, ils suivirent le cours jusqu'à la fin.

En repartant, ils se crurent obligés de recommencer à tirer en l'air. La plaque de zinc, ce plafond que nous avions eu tant de mal à fixer la nuit précédente, se perça d'une autre dizaine de trous. On voyait de mieux en mieux le ciel. Décidément, ce devait être la volonté de Dieu, qu'il soit révééré, de veiller personnellement sur l'enseignement donné dans cette école.

Quoi qu'il en soit, Mme Bâ avait remporté la première bataille.

Plus tard, j'appris de la bouche de certains parents qu'ils avaient douté de ma patronne.

– Pardon, mais au début de sa classe, on devait entendre le chahut dans la moitié de la ville. Nous nous sommes demandé...

– ... si elle n'était pas trop vieille ?

– C'est ça. Plus assez de vitalité pour tenir tête aux bêtes féroces que sont devenus nos enfants. Oui, pardon d'avoir manqué de confiance ! Excusez-moi, jeune homme, mais vous la connaissez mieux que personne, semble-t-il. D'où vient la force de cette femme ?

– C'est une Grande Royale. Chaque nuit, les Grandes Royales se régénèrent en puisant à leur légende.

Réfugiée dans l'appentis qui lui servait de chambre, ladite Grande Royale ne ressentait pas l'immense fatigue qui, normalement, aurait dû l'accabler après une telle journée. Assise sur ses bagages, puisqu'elle n'avait pas de chaise et que son lit se résumait à un rectangle de mousse rose pâle, elle avait orienté vers le Sud-Ouest, en direction de Diabali, son oreille magique et prenait des nouvelles de l'avancée française.

C'est ainsi, la mine réjouie, que je la retrouvai.

– Tout va bien, on dirait ?

– Les hélicoptères remplissent leur office.

– Et les troupes à terre ?

– Oh, d'après les injures que j'entends, elles ont plus

de mal avec le sable qu'avec les ennemis.

– Puisque le Tout-Puissant, Dieu des armées, nous semble favorable, que Son soutien soit célébré, tu ne crois pas que maintenant tu pourrais te reposer un peu ?

– Tu as raison. Demain, j'ai encore beaucoup à faire.

Elle s'allongea sur le rectangle rose pâle.

Et je crois bien que l'instant d'après elle dormait.

Ô vous, toutes celles qui, par imbécile solidarité de genre, amour paresseux pour les idées générales, motif personnel de haïr la virilité dans son ensemble, estimez que tout le mal de l'Afrique vient des hommes et qu'un continent noir aurait tôt fait de mieux se porter s'il était débarrassé de cette funeste et couillue moitié de l'humanité puis géré par les seules femmes, écoutez cette histoire.

Ô vous aussi, prêtez l'oreille à la vérité dérangeante que je vais vous raconter, hommes ralliés à la proposition précédente, soit par faiblesse de caractère, inclination psychologique à toujours céder sans combattre, soit par espoir de tirer quelque bénéfice sexuel de cette complicité avec les femmes, soit encore par culpabilité familiale, l'image d'un père violent par exemple.

En vérité je vous le dis : il existe des femmes méchantes en Afrique. Et je ne parle pas seulement des épouses de chefs d'État dont la rapacité, la lubricité, la cruauté sont depuis longtemps reconnues.

J'ai le regret de vous dire que c'est l'une d'elles qui a dénoncé sa consœur, Mme Bâ. La honte s'abatte sur elle et que lui soient refusées les circonstances

atténuantes.

Je connais son nom. Vous l'attendez, je le sais. Pour le lancer en pâture sur la Toile, via l'unique ordinateur encore valide du quartier.

Désolé, je le garderai pour moi. Bien au chaud, dans cette partie de ma mémoire où j'enferme mes ennemis, en attendant que l'heure ait sonné de leur régler leur compte.

En dénonçant la dénonciatrice, je créerais une chaîne de violences qui ne s'arrêterait plus.

À tout prendre, mieux vaut la tuer.

J'y pense.

Comme on sait, la réouverture des écoles n'était qu'une partie du programme de Mme Bâ pour sauver le Mali. Outre le concours apporté par son oreille au Renseignement français, elle avait sa propre croisade à lancer.

Il avait été décidé que je n'assisterais pas à la réunion de femmes organisée pour leur présenter ses fameux patchs contraceptifs. Elle avait affirmé que la seule présence d'un homme, même jeune, même effacé, briderait la spontanéité des participantes.

Mais, connaissant ma curiosité, et sensible à l'argument selon lequel il me fallait nourrir chaque jour la chronique de sa vie, elle m'avait autorisé à rester près d'elle pour les voir arriver.

« Méfie-toi de la vieille. »

Il y a des phrases que, plus tard, on jurerait avoir prononcées alors que s'accumulent dix preuves qu'il n'en a rien été. On sait bien que ces phrases, ou plutôt ces regrets de phrases, si elles avaient franchi la porte de notre bouche, au lieu de les avoir seulement rêvées, l'état du monde en aurait été changé.

« Méfie-toi de la vieille. »

« Ha, ha, comment peut-il prétendre avoir remarqué une vieille, elles étaient toutes voilées, forcément, à Tombouctou, sous la charia ! »

Puisque, selon toute probabilité, je n'avais mis en garde Mme Bâ que dans ma tête, la vieille s'est mêlée aux autres femmes.

Ensemble, elles sont entrées dans la salle de classe et se sont assises sur les bancs des enfants, ramassant comme elles pouvaient leurs trop larges boubous. Leurs rires de gamines ont cessé dès que Mme Bâ s'est mise à faire son cours. De la main gauche, elle brandissait un patch. De la droite, elle inscrivait au tableau noir les mots clés :

Espacement des naissances

Discrétion (vis-à-vis du mari)

Santé (de la mère de l'enfant)

Emploi des jeunes

Jusque-là, les femmes suivaient, l'air grave et passionné.

Leur attention a quelque peu décroché lorsque les explications sont devenues plus techniques, associées à des schémas sans doute trop complexes.

Vous imaginez bien que, pour rien au monde, je n'aurais manqué cette scène historique : Mme Bâ tentant de faire seule barrage à la marée démographique africaine.

Protégé par un volet, j'admirais la clarté d'exposition de ma patronne. Et le professionnalisme de l'enseignante. À peine quelques mouvements de boubous lui indiquèrent un relâchement de l'auditoire.

Elle s'est arrêtée net.

– Questions ?

– Madame, et le mari, s'il tombe sur le patch, comme tu l'appelles ?

Rires.

– Madame, quand tu retires le bout de tissu, ça laisse la peau noire ?

Rires.

– Hé, madame, tu crois vraiment que ça protège des bébés ?

– C'est pas par là qu'on les fait !

Rires.

Elles ont joyeusement babillé entre elles. Puis sont redevenues sérieuses.

– Madame Bâ ?

– Oui.

– Tu peux nous expliquer l'avantage de ton système ?

Les pilules bleues, par exemple, l'infirmière du dispensaire en distribue gratuitement.

– Encore faut-il ne pas les oublier ! C'est tous les jours ! Tu as ta tête, toi, tous les jours, avec tout ce que tu dois faire ? (Les femmes ont hoché la tête.) Et ton mari, toujours à fouiner partout dans tes affaires, s'il les trouve, tu lui dis quoi ? (Hochements redoublés.)

– Tu as raison, madame. Mais le petit fil, tu sais, celui qu'on te met dans le ventre ?

– Tu veux parler du stérilet ? Très mauvais ! Quand il est mal posé, tu peux mourir d'infection. Mais il y a pire !

– Qu'est-ce qui peut être pire que la mort ?

– La gêne de ton mari !

– Ah bon ?

– Il sent ce truc au fond de toi. S'il a la queue assez longue, bien sûr !

Rires redoublés.

– Madame, si mon ventre arrête de travailler...

– Que veux-tu dire ?

– Si mon ventre arrête de fabriquer des enfants, à quoi il sert ?

Exclamations diverses. Longue discussion.

– Madame, si je n'ai pas assez d'enfants et s'ils meurent tous...

– Elle a raison, Aïssata, qui va s'occuper de nous quand nous serons âgées ?

– Madame, on a vu ton collier. Tu as été fonctionnaire. Les fonctionnaires amassent beaucoup de richesses...

– Je suis d'accord avec Fatou. Nous, à part nos enfants, qu'est-ce qu'on possède ?

Mme Bâ répondit. Avec soin, tendresse, humour.

De grande sœur à petites sœurs.

– Moins d'enfants égale possibilité de mieux s'occuper de chacun, de mieux les éduquer, qu'y a-t-il de plus important que l'éducation aujourd'hui, et des enfants mieux éduqués auront de meilleurs métiers, ils gagneront plus d'argent pour s'occuper mieux de vous plus tard.

– Bon ! On a compris. Maintenant, dis-nous combien veux-tu qu'on ait d'enfants ?

– C'est votre liberté.

– Allez, dis-nous quand même !

– Je ne sais pas, moi. Deux, trois maximum.

– Seulement ?

– Que vont dire nos maris ?

– Ils vont se sentir tout nus.

– Et nous aussi !

La discussion dura longtemps. Pour y mettre fin, je suis sorti de ma cachette. Et, avec l'aide du concierge, nous avons apporté les bouteilles.

La vieille a remercié pour le bissap. La vieille s'en est allée presque la dernière. Je ne sais pas quand elle s'est décidée à prévenir la police islamique puisque Mme Bâ n'a pas été arrêtée tout de suite. Peut-être la vieille a-t-elle hésité, consulté Dieu (quelle qu'ait été Sa décision, qu'il soit béni), rêvé longuement à l'usage

qu'elle pourrait faire de la prime promise aux dénonciateurs ?

*
* *

Mme Bâ exultait. Elle considérait cette rencontre inaugurale comme un franc succès.

– Bien sûr, il faudra continuer, Ismaël, convaincre d'autres quartiers et revenir pour dresser un premier bilan. Mais je n'ai jamais été aussi confiante. La prise de conscience progresse, tu n'as pas trouvé ? Les femmes de Tombouctou sont sur la bonne voie. Elles vont montrer l'exemple. Les autres Maliennes suivront... Tu sais qu'en Iran, les femmes aujourd'hui ne veulent pas plus de deux enfants ?

Pour fêter cette réussite, elle proposa une promenade.

– Que dirais-tu d'aller saluer la vieille ville ? Une petite plongée dans le ^{xiv}^e siècle si savant ne nous ferait pas de mal. Nous l'avons bien méritée.

Et nous voilà partis, son bras sur le mien, au milieu des maisons jaunes, les unes de pisé, les autres de pierres d'alhoré. Une agitation particulière, une sorte de fièvre parcourait les rues. La silhouette massive de la mosquée Djingareyber finit par apparaître.

– Comme je suis heureuse, dit Mme Bâ. Je ne l'avais vue qu'en photographie. Tu sais que l'empereur Kango Moussa, de retour de La Mecque, l'a commandée à l'architecte-poète Abou Ishaq es-Sahéli ?

– Ma'ma, s'il te plaît ! Tu m'as déjà raconté l'histoire

cent fois.

– Ce n'est pas une raison pour être impoli ! Un jour tu apprendras qu'avec les vieux, il faut toujours faire croire que c'est la première fois.

*
* *

Que se passait-il ? On avançait de plus en plus difficilement tant les Tombouctiens étaient sortis nombreux. Ils nous bousculaient et parlaient fort, excités comme s'ils avaient bu. Quelle était cette fête dont je n'avais pas vu trace sur le calendrier ?

– Je rentre, dit Mme Bâ.

– Pourquoi donc ? Tu voulais te reposer.

– Je devine. Je ne veux pas assister à ça.

J'ai joué l'étonné. Je l'ai laissée partir. Je me suis menti à moi-même. Moi aussi, j'avais compris.

J'imaginai.

Je voulais voir.

Je sais maintenant qu'entendre est pire.

J'ai voulu voir. J'ai demandé où. On m'a montré. Là-bas.

Où, là-bas ?

Place de l'Indépendance. Place de la Charia, si tu préfères.

Je n'ai eu qu'à suivre le mouvement.

Je me suis renseigné. Il paraît que des jeunes ont protesté, la première fois.

Après, ils sont tous accourus au spectacle. Où ils ont retrouvé des amis, des membres de la famille, jusqu'aux tout à fait vieux, et même des enfants.

Aujourd'hui, à Tombouctou, on vous dira que personne, bien sûr personne : quelle horreur ! Mensonge. En fait, il y avait foule ce jour-là, foule aussi nombreuse et colorée et joyeuse et caquetante qu'un samedi de marché.

On fait cercle. Et puis silence.

Le bourreau s'approche. C'est un homme que rien ne distingue, c'est n'importe qui, habillé comme n'importe qui.

Seulement il tient un couteau.

Le condamné est à genoux, attaché à un piquet jaune.

Il tremble, il pleure. J'en ai vu trois se faire mutiler. Deux ont pissé sous eux.

Le bourreau pose le couteau sur le poignet. Il commence à couper.

Je vous l'ai dit : entendre est pire.

Ce ne doit pas être bourreau, son métier.

Ni boucher, il serait moins maladroit.

Les spectateurs frissonnent.

Le condamné hurle.

Le sang coule.

Le bourreau jure.

La main finit par tomber.

Ils ramassent la main.

Demain, ce sera un pied.

Que peut-on faire de tant de mains, de tant de pieds ?
Où vont-ils ? Ils les donnent aux chiens ? Ont-ils ouvert
un cimetière rien que pour les morceaux de corps ? Dieu
autorise-t-Il de se recueillir devant une main seule,
devant rien qu'un pied ?

À mon retour, Mme Bâ n'était plus là.

– Les djihadistes sont venus, a dit le concierge. Ils
étaient au moins vingt. Et criaient si fort. Ils l'ont
emmenée.

Le lendemain, après une nuit d'angoisse devant la prison, après le jugement express de Mme Bâ, après sa condamnation à être mutilée, après avoir ameuté tous ceux qui pouvaient l'être, après m'être résolu à considérer qu'il ne me restait plus qu'à espérer un miracle pour empêcher le supplice, j'ai résisté aux supplications d'Abdullah : « Dors, Ismaël, dors ne serait-ce qu'une heure, ou tu vas devenir fou. » Une tâche urgente m'attendait.

J'ai facilement retrouvé la maison de cette vieille femme.

Attention !

Ne vous méprenez pas !

Mon nez ne prétendra jamais rivaliser en excellence avec l'oreille de Mme Bâ. Comme vous le savez, il a seulement gardé de mon ancien métier (le commerce artisanal de stupéfiants, si jamais vous l'aviez oublié) certaines capacités à distinguer les odeurs.

Arrivé à destination, non loin de l'ancienne bibliothèque Ahmed-Baba, j'ai pu constater, en louchant un peu, que mes narines palpitaient. J'ai compris leur message. Elles avaient repéré d'autres parfums que les

remugles de rance et de moisi ordinairement dégagés par une femme d'âge et peu soignée. Ce que je sentais, c'était du sang de très jeunes filles, cette aigreur quand elles suent, le sel de leurs pleurs...

Inutile de m'en apprendre davantage : la vieille femme que je poursuivais était de la terrible corporation, celle qui excise sans vergogne.

Parce qu'on fait ça depuis toujours. Parce que telle est la tradition, et d'ailleurs où est le mal, quand on respecte l'ordre des choses ?

Parce qu'on le leur a fait aussi et qu'il n'y a pas de raison que les jeunes y échappent.

Parce qu'en faisant ça, elles gardent le pouvoir.

Parce qu'on les paie pour le faire.

Parce que, plus elles avancent dans la vieillesse et ses avanies, plus elles trouvent jouissance à mutiler, et d'autant plus grande que plus jeune est la mutilée.

Je cherchais des yeux une pierre assez grosse pour défoncer la porte quand, du premier étage de la maison voisine, une femme hirsute a crié, bientôt rejointe par un homme :

– Qui c'est celui-là, à déranger si tôt ?

J'ai balbutié :

– Rien, rien !

Je me suis enfui d'un pas rapide, n'écoutant que mon intelligence. Laquelle avait rapidement évalué le rapport de force et conclu qu'il n'était pas en ma faveur. Histoire de fierté personnelle, j'ai quand même murmuré à la vieille qu'elle ne perdait rien pour attendre.

Et comme, le soir venu, les battements de mon cœur ne se calmaient pas, encore accélérés par les mauvaises nouvelles venues de la cellule de Mme Bâ, comme, dans ces rues sablonneuses, en cette ville de Tombouctou pourtant connue depuis la nuit des temps pour le savoir de ses médecins, personne n'était capable de m'indiquer un cardiologue compétent, et comme un Ismaël mort ne serait plus d'aucune utilité à personne, je résolus, faute de mieux, de me soigner à la philosophie.

C'est ainsi que, partant du cas particulier de cette matrone exciseuse, je passai à la généralité des femmes pour parvenir à la conclusion non concluante que, toutes les femmes en Afrique n'étant pas bonnes, on devait subséquemment pouvoir en inférer que tous les hommes n'étaient pas obligatoirement mauvais.

Ces réflexions m'avaient épuisé. Mais une rapide vérification, index discret sur le poignet, me le confirma : mon pouls ne cavait plus. Je ne manquai pas d'en remercier Dieu, maître des rythmes.

Et, sous le regard attendri et soulagé d'Abdullah, je finis par plonger dans le sommeil avec un double objectif : y puiser les forces nécessaires à la libération de ma patronne ; y accumuler assez de haine pour avoir le courage de forcer ma nature pacifique en tuant un jour prochain, et, sans doute par égorgement, cette cruelle matrone.

J'avais traîné mon matelas jusqu'à la salle de classe. Il faisait trop chaud dans le réduit qui me servait de chambre. Et les schémas contraceptifs de Mme Bâ, encore présents au tableau noir, me donnaient courage. Personne, à l'évidence, ne pourrait venir à bout d'une telle femme.

La porte grinça. Surgit la tête d'Abdullah.

– Pardon, monsieur Ismaël, quelqu'un pour vous.

Il s'effaça. Ils étaient deux. Un homme, le crâne rasé, sans doute la quarantaine, et un enfant.

– Vous êtes le petit-fils de la dame ?

– Je le suis.

– Bonsoir. Je suis le Dr Bahamoudi. Et celui-ci, c'est mon fils. Pardon de l'avoir emmené. Mais, avec mon travail, je rentre tard chez nous. Quand j'arrive, il ne veut plus me lâcher.

– Il est le bienvenu. Que puis-je pour vous ?

– Ils sont venus. Un chef et cinq hommes en armes. Venus à l'hôpital.

– Avec elle ?

– Avec elle. Ils lui avaient attaché les bras dans le dos.

J'ai refusé de l'examiner. Ils m'ont menacé. Ils ont menacé le Dr Issoufou. Ils ont menacé le Dr Sour. Ils ont tous refusé pareil. Un infirmier allait accepter. Je l'ai averti qu'il ne connaissait rien à la médecine, qu'il serait responsable. Tout l'hôpital le regardait. Il a fini par refuser. Ils sont repartis.

– Avec elle ?

– Avec elle.

– Comment va-t-elle ?

– Elle respire mal, mais elle ne baisse pas les yeux. Elle a de la foudre dans le regard. Ils n'osent pas la toucher.

– Alors, qu'est-ce qu'ils voulaient ?

Il ne répondit pas tout de suite. Son fils s'était échappé et s'amusait à lancer des cailloux contre la dernière fenêtre encore vitrée. J'ai failli protester. Mais après tout, quelle importance ?

J'ai reposé ma question :

– S'ils n'osent pas la toucher, que lui veulent-ils ?

– Je préférerais ne pas te le dire.

Maintenant, son fils le chatouillait.

– Mais tu vas quand même me le dire puisque tu es venu pour ça.

– Ils coupent des mains, ils coupent des pieds. Pour la langue, ils ne savent pas comment faire.

Je n'ai pas pu m'empêcher de crier :

– La langue ! Lui percer les tympans pour l'empêcher une bonne fois pour toutes d'entendre, je peux

comprendre, mais la langue !

– Je les ai prévenus : l'hypervascularisation, l'artère linguale, l'hémorragie... Sans bistouri électrique, sans suture immédiate, le décès est quasi certain.

– Ils ont des scrupules, maintenant ? Ils ne sont pas à un assassinat près.

– Comme toi, j'ai voulu savoir. « Pourquoi tant de difficultés ? Vous n'avez qu'à la tuer. » J'ai cru que le chef de la bande allait me frapper. Il a haussé les épaules. Il s'est détourné de moi. C'est à elle qu'il s'est adressé. Voici le langage exact qu'il lui a tenu : « Madame Bâ, ne te réjouis pas. Tu ne vas pas mourir. Tu es enseignante. La mort n'apprend pas assez, la mort n'effraie pas assez. » Puis il s'est tourné vers nous : « Nous trouverons d'autres médecins. Vous ne perdez rien pour attendre. Les Français vont peut-être arriver. Mais nous nettoierons la ville avant. Nous ferons aussi le ménage dans votre hôpital. »

Nous avons bien sûr cherché à retenir Mme Bâ : « Elle si vieille, si fatiguée, si tu veux l'amputer sans la tuer... Laisse-la-nous, on va la remettre en forme. » Ils n'ont rien voulu savoir, ils l'ont remmenée. Voilà ce que j'étais venu te dire. Ils reviendront. Ils ont besoin de nous pour l'opération. La langue n'est pas une main ni un pied. Tu retires la langue, en quelques minutes c'est la vie qui s'en va. Allez, tu viens, mon fils ?

L'argent est le nerf de la guerre. Et la cocaïne, la source de l'argent. Plus que jamais les rebelles avaient besoin d'argent. Conclusion : seul un seigneur de la cocaïne pourrait faire libérer Mme Bâ. Il me fallait le retrouver. Si la chance voulait qu'il soit dans la ville.

Des gamins jouaient au football. Je leur ai inventé une histoire tout droit venue de ma jeunesse.

- Un recruteur du Real Madrid cherche des talents.

- Même pendant la guerre ?

- Le football ne s'arrête jamais.

- Et ce type-là, comment on va le reconnaître ?

- À la langue qu'il parle.

- Et qu'est-ce qu'elle a, cette langue ?

- Plus de « a » et de « o » que toutes les autres langues du monde.

Je n'ai pas eu besoin de proposer une prime, ils cavalaien déjà.

À peine une demi-heure plus tard, l'un de mes rabatteurs était de retour.

- Monsieur, monsieur, j'ai trouvé ceux que tu cherches.

– Quel genre ?

– Ils parlent arabe et une autre langue qui n'est pas le français, tous les mots se terminent, comme tu dis, par « a » ou « o ». Et t'es un gros menteur : ils sont dans le business, oui, mais pas du foot !

– Conduis-moi !

Au pas de course, nous avons remonté cette piste de sable qu'on appelle le boulevard Askia-Mohamed.

En débouchant devant le monument aux tirailleurs sénégalais, il m'a montré d'un geste vif et craintif les trois 4×4 blancs.

Le doigt de mon jeune ami tremblotait.

– Fais attention. Ils sont dangereux. Maintenant tu me paies. Tu m'as pas dit la vérité avec le Real. Tant pis. J'y croyais pas trop. Maintenant, tu m'as jamais vu.

Je lui donnai son billet. Et il se volatilisa.

Je l'ai tout de suite reconnu malgré le changement de décor. À Dakar, c'était le millionnaire, costume de lin blanc, coupe de champagne et nuée de domestiques aux ordres. Ce soir-là, pantalon cargo maculé de graisse et T-shirt déchiré, il s'activait comme les autres à charger les voitures.

Peut-être le patron, mais un patron qui, vu l'urgence, met la main à la pâte.

Je me suis avancé, paumes ouvertes et bras bien décollés du corps, comme pour montrer, je m'en rends compte aujourd'hui, que je ne portais pas d'arme. Sur-

le-champ, Tiecouro abandonna ses compagnons et marcha vers moi pour me prouver son affection par l'une de ces accolades de cinéma qui vous déboîtent les vertèbres tellement vous recevez de claques dans le dos.

Tandis que je reprenais mon souffle, il me présenta aux autres :

– Ismaël, l'homme le plus lent à se décider du monde. Ça fait dix ans que je lui propose de rejoindre notre petit commerce. Il hésite encore !

Ricanement général.

– Mais, puisque le voici... Alors, c'est oui ?

– Je viens pour Mme Bâ.

– Ah, j'oubliais... C'est aussi le seul homme que je connaisse qui préfère sa grand-mère à la cocaïne.

Nouveaux ricanements.

Il m'avait pris par l'épaule.

Il m'entraîna vers les voitures.

– On n'a pas trop de temps, ce soir. Comme tu sais, le climat devient malsain pour nous. D'après ce que nous savons, les Français ne devraient plus tarder. Alors, ton choix est fait : on t'emmène ?

Les autres avaient repris leur chargement. Ils me lançaient des regards furieux.

– Bon, Ismaël ? Dans cinq minutes, on est partis. C'est ta dernière chance de gagner un jour un peu d'argent !

Il me secouait.

À peine commençai-je à lui expliquer la situation dramatique de Mme Bâ, son arrestation, la menace d'amputation, qu'il m'arrêta net :

– Stop, Ismaël, je t'avais prévenu. Cette femme porte malheur. Mais je la connais ! Je l'ai vue se débrouiller à Villiers, elle va s'en tirer toute seule. Comme d'habitude. Avec les journalistes et la gloire, tu verras !

Ses camarades l'appelaient. Les moteurs tournaient. Il sauta dans la première voiture. Il agita la main par la fenêtre.

– Sans rancune, Ismaël ! Chacun sa vie ! On se retrouvera. Pour le moment, les Français foutent un peu le bordel. Mais ça ne durera pas. On va s'adapter. On a ce génie : l'adaptation. Un dernier conseil : prépare tes crayons et ton papier. La bataille de Tombouctou ne va plus tarder. Tu vas en avoir à raconter ! Le dieu des griots ne t'oublie pas. Que l'autre, le vrai Dieu unique, veille sur toi ! Et garde ça en tête : vive la logistique !

Les trois Toyota disparurent. À croire que la nuit les attendait.

Les avions ne s'étaient pas attardés au-dessus de Tombouctou. Juste le temps d'un large tour et ils étaient repartis. On n'entendait même plus leurs moteurs. Mais la ville entière continuait de regarder le ciel. Dans le noir piqueté d'étoiles descendaient de grandes corolles pâles.

– On dirait des méduses, tu te souviens ? Dans ce documentaire sur l'archipel des Bijagos...

Avant même que son premier mot ne soit sorti de sa bouche, je l'avais reconnue. Vous le savez, Mme Bâ est une planète : sa masse suffit à influencer sur la circulation des autres corps.

Une vague de joie me submergea. Mais je ne me suis pas retourné tout de suite. Comme si je voulais m'offrir encore un peu de vacances. L'existence au service d'une grand-mère de ce genre est une occupation à plein temps.

– Tu ne me demandes pas comment je me suis échappée ?

– Pardon : je m'intéresse pour l'heure aux parachutistes français.

– C'est le silence qui m'a réveillée. Malgré leur

sensibilité, que tu connais, mes oreilles n'entendaient plus rien. Plus de parlotes interminables entre mes geôliers. Plus de cliquetis de leurs armes pour s'entraîner ou me faire peur. J'ai ouvert la porte. La prison était vide. Ce que je te raconte n'a pas l'air de te passionner ?

– Je me demande combien de bataillons ils ont lancés.

– Je ne vois pas ton carnet. Prends des notes, Ismaël. N'arrête pas ! Ne perds rien ! Ne manque pas le moment historique !

Nous avons continué à regarder tomber les libérateurs.

Abdullah nous avait rejoints.

– Madame la directrice, mais vous parlez ! Je vous entends. C'est donc que vous avez toujours votre langue. Ils n'ont pas eu le temps de vous amputer, n'est-ce pas ? Comme je suis heureux !

Au bout d'un moment, je me suis inquiété :

– Écoute ! Pas un coup de feu...

– Tu as raison. Qu'est-ce qu'une libération sans combats ?

Abdullah est revenu le premier aux réalités :

– Madame la directrice, quels sont vos projets ? Vous comprenez, je dois m'organiser.

– C'est tout naturel.

– L'école, qu'est-ce que j'en fais ?

– Vous la rouvrez, bien sûr !

– Mais quand ?

– Quelle heure est-il ? Minuit passé, j'en suis sûre ?
Alors tu as ta réponse : tu rouvres ce matin.

Abdullah a roulé des yeux effrayés. Sans doute, pensait-il, notre chère directrice a mentalement souffert de sa détention.

– Mais, madame, dans de telles circonstances, personne ne viendra !

– Remets de l'ordre, fais le ménage, balaie un peu le sable, histoire de lui faire comprendre qu'il doit nous laisser de nouveau la place ; je m'occupe du reste. D'ailleurs, j'y pense, Ismaël ?

À regret, je quittai le ciel d'où d'ailleurs plus aucune méduse ne tombait.

– Ismaël, puisque la bataille peut être considérée comme gagnée, les journalistes ne vont pas tarder.

– Ça m'étonne même qu'ils ne soient pas déjà là.

– Je dois leur parler. Arrange-toi comme tu voudras. Attaché de presse, ça entre aussi dans ton métier de griot.

– Admettons que je réussisse à en racoler un ou deux, que vas-tu leur raconter ?

– Ça, c'est mon affaire. Ah, une chose encore, avant que j'aie dormi un peu. Moi, je ne raconterai pas mon arrestation, ni les risques que j'ai courus, ni le courage dont j'ai fait preuve. Mon histoire aura plus de poids si on vient à l'apprendre d'une autre source. À toi de jouer !

Et, sans plus se préoccuper de nous, elle gagna son apprentis. Nous l'entendîmes pester contre les trous de la moustiquaire, puis se rassurer en marmonnant que, sans aucun doute, les insectes africains craignaient les paras.

Cette forte pensée dut la rassurer car, très vite, un léger ronflement nous apprit que le sommeil l'avait acceptée dans ses bras.

*
* *

Une rumeur enflait, les cris de joie, les youyous se multipliaient. Ils semblaient venir de la place de la Charia. Abdullah voulut y courir. J'ai eu toutes les peines du monde à le retenir.

– Tu as de la peinture ?

Un gros travail nous attendait. Il dura toute la nuit.

Au matin, les panneaux étaient prêts et fièrement plantés dans la cour de récréation, de part et d'autre de la porte rouillée :

VIVENT LES GLORIEUSES ARMÉES
FRANÇAISE ET MALIENNE !

BON RETOUR À LA LIBERTÉ DE
NOTRE VAILLANTE DIRECTRICE !

Il ne faut pas croire que leur rédaction avait été facile. Et si l'urgence ne nous avait pas pressés d'en finir avant l'arrivée supposée des élèves, peut-être y serions-nous encore, empêtrés dans des batailles de principe et de style.

En ce qui concerne le panneau de gauche, j'avais dû batailler ferme pour que soient célébrées à égalité les deux armées. Abdullah, un ancien de l'armée française, je vous le rappelle, continuait de trouver grotesques nos propres militaires. Il prédisait leur débandade sitôt les troupes bleu, blanc, rouge retournées dans leurs foyers.

– Au moins, retire « glorieuses », Ismaël. Tu nous ridiculises. La gloire suppose des combats, et il n'y en a eu aucun ici.

– Inutile de les humilier. Des soldats honteux peuvent se révéler redoutables.

Quant au salut à Mme Bâ, il m'a fallu aussi guerroyer contre la grandiloquence et pour la brièveté. Notre ami voulait qu'on retrace en bandes dessinées toute son histoire, depuis les patchs entreposés dans la glacière jusqu'à cette langue qui l'avait échappé belle.

Soucieux de protéger du ridicule ma patronne et grand-mère, je ne cédaï pas. Pour consoler Abdullah, je l'autorisai seulement, quand nous serions partis, à raconter toute l'affaire en s'attribuant le rôle de premier plan qu'il voudrait.

À huit heures pile, Mme Bâ sortit du bâtiment, les bras grands ouverts et le regard plein d'amour, comme la Vierge Marie des catholiques.

Hélas, personne.

Pas le moindre élève, aucun parent. Une foule passait, mais sans un regard pour notre école, et moins encore pour nos panneaux.

Si Mme Bâ sait garder ses nerfs, et, dans l'adversité,

conserver un port de reine, je crus qu'Abdullah, lui, allait pleurer.

Un peu de bons sens aurait dû nous incliner à prévoir une telle réaction.

Qui se préoccupe de réciter la table de sept et de conjuguer le verbe « avoir » quand on vient de libérer sa ville ?

J'attendis quelque temps.

Ne voyant toujours rien venir, je suis monté sur notre terrasse.

Abdullah m'y a vite rejoint.

– Tout va bien, monsieur Ismaël ?

Je tournais lentement sur moi-même. Manifestement, ce comportement l'inquiéta. Je m'expliquai :

– Depuis l'arrivée des soldats français, que trouves-tu de changé dans l'air de la ville ? Prends ton temps pour répondre.

Comme moi, il fit un tour sur lui-même.

– On ne s'entend plus, des cris, des chants. J'ai mal aux oreilles.

– Continue. Fais un effort, c'est important.

– Alors je dirais... Les rires.

– C'est bien ça. Écoute encore. Les rires, c'est vague. Les rires de qui ?

Il reprit son mouvement circulaire.

– Ça y est, monsieur Ismaël. Les rires des femmes. Voilà ce qui a changé.

J'ai failli l'embrasser. J'étais arrivé à la même

conclusion. Pas besoin d'avoir le génie auditif de Mme Bâ : ces rires-là l'emportaient sur tous les autres bruits, ils voletaient souverains au-dessus du vacarme.

Il n'avait pas fini :

– Oui, c'est sûr, jamais les femmes n'ont été si joyeuses. Mais ça ne te fait pas peur, toi, une femme qui rit ? J'espère que, bientôt, tout va rentrer dans l'ordre !

– Tu veux dire qu'avant, avant les islamistes, elles ne riaient pas ?

– Elles riaient moins. Je t'assure. Il ne faut pas que les femmes rient trop.

– Pourquoi ?

– C'est dangereux.

– Dangereux pour qui ?

Il réfléchit.

– Pour nous, les hommes. Et pour le monde, puisque nous sommes les piliers du monde.

Je l'ai laissé philosopher tout seul. Et puisque Mme Bâ continuait d'attendre sa « presse internationale », puisque notre école continuait de n'intéresser personne, j'ai décidé de me mêler à la foule pour en savoir plus sur la gaieté des femmes.

Les plus jeunes étaient les plus joyeuses. Elles allaient et venaient sans repos ni relâche, sillonnaient la ville à pied, en groupes hilares, ou agglutinées à deux, à trois sur des mobylettes.

Je n'ai pas eu de mal à entrer en contact. Aucun

mérite. Journée bénie pour un garçon timide. Les plus laides autant que les plus jolies adressaient la parole à n'importe qui.

Je me suis approché d'un trio de rêve : trois beautés maquillées comme dans les magazines, chevauchant une moto à l'arrêt. Elles se passaient et repassaient un transistor pour mieux entendre une musique diffusée à tue-tête.

- Vous ne démarrez pas ?
- Si tu nous trouves de l'essence, on t'embrasse !
- Quel dommage, tu n'es pas un militaire français !
- Bonjour quand même. Je m'appelle Aïcha.
- Et moi Awa.
- Et moi Rokia.

Je leur dis comme je les trouvais belles.

- Merci. On sait.

Je leur demandai comment elles avaient vécu la période noire.

- On a oublié.

Je leur révélai, sous le sceau du secret, que je venais de Paris.

Enfin je les intéressais.

- Tu m'emmènes ?
- Non, moi d'abord.
- Ou toutes les trois !
- Si tu as la santé !

Elles hoquetèrent de rire.

- Et vos produits de beauté, ils viennent d'où ?
- Les filles ont leurs secrets !
- Nous les avons cachés !
- Rien de plus facile que de tromper un homme. Surtout un islamiste !
- Ils cherchaient partout.
- C'était trop drôle. Des chiens sans nez.
- Le seul moment drôle, d'ailleurs.

Chacune avait dissimulé comme elle pouvait le khôl, les poudres, les parfums. Peut-être avaient-ils partagé les mêmes caches que les manuscrits ?

Quand je revins lui raconter mes rencontres avec la gaieté des femmes en général et l'allégresse des jeunes filles en particulier, Mme Bâ se mit à plaindre le sable.

– Il se croyait tranquille, mais tu te rends compte du bric-à-brac qu'on l'oblige à dissimuler ? Les mines antipersonnel, les manuscrits inestimables, et maintenant les cosmétiques... La guerre, le savoir et la beauté. C'est peut-être pour cela qu'il se met en tempête. Il n'en peut plus de tout avaler.

Mme Bâ avait ainsi de ces accès d'animisme. Sur notre pirogue, elle avait plus dialogué avec le fleuve qu'avec moi. Grâce à son oreille absolue, elle devait percevoir les plaintes de la Nature. Elle m'a dit plusieurs fois ne pas pouvoir regarder un paysage sans entendre ses voix, l'appel des arbres, la réponse de la colline, sur la droite, les soupirs de la mare...

Elle revint à sa préoccupation première :

- As-tu des nouvelles de la presse internationale ?
- Je n'ai encore vu aucun journaliste en ville.
- Ne me mens pas, Ismaël ! Même pour me faire plaisir. Tu sais que je finis par tout savoir.

Deuxième jour de Tombouctou libérée.

Je me suis levé en même temps que l'aube ; Mme Bâ se préparait déjà. Elle avait accroché un miroir à la branche la plus basse de notre plus vieil acacia, celui qui s'épuisait à tenter d'ombrager notre cour de récréation. Profitant des premières lueurs du jour, elle s'employait à se faire belle.

– Que penses-tu de ce boubou ? Le jaune ne me rajeunirait pas davantage ?

– Tu as ton âge.

– Quel jour sommes-nous ?

– Samedi 2 février 2013.

– C'est mon jour !

– Pourquoi celui-ci plutôt que tous les autres ?

– Où as-tu la tête ? Tombouctou et moi avons été libérées ensemble.

– Et alors ?

– Je dois témoigner pour la ville en même temps que pour moi. Hier, combien de journalistes m'ont demandée ?

– Je ne sais pas. Une bonne dizaine. Ils ont fini par

arriver. Dont une de New York. Tu les as tous refusés.

– J'étais affreuse. Ce matin, je me sens mieux. Je vais les recevoir dans la salle de classe : qu'en penses-tu ?
« Échappée par miracle aux islamistes, l'institutrice honoraire Mme Bâ reconstruit, sans perdre une minute, son école dévastée ».

– Parfait ! Si tu voles mes commentaires, je rends mon tablier de griot.

– C'est que je me sens au faîte de ma vie, Ismaël. Et Balewell qui n'a jamais cessé de me considérer comme une petite fille ! Cette fois, il va être bien forcé de reconnaître mon rôle historique. Ah, Abdullah, te voici enfin !

– Madame, madame...

– Plus tard, les requêtes ! Il va venir beaucoup de gens pour moi. Débrouille-toi, il faut des chaises et des jus de fruits.

– Madame, madame, le président français...

– François Hollande ?

– Lui-même !

– Et alors ?

– On dit qu'il arrive.

– Où donc ?

– Ici, à Tombouctou !

– Non !

Après avoir crié, elle se laissa tomber sur le banc, soufflant longuement comme un pneu qui se dégonfle.

– Il ne peut pas me faire ça ! Il aurait pu me laisser

vingt-quatre heures de célébrité, quand même.

Jamais je ne l'avais vue si abattue. D'autant que j'imaginai les ricanements de Balewell : « Et voilà, ma pauvre vieille. Tu te fais encore voler la vedette ! »

Elle a bâclé la fin de sa coiffure et choisi au hasard ses boucles d'oreilles. « À quoi bon, maintenant ? » Et nous avons gagné la place redevenue depuis la veille « de l'Indépendance » après avoir été, trois terribles mois durant, « de la Charia ».

Le désordre de ce jour-là ne se peut décrire, ni la joie, même par le griot le plus riche en vocabulaire de fête.

Mme Bâ commentait le spectacle à voix haute, beaucoup trop haute, absolument insensible à mes recommandations de prudence.

– Regarde oh, regarde là-bas, c'est le premier des Français, regarde comme il est heureux, on dirait un bébé dans sa bassine.

– Et pourquoi pas ? Tu voudrais qu'il pleure ?

– Et la teinture de ses cheveux, bien trop noire ! Il ne devrait pas. Il n'est plus si jeune, à ce que je sais. Quand on refuse son âge, l'âge se venge !

– Moins fort, s'il te plaît, madame Bâ ! Je t'en supplie.

– Et le chauve, derrière lui, ça ne serait pas les Affaires étrangères ? À force d'être embrassé, on dirait qu'il va pleurer. Quelle émotion, comme c'est touchant !

– Madame Bâ, s'il te plaît ! Arrête ton ricanement ! Ou je te laisse tomber.

– Je dis ce qu'il me plaît de dire ! Cette visite est grotesque !

– Enfin, voyons ! La France nous a libérés. Et elle a redonné de la gaieté aux femmes !

Je n'en menais pas large. Comme prévu et par moi redouté, l'aigreur bruyante de Mme Bâ surprit d'abord (« Qu'est-ce qui te prend, toi, madame, tu as mal dormi, mal digéré ? »), puis scandalisa nos voisins.

La première et la plus violente à protester fut une jeune fille tout de bleu, blanc, rouge vêtue et qui s'égosillait à crier : « Vive François ! Vive Hollande ! Vive la Fraternité !

Depuis pas mal de temps, la gamine, très bruyante et très maquillée, nous regardait d'un drôle d'air. Elle finit par taper sans aménité sur l'épaule de Mme Bâ.

– Dis donc, madame, tu n'as pas l'air contente, là, vraiment.

– Mais si, je t'assure.

– Non, non, je sens ces choses-là, tu n'es pas dans la bonne humeur, présentement.

Sentant que l'affaire tournait au vinaigre, j'ai collé ma bouche contre l'oreille de Mme Bâ et lui ai ordonné de joindre sa voix aux acclamations. Elle s'est exécutée de mauvais gré en grommelant, du bout des lèvres, le plus tiède des : « Vive François ! », le plus réticent des : « Vive notre libérateur ! »

Notre ennemie ne s'y est pas trompée :

– Toi, tu regrettes les islamistes !

– Imbécile, hier encore j'étais dans leur prison !

– D’abord, tu me parles autrement. Ensuite, ils t’ont contaminée ! Soldat !

La demoiselle s’est pendue au cou d’un soldat et lui a montré Mme Bâ.

– Arrête-la, c’est une djihadiste !

– Demain ! Aujourd’hui c’est bonheur !

Que Dieu bénisse ce militaire et qu’il soit remercié pour le mouvement de foule qui s’ensuivit. Il nous éloigna de notre accusatrice et reprit ses acclamations : « Vive Hollande ! Vive les trois cent trente-trois saints de Tombouctou ! Vive le trois cent trente-quatrième ! »

– Tu oublies Chirac !

– Vive le trois cent trente-cinquième, vraiment !

L’incident n’accrut en rien la prudence de Mme Bâ. Au milieu de la liesse générale, elle continua de promener un visage fermé. Malgré mes admonestations et mes menaces dix fois répétées de l’abandonner à son triste sort.

Une nouvelle fois, nous frôlâmes le pire. Un jeune homme édenté, l’air illuminé, brandissait une pancarte :

TU NE SERAS

JAMAIS DÉÇU

PAR L’ESPÉRANCE !

Il montrait sa voiture, une R16 jaune, les quatre

portières grandes ouvertes, envahie par des poules.

– L'espérance ! C'est la devise de mon taxi. Et tant pis si je n'ai plus d'essence !

Autour de lui on dansait et chantait : « Il a raison, vive l'espérance, l'espérance est notre noblesse ! »

J'ai cru que Mme Bâ allait flanquer l'écriteau par terre. Elle vitupérait : « L'espérance est un poison, l'espérance est la complice de l'esclavage, l'espérance me fait vomir. Le passé n'existe pas, ni le futur, c'est pour aujourd'hui qu'il faut se battre. »

Si encore elle s'était contentée de suivre de loin le cortège officiel...

– Un moment historique est un moment historique, Ismaël. À quoi sert-il d'être venue jusqu'ici pour être rejetée à la périphérie ? Si tu as honte, laisse-moi me débrouiller. Et si je succombe à un malaise, autant que ce soit aujourd'hui... Où sont les journalistes ?

– Où veux-tu qu'ils soient ? Ils collent au train des présidents.

– Alors qu'attends-tu pour m'y mener ? C'est ton dernier effort, Ismaël ! Demain, je t'offre des vacances !

Je l'ai regardée. J'ai inspiré fort. Je lui ai pris la main et nous avons plongé dans la mêlée.

Je ne suis pas costaud, mais je sais me faufiler dans une foule, j'ai le sens de cette nage dans le flot humain, je me glisse, je m'infiltrer. Et l'imposante Mme Bâ, sans que je comprenne comment, me suivait vaillamment.

À force de batailler, nous nous sommes retrouvés entre les deux présidents, l'élu, le français, et

l'intérimaire, le malien.

C'est alors seulement que Mme Bâ a recouvré sa bonne humeur.

Car d'innombrables photographes engrangeaient sans relâche les moindres détails de l'événement. De se voir ainsi mitraillée, Mme Bâ rayonnait. J'ai par la suite recueilli quantité de clichés montrant la satisfaction de ma grand-mère : « Enfin, semble-t-elle dire, enfin j'occupe la place qui me revient, entre mes deux amis chefs d'État ; et c'est d'égal à égal que nous discutons des affaires de l'Afrique. »

N'y voyez aucun parti pris, le meilleur de tous ces clichés a pour auteur le presque mari, ce bon M. Matussièrre que nous avons, à Koulikouro, interdit de pirogue. Quelle fidélité, chez cet homme-là ! Quel attachement pour celle qui pourtant avait refusé de l'épouser ! Dans la meute de ses confrères et concurrents, je ne l'avais pas reconnu tout de suite. Il faut dire qu'il ne visait pas comme les autres, à l'horizontale. Il n'avait pas abandonné son vieux Rolleiflex, l'appareil qui demande qu'on baisse la tête pour vérifier le cadre, comme s'il vous priait de bien vouloir saluer celui ou celle que vous allez à jamais capturer.

Ce portrait tombouctien de Mme Bâ dans toute sa gloire allait devenir notre image pieuse, celle qui, dans tous les logis de notre famille, trône désormais à la place d'honneur, au beau milieu du buffet, après avoir relégué à des places subalternes nos anciennes reliques, pourtant d'importance : portraits en pied des

grands-parents le jour de leur mariage ou sourires figés de bébés.

L'image aussi qui, sur le téléphone portable des plus jeunes, devint illico fond d'écran leur permettant de frimer auprès de leurs amis : « Tu reconnais le type à côté de ma grand-mère ? » Variante : « Tu ne devineras jamais qui conseille le président Hollande, et tu vois comme il l'écoute ! »

Depuis déjà trois bonnes heures, le chef de l'État français répondait à la ferveur de la foule par le même serrement hâtif des mains tendues, le même sourire d'enfant émerveillé. Il ne changea pas son expression pour Mme Bâ. Estimant mériter mieux, une réponse plus « personnalisée », étant donné sa qualité, celle-ci décida de jouer son va-tout :

– Monsieur François, tu vas gagner ta guerre. Maintenant, si tu souhaites que je te parle de la paix, c'est quand tu veux.

Un instant, j'ai cru que ce chef-d'œuvre de phrase n'atteindrait jamais l'oreille présidentielle et se perdrait corps et biens dans les chants, les cris, le vacarme général.

La trouvaille était le mot « paix ». Le président s'y accrocha :

– Chère madame, voulez-vous nous accompagner jusqu'à Bamako ? Nous aurons davantage de temps pour échanger.

Cinq secondes plus tard, Mme Bâ était entourée de

parachutistes, puis exfiltrée de la foule. C'est alors qu'elle reconnut le Rolleiflex et l'homme qui, au lieu d'agresser ceux dont il voulait capter l'âme, n'arrêtait pas de ployer la tête. Elle le montra du doigt :

– Mon mari !

– Parfait, il vient avec nous.

Je bénéficiai du même traitement. Il m'avait suffi d'être à mon tour désigné par la nouvelle amie de M. Hollande.

– C'est mon griot.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– T'occupe ! Tu l'embarques aussi !

– Vous êtes encore nombreux, dans la famille ?

*
* *

D'abord une déception.

Bientôt doublée d'une angoisse.

Dans ce chaos aléatoire et généralisé qu'est notre planète, je croyais, jusqu'à ce vol Tombouctou-Bamako, qu'un avion militaire français restait le dernier endroit où régnaient l'ordre, la hiérarchie, le protocole, une sorte de réserve de discipline à partir de laquelle on pourrait rebâtir un monde meilleur.

Hélas !

Avant même que l'appareil aux couleurs officielles ne se fût mis à rouler, j'avais perdu cette illusion. Les avions militaires français avaient eux aussi été atteints par la maladie de la pagaille.

Il faut reconnaître que ma grand-mère et son petit-fils y avaient leur part de responsabilité. Le désir présidentiel de s'entretenir avec Mme Bâ ayant force de loi et s'imposant à toutes les autres règles, y compris celle de la sécurité, nous fûmes poussés l'un et l'autre dans l'aéronef. Et, comme la place manquait, je me retrouvai sur les amples genoux de mon ancêtre, bouclé par une ceinture étirée à son maximum.

Rolleiflex, je l'avais perdu de vue. Discret comme il est, puisque bon photographe, il avait dû se faire oublier. Mais je savais que, grâce à lui, notre voyage aurait son témoin. Mon récit ne ferait que légender son reportage. J'en eus l'esprit plus léger et me préparai à mieux goûter ce que j'allais voir.

Par chance et par la volonté de Dieu, sans doute soucieux de ne pas gâcher par un accident une aussi belle journée, nous, malgré le surpoids que représentait notre trio, quittâmes le sol sans heurt.

Nous n'avions pas atteint l'altitude de croisière que la vraie gabegie commençait.

Oh, la jalousie !

Oh, pire que la jalousie : la haine !

Oh, pire que la haine : l'envie de meurtre !

Oh, pire que l'envie de meurtre : le projet concret de tuer, l'enclenchement de la mécanique, le double choix de la date (le plus tôt possible) et de la méthode (mieux que les armes à feu – qui font du bruit –, plus efficace que le poison – qui prend trop de temps –, le bon vieil

étranglement, les deux mains autour du cou de son ennemie jusqu'à ce qu'étouffement s'ensuive, peut-être accompagné d'un craquement des vertèbres cervicales, avant le délicieux constat du relâchement, irréfutable preuve du décès de la personne détestée).

Oh, plus violent que la jalousie, plus profond que la haine, plus indéfendable que l'envie de tuer : ce mépris qu'on appelle racisme lorsque, plutôt que tous les autres occupants de l'avion bleu, blanc, rouge, plutôt que l'un des leurs, ministres, généraux et conseillers blancs et puissants, ce fut une femme, oui, une femme et noire et inconnue, qui, en ce jour glorieux, fut priée, par un capitaine dont l'extrême propreté et l'obséquiosité des manières annonçaient sans risque d'erreur l'aide de camp, d'accepter l'invitation du président : il vous prie de déjeuner.

Oh, le haut-le-cœur général, peut-être accentué par un trou d'air, lorsque l'aéronef tout entier entendit la voix trop forte de cette impudente Africaine non pas solliciter, mais annoncer que son petit-fils et secrétaire allait l'accompagner.

Oh, la sidération de l'aide de camp précité ! Et pourtant comme en informaient certaines de ses médailles, il avait participé à la campagne d'Afghanistan, mais jamais affronté cette force contre laquelle on ne peut rien et qui s'appelle le culot d'une femme.

Je vis bien qu'il avait ouvert la bouche pour protester contre cette auto-invitation, mais aucun son ne franchit la barrière entrouverte de ses dents parfaites.

Si bien que, profitant de cette aubaine, rêve de tous les griots de la Terre (rencontrer un président en exercice dans l'intimité de son avion personnel, et, qui plus est, le jour d'une grande victoire militaire), je suivis le dos large et tanguant de ma grand-mère, souriant à droite, souriant à gauche, comme si je ne voyais ni la jalousie, ni la haine, ni les projets de meurtre. Pour un peu, j'aurais salué de la main. Par chance, un reste de bon sens me retint.

*
* *

– On me dit que vous êtes la personne la mieux renseignée du Mali.

– C'est exact, confirma Mme Bâ, point du tout intimidée par le statut de son interlocuteur.

– Dans ce cas, parlons bas.

– Ça ne me dérange pas. Comme votre Renseignement a dû vous en avertir, j'ai une ouïe excellente.

Le président français sourit et, d'un geste imperceptible de la main droite, il congédia sa cour, l'agglomérat de conseillers, journalistes et soldats très haut gradés, tous ceux qui s'étaient agglutinés près de lui pour se nourrir de ses paroles et se réchauffer à son regard, malgré les quarante-six degrés qu'ils avaient endurés à Tombouctou (mais je l'ai vérifié : les flatteurs ont toujours froid, toujours besoin d'être rassurés).

Ne restèrent auprès du chef de l'État que ma grand-

mère, un chauve à l'air bienveillant mais dont je compris tout de suite qu'il pouvait être redoutable puisque ministre de la Défense, et moi, l'indéboulonnable griot.

– Alors, madame, vous êtes heureuse ?

– Le dernier homme à m'avoir posé cette question était, que Dieu veille sur lui, mon mari ! Dans des circonstances intimes que, vous le comprendrez, je garderai pour moi.

Le tout-puissant François éclata franchement de rire.

– Je vois, je vois. On m'avait prévenu. Forte personnalité ! On m'a aussi parlé de votre combat pour l'éducation des femmes. Très bien ! Absolument nécessaire. Mais cette campagne-là prendra des années. Revenons à l'urgence. Que pensez-vous de notre intervention militaire ?

– Elle était nécessaire. Et je tiens personnellement à vous en remercier.

Le président la regarda droit dans les yeux.

– D'après vous, combien de temps notre armée devra-t-elle rester ?

– Aussi longtemps que ne sera pas nettoyé le désert.

– Mais nous avons libéré Gao et Tombouctou. Bientôt ce sera le tour de Kidal. Vous avez vu la joie des populations ?

– Le soulagement n'est pas la guérison.

– Je vois, je vois... Auriez-vous du temps pour moi ?

Comment ne pas trouver quelques minutes pour le chef d'une armée qui vient de vous libérer du

cauchemar ?

Mme Bâ lui répondit par une phrase qui confirmait que le taux de courtisanerie dans son sang n'avait pas trop grimpé.

– Je le saurai quand vous aurez bien voulu me préciser ce que vous attendez de moi.

– Je fais la guerre dans un pays que je ne connais pas. Pourriez-vous m'apprendre le Mali ?

– À votre disposition. Je voulais juste vous prévenir : mon titre de séjour en France tire à sa fin.

Le tout-puissant François sourit.

– Ça devrait pouvoir s'arranger. De retour à Paris, appelez mon secrétariat.

Mme Bâ se redressa sur son siège.

– Merci, je peux commencer tout de suite ? Parfait. Regardez !

Du doigt, elle montra les méandres du Niger et la végétation qui devenait de plus en plus dense, sans doute les premiers manguiers. À cette altitude, on ne pouvait que supposer.

– Le Mali, d'abord, c'est un combat.

– Décidément, nous n'en sortirons pas.

– Le combat d'un grand fleuve très lent contre l'immensité du sable.

– Et dans ce combat, qui gagne ?

– Le sable.

La figure hilare du président français fut traversée par une imperceptible grimace.

Qui était cette Africaine trop grosse, prétentieuse et assez malpolie pour venir lui gâcher ce jour d'incontestable et glorieuse victoire ? Pourquoi donc l'avait-il invitée à sa table ?

– Et qu'a-t-il en lui de si puissant, le sable, pour toujours s'imposer ?

– L'immensité.

– Faites confiance à la France, madame ! Le sable, comme vous dites, nous allons le vider de tous ses bandits. Après, des avions le surveilleront en permanence.

Mme Bâ hocha la tête.

– Personne ne pourra jamais rien contre l'immensité du sable.

Le ministre de la Défense osa s'immiscer :

– C'est ce que je te disais ce matin, monsieur le Président. Nos ennemis ont changé. Désormais, ils prolifèrent dans les espaces fluides, les plus difficiles à contrôler. Cette femme a raison : la mer ressemble à Internet qui ressemble au Sahara. Nous n'affronterons jamais plus d'armées. Bonjour, les pirates !

Pour les phrases de Mme Bâ qui vont suivre, maudite soit sa langue ! À presque regretter que les fous de Dieu n'aient pas eu le temps d'opérer la mutilation prévue.

Car voici les mots, les mots exacts, les mots blessants qui sortirent de sa bouche et ruinèrent d'un coup son capital sympathie auprès du grand François :

– Les bandits que votre prédécesseur Sarkozy avait chassés de Libye s'étaient réfugiés au Mali. Grâce à

vous, merci, oh, merci, ils sont retournés d'où ils venaient.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire : quels dommage que les présidents français se succèdent et tellement se détestent ! Si vous étiez intervenus ensemble, lui en Libye, vous au Mali, les bandits seraient morts. Alors qu'ils courent toujours.

Le tout-puissant François continua de sourire, mais le charme était rompu.

Les courtisans savent lire comme dans un livre ouvert sur le visage de leur roi. Ils y suivent les moindres variations d'humeur.

Voyant qu'ils pouvaient tenter un retour en grâce, ils s'avancèrent, la bouche en cul-de-poule pleine de merveilleuses nouvelles.

L'un annonça le bon sondage qui venait de tomber : avec une confortable majorité, le peuple français soutenait l'opération militaire.

Un autre confirma l'accord des Américains pour un support logistique accru.

D'un battement de paupières, le président les remercia d'être venus à point nommé neutraliser le pessimisme de cette Africaine. Les idées sombres n'avaient pas leur place par une journée semblable.

Une conversation technique s'engagea (Cedeao, motion à l'Onu...). Ma pauvre grand-mère Bâ, imperturbable, continuait sa leçon de Mali.

– Mon Dieu, déjà la falaise de Bandiagara !

» Si un jour tu arrêtes de courir, monsieur le

Président, je t'emmènerai chez les Dogons. Tu apprendras pourquoi le soleil est une poterie et les étoiles des toupies. Et maintenant Mopti, sur la droite. Quel dommage de ne pas s'y arrêter ! Je ne suis pas certaine que les avions soient une bonne invention : ils dévorent trop vite l'espace, sans même le digérer. Tu ne pourrais pas demander à ton pilote de ralentir ? Ou de survoler le marché ? On t'attend ? Ton programme est trop chargé ? Alors tant pis pour les plaques de sel et les montagnes de poissons séchés ! Et Djenné. Tu connais la grande mosquée de terre sèche ? Non ? Il faudra revenir au Mali, président François. Chez nous, venir n'est rien. Tout commence quand on revient. Tu ne crois pas qu'on pourrait s'offrir un détour vers l'Ouest, juste un petit ? Je voudrais te montrer la mine d'or de Sadiola. C'est trop beau et trop triste, la Terre éventrée. Oh là là, déjà Ségou ! Ton avion ne m'écoute pas ! Il accélère ou quoi ? Quel gâchis, ce voyage ! Nos bâtiments des années 1930 t'enchanteraient. Tous les présidents aiment l'architecture, je me trompe ? Loin de moi l'idée de te souhaiter du mal. Mais s'il arrive que les élections prochaines te soient défavorables, reviens. Tu auras du temps. Je te promets d'en faire bon usage. Je te montrerai les trésors de mon pays, la qualité de ses gens. Je t'expliquerai le rôle de notre musique, le lien qu'elle tisse entre nos peuples. Et chaque jour, monsieur le Président, tu me diras ta gratitude. Oh, merci, madame Bâ ! Merci ! J'apprends enfin les raisons pour lesquelles je vous ai libérés.

Inutile de vous indiquer que plus personne, parmi les officiels français, ne prêtait attention à ces insolences africaines. Ils ne haussaient même plus les épaules, ils nous tournaient le dos. Pour prendre notre espace, ils nous poussaient sans vergogne. Je n'avais plus qu'une fesse sur le tout beau fauteuil de cuir blanc quand une très jolie jeune femme, quoique petitement galonnée (caporale-chef ?), vint nous demander de rejoindre notre place et de boucler nos ceintures. Nous commençons notre descente. Bamako ne tarderait plus.

Hôtel Mandé

À peine l'avion bleu, blanc, rouge se fut-il arrêté juste devant le pavillon d'honneur, à peine le tout-puissant et rayonnant président Hollande eut-il descendu, non sans mal mais large sourire aux lèvres, la passerelle déglinguée, très ancien cadeau de l'Arabie Saoudite à l'aéroport international de Bamako-Sénou, que les courtisans se ruèrent à sa suite, sans un regard pour nous, ni salut, ni bonne chance, rien. Nous, le photographe Matussièrè, Marguerite Bâ, la Grande Royale née Dyumasi, et moi, Ismaël le griot, nous nous sommes retrouvés seuls dans l'appareil Airbus, en unique compagnie de journaux froissés, de bâtonnets d'esquimau, de tubes d'aspirine ouverts et d'une casquette Ferrari.

Un instant, l'idée me vint de ramasser ces touchants petits détritüs laissés par la délégation officielle.

Je pensais au musée que, sur financement du Qatar, on ne manquerait pas d'élever un jour à la gloire de ce samedi 2 février où Tombouctou fut délivré du mal. Ces reliefs de la fête auraient leur place dans une vitrine et donneraient à l'ensemble une dimension plus humaine. Hélas, ce beau projet inabouti devait rejoindre la foule de ses frères au pays des intentions.

Mme Bâ s'attardait, comme si elle voulait goûter le plus longtemps possible cette atmosphère présidentielle. Je dus la bousculer :

– Plus vite, madame Bâ, dépêche-toi donc, nous allons manquer le convoi !

Quel convoi ?

Lorsque nous avons posé le pied sur le ciment brûlant, aucune voiture ne nous attendait.

Mme Bâ regardait de tous côtés, elle ne voulait pas croire à ce vide.

– Après ce que j'ai fait pour eux... personne pour m'accueillir... Au moins, le Renseignement... Il aurait pu... Ces gens-là ne manquent pas de véhicules... Ça m'apprendra... Plus jamais je ne prêterai mon oreille.

Un camion-citerne s'approchait. L'acolyte du conducteur baissa la vitre.

– Qu'est-ce que tu fais ici, grand-mère ?

– J'attends le protocole.

– Le protocole, rien que ça ! Eh ben dis donc, ma pauvre dame, on n'a plus toute sa tête, on dirait ! Et vous, les deux, vous ne pouvez pas vous occuper d'elle ? Allez, dégagez, c'est dangereux, les avions. Surtout les avions français !

Je posai sur son épaule la main la plus légère possible, une main tisserin ou tourterelle.

– Ma'ma, on s'en va.

Dans le taxi Peugeot 404, Mme Bâ ne cessait de

vitupérer.

– Moi... l'amie du président français... si mal traitée... comme une vulgaire touriste... Bravo, mon griot ! Bravo, mon photographe ! Ça, on peut dire que vous prenez soin de moi !

Le chauffeur ne comprenait pas cette colère.

– Pourquoi elle est pas contente, votre ancêtre ? Elle lui plaît pas, ma banquette ? Vous savez d'où elle vient ? D'une Pontiac ! Confort américain. Je l'ai rabotée pour qu'elle entre...

Place de la République, elle cria d'arrêter le véhicule.

– Mais, Ma'ma, nous sommes encore loin !

– Mme Bâ, revenir chez elle en taxi et pas dans une Mercedes noire précédée de motards ! Jamais ! À ma fille Awa tu diras, écoute-moi bien, Ismaël, tu diras qu'au sortir de la présidence, je n'en pouvais plus des ronds de jambe et des salamalecs, j'ai préféré marcher... pour prendre le pouls de la rue, c'est ça, le pouls de Bamako...

Et, manquant dix fois de se faire renverser, elle plongea droit dans la circulation.

La chaleur de l'accueil familial n'apaisa pas sa fureur. Pourtant, notre concession lui fit fête. Surtout les jeunes réfugiés du Nord. À peine eut-elle franchi la porte de fer rouillé qu'ils couraient vers elle.

– Oh, la voilà ! Oh, merci !

Ils se bousculaient pour la toucher, ils faillirent la faire

tomber, ils l'acclamaient.

– Quand on t'a vue à la télé... entre les deux présidents... À l'école, on a rendu tout le monde jaloux... cette Mme Bâ, c'est notre grand-mère... Oh, merci, merci... On va pouvoir revenir chez nous, dans le Nord... C'est grâce à toi, on le sait, ne dis pas non, grâce à tes oreilles, je peux les toucher ?... Oh, merci, merci !

Même Ibrahim, qui l'avait presque chassée, rappelez-vous, pour des motifs de contraception, la prit dans ses bras et se lança dans un long discours qui parlait de fierté.

– Tu es notre honneur, Marguerite, tu retrouves ta chambre, bien sûr.

Une fois cette fièvre un peu retombée, je m'avançai.

– Madame Bâ, j'ai peur de ne pas te faire plaisir.

– Je t'en prie. Tu as choisi le bon moment. Mon humeur est déjà tellement mauvaise, personne ne pourra l'aggraver.

Je me levai et m'inclinai. Je vis bien qu'elle se demandait quel sujet pouvait réclamer une telle solennité.

– Madame Bâ, je te demande la route.

– Quelle route veux-tu ? Nous sommes arrivés.

– J'ai bien réfléchi. Notre Mali est trop déchiré. J'abandonne les mots. Ils ne peuvent plus rien pour lui. Je retourne à la musique.

– Parce que tu crois qu'elle peut sauver un pays ?

– C’est toi-même qui as tenté de l’expliquer au président Hollande. La musique est comme le fleuve Niger. Elle tisse le Nord avec le Sud et tous nos peuples entre eux, bien mieux que les paroles. Je voulais te prévenir : à partir de maintenant, je me tais. À toi de raconter, je te passe le relais.

*
* *

Comment pouvais-je la lui refuser ? J’ai accordé à mon Ismaël la route qu’il réclamait. Après lui avoir dit et redit ma gratitude pour l’attention qu’il m’avait portée, toutes ces semaines historiques durant.

– Tu n’oublieras pas de me laisser tes notes ?

– Elles t’attendent sur ton lit : dix-neuf carnets, quatre cent douze pages.

– Tu ne restes pas encore un peu près de moi ?

– Oxmo Puccino arrive dans cinq jours. Si je veux regagner ma place dans son orchestre, j’ai juste le temps. Mes doigts sont tout engourdis. Je ne sais pas si je pourrai les réveiller.

Et c’est ainsi que je me retrouvai, comme à Villiers-le-Bel, à la barre de ce récit.

*
* *

– Ma’ma, quelqu’un pour toi !

– Qui encore ? Je ne serai donc jamais tranquille sur

cette Terre ?

Bien sûr, je jouais l'exaspération. Mais rien ne pouvait plus me réjouir que ces sollicitations continues, autant de preuves, incontestables, que j'existais encore.

– Je me présente : Salif Keita, l'ex-footballeur.

– Inutile de préciser. Puisque tu n'es pas albinos, je ne t'aurais pas pris pour ton homonyme chanteur.

– La rumeur dit que vous aimez d'amour notre fleuve Niger.

– La rumeur dit vrai. Mais tous les Maliens devraient l'aimer pareil. Que serait notre pays sans lui ?

– Comme vous savez peut-être, mon hôtel Mandé est bâti sur l'eau. Pour vous remercier de votre action, nous vous offrons une junior suite de luxe. Vous pourrez y demeurer aussi longtemps que vous le voudrez.

Je sursautai : que me valait cet honneur ? Je devinais le piège. M. Keita poursuivait son invitation :

– Même si la famille nous apporte à tous une chaleur irremplaçable, chez nous, vous serez bien plus tranquille, et bien plus libre pour continuer votre croisade. Nous avons tous le plus profond respect pour vous, madame Bâ.

– Vous voulez que je fasse de la réclame pour votre établissement ? C'est ça ?

– Pourquoi le nierais-je ? Le Mandé doit lutter contre une concurrence féroce. La présence d'une personne de votre qualité ne pourra qu'attirer la clientèle. Nous avons étudié la question avec mes associés. Regardez ce petit hôtel de l'ouest irlandais : il ne désemplit pas depuis le

séjour du général de Gaulle... Prenez votre temps pour me répondre, madame Bâ...

Si j'avais hésité, le seul nom de Mandé m'aurait convaincue. Mandé : cœur de tous les anciens empires. Mandé : terre choisie par notre père fondateur Soundiata Keïta pour y proclamer, dès le ^{xiii}^e siècle, sa charte de concorde, de liberté et de fraternité.

– Mon temps est pris. J'accepte.

– Merci à vous et au Tout-Puissant qui vous a dicté cette décision win-win, aussi fertile pour vous que féconde pour nous ! Dites-nous seulement l'heure de votre arrivée, mon personnel se tiendra à votre entière disposition !

Dès le lendemain, insensible aux protestations d'amour de mon entourage, je déménageai. Les jours suivants, installée sur ma terrasse, je m'occupai à regarder passer le fleuve.

– Tout va bien, madame Bâ ?

– Tout va bien.

– Continue de te reposer, tu l'as bien mérité.

En fait, je piaffais. Maintenant, vous me connaissez. Vous savez que Mme Bâ n'est pas du genre à se satisfaire d'une existence de retraitée. Elle a besoin d'aventure et de service public. Surtout quand son pays peine à retrouver son unité.

*

* *

Le Destin veillait. Sachez qu'il n'est pas aussi cruel qu'on le croit. Et le Renseignement français, pas aussi bête qu'on le dit.

Il arrive, parfois, que le Renseignement français se montre intelligent, subtil même, dans ses manipulations : en un mot redoutable.

Le Renseignement français savait bien que Mme Bâ ne décolerait pas.

Et qu'il n'aurait servi à rien de lui envoyer des subalternes comme ces deux ex-officiers traitants, les Manches Courtes. Elle aurait refusé de les entendre. Peut-être même les aurait-elle injuriés avant de leur montrer la porte ?

Le Renseignement français savait aussi qu'une réconciliation devenait urgente.

Sans l'oreille magique de Mme Bâ, jamais le Renseignement français ne pourrait s'y retrouver dans tous les bruits venus du Nord et de nouveau menaçants.

Alors le Renseignement français fit appel à un messenger qui n'avait rien d'un émissaire officiel. De loin, on aurait dit un touriste âgé, de ceux qui croient, touchante croyance, qu'en se gavant de voyages et s'épuisant en joggings, ils échapperont aux malédictions de la vieillesse. Ce jour-là, l'envoyé du Renseignement se présenta donc quelque peu suant au restaurant quasi gastronomique du Mandé. Il venait de courir longuement le long de l'eau et j'avais eu le temps d'admirer sa foulée rapide et nerveuse. Comment peut-on, par cette chaleur, imposer à son corps la torture de tant de mouvements ? Pour les punir de quels terribles péchés, Dieu, que Sa

malice soit admirée, avait-il donné à certains humains le besoin de cette torture qu'on appelle « sport » ?

Sans doute de mèche, Abdou, le maître d'hôtel, le conduisit jusqu'à la table voisine de la mienne alors que toutes les autres étaient vides.

Il se présenta :

– Jean V., général, cadre de réserve.

Ce petit homme-là avait de trop bonnes manières et le regard trop bleu pour être honnête. Et quelle santé ! Sa course ne l'avait pas essoufflé le moins du monde.

– Bâ, Marguerite, née Dyumasi, institutrice honoraire.

– Je reviens dans un instant.

Dix minutes plus tard, il était de retour. Douché, coiffé et fleurant bon le vétiver. Une gueule d'ange.

– Et si nous partagions ce repas ? C'est toujours assez triste de déjeuner seul, non ? Et quand on a, une fois dans sa vie, l'occasion de faire un peu connaissance avec la légendaire Mme Bâ...

La ligne était lancée, avec son hameçon bien visible. J'ai mordu sans attendre.

À peine avait-il avalé sa première bouchée de tajine que le général cadre de réserve présenta ses excuses :

– Madame Bâ, pardon. Le Renseignement s'est mal conduit avec vous.

Pour cacher mon sourire, j'ai regardé un moment vers le fleuve. Il avait disparu sous les jacinthes. Deux pirogues glissaient tant bien que mal sur cette prairie verte. L'hôtel Mandé, « Donnez-vous l'impression de

naviguer sur le Niger », allait devoir modifier ses plaquettes.

– Madame Bâ, nous avons besoin de vous.

– Je sais.

Allais-je continuer à bouder ? Cette hypothèse, défendue avec vigueur par ma susceptibilité, fut tout de suite réduite à néant par ma curiosité. À l'âge que tu as, ma pauvre Marguerite, il n'est plus temps de laisser passer les occasions.

– Bon, j'accepte de passer l'éponge.

– À la bonne heure ! La mangue exceptée, vous savez ce qu'ils proposent comme dessert ?

Le restaurant s'était rempli d'un coup. Je me suis rappelé le grand panneau à l'entrée de l'hôtel :

BIENVENUE À NOS AMIS D'ANGERS !

Depuis la nuit des temps, Bamako et la ville française étaient jumelées, pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur ayant succédé au pire, grâce à François Hollande, les deux équipes municipales n'arrêtaient pas de bruyamment se congratuler. « Vive l'avenir ! » « Vive notre fraternité ! » « Vive l'Anjou ! » « Vive le Mali ! » On ne s'entendait plus. J'ai posé mes coudes sur la table et mon menton sur mes paumes.

– Je recommence quand ?

– Tout de suite. Là-haut, dans le Nord, des mouvements de pick-up nous inquiètent à nouveau.

Jusqu'où votre oreille porte-t-elle ?

– Soyez plus précis, s'il vous plaît !

– Pour le moment, c'est la triple frontière qui nous préoccupe : Algérie, Niger, Libye, autrement dit la passe de Salvador. Votre tympan va-t-il jusque-là ?

– Revenez demain. Il faut que je relance la machine. Vous savez ce que c'est, quand on arrête l'exercice. Et puis, la nuit, j'entends mieux. Sans doute que dans le noir, les sons se lâchent...

*
* *

Pauvre photographe !

J'aurais été la dernière à l'oublier, car j'avais honte. Et la honte est de tous les souvenirs celui contre lequel le temps ne peut rien.

Oui, j'avais honte de l'avoir abandonné au martyre des questions familiales.

Sitôt arrivé à ma suite dans la concession, il avait été assailli :

– Qui es-tu, toi ?

– Un fiancé ?

– Un journaliste ?

– Attends que je devine. Et si tu étais le mariage blanc de Mme Bâ ?

– Bien sûr, c'est ça, celui dont Balewell ne voulait pas.

– Mais dis-moi : tu es bien maigrelet pour une femme

si ample.

– Tu veux toujours partager son lit ?

– Tu n’as pas peur de finir écrasé ?

Ainsi de suite, une heure durant, alors qu’il m’aurait suffi d’un mot pour interrompre le supplice. Mais le spectacle était si drôle de le voir rougir et sursauter à chaque nouvelle rafale d’interrogations que je n’ai pas eu le courage d’y mettre fin, ni l’amitié, ni la bonne éducation, ni le simple sens de l’hospitalité.

Si bien qu’il a fini par s’enfuir les deux mains sur la tête et les paumes contre ses oreilles, poursuivi comme par un essaim de guêpes.

Au moment de repartir en campagne, j’avais besoin de mobiliser toutes mes forces. Donc de faire taire cet ennemi intérieur qu’est la honte. En un mot, il fallait me faire pardonner.

Quel est le plus glorieux de nos photographes depuis que Seydou Keita nous a fait la douleur de fermer à jamais ses paupières ?

Sans conteste, Malick Sidibé, alias « l’œil de Bamako », Lion d’or à Venise pour l’ensemble de son œuvre, excusez du peu.

Il prenait le soleil devant son studio légendaire, sa caverne aux trésors : des milliers de négatifs bien rangés dans des boîtes et des centaines d’appareils bien alignés sur des étagères car Malick est un méticuleux.

Il m'accueillit sans douceur excessive.

– Te voilà enfin, madame Bâ ! Pourquoi traites-tu si mal mon ami Matussière ?

Je ne trouvais rien à répondre.

– Bon, je l'appelle et je vous laisse. Vous êtes des sortes de fiancés, non ? En tout cas, c'est ce qu'il m'a dit.

– Voyons, Malick, j'ai soixante-six ans !

– La bêtise n'a pas d'âge, et moins encore au royaume des sentiments.

Et il se mit à crier :

– Ambroise ! Ambroise Matussière !

De ma conversation avec mon vieil ami, quasi-mari blanc et toujours rival de Balewell, sachez seulement que je présentai mes excuses, qu'elles furent acceptées, que je lui demandai s'il était dans ses projets de repartir bientôt. Il me répondit non.

– À la bonne heure.

– Pourquoi à la bonne heure ?

– L'avenir le dira. Puisque tu restes, que comptes-tu faire au Mali ?

– Continuer à photographier la gaieté des femmes.

– Oh, la belle idée, utile en plus !

– Merci, Marguerite. Deviendrais-tu gentille ?

Bref, l'atmosphère entre nous s'était apaisée.

Vous connaissez Mme Bâ, vous savez que, même si

la cadence de son cœur s'accélère, elle n'en informera personne et surtout pas le principal responsable de ce changement de rythme. Et elle cachera son trouble (dont la réalité reste à prouver) par le lancement d'un nouveau projet.

– Ambroise Matussièrè ?

– Je t'écoute.

– Tu sais comment tu pourrais rendre le mieux service à ce pays ?

– Je t'écoute.

– Dans ta future exposition sur les femmes...

– Oui ?

– ... débrouille-toi pour faire comprendre que la principale raison de leur gaieté, c'est la maîtrise de leurs corps, l'espacement des naissances... Je ne sais pas, moi, c'est toi l'artiste, montre des mères heureuses car entourées de seulement trois enfants. Et d'autres épuisées car surchargées de descendances.

Il me regarda, les yeux écarquillés.

– Madame Bâ... toi alors... quand tu as une idée dans la tête... tu ne lâches jamais rien !

– Quelque chose me dit qu'à ta manière, toi non plus.

Sidibé sortit juste à ce moment-là. Il tenait dans sa paume grande ouverte une boîte en fer dont il semblait faire grand cas, sans doute sa dernière acquisition.

– Hasselblad 1958, murmura respectueusement Matussièrè.

– Exact, répondit « l'œil de Bamako ». Quant à vous

deux, il me semble que ça s'arrange, je me trompe ?

*
* *

Les mois passèrent, mon pays se choisit pour président un homme de grande qualité. Mais les troubles continuèrent au Nord sans que reparaisse mon général-coureur à pied. Sa Haute Hiérarchie avait dû le dessaisir du dossier. « Décidément, me répétais-je, on ne peut plus faire confiance au Renseignement français. On travaille pour lui, on guette des heures entières et personne ne vient au rendez-vous. » Mais cette fureur ne parvenait pas à faire taire une petite voix cruelle en moi : « Et si cet officier traitant m'avait trouvée trop vieille ? Et si mon temps était fini ? »

Et le jour, pour me déridier, j'écoutais le camp militaire de Kati car l'inénarrable y continuait. Depuis qu'en août l'ex-capitaine Ouaga avait été nommé général, ses camarades putschistes, sergents ou lieutenants, ne décoléraient pas : « Pourquoi n'avons-nous pas reçu comme lui des étoiles, et le salaire et le logement spacieux et le véhicule de fonction et la dotation de carburant, pourquoi ? »

De temps en temps, leur colère virait à la rixe. Et les généraux présents et à venir se tiraient dessus.

Mali, ô Mali, dans un avenir proche, la glorieuse armée de mon pays ne sera plus constituée que de généraux.

Cette épidémie d'étoilés dévorera plus sûrement notre

budget qu'un vol de criquets ne dénude un champ.

Et chaque nuit, je tendais mon oreille vers le Sahara puis notais consciencieusement tout ce qu'elle entendait.

Les trafics prospéraient. Le Sud de la Libye en était devenu le quartier général et jamais la passe de Salvador n'avait connu pareille affluence de pick-up.

Des larmes de tristesse et de rage me sont venues quand j'ai appris, sans surprise, l'assassinat des deux journalistes de Radio France Internationale.

Quel gâchis !

Pourquoi, à Kidal, n'a-t-on pas désarmé les voyous ?

Hélas pour vous, Mme Bâ n'a pas seulement l'oreille fine, elle est ancienne institutrice. Donc elle connaît le sens des mots. Qu'est-ce qu'un Touareg ? Un homme ou une femme qui parle la langue des Touaregs.

Alors quand Mme Bâ vous entend échanger entre vous dans une autre langue que le tamachek, un doute lui vient : et si ces gens-là n'étaient pas Touaregs mais vagabonds venus d'on ne sait où, par exemple de Libye, et attirés par les opportunités ?

Et quand, au lieu de se passionner pour des débats sur l'avenir de la région, Mme Bâ ne surprend que les vocables dollars, euros, drogues, otages et faux médicaments, une certitude en elle se construit : ces gens-là, pas forcément touaregs, ne sont en rien des libérateurs. Seulement des bandits.

Français, pauvres Français !

Croyez-moi : certains jours, Mme Bâ préférerait être sourde. Sourde plutôt qu'avoir à subir encore et encore les mélopées nostalgiques de vos militaires, évoquant les méharées, leurs combats contre les hommes bleus, puis leur alliance entre braves. Sourde plutôt que se laisser bercer par les touchantes mais si naïves rengaines de vos diplomates cherchant encore et encore le « bon interlocuteur ».

Français, ô Français, êtes-vous si sûrs que MNLA, Mujao, Ansar Eddine ne sont pas divers et mouvants accoutrements des mêmes gangsters habités par le même souci de s'enrichir au plus vite, par tous les moyens possibles ?

Touaregs, ô Touaregs, je me souviens de l'étonnement accablé de mon petits-fils quand nous avons pris l'avion. Non, Mme Bâ n'est pas devenue raciste. Et elle garde du respect pour ce grand peuple nomade. Mais Touaregs, ô Touaregs, pourquoi vous laissez-vous représenter par les pires d'entre vous ?

Français, ô Français, pourquoi avez-vous décidé de laisser leurs armes aux voyous ? Sauf à considérer que, dans cet immense territoire, seules des milices touarègues pourraient assurer un semblant de sécurité. Mais dites-moi, franchement, Français, ô Français, comment pourrez-vous garantir aux gendarmes un revenu au moins égal à celui que tirent les voleurs de leurs trafics ?

*

* *

La nuit tombe sur l'Afrique.

Une pirogue s'approche de l'hôtel Mandé, à toucher les pilotis du restaurant-ponton. Une silhouette sombre se lève. Elle lance un filet. On dirait la fleur d'un nénuphar géant qui se pose lentement sur l'eau noire.

L'orchestre commence à jouer. Chaque samedi soir, pour tenter de lutter contre la concurrence, le Mandé offre ce cadeau à sa clientèle.

Comme à l'école, j'ai levé la main pour appeler Abdu, le maître d'hôtel. Depuis le départ précipité du général-coureur à pied, il me voit désespérée. Il ne sait que faire pour me reconforter : « Vous voulez une citronnelle, madame Bâ ? Vous préférez du bissap ? Exceptionnellement, une cigarette américaine vous ferait plaisir ? Si vous souhaitez que j'arrête la télévision, pas de problème... »

Il est accouru.

– Enfin vous acceptez notre aide !

– Le Mandé a embauché un nouveau musicien ?

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Une fluidité particulière. Et un écho. Comment t'expliquer ? Tu vas encore trouver que Mme Bâ ramène tout à elle mais ces mélodies m'accompagnent.

– L'hôtel Mandé, en signe d'hommage et d'amitié, voulait vous faire une surprise.

– C'est raté. Merci quand même. Mais dès la première note, je l'ai reconnu.

Ismaël s'avance. Il a remplacé son balafon par une

kora.

Je ne peux m'empêcher de reprendre le pouvoir.

– Je savais que tu reviendrais : tu ne peux pas te passer de moi.

– Au sourire que je devine sous ton air rogue, Ma'ma, je constate que, toi aussi, tu es heureuse de me voir.

Il s'est assis, un peu à l'écart. Les clients commencent d'arriver, les épouses flamboyantes, trop jaunes, trop vertes, trop bleues, trop maquillées, trop embijoutées, trop parfumées, surtout trop glapissantes et leurs maris trop gourmettés et trop plastronnants, trop satisfaits.

Je ne quitte pas des yeux les doigts d'Ismaël. Ils volètent d'une corde à l'autre comme égarés, telles des hirondelles dans l'orage ne sachant pas sur quel fil électrique se poser.

– Pardonne-moi, madame Bâ, avec la kora je débute.

Doucement, j'avance la main. Je lui touche la joue.

– Merci d'être venu, Ismaël. Et merci pour ta musique. Mais mon histoire est finie. Je n'ai plus besoin de griot.

Il me sourit.

– Madame Bâ, tu sais bien que les vraies histoires ne finissent jamais, du moins celles qui méritent d'être racontées. J'ai réfléchi, Ma'ma, je crois comme toi : les vraies histoires sont le squelette du monde.

Il a rapproché sa chaise. Plus personne n'existe que nous. Nous sommes les deux seuls passagers de ce grand bateau fluvial qu'est l'hôtel Mandé. Mon petit-fils ne joue plus que pour moi. Et je ne parle que pour lui, mon Ismaël.

– Regarde-le bien, ce Niger, même si la nuit le cache. C'est le plus vaillant et le plus fou des fleuves. Au lieu de gagner plus ou moins directement la mer, comme tous les autres, il part plein Nord s'affronter au désert. Et, chaque fois, depuis des millénaires et des millénaires, c'est le sable qui gagne. Malgré tous les musiciens qui, de la rive, l'encouragent. Tu sais bien, Ismaël, que la musique est sœur de l'eau. Mais la musique et l'eau ne peuvent rien contre le sable. Bientôt l'eau baisse les armes. Penaude, elle s'en retourne à la mer. Où le soleil l'évapore. Les nuages se forment au-dessus des montagnes de Guinée. Les pluies qui tombent alimentent une source. D'où naît le fleuve. Qui repart vers le sable mener sa bataille, une bataille à nouveau perdue. Et tout recommence. Et le sable continue d'avancer.

Mali, ô Mali, ne baisse pas les armes.

L'Histoire n'est pas encore dite.

Et j'avais bien tort de me moquer du taxi-poète de Tombouctou. Il avait raison : tu ne seras jamais déçu par l'espérance.

Merci.

À Demba Diabira.

Depuis plus de dix ans, mon petit frère soninké m'ouvre toutes les portes dans certaines localités du Grand Nord du Mali (Villiers-le-Bel, Montreuil).

Au général Jean Varret.

Grâce à lui, je progresse, lentement mais sûrement, dans la connaissance des armes. Il me déniaise aussi dans d'autres domaines (plus confidentiels).

Au préfet Ivan Barbot, ancien directeur général d'Interpol.

Il m'a jugé digne de rencontrer quelques collègues policiers du monde entier. À tous, je dois des récits passionnants et cette triste conviction : le Mal sur cette Terre progresse plus vite que les moyens affectés à sa destruction.

À mes amis diplomates, Jean-Didier Roisin, Christian Conan, Nicolas Normand, Christian Rouyer, tous anciens ambassadeurs au Mali et tous tombés en amour de ce pays. Ils en furent pour moi des professeurs inégalables.

À Jean-Michel Djian, mon maître en Tombouctologie

(notamment, car sa gourmandise de savoir n'a guère de limites).

À Hervé Le Bras.

Qui, mieux que lui, peut vous expliquer les logiques (folles ou sages) de la démographie ?

À Bernard Matussièrè.

Celui qui sans cesse me réveille le regard, puisque photographe (et baroudeur) incomparable.

Au Dr Bernard Achard.

Je lui dois la plus grande partie de mon savoir en gynécologie et en pratique contraceptive.

Merci à Marie-Ange et Émile Perez. Leur vaste culture, leur œil aigu et leur bienveillance me protègent des mondes méchants.

À mes lecteurs depuis toujours et critiques d'une sévérité croissante : Joël Calmettes (mon vieux compagnon explorateur du fleuve Niger), Jérôme Clément, présent à mes côtés depuis si longtemps et notamment lors de mon premier voyage à Mopti, Philippe Delmas (le géopoliticien), Claudine Pons (mon associée des Rois Mages), Christophe Guillemain (mon complice de Besoin d'Afrique), Michel Sauzay (mon maître en analyse de la Finance, la légale et la souterraine), Jean Brousse, le plus sénégalais des Corréziens.

À Claude Durand.

Quand vous lisez ses annotations, en marge d'un de vos textes, le doute vous vient : suis-je vraiment celui que je crois, c'est-à-dire un francophone ? Merci, cher

Claude, depuis si longtemps, merci.

À Manuel Carcassonne, la preuve, pour ceux qui en douteraient, de l'utilité d'un éditeur : la générosité, si rare, de se mettre au service d'un projet. L'exigence, pour que l'auteur aille au bout de son projet. Et l'énergie pour le défendre.

À Marie Eugène, alias la fée.

Je sais, je sais : bien d'autres écrivains savent ses qualités rares de précision, de disponibilité et de culture et la voudraient pour alliée. Mais je la garde pour moi, ne la partageant qu'avec peu.

Légendes obligeant et réalités dures à faire comprendre, il ne m'étonnerait pas qu'il y ait plus de livres sur le Sahara que de personnes y vivant.

Merci à Michel Pierre, mon premier professeur de désert. Il a, notamment, ouvert le numéro spécial de la revue L'Histoire sur le sujet (janvier-mars 2013), un modèle de connaissance, d'ouverture et de pédagogie.

Merci à ces auteurs que je ne connais pas (encore) : leurs livres m'ont nourri avant et durant mes pérégrinations.

Je pense, avec une gratitude particulière, à Jean-Marc Durou, Sahara, une initiation au désert (Arthaud, 2003) et à Edmond Bernus avec qui il a édité Les Touaregs, un peuple du désert (Robert Laffont, 1999). Je salue Yves Lacoste, encore et encore. Parce qu'il a, entre autres choses, créé la si belle revue Hérodote dont la livraison de 2012 est une bible : « Géopolitique du Sahara ». Je

salue également André Bourgeot, anthropologue et directeur de recherche au CNRS, l'un des meilleurs connaisseurs des peuples du Sahara (Les Sociétés touarègues, Karthala, 1995). Personne ne m'a autant appris sur eux. Et jamais Mme Bâ n'oubliera le plus grand et le plus attentif des marcheurs : Théodore Monod.

Merci, enfin, au président Jacques Chirac.

La lettre que je reproduis page 41 est authentique et datée du 7 mai 2003. Il m'a fait l'honneur de me l'envoyer (par motard) pour que je la remette, sans attendre, à Mme Bâ.

DU MÊME AUTEUR

Loyola's Blues,
roman, Éditions du Seuil, 1974 ; coll. « Points ».

La Vie comme à Lausanne,
roman, Éditions du Seuil, 1977 ;
coll. « Points », prix Roger-Nimier.

Une comédie française,
roman, Éditions du Seuil, 1980 ; coll. « Points ».

Villes d'eau,
en collaboration avec Jean-Marc Terrasse,
Ramsay, 1981.

L'Exposition coloniale,
roman, Éditions du Seuil, 1988 ;
coll. « Points », prix Goncourt.

Besoin d'Afrique,
en collaboration avec Éric Fottorino
et Christophe Guillemin,
Fayard, 1992 ; Le Livre de Poche.

Grand amour, mémoire d'un nègre,
roman, Éditions du Seuil, 1993 ; coll. « Points ».

Mésaventures du Paradis,
mélodie cubaine, photographies de Bernard Matussièrè,
Éditions du Seuil, 1996.

Histoire du monde en neuf guitares,
accompagné par Thierry Arnoult, roman, Fayard, 1996 ;
Le Livre de Poche.

Deux étés,
roman, Fayard, 1997 ; Le Livre de Poche.

Longtemps,
roman, Fayard, 1998 ; Le Livre de Poche.

Portrait d'un homme heureux, André Le Nôtre,
Fayard, 2000.

La grammaire est une chanson douce,
Stock, 2001 ; Le Livre de Poche.

Madame Bâ,
roman, Fayard/Stock, 2003 ; Le Livre de Poche.

Les Chevaliers du Subjonctif,
Stock, 2004 ; Le Livre de Poche.

Portrait du Gulf Stream,
Éditions du Seuil, 2005 ; coll. « Points ».

Dernières nouvelles des oiseaux,
Stock, 2005 ; Le Livre de Poche.

Voyage aux pays du coton,
Fayard, 2006 ; Le Livre de Poche.

Salut au Grand Sud,
en collaboration avec Isabelle Autissier,
Stock, 2006 ; Le Livre de Poche.

La Révolte des accents,
Stock, 2007 ; Le Livre de Poche.

A380,
Fayard, 2007.

La Chanson de Charles Quint,
Stock, 2008 ; Le Livre de Poche.

L'Avenir de l'eau,
Fayard, 2008 ; Le Livre de Poche.

Courrèges,
X. Barral, 2008.

Rochefort et la Corderie royale,
photographies de Bernard Matussièrè,
Chasse-Marée, 2009.

Et si on dansait ?,
Stock, 2009 ; Le Livre de Poche.

L'Entreprise des Indes,
roman, Stock, 2010 ; Le Livre de Poche.

Princesse Histamine,
Stock, 2010 ; Le Livre de Poche Jeunesse.

Sur la route du papier,
Stock, 2012 ; Le Livre de Poche.

La Fabrique des mots,
Stock, 2013.